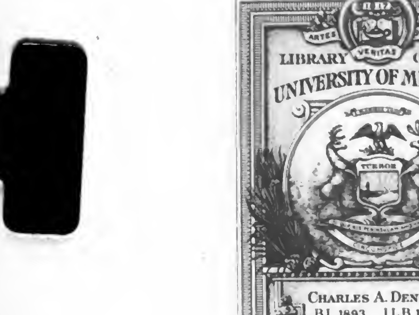


D'une rive à l'autre du Sahara

Maurice Adrien Cortier, Maurice Cortier







MISSION ARNAUD-CORTIER

15 Février-24 Juin 1907

D'une Rive à l'autre du SAHARA

PAR

LE LIEUT[T] MAURICE CORTIER

DE L'INFANTERIE COLONIALE

PARIS

ÉMILE LAROSE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

1908

D'une Rive à l'autre du Sahara

A LA MÊME LIBRAIRIE

Mission ARNAUD-CORTIER

Nos Confins Sahariens

Étude d'Organisation Militaire

PREMIÈRE PARTIE

Etude d'organisation militaire saharienne

par le Capitaine EDOUARD ARNAUD

DE L'INFANTERIE COLONIALE

Chef de Mission

DEUXIÈME PARTIE

Détail sur le fonctionnement des Cies méharistes de l'Algérie

par le Lieutenant MAURICE CORTIER

DE L'INFANTERIE COLONIALE

TROISIÈME PARTIE

Rapport de Mission du Capitaine ARNAUD

Annexes

(Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère des Colonies et du Gouvernement général de l'Afrique Occidentale Française)

Un volume in-8° de 512 pages, illustré de 96 reproductions photographiques et de 7 cartes. 1908.

PRIX . . . . 12 francs

MISSION ARNAUD-CORTIER

15 février-24 juin 1907

D'une Rive à l'autre du Sahara

PAR

LE LIEUT^t MAURICE CORTIER

DE L'INFANTERIE COLONIALE

LAURÉAT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS (PRIX DEWEZ)

PREMIERE PARTIE. — Carnet de route, au jour le jour, de la Mission Arnaud-Cortier, d'Alger au Niger.

DEUXIEME PARTIE. — A. Étude de l'Adr'ar' des Ifor'as et renseignements ethnographiques sur la tribu des Touareg Ifor'as. — B. Résultats astronomiques de la Mission.

Ouvrage complété par deux cartes de la route suivie et une carte détaillée, en couleurs, de l'Adr'ar' des Ifor'as, au : 1.750.000^e, et accompagné d'une note de M. PAUL LEMOINE, docteur ès sciences, sur les fossiles rapportés du Tilemsi.

Illustré de 118 reproductions photographiques



PARIS

ÉMILE LAROSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, Rue Victor-Cousin, 11

1908

A

MONSIEUR LE CAPITAINE ÉDOUARD ARNAUD

EN HOMMAGE DE PROFONDE RECONNAISSANCE

VOCABULAIRE DES TERMES EMPLOYÉS

A

ACHEB, plantes désertiques qui poussent après les pluies (arabe).
ADRAR, montagne (arabe et tamachèque).
AÏN, source (arabe).
AG'AR, sorte d'arbrisseau (arabe).
AMAN, pardon, paix (arabe .
AMENOUKAL, roi-chef (tam.).
ANOU, puits (tam.).
ARREM, centre de culture, village (tam.).
AOUZZAQ, graine servant de nourriture aux Touareg (tam.).
ASABAÏ, genêt (arabe).
ASKAF, sorte d'herbage saharien.

B

BARAKA, bénédiction des marabouts (arabe).
BARDA, paquetage des tirailleurs soudanais.
BARRAQUER, faire accroupir les « méhara ».
BASINA, tombes anté-islamiques.
BATEN, falaise rocheuse aux Oasis
BERDI, roseau.
BOUBOU, vêtement au Soudan.

C

CAÏD, chef de village arabe.
CHECH, voile de tête en gaze ou mousseline.
CHORBA, mets fait de pâte (comme du macaroni).

CHÉRIF, plur. CHORFA, descendant du Prophète, prince.
COBA, antilope soudanaise de la taille d'un âne.

D

DAMRANN, plante algérienne.
DELOU, seau en peau pour le puisage de l'eau (arabe).
DIOULA, négociant du Niger.
DIFFA, repas offert aux hôtes (arabe).
DJEBEL, montagne (arabe).
DJEMAA, conseil du village (arabe).
DJERID, palme des dattiers (arabe).
DJIN, petit démon, tourbillon de sable (arabe).
DOURO, pièce de 5 francs.
DRINN, plante saharienne.

E

ETEL, arbuste saharien (arabe).
ERG, dune de sable (arabe).

F

FOGGARA, canalisation souterraine d'eau.
FÒM, ouverture, brèche.

G

GANDOURAH, sorte de grande chemise de guinée (arabe).
GARA, plur. GOUR, mamelon isolé (arabe).
GIRGIR, plante saharienne (arabe).
GUERBA, outre, peau de bouc (arabe).
GUESBA, petite flûte des Oasis.

H

HAD, plante saharienne (arabe).
HAÏCK, voile de femme arabe.

HAMADA, région de pierres et de roches (arabe).
HARTANI, plur. HERRATIN, cultivateur aux Oasis (arabe).
HARKA, troupe armée (arabe).
HASSI, puits (arabe).

I

IFOR'AS, plur. de AFAR'IS, nom de tribu.
IKERCHEÏ, voile de femme touareg.
IRAQ, plante saharienne (arabe).
IN-SHAH-ALLAH, s'il plait à Dieu (arabe).

K

KANGA, caille de barbarie (arabe).
KASBAH, fortin entouré d'un mur (arabe).
KEF, piton de rocher (arabe).
KESRA, pain cuit sans levain (arabe).
KESRIA, pierre plate percée de trous pour le passage de l'eau.
KOUBA, dôme surmontant un puits, un tombeau (arabe).
KOUDIA, montagne centrale du Ahaggar, montagne (tam.).
KOROUNKA, euphorbe, arbrisseau sahélien.
KSAR, plur. KSOUR, village (arabe).

L

LITAM, voile de visage des Touareg (arabe).
LOUL, se dit du drinn en graines.

M

MÉCHOUI, plat arabe fait d'un mouton rôti d'une seule pièce (arabe).
MEDJBED, sentier tracé dans le sable (arabe).
MÉHARI, plur. MÉHARA, dromadaire de selle.
MÉHOR, antilope (arabe).
MERGA, bouillon, sauce (arabe).
MERKBA, plante saharienne.
MEZOUED, sac en cuir pour les vêtements (arabe).
MOUKALA, long fusil (arabe).

N

NAGA, chamelle (arabe).
NSI, plante saharienne.

O

OUED, thalweg pour l'écoulement des eaux (arabe).

R

RABAH, forêt (arabe).
RAHLA, selle de méhari (arabe).
RÇEN, rêne de méhari (arabe).
REDIR, lac (arabe).
REJEM, signal ou repère (arabe).
REG, étendue unie de sable (arabe).
REZZOU, expédition dont le but est le pillage.
RHEÏTA, flute arabe.
ROUMI, païen (arabe).

S

SAHEL, nord, bordure, région de Seguiet-el-Hamra au sud de l'oued Drâà (sud marocain).
SALAM, salut, prière arabe (arabe).
SEBKA, dépression avec dépôts salins (arabe).
SEGUIA, ruisseau d'eau (arabe).
SFOUF, dattes pilées (arabe).
SIROUEL, pantalon de guinée bleue (arabe).

T

T'ALEB, professeur, homme instruit (arabe).
TALHA, acacia, arbrisseau saharien (arabe).
TARAOUAÏT, bouillie touareg faite de lait et de farine (tam.).
TASOUFRA, petite outre pour l'eau (arabe).

Tazraït, épée touareg (tam.).
Télis, sac pour charger les « méhara » (arabe).
Téralgi, vautour blanc (tam.).
Tifinar', écriture touareg (tam.).
Tikamarin, fromage de chèvre, séché (tam.).
Tilmas, trou d'eau peu profond dans le sable (arabe).

Z

Zériba, enclos de branchage (arabe).
Zaouia, confrérie religieuse, centre religieux.

Note. — Je n'ignore pas qu'on dit un oued, des ouadi ; un Targui, des Touareg ; mais, sauf pour quelques mots où l'emploi des singuliers et des pluriels arabes est d'usage constant, comme méhari-méhara, je me suis volontairement interdit d'employer ces formes régulières qui peuvent prêter à confusion.

SYSTÈME DE TRANSCRIPTION ADOPTÉ

•	a, e, i, ou		‖	l	
ⴱ	b		⊐	m	
ⴵ	ch	en arabe ش	|	n	
V	d		:	ou	en arabe و
∃	d'	en arabe ض	⋯	q	en arabe ق
][	f		O	r	
ⴳ	g		⁝	r'	en arabe غ
Ϯ	g' doux		⊙	s	
⁝	h	en arabe ه	+	t	
≤	i	en arabe ي	∃	t'	en arabe ط
I	j		ж	z	
∴	k		⌗	z' emphatique	
∷	kh	en arabe خ			

Dans les mots touareg écrits en caractères français le g a toujours le même son que celui du mot garder et jamais celui de « large ».

Toutes les lettres se prononcent séparément à l'exception de : ou, ch, Kh. ainsi : « *aït* » fils de, se prononce a ï t.

bechchan, se prononce comme s'il y avait : bch ch â ne.

bad, commencer, se prononce : bâde.

abeden, paralytique, se prononce : abedène.

Les touareg ont un son nasal qu'ils ne rendent pas dans l'écriture et qui se rapproche de notre gn dans agneau. Nous l'indiquons dans la transcription par le signe ~ placé sur le n : *aña*, frère, s'écrit ·|· et se prononce à peu près agna.

PREMIÈRE PARTIE

CARNET DE ROUTE

Page 2 *bis*

Planche I



La vallée de la Zousfana à Taghit.

Cliché *Garaud.*

D'UNE RIVE A L'AUTRE DU SAHARA

(D'Alger au Niger)

MISSION ARNAUD-CORTIER

Lettre de service

Paris, 23 janvier 1907.

Le Ministre des Colonies à Monsieur le Ministre de la Guerre

La nécessité d'utiliser sur les confins sahariens de l'Afrique occidentale française des unités méharistes n'est plus actuellement à démontrer et les derniers événements survenus en Mauritanie ont prouvé qu'il était urgent au contraire d'engager dans cette voie de nouvelles compagnies de tirailleurs.

Jusqu'ici toutefois l'organisation de ces unités n'a pas été uniforme : c'est ainsi que les goums de la Mauritanie sont complètement à la charge du budget de la colonie, alors que la compagnie régulière de Tombouctou n'a été transformée en compagnie montée que grâce à une subvention du Haut-Sénégal et Niger et que les compagnies du Zinder se remontent en chameaux, au moyen des ressources de la masse de ravitaillement et du train régimentaire.

Il paraît donc nécessaire d'uniformiser d'une façon définitive l'organisation aussi bien que l'administration de toutes ces créations.

M. le gouverneur général de l'Afrique occidentale française désire toutefois, avant de prendre à ce sujet une décision ferme, être complètement éclairé sur les conditions de recrutement, d'organisation et d'emploi des unités similaires du Sud-Algérien et connaître exactement dans quelle mesure on pourrait profiter de l'expérience acquise dans cette question, par les troupes du 19e corps.

Ce haut fonctionnaire m'a fait part, en conséquence, de son intention d'envoyer dans ce but en mission en Algérie, par le

paquebot de la Compagnie générale transatlantique du 9 février prochain et pour une durée de quelques mois M. le capitaine Arnaud de l'infanterie coloniale hors cadre, en service au bureau militaire du gouvernement général et actuellement en France ; cet officier serait secondé durant son voyage d'études par M. le lieutenant Cortier, de l'infanterie coloniale, dont je vous demande d'autre part la mise hors cadre à la disposition de mon département.

J'ai approuvé cette proposition qui m'a paru correspondre effectivement aux nécessités actuelles et j'ai en conséquence l'honneur de vous prier de vouloir bien (au cas où comme j'ai tout lieu de le penser vous n'auriez aucune objection à présenter à ce sujet) donner les ordres nécessaires à l'autorité militaire, pour que toutes facilités soient accordées à ces deux officiers pendant la durée de leur séjour en Algérie.

Si, d'autre part, une jonction nouvelle devait à bref délai se préparer entre les méharistes algériens et soudanais, j'ai autorisé dans ce cas MM. le capitaine Arnaud et le lieutenant Cortier à rejoindre l'Afrique occidentale par la voie du Désert et de Tombouctou. Ces deux officiers devraient alors être considérés durant la première partie de ce voyage comme régulièrement détachés à l'une des compagnies du Sud-Algérien et passeraient ensuite selon les circonstances et le lieu de la rencontre, à l'une des unités montées du bataillon de Tombouctou ou de celui de Zinder.

La solde et les indemnités de MM. le capitaine Arnaud et le lieutenant Cortier seraient, pendant la durée de leur séjour en Algérie, les mêmes que celles du personnel de votre département détachés dans les régions en question.

Conformément à l'entente intervenue entre nos deux Administrations, je vous serais obligé de vouloir bien édicter les mesures nécessaires pour qu'elles leur soient mandatées au compte de votre budget à charge de remboursement ultérieur par le budget colonial (pour M. le capitaine Arnaud) et par le budget général de l'Afrique occidentale française (pour M. le lieutenant Cortier).

Signé : Milliès-Lacroix.

Service Géographique de la "Dépêche Coloniale"

Itinéraire

D'ALGER A COTONOU

Mission d'Étude Militaire Saharienne
de Mr le Capitaine **Arnaud**
de l'Infanterie Coloniale

Echelle

0 100 200 300 400 500 Kil.

Itinéraire du Cap.ne Arnaud

Alger
15 Février

G É R I E

idental

Mia

CHAPITRE PREMIER

D'Alger au Touat par la vallée de la Saoura

9 février-1er mars 1907.

NOTES DE VOYAGE

Marseille, 9 février 1907.

Cette après-midi, à deux heures, le capitaine Arnaud et moi, nous embarquons à bord du *Maréchal-Bugeaud* à destination d'Alger. La Méditerranée est houleuse et la traversée pénible.

Alger, 10 février 1907.

Lorsque la ville et l'amphithéâtre des maisons blanches, sont baignées de lumière, l'entrée dans le port doit être un spectacle merveilleux. Hélas, il pleut lamentablement, une de ces pluies constantes, sans à-coup, sans vent. Les hauteurs de la « Kasbah » sont perdues dans le brouillard et la lumineuse Alger, sous l'averse implacable, se voile, mélancolique et assombrie.

Alger, 11-12-13-14 février.

Le temps boude et reste maussade. Pour les jours gras, la ville est en fête ; mais la joie terrestre ne désarme pas le ciel. A longueur de séjour, nous faisons des visites officielles à des personnages plus ou moins jeunes, derrière des bureaux moins ou plus somptueux. Pendant que j'achève ici-même les préparatifs, le capitaine Arnaud est parti pour Oran, afin d'y prendre les instructions du général Lyautey : deux routes se présentent à nous, celle de la Saoura par le Sud-Oranais ; celle de Biskra par la province de Constantine. Toutes deux mènent en une vingtaine de jours à Adrar où nous attend le lieutenant-colonel Laperrine. Le général Lyautey a décidé que nous passerions par Colomb-Béchar et la Saoura.

15 février.

Nous avons quitté Alger par le train d'Oran. Voyage lent dans des régions arides. A quatre heures, nous sommes à l'embranchement de Pérégaux ; le train pour Colomb-Béchar ne passe qu'à huit heures. Le tour de la ville refait plusieurs fois est bref, sans intérêt et vite fatigant. Le froid se fait très vif ; nous nous réfugions près de la gare, dans un restaurant humide et inconfortable, le restaurant classique des pires villes de province, où l'appétit ne vient pas, où le cœur est serré. L'arrivée du train par la nuit noire et brumeuse est une délivrance. Très aimablement, le général Lyautey a fait retenir pour nous deux couchettes ; nous nous enveloppons dans les couvertures et les burnous, car cette nuit nous allons rouler au milieu de la neige par les hauts-plateaux du Tell et de l'Atlas.

16 février.

Au réveil nous sommes dans la région déjà désertique où sous le tapis de neige apparaissent par place les cailloux pressés ; la végétation se réduit à quelques touffes en boule de lichen gris. Voici Aïn-Sefra ; nous y changeons de train ; quelques officiers sont venus à la gare au-devant nous. Puis c'est la suite des stations toutes pareilles : un rectangle de maçonnerie avec une seule porte et a deux angles opposés, une tourelle blindée ; pas un enclos, pas un verger ; le train s'éloigne et tout de suite le fortin qu'aucune verdure ne signale, ne paraît plus qu'une pierre plus grosse au milieu des champs de pierres. Sur la droite nous longeons la frontière marocaine. Dans un col de montagne des palmiers apparaissent : l'oasis de Figuig. La trouée de Zenaga est comme la porte à pylônes derrière laquelle s'étage la foule des palmiers : quelques minarets blancs, un instant apparaissent et déjà pour le train la vision rapide s'est évanouie. D'ailleurs nous voici à Beni-Ounif : en face de l'oasis marocaine, séparée par un rideau de collines, la ville européenne s'est élevée dans un décor plus âpre. Les palmiers n'y poussent point, mais la légendaire Figuig toute proche a contraint la ville moderne d'Ounif à s'harmoniser à sa couleur locale, et les architectes ont eu le bon goût de dresser sous un décor pittoresque à la marocaine, des

cases vastes et aérées à la française. A six heures, à la nuit tombante, nous arrivons au terminus de Colomb-Béchar. Le lieutenant Rousseau qui va nous escorter vers Taghit est venu nous attendre ; l'hôtel du lieu est déjà colonial, mais suffisant. J'ai la joie de retrouver là un ancien camarade, le lieutenant Besse qui nous accompagnera jusqu'à Beni-Abbès.

Colomb-Béchar, 17 février 1907.

Le poste de Colomb-Béchar, terminus actuel du chemin de fer Sud-Oranais, a surgi au milieu des sables sous l'impulsion et par la volonté du général Lyautey. Autrefois la voie ferrée et la frontière marocaine étaient gardées par une longue ligne de petits fortins créant barrière continue et dont la zone d'action ne s'étendait pas au delà d'une portée de fusil. Les petits rezzou (1) issus du Tafilalet ou d'ailleurs, réussissaient souvent à la franchir sans être vus et à inquiéter en arrière nos convois et nos détachements ; d'autrefois, arrêtés dans leur marche par les blockhaus, ils en étaient quittes à se disperser en volée de moineaux, sûrs de n'être point poursuivis par les effectifs français à peine suffisants à leur rôle passif.

Résolument le général Lyautey modifia cette organisation défectueuse : délaissant les postes intermédiaires, il groupa, en quelques points judicieusement choisis de gros effectifs, suffisants à la fois pour le service de garnison, et la constitution de contre-rezzou puissants et rapides. Béchar fut une de ces positions d'autant plus importante que sa situation avancée devait lui permettre de prendre de flanc, toute incursion dirigée contre la voie ferrée au Nord ou contre la ligne rentrante de la Saoura ou de la Zousfana au Sud.

Au lieu de la défense passive et inefficace, ce fut la riposte immédiate succédant à toute attaque et cette tactique eût de suite ce résultat de rendre infiniment plus prudents des bandits jusqu'alors impunis et tranquilles, désormais inquiets de la menace constante du châtiment. Car, un coup de main avait-il lieu sur la voie ferrée, les centres de défense prévenus télégra-

(1) Rezzou : groupement de 20 à 100 pillards armés.

phiquement lançaient de suite des effectifs aptes à couper la retraite aux agresseurs et nos troupes entraînées et plus légères avaient généralement vite fait de rejoindre les caravanes alourdies de butin ou encombrées de blessés. Ce fut, appliqué aux Marocains, le système de la peur qui, entre les mains du lieutenant-colonel Laperrine et vis-à-vis des Touareg a produit de si brillants résultats.

La peur cependant n'est que la première étape de toute pacification durable et la paix ne devient stable que par le perfectionnement moral des populations. Pour éduquer les Marocains, il devenait nécessaire de prendre contact avec eux. La chose avait été tentée autrefois par la création d'infirmeries et d'ambulances indigènes ; on pensait ainsi attirer les Arabes par l'espoir de la guérison ou d'un soulagement. Les ambulances fonctionnèrent donc, mais personne n'y vint. Seuls quelques pauvres diables du voisinage y touchèrent des remèdes pour des maladies peu graves ; les nomades des tribus éloignées, les femmes, les blessés dangereusement méprisaient nos établissements ou affectaient de les ignorer.

Le général Lyautey conserva les ambulances mais leur adjoignit l'aimant qui devait attirer au contact des Français les groupements distants, les femmes mêmes : le marché. Dans tous les centres de défense, une vente importante de tous les produits nécessaires fut encouragée par des avantages administratifs, et le chemin de fer étant tout construit pour l'apport des marchandises, il fut possible d'y céder les denrées à un tarif inférieur à celui des marchés marocains. Pour les Arabes toutes préventions tombent devant un avantage pécuniaire et pour économiser quelques centimes les acheteurs vinrent de loin : la prise de contact eût lieu naturellement et l'œuvre d'éducation put s'ébaucher.

Sans doute, la tâche pacifiquement entreprise est de longue haleine, et le résultat désiré ne sera pas obtenu avant nombre d'années. Des accès de sauvagerie nécessiteront des actions de force, des rechutes de barbarie pourront même compromettre la récolte, mais tôt ou tard la graine semée lèvera.

Colomb-Béchar, petite cité née d'une idée militaire, a toute la

sévérité et la symétrie des villes militaires nouvelles : d'un côté le fort isolé et rébarbatif, au centre la place d'armes, au delà, le village européen aux rues parallèles et larges. L'architecture française dans ce désert désespérément morne, s'est faite morne, sans cachet et sans style ; les bâtisses carrées, économiques y sont des pires œuvres d'une civilisation septentrionale, ici déplacée et choquante. Mais derrière l'alignement des boutiques espagnoles aux odeurs rances, cachée jalousement dans la dépression de l'oued, la palmeraie s'étage et réflète dans les bassins et les canaux, les longs « djerid » (1) verts que le moindre vent froisse avec bruit et les grappes pendantes des dattes à peine formées. Un barrage sinueux et tout fruste, œuvre d'une époque reculée, coupe la vallée de ses grosses pierres moussues malhabilement taillées ; l'eau d'amont le franchit en cascade et forme vers l'aval un petit lac, où les herbages aquatiques luttent contre le courant et retrécissent le chenal, et si tranquille et solitaire qu'on s'y prend à oublier le voisinage bruyant de la ville. Seuls les abois lointains des chiens errants ou l'appel périodique des muezzin (2) dominent le bruissement de la chute, par instants.

Bien que les cours et les murs des maisons soient en bordure même de la dépression et des jardins, il semble que la population, âpre au gain et fiévreuse, se soit dédaigneusement détournée du spectacle des arbres et des cultures et de l'eau courante. Aucune fenêtre, aucune vérandah ne permet de jouir de ce seul coin de nature riant ; seule la petite case du docteur Miécan, coquettement tournée vers les palmiers, est comme le contraste des aspirations idylliques et de l'esprit mercantile et grossier. Cette demeure est *La* curiosité de la ville et tout nouvel arrivant y est, de suite, par l'artiste-propriétaire, conduit comme au musée provincial, devant la « Vénus au bain » sculpturale décoration du jet d'eau et de la grotte en rocailles.

Le départ pour Taghit et Beni-Abbès ayant été fixé au 18 février, notre unique journée de séjour à Béchar fut tôt écoulée au milieu des ajustages de selles, des achats de cordes,

(1) Djerid : nom arabe des feuilles de dattiers.

(2) Muezzin : crieur arabe qui du haut des mosquées appelle les fidèles à la prière.

des confections de charges, graves occupations agréablement coupées par les repas pris aux popottes des officiers de la légion ou des spahis. L'interprète Baudin sut en notre honneur les égayer de ses plus belles histoires locales, écoutées même du docteur Miécan ; l'aventure de la femme du lieutenant indigène Kaddour qui reçoit Mme la colonelle avec la salutation apprise « Bonjour, comment ça va? ça va bien? » et l'épopée à peine plus septentrionale de « Ya-Soufflot! »

Dès demain, commence le vrai voyage saharien; ce soir, à la locomotive fuyant vers le Nord, j'ai dit adieu sans regrets, devant le grand désert de sable sévère et rude, mais que j'aime et dont la poésie grandiose m'a, du premier coup, reconquis, malgré les âpres souvenirs évoqués des jours terribles de l'an passé.

18 février.

Au grand jour déjà, car les derniers préparatifs toujours sont longs, notre caravane a quitté Béchar. Certes, elle ne manque pas d'allure : à cheval, en avant de l'alignement des cinquante spahis à burnous rouges, les capitaines Vidalin et Arnaud, les lieutenants Rousseau, Karoubi, l'interprète Greigh ; seul à méhari, le lieutenant Besse trottine et fait à chaque foulée sursauter, dans la sacoche de cuir pendue à la selle, son petit fox-terrier dont le museau seul apparaît. Le coursier que le sort m'a désigné porte un instrument de torture qui a nom : selle arabe et qui me fait maintes fois regretter la confortable « rahla » (1).

Dès le départ, nous sommes au grand galop! La sente longe la bordure du Djebel-Béchar (2), gris et triste à notre gauche, a droite s'étend l'immensité plate du sable et des cailloux, piquée de quelques touffes de d'herbages. Au loin, vers Kenatza les montagnes bombent légèrement la ligne unie de l'horizon.

Le soleil peu à peu illumine les crêtes, puis les pentes où s'allongent les ombres des rochers. Quand d'un col nous apercevons l'oasis pour la dernière fois, les frondaisons supérieures des dat-

(1) Rahla : selle de dromadaire ornée d'une croix à l'avant.
(2) Djebel : massif montagneux.

tiers déjà reluisent de clarté et, devant nos yeux, la « palmeraie meurt » dans un éclat de lumière.

A bonne allure toujours, nous franchissons quelques crêtes basses que marquent des signaux de roches entassées ou d'antiques pierres tombales. Par place, des ossements blanchis rappellent les luttes des Ouled-Djerir et des Beni-Guil et les murailles de pierre percées de créneaux sont demeurées, souvenirs des époques disparues.

A 25 kilomètres de Béchar, les chevaux sont abreuvés à l'oasis de Gherassa : un puits recouvert d'une « kouba » (1) de pierre et quelques palmiers dans un plissement de terrain que dominent des mamelons caillouteux. Le Djebel-Béchar (2) maintenant s'est abaissé et la route serpente dans un fond de vallée étroite qui de la plaine ne paraît point.

En avant de nous, sur le flanc d'une longue arête rocheuse que l'ombre déjà violette creuse de mille replis, est l'oasis de Menouarar, dans un site que la montagne très proche rend dangereux. A cinq ou six cents mètres des puits nous campons en un élargissement de la vallée, tandis que les sentinelles et des patrouilles vont reconnaître les crêtes suspectes.

Sous la tente bariolée du lieutenant Rousseau où nous nous serrons pour le repas, nous dînons d'un immense plat de couscous. Au dehors le vent souffle avec violence et le froid est si piquant, que malgré les burnous, les couvertures et les ceintures dont nous nous entourons dans le bon sable meuble, je me prends maintes fois à regretter les grands feux que la prudence ici défend d'allumer.

19 février.

Après les nuits de grand froid, les réveils sont matinaux. Nous nous sommes levés transis et grelottants et les longs temps de galop, dans l'aube encore grise, essoufflent mais ne réchauffent pas.

La zone que nous traversons, toute proche de la frontière

(1) Kouba : sorte de dôme construit au-dessus des puits pour les abriter contre l'ensablement, au-dessus des tombeaux de saints.

(2) Djebel : voir page 10, note 2.

marocaine. est particulièrement dangereuse et redoutée. Par ordre, l'allure est ralentie : le convoi suit à courte distance ; les avant-gardes redoublent d'attention. A maintes reprises, le lieutenant Besse indique les positions où des détachements furent attaqués, les sites où des courriers furent pillés et tués.

Vers huit heures, alerte ! Tandis que nous chevauchons en bordure d'un ravin, les éclaireurs de tête signalent quatre isolés un instant aperçus sur les crêtes opposées. Déjà le lieutenant Rousseau a groupé ses spahis et par la « hamada » (1) semée de grosses pierres, les cavaliers s'élancent à toute vitesse. Derrière eux, tous, nous suivons. Le ravin, d'un seul bond, est franchi et sur la pente raide, d'où les rochers s'éboulent, les chevaux péniblement grimpent, bondissent et s'égrènent... Nous voici tous réunis sur la crête : le vent d'ouest frais et léger souffle uniformément des lointains clairs, mais d'ennemis, point : seuls, là-bas, parmi les blocs erratiques, presque à l'horizon déjà, quatre mouflons s'enfuient éperdûment.

Dans la coupure de l'oued (2) Khéroua, vers onze heures, un repas hâtif est servi ; sous les branches parcimonieusement ombreuses d'un jujubier, nos spahis ont étendu le tapis bariolé qui dès lors sera notre table, à la mode saharienne. Là point d'eau ; quelques goumiers (3) de Taghit s'efforcent, près d'ici, de creuser un puits qui n'a point encore atteint la nappe souterraine.

Cependant le convoi ne fait point arrêt ; à peine a-t-il dépassé l'oued que déjà nous galopons dans ses traces sur la pente occidentale de la falaise qui nous sépare seule de la Zousfana. Encore quelques détours parmi les mamelons arides et pierreux et nous sommes au col.

Malgré moi, je me suis arrêté, tant le spectacle est inattendu et impressionnant !

Depuis deux jours, nous chevauchons à travers un paysage âpre et triste, dans la pierre noire et la terre grise. Soudain de cette brèche de la falaise granitique nous voici dominant l'in-

(1) Hamada : terrain rocailleux et difficile.
(2) Oued : thalweg servant lors des pluies, à l'écoulement des eaux.
(3) Goumiers : contingent militaire régulier des tribus arabes.

finie mer de sable, éblouissante de clarté. Derrière nous, c'est le rocher patiné, la « hamada » ; devant et jusqu'aux horizons les plus lointains, tout n'est que sable, sable clair et limpide, d'un jaune d'or, sans une tache, sans un point noir.

Des lointains estampés par la brume, les dunes s'avancent de plus en plus précises, écartant insensiblement les lignes parallèles de leurs arêtes successives. Maintenant elles se précipitent, s'acharnent et se recouvrent ; elles se bossèlent et se difforment. Onduleuses et moutonnantes elles se haussent et s'enflent à l'approche des rochers. Presque à nos pieds l'ultime dune s'est faite énorme et massive, toute hérissée de pics, d'aiguilles, de pitons aigus, que le vent coiffe d'un panache de sable comme d'une fumée. Les flancs rebondis largement s'étalent, si lisses, si unis que pas une aspérité, pas un brin d'herbe n'en rompt l'uniformité claire. Et dans le soleil l'immense dune vautrée vit intensivement : à mesure qu'il s'incline l'astre fait saillir et souligne de lumière les longues arêtes sinueuses qui serpentent des crêtes jusqu'aux bas-fonds ; il tapisse les replis obscurs de velours mauves ou violets ou bleus, chatoyants ou estompés ; à chaque instant il déplace les ombres, les allonge, en frange les ondulations successives, les étire ou les colore avec une délicatesse et une diversité merveilleuses.

Cet assaut de la dune vers le rocher, cette rencontre du sable et de la pierre est si captivant, qu'à peine se remarque au premier abord, au fond de la coupure séparative, la longue ligne resserrée des palmiers de la Zousfana, et par derrière, le petit ksar (1) coquet de Taghit, aux maisons blanches à toit rouge, pittoresquement placé sur un éperon dominant les jardins.

Le sentier qui descend en lacets le long de la falaise est rugueux et pénible aux chevaux ; il mène au fond de la dépression même, où l'oued coule, au grand air, sous l'ombrage des palmiers parmi les cultures encloses de murailles de terre.

Encore un effort, dans le sable maintenant, pour atteindre le poste que le soleil déclinant illumine de ses derniers rayons !

Le capitaine Loubet et le lieutenant de Lachau nous y atten-

(1) Ksar : pluriel ksour, village fortifié.

dent et nous offrent l'hospitalité. Demain matin, sous leur conduite, le départ n'étant que pour midi, nous aurons loisir de visiter la ville et la palmeraie.

20 février.

Taghit (sens : l'étranglement) est le barrage de la Zousfana. La montagne de sable rétrécit la vallée, la paroi rocheuse s'est faite presque verticale pour la dominer de plus près et la ville s'est campée sur un énorme bloc détaché de la falaise, presque au milieu du défilé. Enserrée entre le djebel (1) de pierre et la dune énorme, dominée de tous côtés, la citadelle étouffe. Toutefois vers le nord, le bloc qui lui sert de base résiste encore à l'ensablement progressif et garde vers la haute vallée ses à-pics et ses surplombs. Et de là, la vue s'étend sur la palmeraie qui plus loin s'élargit, emplit la dépression et parmi laquelle serpente, lumineux, l'oued dont l'eau reflêchit le soleil.

Le fort eût à supporter, il y a quelques années, un siège acharné dont il a gardé comme souvenir la petite redoute si curieusement perchée au sommet des rochers. Malgré sa position défectueuse au fond de la vallée Taghit sut résister à tous les assauts des nomades et des marocains.

De Taghit jusqu'à Igli, dans tout le cours inférieur de la Zousfana, la ligne des palmiers est ininterrompue. A l'ombre des arbres, les jardins garnissent le fond de la coupure de l'oued, dominés à l'ouest par la falaise rocheuse, menacés a l'est par l'ensablement lent de la dune et si profondément masqués dans leur coupure qu'il faut être sur le bord même du cañon pour voir la tête des dattiers.

A une heure de l'après-midi, après un repas où l'art culinaire arabe a groupé tous ses épices et ses assaisonnements, nous faisons nos adieux à nos hôtes aimables et, avec la même escorte et les mêmes compagnons, nous chevauchons vers le sud sur la route qui suit la vallée.

Au long de la Zousfana, les ksour (2) sont nombreux. Tous

(1) Djebel : voir page 10, note 2.
(2) Voir page 13, note 1.



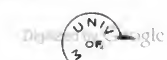








1. Vue du village de Taghit.
2. La palmeraie de Taghit.
3. Col de la Zousfana.
4. Notre caravane dans la Zousfana.
5. L'arrêt du matin au milieu du « reg ».



sont pittoresquement construits sur la pente abrupte qui du fond de la palmeraie monte jusqu'au plateau de sable et qui forme en quelque sorte la berge même du fleuve. Il semble que le village, massé face à ses cultures et à ses puits, abrité des vents de l'est et défilé aux regards venus de la dune, ait cependant voulu, en dressant ses tours carrées jusqu'au-dessus du plateau, conserver un œil sur le grand erg (1) infini. Toutes les agglomérations sont ainsi construites sur la rive du sable, sur la berge de sécurité ; mais de l'autre côté de l'oued et leur faisant vis-à-vis, les ruines de cités anciennes subsistent encore, invraisemblablement campées à mi-côté de la falaise rocheuse presque verticale, véritables nids d'accès impossible. Tout le long du cours de la rivière, les débris de murailles de pierre, les cloisons percées de portes ou de fenêtres courent, encastrées à mi-hauteur dans la paroi raidie de la montagne, bien au-dessus des éboulis qui tapissent sa base.

C'est dans ces villages aujourd'hui détruits que jadis les Beni-Goumi vivaient, cultivateurs aisés des palmiers de la Zousfana. Leurs aires les défendaient des vents, des tourmentes de sable, de l'envahissement de la dune. Hélas, un jour vinrent les Doui-Menia, pillards invétérés qui brûlèrent les maisons, enlevèrent les richesses. Les Beni-Goumi, dans les rochers de la rive droite de l'oued se virent en une insécurité constante : ils abandonnèrent leurs ksour ruinés et construisirent des villages ceints de murs de terre, sur le sable de la rive opposée, séparés de leurs agresseurs par le fossé naturel de la Zousfana. En face de leurs misérables villages actuels, sales, puants et sans cachet, les traces durables de leur ancienne fortune subsistent accrochées aux à-pics ; leur pittoresque et leur originalité attirent les yeux, mais la rudesse des âges passés qu'elles évoquent, nimbe d'un charme plus vif ces paysages trop factices, ces cultures où tout sent la main nécessaire de l'homme, ces ksour de terre battue, construits sans solidité et sans espérance de durée.

Nous nous arrêtons un instant devant Zaouia-Tabatania, le village moderne des sables, en face de « Ksar » Messaourou, la

(1) Erg : dune ou région de dunes de sable meuble.

ruine antique des rochers. L'un et l'autre semblent inhabités ; pas un « burnous » clair, pas un « haïck » (1) brillant : la mort qui a frappé Messaourou semble guetter Tahatania et la dune de sable, son exécutrice, déjà commence l'œuvre. Dans les cases clôturées, à peine un chant de coq affaibli, lointain, comme venant de sous terre. Pauvre village de glaise, bâti sur le sable meuble qui sera son cercueil et ne laissera même pas comme Messaourou, une ruine durable pour forcer le souvenir des hommes !

Au soir, nous campons à Hassi-Bourouis ; les palmiers ont cessé ; l'eau limpide de la Zousfana ici ne coule plus superficiellement, et parmi les cailloux quelques touffes de merkba, (2) insuffisant abri, résistent seuls à la sécheresse et aux rafales du vent glacé.

21 février.

Ce matin, le lieutenant Rousseau qui fut notre aimable et si obligeant convoyeur, nous quitte et, suivi de ses spahis, part en reconnaissance vers la haute vallée du Guir dont nous apercevons tout à l'horizon les montagnes bombées et majestueuses. Nul mieux que lui ne connaît ces régions qu'il parcourut vingt fois à la poursuite de pillards du Maroc, à la chasse de rezzou rejoints parfois jusqu'en plein cœur du Tafilalet. Et si prodigue de son expérience durement acquise au milieu des hamada du Djebel Béchar ou des dunes de l'Iguidi !

C'est désormais le lieutenant Besse et son escorte de Sahariens qui protègent la marche. Nous longeons toujours l'oued où les palmiers par place s'espacent ; jusqu'à Igli, c'est encore une zone redoutée des isolés et des courriers, où la prudence est nécessaire même des détachements plus nombreux. Besse lui-même eut, l'an passé, une patrouille enlevée et ne put, malgré l'immédiate poursuite, rejoindre les agresseurs fugitifs.

L'ancien Igli à quelques kilomètres en amont de la ville nouvelle couronnait un mamelon de rochers bizarrement jetés sur

(1) Haïck : pièce d'étoffe dont les femmes se couvrent la tête.
(2) Merkba : graminée saharienne, très fréquente dans tout le désert.

un plateau tout uni. Vues de loin, car nous ne nous approchons pas du ksar désert, les ruines ont un aspect imposant : les pierres tombées des murailles se mêlent aux rochers, antiques piédestaux de la ville et l'œil attribue aux constructeurs des temps passés les entassements produits par la nature même.

A quelques kilomètres en aval de l'ancien Igli, la Zousfana rencontre le Guir plus occidental. Le confluent des deux rivières forme une vaste dépression toute plantée de palmiers isolés et parsemée de monticules de terre semblables aux termitières soudanaises. Le sentier qui aboutit au nouvel Igli déjà visible entre les dattiers, de l'autre côté du bas-fond, serpente parmi les arbres et contourne les champs d'orge clôturés de palmes tressées.

Un dernier raidillon nous conduit au « ksar ». C'est un gros village de 500 à 600 habitants, entouré d'un rempart continu et qu'occupe en permanence un détachement de quelques Sahariens. Lors de l'expédition des oasis, des colonnes nombreuses rayonnèrent dans le pays ; elles placèrent leur centre d'opérations sur un monticule isolé, à quelques centaines de mètres au sud du ksar, et sur ce socle de rocher à parois verticales; construisirent une redoute. Les cases y furent à colonnes et à fronton, et hissant sur de hauts murs de soutènement leurs frises et leurs toitures se dressèrent avec l'orgueil de Parthénons ; un plan incliné monumental prit des allures de Propylées, et la ville d'Igli, nouvelle Athènes, se trouva décorée d'un Acropole, imposant vu à distance et quelque peu ridicule vu de près.

Dans le poste des Sahariens, une grande pièce couverte d'un tapis nous est réservée et nous y dressons la table. Le « caïd » (1) y fait déposer la « diffa » (2). En burnous rouge, très fier de sa médaille « Sahara », il tient à honneur de nous offrir en sa maison les trois tasses de thé à la menthe qu'impose le cérémonial arabe. Nous hâtons la corvée et bientôt errons par les rues basses de la ville, inspectant curieusement les cours par les portes entr'ouvertes, à la recherche des bijoutiers juifs plus

(1) Caïd : chef de district arabe.
(2) Diffa : repas offert en hommage aux hôtes.

accueillants et plus industrieux. C'est l'occasion d'absorber de nouvelles tasses d'un thé aigrelet, préparé en un immense samovar de cuivre, objet de haut luxe rarement employé à en croire les traînées de crasse qui le garnissent à l'extérieur comme à l'intérieur.

La « diffa » du caïd est froide et quelconque : le « mechoui » (1) peu appétissant et seule agréable l'omelette française confectionnée par nous-mêmes. Tous, nous avons hâte d'utiliser le dortoir garni de paille sous les tapis usés; le repas est rapide et nous nous étendons serrés les uns contre les autres dans l'étroite pièce close où la température est bientôt surchauffée.

22 février.

L'oued qu'au départ d'Igli nous allons suivre jusqu'au Touat, formé de la réunion du Guir et de la Zousfana, prend désormais le nom d'oued Saoura. Jusqu'au delà du Fôm-el-Kheneg, sa dépression est encore nettement marquée à travers l'étendue du désert, mais désormais son cours ne délimite plus les pays de sable et les pays de rochers; la Saoura, le plus souvent sans nappe d'eau superficielle, serpente entre deux berges analogues, quelquefois basses et herbeuses, quelquefois abruptes et arides. Par place seulement, à la façon d'un chapelet aux grains écartés, la vallée s'élargit et enserre entre ses rives incurvées une oasis de palmiers groupés, que surveille un ksar central, ou plusieurs ksour disséminés.

La palmeraie d'Igli s'étale dans une sinuosité de la vallée, pendant cinq kilomètres; au loin la palmeraie et le ksar d'Akacha accusent l'inflexion de l'oued; mais la route plus directe, contournant l'Acropole, file à travers le plateau et ne rejoint la Saoura qu'à hauteur du ksar de Mazer. Le village domine l'oued et les jardins; sa distance du sentier n'est point telle que nous n'entendions au passage les appels de tambour et les cris de la foule : le caïd tient à présenter ses hommages et la colonne s'arrête pour attendre sa visite. Le voici en burnous rouge, à cheval; sa monture descend malaisément le raidillon défoncé; quelques

(1) Mechoui : roti d'une chèvre ou d'un mouton tout entier.



Cliché *Garaud*

Cliché *Dépêche Coloniale.*

1. La Saoura à Beni-Abbès.

2. Les officiers de Bechar et de Beni-Abbès accompagnant la mission. — De gauche à droite : lieutenant Cauvin, capitaine Arnaud, lieutenant Fischbach, capitaine Vidalin, lieutenant Cortier, lieutenant Moreau.



notables le suivent, à petits pas pressés, gesticulant et jacassant.

De nouveau les palmiers ont cessé ; les arbustes épineux et les hautes herbes font un instant un fouillis de branchages, puis voici le reg uni, tout plat et sans point de repères. La ligne télégraphique, jalonnée de poteaux métalliques, est désormais le plus sûr des guides et le sable durci nous offre un terrain de galop incomparable.

Très loin, vers l'avant, une longue ligne ondule et se déforme dans le papillottement de l'horizon surchauffé ! Déjà ce sont les méharistes de Beni-Abbès ; vers eux nous hâtons l'allure. Le mirage haussant les tailles nous les fait paraître tout proches. Au soleil, les longues chemises blanches des hommes surmontent les méhara (1) roux d'une banderole claire que le trot fait flotter par saccades. En avant, à cheval, les officiers s'empressent : les capitaines Martin et de Choulot, l'interprète Gognalons, les lieutenants René, Moreau, Fischbach ! Les présentations sont faites, les camarades de jadis se retrouvent, les nouvelles de Paris ou d'Alger s'échangent.

Beni-Abbès tout proche maintenant, est caché par une dune dont nous coupons les derniers contreforts. Au détour, le poste apparaît, longue succession d'arcades majestueuses couronnant la falaise, tout lumineux, mais trop surbaissé encore pour le socle que les hommes lui ont choisi. Au pied, la palmeraie s'étend emplissant le vallon ; les frondaisons en fouillis se mêlent et comme en une forêt vierge font une masse obscure et bruissante que n'égaie entre les feuilles nul lambeau de ciel. Les jardins escaladent même les pentes des rochers et les canalisations d'eau s'accrochent aux anfractuosités des pierres.

De la terrasse supérieure qui borde l'à-pic sur toute sa longueur, l'aspect de l'oasis se précise dans son cadre. Dans le cercle immense de l'horizon découvert de cet observatoire, sur le fond clair des sables, la foule des palmiers n'est plus qu'une petite tache sombre d'où saillent de ci de là quelques « ksour » perdus dans la verdure, invisibles d'en bas. La lumière oblique du soir illumine les flaques d'eau de la Saoura et les petites fumées

(1) Méhari, pluriel méhara : dromadaire de selle.

des villages montent toutes droites dans l'atmosphère calme qu'emplit une brume imperceptible.

Le capitaine Martin, chef de l'annexe de Beni-Abbès, nous fait aimablement les honneurs de son poste. A juste titre il en est fier car le confort y est remarquable et l'organisation parfaite. Sans doute, Beni-Abbès n'est encore qu'à petite distance du chemin de fer ; mais les conditions de transport entre les postes du Sénégal ou du Niger, sont plus faciles certes qu'entre la Saoura et Béchar et j'avoue cependant que mon amour-propre est blessé de la comparaison que malgré moi, je fais entre les installations d'ici et celles de Kayes ou de Tombouctou.

Le service de table est fait de telle façon qu'on oublie la Saoura, les sables et le Sahara : c'est un petit coin de vraie France que nous retrouvons ici, où l'âme se réchauffe à l'évocation du pays.

A la nuit tombée, l'impression du désert et de l'oasis vus de la terrasse est inattendue et plus prenante encore. Le firmament si profond, où tant d'étoiles scintillent, tout clair de leurs reflets chatoyants, aggrave l'ombre qui enveloppe la terre et que percent seules quelques lumières pâlotes, mobiles et tremblottantes, éparses à nos pieds. Sont-elles lointaines ou très proches, il est impossible de le dire. Cependant tous les points d'or imperceptibles, disséminés sur le velours de la nuit, convergent et se groupent. Les méharistes et les villageois organisent en notre honneur une retraite aux flambeaux ; en procession les torches se déplacent maintenant au son lointain d'une rheïta (1) aigrelette dont la ritournelle se répète et crispe par instants. Les clairons alanguis sonnent en sourdine et dans l'air frais empli de parfums et d'harmonie, la poésie du désert monte de la vallée vers nous, voluptueuse et prenante.

Le nombre des torches encore s'est accru et la théorie lumineuse monte lentement vers le poste, par les lacets du sentier, onduleuse et serpentine. Les rheïta plus proches gémissent et s'excitent et s'affolent; les notes grêles se surhaussent puis retombent sourdement accompagnant les chants en chœur et les

(1) Rheïta : flûte indigène.





Cliché *Dépêche Coloniale*

1. Le Grand Erg.
2. La vallée de la Saoura.



battements de main. Aux clartés des feux les gandourah (1) blanches des danseurs chatoient et s'illuminent et les éclairements partiels précisent et approfondissent les ombres.

Dans la cour du poste, danseurs et musiciens font cercle, les clairons et les flûtes alternent ou se mêlent ; les chants criards s'exacerbent aux claquements des mains et les hommes tournoient, s'excitent et s'épuisent.

Beni-Abbès, 23 février.

Sitôt le déjeuner, le capitaine Arnaud et moi, accompagnés de nos hôtes, nous descendons par les sentes accrochées au rocher, vers les jardins, la palmeraie et le ksar indigène de Beni-Abbès. L'eau courante, amenée par de longues « séguia » (2) circule dans toutes les plantations, passe en cascade d'un enclos au voisin, emplit les lavoirs, et chante le long des ruelles étroites et tortueuses, bordées par des murailles de terre. Durant les heures chaudes, l'ombre des dattiers est maigre et la marche si pénible que nous nous hâtons vers le ksar.

Serti dans l'écrin des frondaisons vertes qui viennent caresser les murailles, il parait, sous le resplendissement du soleil qui dore les larges parois lisses des remparts et ombre de violet les recoins et les auvents, quelque bijou fruste de topaze et d'amétyste. La seule porte en bois de l'enceinte est étroite et basse ; à peine s'est elle refermée derrière nous que nous nous trouvons dans une obscurité telle que nos yeux encore éblouis distinguent mal le long corridor sombre de l'allée centrale. A la lueur d'une bougie, nous avançons cependant ; la ruelle sur toute sa longueur est couverte, sans ouverture sur le dehors ; les portes à claire-voie des demeures y laissent de l'intérieur filtrer quelque clarté palôte et les femmes à notre rencontre se sauvent en poussant des cris. Par places, dans la voûte effritée des fissures se sont ouvertes et de minces rais parallèles de soleil, où les poussières s'animent, découpent des ellipses brillantes sur le mur terni de fumée ou s'irisent au passage des

(1) Gandourah : grande chemise blanche des Arabes.
(2) Seguia : ruisseau d'adduction d'eau dans les palmeraies.

femmes, des couleurs claires des voiles ou des haïck. Toutes les odeurs rances des habitations, les senteurs du bétail, l'infection des détritus emplissent la galerie ; les angles, les détours y retiennent les effluves mal-odorantes. Notre curiosité est vite satisfaite et nous pressons le pas, en file, vers l'extérieur plus pur. A la porte, dans les recoins frais favorables aux siestes et aux travaux légers, des Arabes mi-nus pilent dans des pierres creusées, du charbon pour la préparation de la poudre. Nous sortons... . ; jamais n'a paru plus douce la clarté à peine tamisée par les dattiers, plus suave le parfum de la terre humide.

A mi-côte, avant d'arriver au poste, la boutique du Mzabite s'ouvre largement accueillante. L'homme nous a vus de loin et s'avance ; comment résister à ses invites pressantes ? En un clin d'œil, le long comptoir de planches se couvre d'étoffes à rayures bleues et rouges, de cordelettes tressées en poils de chèvres, de selles bizarrement ouvragées. Le Mzabite complaisamment les étale et les présente, vante les tons passés et fait miroiter les couleurs vives. Il a de tout en sa boutique : des casseroles d'étain pendues aux poutres du toit et salies de poussière ; des « rçen »(1) de cuivre ; des samovars et des sandales. Au moindre coup d'œil jeté, il décroche les armes ciselées, les burnous blancs ou bruns. Et parce que le Mzabite est si loquace et si empressé, nous achetons de çi et là, pour qu'il n'ait point fait en pure perte, semblable déballage. Déjà nous sommes partis que de la porte l'homme encore appelle à grands cris et étend à ses genoux des tapis oubliés que nous sommes trop loin pour apprécier.

Demain, j'abandonne le cheval pour le « méhari »; le capitaine Arnaud préfère ne tenter qu'à Adrar ses premiers essais. A peine ai-je le temps avant le soir d'ajuster la selle, les sacoches et d'ordonner les bagages pour le chargement matinal du lendemain.

Après le dîner, le lieutenant Cauvin m'a proposé d'aller jusqu'à des campements voisins de « Ghenanma » où peut-être nous aurons chance, si notre marche est silencieuse, de voir

(1) Rçen : sorte de mors des méhara.



Cliché *Dépêche Coloniale.*



1. La vallée de la Saoura près de Kersaz.
2. Dans la dune au petit jour.

quelques danses de femmes en l'absence des hommes. Nous partons seuls, longeant les clôtures des jardins; la nuit est si épaisse que l'allure est lente hors des sentiers. Là-bas, dans un repli de la dune, quelques tentes d'Ataouna se sont cachées ; le reflet de leurs feux illumine le sable par éclats et le son des tambourins frappés en cadence nous apprend que déjà les réjouissances sont commencées. Prudemment nous nous approchons : la clarté des brasiers, dont une femme avive par moments la flamme, nous a bientôt fait découvrir. En un clin d'œil les danseuses sont rentrées dans les tentes ; mais heureusement les pères ou les maris sont au loin et quelques « douros » (1) vite ont ramené les fugitives.

Elles sont cinq ou six ; l'une est une jeune femme du Nord jolie sous son haïck (voile) de soie claire et ses colliers de séquins d'or. Les autres plus brunes, des Ataouna, n'ont que des vêtements d'étoffes grossières et point de bijoux. La plus jeune est très gracieuse et si vive, si enjouée, à peine timide avec les « Roumi ».

Quelques « djerid » (2) secs ont ranimé le feu presque éteint ; une flamme vive et tremblante éclaire la pente de la dune où nous nous sommes assis. Dressées autour du brasier, les femmes battent des mains en mesure : une Ataouna va danser ; encore craintive elle hésite. Les claquements se font plus pressés et plus forts et le chœur l'excite de « oheu, oheu » répétés. La danseuse s'est élancée ; dans le demi-cercle de ses sœurs qui pressent l'accompagnement, elle se pâme, les bras mi-levés et frappant des talons. La cadence s'active encore ; la jeune fille se déhanche et se tord lentement en frappant vivement des mains. De ses compagnes impassibles elle s'approche et voluptueuse mime une scène d'amour, les reins cambrés, la tête rejetée en arrière, la poitrine haletante.

Epuisée maintenant, elle s'est affalée dans le sable ; les chants se sont tus. La grande clarté des « djerid » embrasés, à son tour, s'est éteinte et dans l'obscurité, par la dune où les

(1) Douro : pièce de cinq francs.
(2) Djerid : feuilles de palmier.

pas enfoncent, nous rentrons vers le poste. Le désert est redevenu silencieux; le vent souffle imperceptiblement dans les grands dattiers et la poésie sauvage de cette danse, près des tentes perdues et à la clarté des grands feux, chante encore mélodieusement pendant que nous gravissons, courbés, la montagne.

24 février.

Les capitaines Martin et de Choulot, l'interprète Gognalons, le lieutenant Besse qui nous convoyait depuis Béchar, nous ont accompagnés ce matin durant les premiers kilomètres de l'étape, puis sont revenus vers Beni-Abbès. Désormais c'est le lieutenant Cauvin qui commande l'escorte de quelques méharistes; le capitaine Vidalin, les lieutenants René, Moreau, Fischbach continuent le voyage avec nous jusqu'à Ksabi et Fôm-el-Kheneg.

La route suit fidèlement la vallée de la Saoura et s'allonge sur un plateau de cinq cents ou six cents mètres entre le Grand Erg (1) oriental et la « hamada » montagneuse de l'ouest que borde la coupure de l'Oued, emplie de palmiers et de villages. C'est la région des « Ghenanma », nomades de race arabe très pure, originaires sans doute du Sahel par leur ancêtre Ghanem. Ils chassèrent de la Saoura les Doui-Menia, qui eux-mêmes en avaient chassé les Ouled-Saoura constructeurs des ksour aujourd'hui ruinés de la rive droite. Leurs terrains de parcours s'étendirent autrefois jusqu'à Taghit.

Ces Ghenanma sont de piètres cultivateurs; ils vivent surtout en nomades et leurs villages sont habités seulement par des affranchis ou des « herratin » (2) qui leur paient redevance. Toutefois par suite de la perte de leur bétail, ils en sont réduits à se mettre eux-mêmes au travail ; certains d'entre eux déjà vont se louer sur les Hauts-Plateaux et les femmes mêmes, avec moins de peine, savent y gagner plus d'argent.

(1) Erg : dune de sable.

(2) Hartani, pluriel herratin : caste d'arabes, cultivateurs, supérieurs aux esclaves, inférieurs aux libres et aux nobles.

La tribu se divise en : « Ataouna » habitant au voisinage de Tamtert et formant un groupement fermé qui ne s'allie avec aucun autre ; Ouled-Hamou cantonnés de Babah à El-Ouatta, et Chemamcha subdivisés en Ouled-Rezoug, Ouled-Hossein et Maadid (les deux premières sous-tribus nomadisent de Bou-Khlouf à Bou Hadid ; les Maadid habitent Ammès).

Au voisinage de Beni-Abbès, les ksour sont pressés au long de la vallée et les palmeraies se succèdent presque sans interruption. Après une traversée de dune nous débouchons à Tamtert, la patrie des Ataouna, dont je vis hier les danses ; c'est toujours l'éternel village carré, enclos dans des murailles de terre et à demi-enseveli dans les frondaisons des dattiers. Il existe près de Tamtert une ruine curieuse et d'origine inconnue ; on l'appelle la « kasbah (1) des chrétiens ». Par son antiquité elle serait sans nul doute intéressante à fouiller. En face s'ouvrent, parmi les roches, des cavernes profondes dont le percement ou l'utilisation semble remonter au delà des juifs et des berbères.

Au passage, mon ordonnance arabe, n'a point manqué de me conter la légende indigène du pays. Il paraît qu'il y a quatre ou cinq ans, un hartani de Tamtert, en rentrant de ses jardins à la tombée de la nuit, fit par les sentiers rencontre d'un homme qui s'en allait enveloppé dans ses burnous. Or notre villageois, au passage, s'aperçut que les os de l'inconnu claquaient sous le vêtement et que sur ses épaules il n'y avait qu'une tête de mort, avec des trous vides en place des yeux. Affolé, hurlant, il s'enfuit jusqu'au ksar, se barricada dans sa maison et y mourut de frayeur une heure après. Le bûcheron de La Fontaine appelait la mort ; les habitants de Tamtert sans doute sont plus heureux de leur fortune, car ils évitent maintenant d'être à la tombée de la nuit par les sentiers où l'homme rôde encore.

Sans arrêt, nous dépassons Bou-Khlouf et touchons El-Ouatta où se fait la halte du soir.

Le village dans sa muraille carrée est entouré d'un large fossé et sa poterne d'entrée garde encore la trace des boulets qu'elle reçut de l'année du sultan en 1894.

(1) Kasbah : fortin de défense dans les villages arabes.

A cette époque, le pacha du Timmi se rendant à Fez pour y porter des présents fut, dans la Saoura, arrêté et pillé par une centaine de Ghenanma. Le sultan expédia aussitôt une harka (1) pour châtier les agresseurs. Tous les ksouriens s'enfuirent et se refugièrent à El-Ouatta. Les Marocains, auxquels s'étaient joint les Beni-Goumi d'Igli, mirent le siège devant le ksar; la défense en fut acharnée et les assaillants malgré leur unique canon ne purent emporter la place d'assaut. En représailles, tout le nord de la Saoura fut pillé et deux cent cinquante Ghenanma dans la force de l'âge furent entraînés en captivité à Fez où presque tous moururent.

Les troupeaux des Ghenanma décimés alors ne se sont jamais reconstitués; cette année encore des épidémies ont frappé le bétail. Par contre les jardins qui entourent El-Ouatta sont féconds et étendus; l'eau assez profonde sous le sol est amenée dans les « séguia » (ruisseaux) d'arrosage par des puits à bascule. Ce système d'irrigation est spécial à cette région ; dans la Zousfana nous avons vu l'eau couler directement dans des rigoles superficielles ; aux oasis elle sera canalisée dans des « foggara »(2) souterraines.

Nous nous sommes pour la nuit, installés à l'intérieur du village dans une longue pièce toute étroite qui sera notre dortoir ; la seule porte s'ouvre sur une petite cour intérieure qu'orne un vieux puits à margelle, très large et plein d'une eau croupissante et verdie. Là, sur une banquette de terre, nous nous sommes assis, devisant ou prenant des notes ; du haut des terrasses voisines, derrière les parapets mi-détruits, quelques femmes nous observent curieusement et les enfants en nous voyant pleurent et s'enfuient.

25 février.

Au delà d'El-Ouatta, les palmiers plus denses forment une véritable forêt ininterrompue et tout conventionnel est le lotissement qui les attribue aux villages d'El-Ouatta, d'Anfid ou d'Ag-

(1) Harka : troupe armée supérieure au djich (10 à 20 hommes) et au rezzou (20 à 100 hommes).

(2) Foggara : conduite souterraine d'adduction d'eau.



Cliché *Dépêche Coloniale.*

1. Vue de Kersaz.
2. Kersaz vu de l'oued Saoura.

dal. Du sentier qui serpente d'une rive à l'autre de la Saoura au travers des flaques d'eau dormantes, Anfid s'entrevoit à peine ; mais Agdal, en face d'un petit lac d'eau claire qui reflète une longue terrasse basse, émerge comme une fleur terne d'un bouquet de feuillage.

A Tafdalt l'an passé, alors que le lieutenant Besse était très tranquillement aux pâturages du Grand Erg, un fort parti marocain traversa la Saoura et s'engagea dans les dunes pour surprendre le détachement français. Le camp était en danger ; par chance, une erreur de guide retarda le rezzou qui dans la nuit, sans repères, tâtonna et se perdit. Besse eut le temps d'être prévenu par un courrier qui fit cinquante kilomètres d'une traite dans le sable et par une retraite rapide échappa à un désastre certain.

Entre Tafdalt et la petite zaouia (1) bien déchue de Guerzim, la Saoura décrit un grand coude que nous coupons en passant par les dunes. La succession des monticules de sable croulant dont il faut en suivant les arêtes sinueuses éviter les raidillons abrupts, les montées pénibles qu'il faut faciliter aux méhara en creusant des passages, sont vite obsédantes et font regretter le détour plus long par la vallée.

Heureusement la ligne des palmiers bientôt est proche à nouveau ; du sommet de la dernière crête nous les apercevons emplissant la coupure de la vallée et soulignant les sinuosités des eaux.

Beni-Khlef, où nous campons ce soir, est caché derrière leur abri en face de la montagne élevée et rocheuse qui dès lors s'étend sur la rive occidentale, jusqu'à Kersaz. Le village est le repère d'un groupement berbère, sauvage et hostile, possesseur et cultivateur de ses propres dattiers. L'accueil y est froid et compassé et la diffa (2) du caïd mesquine et mauvaise. La case des voyageurs, extérieure aux murailles, est crevassée d'ouvertures par où filtre par instant la clarté des étoiles, mais que durant la nuit la petite pluie fine saura découvrir à son tour pour venir

(1) Zaouia : confrérie religieuse.
(2) Diffa : repas offert en hommage aux hôtes.

jusqu'à nous. Ma foi qu'importe? Ici tout au moins nous éviterons la curiosité malveillante des enfants et les importunités des mendiants ; et puis nous avons la vue des jardins, des plates-bandes étroites où l'orge pousse drue et verte, des ruisselets qui clapotent parmi les pierres. Les gros nuages noirs immobiles du ciel ont attiédi la température du crépuscule et nous dinons accroupis devant la porte, tandis que les grands puits à bascule inclinent alternativement leurs deux antennes jumelées qui, sur deux tons aigus, grincent lamentablement dans la nuit.

26 février.

En prévision de l'arrivée à la grande « zaouia » de Kersaz, nous avons fait quelque toilette, car nous serons aujourd'hui les hôtes d'un marabout célèbre par son influence et par son luxe.

Dès le départ, nous croisons une procession qui s'en revient vers le nord, drapeaux éployés et chantant à tue-tête. Les femmes voilées suivent sur les bourriquots gris à l'ombre des grands étendards bleus et verts qui claquent aux brises matinales.

Nous sommes partis au trot ; peu nous intéresse au passage de la petite « zaouia » indépendante d'El-Kebir, toute déchue, mais encore pittoresque avec ses deux « kouba » de saints, si propres et nettes, dans leur enceinte blanchie à la chaux ; ou même la réelle beauté de l'oued dont la vallée s'est élargie et qui mire dans son chenal encombré d'herbages et de roseaux, sa double berge de palmiers nains et de dattiers géants.

Le minaret de Kersaz à peine est en vue que déjà s'avance la « djemââ » (1) des notables : au galop sautillant des petits chevaux carapaçonnés de cuirs multicolores, les chefs s'avancent cérémonieusement, tout raidis dans leurs burnous de soie blanche qui s'évasent sur la croupe de l'animal et drôlement coiffés des capuchons blancs tout dressés. A la tête de chaque coursier, des noirs mi-nus courent en tenant les rênes et leurs grands chapeaux de paille flottent sur leurs épaules, tenus au cou par

(1) Djemââ : assemblée de notables, sorte de conseil municipal du village arabe.



Cliché *Dépêche Coloniale*.





1. Dans la cour de la mosquée de Kersaz.
2. Un métier à tisser dans une case de Kersaz.
3. L'arrêt du matin près de Kersaz.



une courroie. Derrière les notables, voici le fils même de Si-Bou-Felja, le marabout de Kersaz, aussi compassé et raidi que ses compagnons, mais plus hiératique encore dans son burnous rouge à gland d'or. Des enfants, tête et jambes nues, courent à ses côtés, s'accrochent aux poils de la crinière ou à la queue pendante du cheval et poussent des cris prolongés en buttant dans le sable. Tous à tour de rôle, viennent nous prendre la main pour le « salam » (1) ; puis ils nous suivent, sur leur chevaux caracolants, impassibles et comme déjà replongés dans des extases supra-terrestres.

Pour la première fois depuis Colomb-Béchar, nous atteignons un ksar propre, aux murailles d'enceinte solides et crépies, au minaret imposant et architectural. Trop souvent mes yeux n'ont eu à contempler que des remparts effondrés et des ruines inhabitables quoique habitées : Kersaz sent la ville opulente respectueuse des édits d'un chef puissant.

Le fils du marabout nous a fait préparer une maison tout entière. Sur la cour intérieure s'ouvre par trois baies une salle allongée, sorte de vérandah mi-obscure où, le café d'usage attend les hôtes de marque que nous sommes.

Les délais d'installation sont sans doute écoulés, car voici Si-Bou-Felja lui-même. C'est un vieillard d'une soixantaine d'années, aux traits extraordinairement fins; le teint est bronzé, la barbe blanche, mais les yeux pétillent d'intelligence. Ses vêtements de soie immaculée, son allure majestueuse, le prestige que lui donne la vénération de ses fidèles, lui font une majesté de pontife aux gestes onctueux et stylisés. Sa visite, comme il sied à si haut personnage, est courte : il a tenu à recevoir en personne ses hôtes et parce qu'il sait qu'il est parmi eux des voyageurs qui s'en vont par delà le désert jusqu'au pays des Noirs, il a voulu lui-même apporter sa « baraka » (2) et ses souhaits.

Nous avons remercié de grand cœur pour l'intention et pour la « baraka ».

(1) Salam : salutation et hommage.
(2) Baraka : bénédiction arabe.

La cérémonie achevée, vite, nous partons à la découverte par les ruelles étroites coupées de marches informes. Voici la porte de la mosquée ; porte basse et lourde qu'on ne franchit que courbé. Un long corridor obscur mène à la cour intérieure et pour rappeler aux croyants le respect du saint lieu, le plafond en est surbaissé et garni de poutrelles saillantes qui rendent l'humilité de la démarche obligatoire et châtient l'orgueil des grands. La cour intérieure est très propre et tout ensoleillée sous le minaret rigide en pierres taillées ; par une arcade cintrée la mosquée reçoit un jour diffus et propre à la prière. C'est une grande pièce nue et blanchie que partagent des colonnettes assez minces pour ne pas faire plusieurs salles d'une seule ; dans une chapelle adjacente gisent les catafalques de bois des saints révérés. La demi-clarté pare le lieu d'onction et l'odeur fade des mosquées entretient l'âme dans le recueillement coranique.

La montée au minaret par l'escalier aux marches usées, dans l'obscurité complète, a pour récompense la vue superbe dont on jouit au sommet. Le village cascade sur la berge de l'oued et vient blottir ses murailles inférieures dans le feuillage des dattiers. La Saoura lumineuse serpente à ses pieds dans sa vallée élargie et le grand soleil couvre d'or liquide les terrasses aux murs frustes, les longues palmes agitées, et les hautes tours massives, réunies par des pièces de bois, des puits à bascule cadencés. En arrière la dune fauve enserre le rempart et le vent d'est, par delà la vallée, entraîne le sable jusqu'à la « hamada » (1) infinie occidentale. L'air semble si pur dans les jardins, la clarté si adoucie que je m'empresse de descendre aux puits pour fixer avant la nuit, en aquarelle, les tonalités fugitives du soir.

A mon retour, notre groupe s'est accru d'un hôte nouveau ; le lieutenant Laumonnier que je vis jadis à Gattara près de Taodéni ; vient d'arriver du sud et j'ai la joie de causer dès ce soir avec lui, des détails du retour de l'an passé et des durs moments dont le souvenir s'est adouci.

La diffa de Si-Bou-Felja, comme il sied, est digne du grand marabout. Des serviteurs en procession ont apporté les dattes

(1) Hamada : plateau rocheux et difficile.





1. L'oued Saoura à Kersaz.
2. Indigènes de Toumodi.

sur des plateaux de bois, le couscous et les pâtes de farine dans des bols creux, le sauces dans des écuelles de faïence. Sur un plateau de cuivre brillant, la théière d'argent trône au milieu des verres à liqueurs. Deux hommes ferment la marche tenant sur des lances de bois les corps rôtis d'une seule pièce des agneaux et des chevreaux.

Sur les tapis où nous faisons cercle, accroupis, le festin pantagruélique est rangé noblement, et l'intendant de Sî-Bou-Felja le présente et nous en fait l'hommage.

A notre tour, nous faisons honneur au menu qui contraste bellement avec celui des jours passés ; tandis que les ksouriens empressés enlèvent les restes et se les partagent, nous savourons le thé à la clarté d'un grand feu de bois qui flambe au milieu de la cour. Le ciel est brillant et l'air frais, et la fumée s'élève en colonne lumineuse dans l'éclairement des grandes flammes crépitantes.

« Toumodi », 27 février.

Vers 7 heures du matin nous quittons Kersaz en grande pompe sous l'escorte de la « djemâa » ; le lieutenant Laumonier déjà a pris la route de Beni-Abbès et ses Sahariens ont vite disparu derrière l'écran de la palmeraie.

L'étape du matin est courte ; de bonne heure nous arrivons au village de Toumodi. C'est une véritable forteresse naturelle, un nid d'aigle, perché sur le sommet d'une dent rocheuse qui s'est avancée jusqu'au milieu de la vallée et que l'eau, aux époques des crues, a creusée et minée. Le Ksar surplombe l'oued de 100 mètres de haut. A sa droite un sentier s'élève en saccades entre des cases misérables qui ont débordé des murailles fermées et parmi les éboulis atteint la poterne étroite en saillant, percée dans le mur qui ceint la ville et couronne le rocher. L'intérieur de Toumodi est sale et misérable. Les ruelles étroites sur la roche en pente sont dangereuses et glissantes ; elles escaladent les ressauts ou s'enfoncent dans les fissures, et les portes des demeures s'ouvrent sur elles, si basses sous leur linteau de rondins, qu'on n'y peut pénétrer qu'en s'y glissant sur les mains. Sur le rebord de l'à-pic, un puits extraordinaire va jusque dans

le sous-sol de l'oued atteindre la nappe d'eau de la Saoura. Profitant d'une crevasse presque verticale dont ils ont muré l'ouverture béante vers l'extérieur, les habitants industrieux se sont créé, du sommet au pied de la falaise, une cheminée étroite au fond de laquelle ils ont, à travers le sable, foré leur puisard. En cas de danger, car ce puits ne sert qu'en cas de siège, l'eau peut être amenée jusqu'au Ksar par une série d'équipes placées dans le puits même, à tous les changements de pente de la fissure naturelle.

Sur la corne extrême du rocher, une case arabe s'est incrustée dans la pierre ; une terrasse la surmonte sans balustrade, d'où la vue suit depuis l'horizon jusqu'à l'horizon le long serpent vert aux écailles brillantes de la Saoura rampant sous le rocher. De cet observatoire, le modelé des dunes claires orientales et le relief plus brûlé des Hamada de l'ouest se sont aplatis, et la rivière de palmiers semble s'allonger dans une vaste plaine entre une rive de lumière et une rive d'ombre. Du désert lourd sous la chaleur et comme pesamment endormi, une harmonie puissante monte dans la clarté du soleil. Le sable miroite au lointain. Le vent léger par places dresse et enroule de petits djinn de poussière sautillants et rôdeurs et de l'oued jusqu'à nous apporte le long murmure recueilli des djérid et des palmes froissés.

Au pied de la montagne de Toumodi, dans le lit même de l'oued où les bagages ont été déchargés, nous dînons hâtivement avant la tombée de la nuit ; car profitant de la lune pleine, le lieutenant Cauvin veut allonger de quelques kilomètres encore l'étape matinale trop courte. Aux premières étoiles nous partons, à pied, tirant les méhara par le « rçen » (1) dans le chenal de la Saoura où les pas enfoncent dans la terre meuble. Les ombres allongées des grands palmiers zèbrent la surface claire du lit de l'oued, et sous le scintillement des quelques grosses étoiles qui pointent dans la lumière diffuse, le grand silence des solitudes règne ; parfois, au passage à distance des murs clos des villages, les chiens hurlent dans la nuit

(1) Rçen : sorte d'instrument en cuivre qui chez les dromadaires correspond au mors du cheval.





1. L'arrêt avant l'arrivée de Toumodi.
2. Les notables de Toumodi apportent les dattes et le lait aigri.





1. Champ d'orge dans l'oasis d'Agdal.
2. Le repas dans l'erg d'Agdal.

L'arrêt a lieu au « Ksar » des Ouled-Rhodir ; le campement est adossé à l'enceinte du village. Mais le sable est si froid et l'abri des « méhara » si précaire, que le lieutenant Cauvin, le capitaine Arnaud et moi acceptons l'offre du « caïd » de nous mener jusqu'au caravansérail préparé à nos intentions. Dans l'ombre épaisse des ruelles, il faut longer la « kasbah » (1) et son fossé avant d'atteindre notre nocturne abri. Et là même, avant le sommeil, il faut encore accepter le café, signe de l'hospitalité, et endurer jusqu'au bout les palabres et les discours qu'impose la politesse arabe.

28 février.

Par la dune, nous coupons la boucle de la Saoura, laissant à l'est le village des Ouled-Raffa. Le raccourci en peu de temps nous mène en vue du village de Ksabi, en face duquel, au delà de la palmeraie, s'élève dans la plaine le fortin carré qui est le poste militaire.

Ksabi est notre dernière étape dans les territoires du Sud Oranais ; au delà nous allons pénétrer dans la région des oasis sahariennes que commande le lieutenant-colonel Laperrine ; c'est ici que nous devons nous séparer de nos aimables convoyeurs. Le docteur Aubert, qui désormais nous accompagnera jusqu'à Adrar au Touat, et le lieutenant Martin, qui dirige à quelques kilomètres d'ici les travaux de Fôm-el-Khoneg, sont venus nous attendre jusqu'au poste et nous invitent à pousser jusqu'à leurs tentes.

Dès que les chameaux de Beni-Abbès ont été déchargés et que ceux d'Adrar ont pris les bagages, nous partons. La nuit déjà presque est venue quand notre petite caravane atteint le barrage de Fôm-el-Khoneg et le défilé dans lequel la Saoura s'insinue entre les roches et rétrécit sa vallée Cette gorge fut de tout temps une embuscade naturelle dressée aux caravanes de passage, et les huttes de pierre des guetteurs, les petits murs crénelés, les nombreux tombeaux même épars dans les rochers témoignent de l'âpreté et de la fréquence des luttes qui s'y livrèrent.

(1) voir page 25 note 1.

Sitôt qu'elle a dépassé la gorge du Fôm-el-Khoneg, la Saoura semble se séparer en deux bras : le cours principal s'infléchit au sud, et jusqu'au Boudah, à 10 kilomètres d'Adrar, conserve un lit nettement marqué entre des berges de sable ; mais une dérivation contourne l'arête du Fôm-el-Khoneg et attire l'eau de l'oued vers le nord jhsqu'à une sebka (1) qui, sise à hauteur de Kersaz, n'en serait séparée que par la hamada plus élevée. Pour parer à cette déperdition de l'eau précieuse, le lieutenant Martin appuie à la montagne un épi de pierre qui barre la dérivation septentrionale et ramène vers le lit principal les eaux vagabondes. Pour surveiller de plus près les travaux, il a dressé sa tente sur les derniers contreforts rocheux, et c'est sous son abri que nous prenons place à la longue table pour la fête des adieux. « Notre » capitaine Vidalin, Cauvin, René, Moreau, Fischbach, demain matin nous quittent pour le retour vers le nord, et l'imminence de la séparation attriste les convives, car les camaraderies se nouent et les sympathies se lient vite, loin de la France, dans la grande brousse ou l'immense solitude.

(1) Sebka : bas fond ou se décantent les eaux salées.





1. Un puits à bascule de la Saoura.
2. La piste de Ksabi au sortir de Kersaz.

CHAPITRE II

Le Touat

1er Mars-9 Mars 1907

1er mars 1907.

Donc, au petit jour, nous sommes montés sur les méhara et pendant que nous allons très lentement, le capitaine Arnaud, Aubert et moi suivis de l'escorte des Chamba d'Adrar, nous regardons s'éloigner vers le Fôm-el-Khoneg, la caravane de nos amis de Béchar ou de Beni-Abbès. Encore un dernier adieu, et la tunique rouge du si aimable capitaine Vidalin s'est cachée derrière les rochers ; et nous restons pensifs un peu, le cœur gros au souvenir des jours passés, l'âme inquiète de l'avenir et du grand voyage et du doute du retour vers de si cordiaux compagnons.

Résolument nous avons quitté la Saoura ; désormais, quand au delà de son grand détour vers le Boudah, nous regagnerons près d'Adrar son bassin, nous ne retrouverons plus la rivière précise aux palmeraies ininterrompues ; au Touat, le grand oued s'est perdu dans les sables et dans l'estuaire immense limité par les Baten (1) lointains, les oasis se sont groupées un peu au hasard des dépressions, sans l'imposante continuité des cultures septentrionales de la Zousfana ou de la Saoura supérieure.

Le versant de la montagne du Fôm-el-Khoneg que nous suivons à mi-côte, est sillonné de profondes ravines creusées par les pluies; l'absence totale de végétation a favorisé le travail des

(1) Baten : plateau à rebords verticaux.

eaux et le sol s'est balafré de mille crevasses confluentes garnies de cailloux roulés sur la roche mise à nu. Les chameaux au pas prudent en abordent lentement la descente, mais à proximité du thalweg étroit, ils se laissent entraîner par la pente, pesamment, en un trot dandiné aux saccades violentes, pour que l'élan acquis facilite la montée de la berge opposée. Et le pauvre méhariste accroché à la rahla redoute les réactions douloureuses et les cahots ennemis des équilibres novices. Aussi l'entrée dans la dune où le pas des montures est moelleux, est-elle saluée avec joie malgré les détours au long des à-pics croulants en suivant les arêtes sinueuses qui vont de crête en crête. Dailleurs la dune elle-même a bientôt fait place au bon reg plat uni, garni de grosses touffes de « girgir » (1) vert et de tiges frêles d' « acheb » (2) aux fleurettes mauves. Pendant l'arrêt, nous en faisons de grosses bottes, tandis que les Chamba cherchent quelques brindilles de bois sec pour le feu, et les passons, brin par brin, aux méhara agenouillés dans le sable qui mangent bruyamment avec une cadence uniforme et monotone.

Vers deux heures, nous atteignons la bordure d'une vaste dépression, qui se raccorde au plateau supérieur par de longs ravinements enserrés entre des à-pics de terre, et des éboulis ; tout au bas de la descente, est la petite Kouba de pierre du puits de Foga-Guira, sorte de pain de sucre blanc, minuscule au milieu des « gour » (3) aux strates rocheuses horizontales. Ces massifs isolés, se pressent autour du puits, et témoins des anciens niveaux du désert avant l'affouillement des eaux, élèvent sur leurs parois verticales leur surface plane, tabulaire et sans ondulation. Le temps peu à peu les ronge vers la base, et les pluies avec les siècles les diluent ; l'une d'elles s'est couronnée d'une ruine d'un petit ksar informe et les caravaniers attardés au puits de Foga-Guira ont creusé dans l'argile durcie de petites grottes enfumées, insuffisants abris contre les rafales du vent du désert et contre le froid des nuits hivernales étoilées. Mais cette

(1) Girgir : plante saharienne à odeur forte.
(2) Acheb : herbages poussant à la suite des pluies.
(3) Gara, pluriel gour : massif montagneux isolé et de forme tabulaire.

zone dure peu des collines éparses, transition du niveau supérieur au fond de la dépression ; au delà la plaine s'étend, sans végétation, sans brin d'herbe et parfaitement unie. Lorsque les profils estompés des derniers « gour » (1) se sont effacés derrière nous, l'œil parcourt en tous sens ces superbes cercles d'horizon où, si loin que la vue peut porter, pas une aspérité, pas un ressaut ne vient interrompre l'uniformité infinie de l'orbe céleste. Pas un point de repère, pas un espoir en vue ; le voyageur passe d'un horizon nu dans un autre horizon plus nu, sans connaître le chemin parcouru, les regards lassés du grand vide, entre la terre claire qui masque dans le monde juste autant d'espace que le ciel bleu. L'âme effrayée devant l'immensité s'inquiète, et tandis que le corps s'assoupit, indifférent peu à peu au monde extérieur uniforme, elle rêve, à la cadence monotone des grands méhara, sous le soleil implacable qui allonge lentement les ombres.

Que de souvenirs ce reg (2) si plat évoque en moi ! Je revois les dures étapes dans une région semblable, à la conquête de Taodeni. Nous allons sans causer, indifférents. La plaine ainsi s'étend sur 70 kilomètres ; son centre est marqué par une dune étroite, en fer à cheval, où nous devons pour la nuit établir le camp. La silhouette basse s'en profile longtemps devant nous et nous marchons toujours du même pas automatique des bêtes. Nous marchons des heures et nous semblons à peine nous approcher du but. Les premières étoiles déjà paraissent quand nous en atteignons, harrassés, les contreforts avancés. Le convoi est encore lointain avec les provisions ; le froid se fait vif et piquant et les Chamba à peine ont trouvé sur la route quelques brindilles de bois sec pour allumer une pauvre flambée, vite éteinte. Dans les cendres chaudes, nous nous étendons enveloppés dans les burnous insuffisants que le vent glacé soulève et fait flotter.

2 mars.

Sans regret, nous quittons de bonne heure notre abri dans la dune et notre lit dans le sable glacé. A pied la montagne de

(1) Voir note 3 de la page précédente.
(2) Reg : terrain sablonneux plat et facile.

sable est franchie et le soleil levant, impatiemment attendu, nous trouve, et nous réchauffe peu à peu, dans un nouveau reg uni que limite, après trois heures de marche, une autre dune. Dès lors le voisinage du « Tsabite » groupe d'oasis sous la dépendance du Gourara, se laisse deviner aux grosses touffes de damrann (1), qui parsèment la plaine et que les méhara affamés broutent au passage. Quelques gour isolés à nouveau repèrent la route ; et de nouveau les dattiers reparaissent. Hélas, ici les sauterelles ont passé et les têtes des palmiers réduites à leurs longues nervures ont des allures lamentables et redressées. Le village de Brinken, sur la bordure des jardins, révèle un nouveau pays et des mœurs spéciales : désormais c'en est fait des « ksour » minuscules enfermés dans une enceinte rectangulaire ou carrée. Les villages des oasis, en général, s'étendent plus largement et s'entourent seulement d'une muraille basse, obstacle pour le bétail mais non pour les humains. En cas d'attaque la résistance se concentre en une kasbah carrée à bastions, extérieure au village. Elle en est séparée par une cour très vaste, parc naturel pour les chèvres, les moutons et les chameaux et sorte de forum où se tiennent les assemblées, les marchands, les caravaniers de passage. La kasbah, normalement inhabitée, est un centre de défense préparé à l'avance : là sont les greniers, les armes, un puits. Le mur extérieur en est entouré de banquettes de tir étagées et l'intérieur est amenagé en cellules multiples attribuées à l'avance à chacun des habitants du village extérieur.

Le caïd de Brinken nous a préparé une case indigène qu'il faut gagner par un dédale de ruelles étroites. Dans la salle haute, un grand plat de dattes sirupeuses incite notre gourmandise ; les Chamba ont accaparé la cour intérieure : sous les marmites de fer, les feux déjà font craquer les palmes sèches ; la fumée claire monte en tournoyant, et les appels et les rires bruyants effraient les enfants tout nus, qui par la porte entr'ouverte épient et surveillent.

(1) Damrann : plante saharienne légèrement salée et qui pousse par grosses ouffes.





1. Arrêt dans la vallée de la Saoura.
2. Dans l'intérieur du poste de Ksabi.

Seul, je me suis échappé pour visiter les jardins où toutes les ruelles intérieures aboutissent sans poterne. Ce sont encore les mêmes dattiers, les mêmes cultures, les mêmes petits enclos partagés en plates-bandes étroites. Mais les puits à antennes qui grincent tout le long du jour ont totalement disparu ; l'eau dans un dédale de petites rigolles coule au long de tous les sentiers, pénètre en tunnel sous les clôtures des jardins, contourne les parterres, s'épand dans des bassins et rit au soleil, si gaie, si vive, si cascadante qu'une joie intense émane de la terre vivifiée.

De cette eau précieuse les ksouriens connaissent la valeur et rien n'est émouvant comme la vue des soins et des précautions dont ils l'entourent. Amenée par des foggara (1) souterraines des pentes lointaines du Baten, l'eau sourd à l'air libre en une séguia centrale au voisinage des jardins. Là elle se divise par dix, vingt petites « séguia » secondaires qui la dirigent jusqu'en chaque enclos particulier. Tout propriétaire de la foggara (1) a droit à une quantité d'eau proportionnelle aux sommes qu'il a versées pour la construction des conduites ; pour qu'il la reçoive automatiquement, les canalisations particulières s'amorcent à la grande séguia par une kesria, sorte de peigne de pierre entre les dents égales duquel l'eau s'insinue. Tel ayant versé un tiers du prix a droit à l'eau de trois trous, tel autre plus fortuné a l'eau de dix, et chacun, maçonnant sa conduite à la « kesria », reçoit sa quote-part par le nombre d'ouverture qui lui sont allouées. En chaque ksar, un ki-el-ma, chef de l'eau, surveille les séguia, réprime les gaspillages et règle les différends. Il est le détenteur de la mesure-étalon des débits d'eau : c'est une bande de cuivre, plane ou cylindrique percée de trous circulaires de diverses grosseurs ; l'instrument est placé en travers du ruisseau, le barrant, et le ki-el-ma débouche autant de trous qu'il en faut pour qu'un niveau constant persiste dans la mesure et que l'équilibre s'établisse entre l'eau d'arrivée et l'eau d'écoulement. Il suffit alors de compter le nombre des trous ouverts pour savoir que la séguia amène un, dix, vingt pouces-fon-

(1) Foggara : canalisation souterraine pour l'adduction de l'eau.

tainiers d'eau. En France au XIV[e] siècle déjà, le pouce-fontainier se mesurait d'une façon analogue avec une mesure-étalon plane ; le Piémont à la même époque utilisait les mesures cylindriques.

3 mars.

Peu après le départ de Brinken, une surprise : le petit ksar de « Hamad ». Représentez-vous un énorme bloc de rocher, haut de 30 à 35 mètres, qui brusquement détaché d'une montagne fictive serait venu rouler jusqu'au milieu de la forêt de palmiers. Sur lui, une population de fumeurs de kif (1), fortement métissée de sang juif, est venue construire ses habitations. Les cases se sont soudées à toutes les fissures, les murs se sont incorporés à la pierre ; tantôt en surplomb, tantôt étagées, les masures ont escaladé le bloc, immense pyramide, jusqu'à son sommet extrême. Un plan incliné érigé de main d'homme et barré par le seul portail d'accès, mène au seuil de la ruelle en hélice qui dessert les cases. Oh ! cette ruelle invraisemblable et pittoresque ! par endroit si étroite qu'on n'y peut circuler que de biais, si abrupte par place qu'il faut s'accrocher des mains et des pieds aux anfractuosités, si surbaissée au passage de poternes qu'il faut s'y glisser sur le ventre ! Tout en haut, par une trappe qu'on ne peut escalader qu'à la force des poignets, on accède à la terrasse supérieure qu'aucune autre construction ne dépasse ; hélas ! l'effort de la montée méritait plus noble récompense : sans doute l'horizon est vaste et le ciel clair, mais la vue se fatigue vite de l'immense mais monotone étendue des palmiers et de la plaine unie de sable fin.

Pendant que mes compagnons ont repris leur route vers le ksar de Sba, je m'attarde avec un seul Chambi, à dessiner la silhouette, toute ensoleillée, du ksar d'Hamad. Pour rejoindre, mon guide et moi, nous partons au grand trot par la plaine laissant à droite la palmeraie où quelques ksour isolés montrent les sommets de leurs murs. Les foggara souterraines d'adduction d'eau sillonnent la plaine ; de distance en distance

(1) Kif : sorte de chanvre que fument les indigènes et qui produit des effets nocifs.

s'enfoncent dans le sol des regards dont les déblais en monticules équidistants s'alignent jusqu'à l'horizon. Les méhara maladroits buttent au passage, s'enfoncent et s'effraient ; ils allongent en cadence leurs grands cous et trottinent en renâclant. Au loin le mirage surélève les dattiers et tapisse de reflets d'eau les ondulations du reg et les réactions de l'allure sont telles que par instant je halète et suffoque.

Le capitaine Arnaud et le docteur Aubert m'ont attendu à Sba. Un coup d'œil au village, pauvre et ruiné, et nous partons pour l'étape de « Meragen. » Guerara, village des herratin de Sba, est complètement chaotique et désolé ; bien que les constructions de terre soient fatalement destinées à prendre des aspects informes, notre sensibilité française croit toujours deviner tant de détresse et de malheurs dans la mélancolie des ruines que l'impression toujours est pénible et poignante.

Au delà de Guerara s'étend encore l'éternel « reg ». Heureusement le soir tombe et nulle part les couchers de soleil ne sont plus grandioses que dans le reg plat. En pleine mer même, il est difficile d'éprouver l'impression d'isolement et de mort qui étreint dans le reg quand seul, on regarde face à face, la chute de l'astre, dans l'occident en feu...

La nuit est complètement tombée lorsque nous campons à Meraguen, à 15 kilomètres d'Adrar. Notre demeure pour cette nuit est sur la bordure du village, au delà de plusieurs cours qu'il faut traverser en s'éclairant à la lumière fumeuse des bougies arabes et où les ânes et les chiens dorment en grommelant.

4 mars.

Notre longue étape d'hier, ne méritait-elle pas la récompense d'un repos paisible ? Hélas, d'aventure, maître Aliboron errant et vagabondant par la nuit enfonce d'un coup de tête notre porte vermoulue, et dans l'obscurité complète piétine nos couvertures, souffle son haleine chaude sur les dormeurs et frotte à nos figures ses lippes moustachues. Dans l'enchevêtrement des couvertures et des burnous le désarroi est immense ; maître Aliboron ne s'en émeut guère ; nos cris l'effraient à peine et sa fan-

taisie seule l'incite à se retirer, lentement et superbement. Mais au jour, le pauvre docteur Aubert qui s'était endormi sur un tapis de laine, se réveille dans un lit de paille mâchée... et digérée !

Les rires se prolongent encore, longtemps après le départ. Adrar est maintenant très proche. Là-bas dans le reg uni où les pas ont tracé le sentier, des cavaliers s'avancent : de loin, à sa pelisse bleu clair, nous avons reconnu le colonel Laperrine ; nous partons au galop !

Quelle joie de se retrouver enfin ! et les accolades sont cordiales et émues ! « Bonjour, mon colonel ». — « Bonjour, Niéger ! » et tout de suite nous évoquons les vieux souvenirs de Gattara, l'amitié cimentée là-bas et les dangers subis en commun, et les détresses du retour, et le bonheur de se retrouver tous, sains et saufs !

Devant la porte de la kasbah d'Adrar, voici le capitaine Flye-Sainte-Marie, le lieutenant Mussel, qui fut à Taodéni aussi ; les Chamba, en « gandourah » blanches, nous entourent : beaucoup me reconnaissent et je serre les mains en affectant de me souvenir des figures autrefois vues et des noms peut-être jamais entendus.

Dans l'intérieur du fort, une grande case est mise à ma disposition ; en attendant l'arrivée du convoi, nous bavardons avec Niéger et Mussel, jusqu'à l'heure du repas.

Au sortir de la popote, le colonel Laperrine nous communique les dispositions qu'il a préparées pour la continuation de notre voyage : le capitaine Arnaud et moi accompagnerons la reconnaissance du capitaine Dinaux qui nous attend incessamment à In-Salah. De la sorte nous pourrons être à Timiaouin vers le 20 avril, ou plus au sud à Es-Souk le 10 mai, ou même, en continuant notre voyage jusqu'à Agadès, arriver dans l'Aïr dans la première quinzaine du mois de juin. Le capitaine Arnaud, ayant pris connaissance de ces dispositions, les communique de suite par télégramme au gouverneur général de l'Afrique occidentale.

Pendant ce temps, en avant de la « kasbah », un peloton de la compagnie saharienne du Touat s'est aligné pour la revue





Clichés *Dépêche Coloniale*.

1. Au puits de Foga-Guira près de Ksabi.
2. A Adrar (Touat) le colonel Laperrine passe en revue le détachement du lieutenant de St-Léger.

du colonel : c'est le détachement du lieutenant de Saint-Léger qui part ce soir même sur la route de Taodéni pour occuper le puits de Bir-el-Hadjaj. Abidin-el-Kounti a été signalé rôdant dans la région de l'Iguidi et son intention semble être de combler le puits pour rendre impossible tout coup de main contre ses troupeaux.

Soixante dix Chamba sont là sur un rang, en gandourah blanches et ceinturés des buffleteries rouges ; les méhara tenus par la bride forment en arrière un second rang plus haut, et les têtes des animaux, sans cesse déplacées, font flotter l'alignement au-dessus des têtes immobiles des hommes.

Lentement le colonel qu'accompagnent le capitaine Flye-Sainte-Marie et le lieutenant de Saint-Léger, passe devant le front de la troupe. Et quand les rangs sont rompus, avant le départ, chaque homme s'en vient au colonel et lui tend la main sans mot dire, car en pays arabe la poignée de main a gardé son vrai sens de soumission et je n'ai pas trouvé que cette scène muette manquât de grandeur et de beauté.

5 mars, Adrar (Touat).

Nous quitterons Adrar pour In-Salah, demain, 6 mars, dans l'après-midi. Le lieutenant-colonel Laperrine et Niéger nous accompagneront jusqu'au Tidikelt et nous prendrons la route plus longue des oasis jusqu'à Sali pour parcourir le Touat, dans sa plus grande étendue.

Neuf « méhara » achetés à l'avance nous ont été destinés. Niéger a bien voulu me céder un des siens propres qui sera désormais ma seule monture : c'est un grand dromadaire au poil long et clair, juché sur quatre pattes maigres et longues, aux grands yeux ahuris, quelque peu paresseux et tout à fait gourmand. A l'appel « toï, toï », il accourt de loin vers les friandises devinées et s'il m'advient de manger, en rahla, il retourne tout en trottinant sa tête sur le cou et jusque dans mes mains m'arrache les morceaux de pain ou les dattes ou le sucre. Sa patrie étant le massif du Ahaggar je le baptise du nom de « Koudia » (1). La pauvre bête jusqu'au Niger me fut fidèle ;

(1) Koudia : massif central du Ahaggar.

rarement l'entente entre nous cessa d'exister et ce fut mon pire chagrin de la quitter à Gao.

J'ai parcouru ce matin toute la ville d'Adrar : le fort entouré de fossés, les jardins à l'ombre des dattiers, le village commerçant aux rues droites et rectangulaires. Dans la « kasbah », les officiers ont chacun de grandes cases isolées, encloses de vastes vérandahs où des jours entre les briques laissent largement circuler l'air ; des cours intérieures, parcs pour les méhara, y sont adjacentes. L'ameublement y est confortable, presque élégant : dans un cadre semblable il semble qu'on ait plaisir à travailler et réconfort durant les longs exils loin de France.

Au magasin de la compagnie du Touat, nous nous sommes transformés en Sahariens ; les « gandourah » de toile blanche, les burnous de laine, les « chech » (1) légers, les sandales en peau de girafe vont s'entasser dans les sacoches de cuir et nous enfermons à double clef, les vêtements de France, les culottes étriquées. Désormais l'élégance n'est plus de mise : nous arrivons au vrai désert.

A ma case, des Chamba m'apportent les selles, les telis (2) de laine, les couvertures de feutre et ce sont les mille préparatifs qui prennent tout le jour.

Au soir, en guise de repos, les officiers s'en vont parader sur la promenade, au ras du village Les indignènes aussi s'y groupent et l'animation y est très intense Les vieux Arabes influents en burnous vert passent appuyés sur de hautes cannes à pommeau de cuivre ; les Sahariens discutent avec les vendeurs qui dans le sable, accroupis derrière leur étal fait de corbeilles, offrent aux passants de l'orge sèche, des feuilles vertes, du sel ou des piments. Les enfants demi-nus au crâne surmonté de la mèche coranique jouent à grands ébats et les chiens errants donnent la chasse aux moutons et aux chèvres. Parfois des femmes voilées de la tête au pied traversent ; sous les gazes flottantes on croit voir luire les yeux noirs et les jolies filles savent d'un geste mutin se découvrir à propos.

(1) Chech : étoffe légère de tulle dont on s'enveloppe la tête pour s'abriter du soleil.

(2) Telis : grand sac pour le chargement des mehara.

Au fort j'ai dressé l'astrolade dans la cour ; les sept chronomètres ont été mis en marche. Désormais jusqu'au Niger le remontage des montres et la comparaison des heures seront l'obsession journalière et le souci perpétuel.

6 mars.

A trois heures de l'après-midi, nous quittons Adrar, en route pour In-Salah. Notre petite caravane comprend le colonel Laperrine que suit le fidèle Anini-Srir, le lieutenant Nieger escorté du jeune Mohammed et du sloughi « Caïd », le capitaine Arnaud sur le mehari « Targui », et moi, accompagnés de notre ordonnance « Drift ». En arrière quelques Chamba d'escorte, plus loin encore le convoi et sa garde.

Notre départ tardif a eu pour but uniquement de « décoller », car si la mise en route d'une caravane chaque jour est une besogne pénible et fastidieuse, le premier départ plus encore est interminable et sans fin.

D'Adrar à Tamentit, la palmeraie est ininterrompue ; nous la traversons en biais et campons à l'angle du village à l'abri d'un recoin du mur de clôture. Tous les notables massés, caïd en tête, ont reçu le colonel. Mais l'heure est avancée et le palabre est écourté pour que nous puissions avant la tombée du jour, visiter le ksar et la palmeraie l'un et l'autre réputés.

Le colonel Laperrine, le capitaine Arnaud et moi, guidés par le chef de village parcourons les jardins jusqu'à la grande « Séguia ». Comme dans tous les oasis du Touat, l'eau des foggara, abondante et limpide, partout coule dans les ruisselets et bifurque dans les enclos. Mais à Tamentit plus qu'ailleurs les cultures sont étendues : sous l'ombrage salutaire des dattiers épars au milieu des plates-bandes, le blé, la luzerne, les fèves poussent dru dans la terre féconde et les figuiers le long des clôtures dressent leurs branchages dépouillés.

Le ksar est entouré d'une muraille et d'un fossé, et la porte d'entrée est encore flanquée des deux piloris de bois où la « djemâà » du village exposait les voleurs et les criminels. A l'intérieur, il est des ruelles qui se sont creusées comme des gorges dans les grès ou les schistes que le passage séculaire des

hommes a polis et usés. La grande curiosité de Tamentit, vers laquelle le caïd de suite nous conduit, est un énorme aérolithe dont la chute est devenue nécessairement légendaire pour les ksouriens primitifs. Voici ce qu'ils racontent : « Ce fut à une époque reculée, bien avant la naissance des vieillards les plus âgés de Tamentit, que le bolide un jour tomba sur la terre. Il pesait si lourd qu'il creusa un grand trou dans le sol et le lieu où le bolide gisait était à égale distance des ksour de Titaf et de Tamentit. Et les gens des deux villages accourus virent que le bolide était un bloc d'or pur. Les hommes de Tidaf retournèrent chercher leurs fusils et les hommes de Tamentit allèrent chercher les leurs et chacun des deux camps disait : « le bolide est à moi ». Les coups de feu partirent et le sang coula ; mais les gens de Tidaf s'enfuirent et ceux de Tamentit restèrent. Or pendant la bataille Allah, attiré par les clameurs s'était détourné vers les combattants et son regard courroucé rencontrant le bloc d'or, l'avait changé en un bloc d'argent.

« La djemâà de Tamentit fit cependant soulever le bolide ; des chameaux attelés avec des cordes de cuir le traînèrent jusqu'au milieu du village et il fut décidé que le bloc d'argent serait partagé entre les habitants. Mais le jour du partage tous les ksouriens étaient sur la place avec leurs fusils et chacun disait : « le bolide est pour moi ». Les coups de feu partirent et le sang de nouveau coula jusqu'à ce qu'un homme seul fut demeuré sur la place. Or durant la bataille Allah importuné avait d'un regard transformé le bloc d'argent en un bloc de fer et l'homme victorieux méprisa sa conquête ! »

Cette légende a sa morale, mais le caïd me laissa la deviner, car là il termina son récit. Toutefois se penchant sur la masse métallique, il me montra les entailles qu'avaient faites le ciseau de M. Gauthier, lorsque ce voyageur poussé, non plus par l'amour des richesses mais par l'amour de la science, s'était vainement efforcé de l'ébrécher. Et j'ai compris qu'Allah savait apprécier à leur juste valeur les mobiles des hommes, puisque réveillé par les chocs répétés du marteau inefficace, il avait jugé pour cette fois inutile de transformer le bloc de fer en un corps plus friable.



Cliché *Dépêche Coloniale*





1. Une case d'officier à Adrar (Touat).
2. Le capitaine Flye Sainte-Marie et les méharistes Chamba.
3. Dans l'oasis de Tamentit près d'Adrar.

Durant le récit de la légende de Tamentit, nous avons gagné les « souk » (1) et les boutiques des artisans. Ce sont des placards en terre, étroits, surélevés, en façade sur la ruelle ; un guichet bas comme une entrée de tanière mène à l'arrière-boutique obscure. Le placard outre les vendeurs accroupis contient tout un déballage d'objets hétéroclites : des plats de bois remplis de piments verts et rouges, des morceaux de sel, des théières de fer blanc, des cotonnades bleues, des colliers de verroteries dorées. Plus loin des brodeurs ornent de soies vertes ou blanches des cuirs rouges ou décorent des bandeaux de tête ou des amulettes ; une latte transversale soutient des cuirs ouvragés multicolores, des ceintures de femmes, des sandales enjolivées, ou des tapis de selle à galons d'argent. Devant ces tentations les ksouriens circulent indifférents et nonchalants et les marchands à peine nous dévisagent au passage.

La réputation de Tamentit lui vient surtout de ses bijoux d'or ou d'argent ; mais l'artiste en renom est absent du village aujourd'hui. La visite au forgeron ne calme pas les regrets de l'amateur de curiosités que je suis, car les quelques beaux « moukala » (2) que j'y découvre sont plus encombrants qu'il ne sied.

Pendant notre absence, Niéger demeuré au camp a fait ranger et servir la « diffa », et les feux pour la nuit flambent magnifiquement et projettent de grandes clartés intermittentes.

7 mars.

Nous partons à pied, laissant en arrière les Chamba peu familiarisés encore avec le chargement rapide des bagages. Le sentier sans cesse longe la bordure des oasis. Bientôt les rayons du soleil réchauffent mieux que la marche pénible dans le sable et sur les méhara nous allons, causant et dévisant, heureux de la clarté du ciel, de la tonalité claire de la palmeraie et de l'ambiance exquise de sympathie et d'amitié.

A proximité du petit « ksar » des Oulid-Bou-Yahia, à demi

(1) Souk : marchés.
(2) Moukala : anciens fusils arabes à long canon.

ruiné, un jardin, enclos d'un mur coupé de brèches, s'étend ombragé de palmiers peu élevés et tout verdoyant d'orge et de fèves. Un ruisselet desséché le traverse en diagonale et le fond en est garni de boue craquelée. Drift notre ordonnance et Anini ont bientôt fait d'étendre dans les palmes leurs burnous de laine et d'ouvrir l'écluse formée d'une pierre plate. A terre dans l'ombre ainsi faite, un tapis bariolé de Timimoun est à la fois notre table et nos chaises et le bon chien « Caïd » à sa place parmi les convives auprès du ruisseau silencieux dont l'eau lentement s'éclaircit.

L'arrêt est de courte durée ; dans la clarté lourde du soleil nous marchons les yeux mi-clos et lourds, la pensée lointaine. Le jeune Mohammed caracole auprès de Niéger, sur un méhari gigantesque et ses jambes trop courtes ne permettent pas à ses pieds d'atteindre le cou de sa monture ; perché comme un singe sur la « rahla » (selle) il lutte de la rêne seule contre les incartades répétées de sa bête, et répond par des : « ouach » (Eh bien, quoi !) aux lazzi des Chamba.

Quelques villages aperçus du plateau où s'allonge le sentier, émergent de distance en distance, de l'écran des palmiers laissés sur notre droite : ils dépendent encore du Tamest. Au delà commence le district de Zaouiet-Kounta, patrie présumée du fameux Abidin-el-Kounti. Cet homme est sans nul doute une des figures les plus curieuses et les plus extraordinaires du Sahara et sa vie est un véritable roman d'aventures. Il incarne les qualités, mais plus encore les vices des coureurs du désert : l'habileté et la résistance, la fourberie et la ruse, la cruauté et la ténacité et a mis ces dons et ces défauts au service de sa haine des étrangers et des Français en particulier De la tribu maraboutique des Kounta et marabout lui-même, Si-Abidin-ben-Si-Mohammed-el-Kounti-ben-Si-Mohammed-ben-Moktar-el-Bekaï est cousin germain d'Hammoédi chef des Kounta et de Baï marabout de Telïa (Adr'ar') ; il est le neveu de Si-Mohammed-el-Bekaï qui fut le protecteur de Barth et de Laing. Né à Zaouiet-Kounta au dire du colonel Laperrine ou à Moussa-Bango près de Tombouctou, au dire de Hammoédi, Abidin fut élevé au Touat et plus tard chassé par les siens comme fauteur de troubles et de

désordres. Il se réfugia chez une tribu de pillards invétérés, les Ouled-Moulat, s'y maria et participa à tous les pillages et à tous les rezzou qui eurent lieu au nord comme au sud du Sahara. Un jour vint cependant où les Ouled-Moulat voulurent s'attaquer aux Kounta ; la voix du sang parla-t-elle alors en Abidin? Voyant ses protestations et ses remontrances vaines le marabout maudit ses anciens compagnons et s'enfuit en proférant les pires menaces à leur égard. Pour venger les Kounta razziés Abidin réunit une forte « harka » (bande) ; les Ouled-Moulat s'étaient campés dans l'Erg-Chech et surveillaient toutes les routes du sud. Mais Abidin avec ses partisans remonta de l'Adr'ar' vers le Ahaggar, traversa le Mouydir, longea le Touat par la vallée de la Saoura, toucha à Tabelbala et au Tafilalet et vint par le nord surprendre ses ennemis. Ce fut une randonnée épique dont le renom s'enfla par tout le désert et qui sacra Abidin le plus grand conducteur d'hommes du Sahara. Les Ouled-Moulat battus à Tilemsi-ould-Aïda furent tous massacrés sauf les femmes et les enfants en bas âge. Ainsi fut anéantie une fraction célèbre et redoutée parmi les tribus sahariennes !

Dès lors Abidin, entouré d'une cour de Kenakat originaires du Zemmour, nomadisa dans l'Adr'ar' ou l'Iguidi participant à tous les coups de mains de Sidi-ag-Kéradji, aménoukal (1) des Taïtoq et de Moussa, aménoukal du Ahaggar. Et durant ses pérégrinations dans les dunes, il acquit la connaissance de tous les puits dont beaucoup maintenant sont ignorés des autres hommes.

L'arrivée des Français par le Niger et par le Touat eût le don d'exalter son fanatisme. Il fut l'âme de tous les conflits autour de Tombouctou et mit à prix la tête du capitaine Laperrine qui de sa main avait tué un de ses parents, peut-être un de ses fils. Au Ahaggar il fut l'excitateur de toutes les résistances. Cependant quand en 1904 le commandant Laperrine atteignit In-Ouzel, il y trouva un émissaire d'Abidin qui venait sonder les intentions françaises; celles-ci étant pacifiques, un des fils du marabout vint offrir au colonel du lait et des présents.

(1) Aménoukal : titre que porte le chef d'une tribu touareg et qui correspond à sultan ou roi.

En même temps qu'à Moussa et à Aziouel, le lieutenant-colonel Laperrine accorda l'aman à Abidin. L'aman fut cassé lors du soulèvement du Sokoto auquel le vieux larron avait pris une part latente. En 1907 il a fait de nouvelles ouvertures de soumission.

Voici le portrait que me fit d'Abidin, mon guide Barca, dans l'Adr'ar' : « Il est vieux, tout blanc et très grand. Sa corpulence est moyenne. Toujours il porte deux burnous un noir et un rouge et une chéchia à gland. Il ne voile ni sa figure ni ses mains. Sans cesse sa garde de Kenakat l'entoure ».

Telle est cette bizarre silhouette de vieux bandit saharien; nos détachements plusieurs fois furent sur le point de l'atteindre, mais il est un Allah pour les marabouts. S'il ne fut pas originaire de Zaouiet-Kounta, il y fut tout au moins élevé et son homme de confiance El-Hadj-Salem y vit en permanence.

De Zaouiet-Kounta à Tiouririn, notre étape, la distance est faible ; le trajet toutefois est long au milieu des notables et des cymbaliers venus à la rencontre du colonel. Auprès de nos grands méhara, les petits chevaux du caïd et des chefs semblent minuscules ; effrayés ils se lancent au galop et s'arrêtent net en fléchissant sur les jarrets. Derrière notre ligne, les musiciens noirs et les cymbaliers font rage, sans interruption, tandis que le chef des tambours bondit et saute des pas endiablés. L'arrêt au campement est une délivrance ; dans le ksar voisin, longtemps, la nuit résonne encore des chants et des bruits de cymbales.

Et voilà que, pendant notre dîner, alors que la diffa (1) opulente du caïd est exposée sur les tapis, un noir, seul, s'en vient présenter au colonel dans une coupe de bois, un poulet cuit sur le cous-cous et quelques dattes séchées. C'est un ancien esclave des Touareg que le Père de Foucauld a racheté à quelque maître inhumain, qu'il a libéré et qui maintenant vit péniblement de son travail au ksar de Tiouririn. En signe de reconnaissance il a tenu à présenter lui-même sa petite diffa personnelle, gros sacrifice pour ses faibles moyens. La politesse exige et l'intention mérite que le présent, pour faible qu'il soit, ne soint point dédai-

(1) Diffa : repas offert en hommage aux hôtes.

gné et ce soir le colonel n'a pas touché à la diffa opulente du caïd.

8 mars.

De Tiouririn à Sali, la plaine est sillonnée de « foggara » dont l'origine est au « Baten » à peine perceptible dans l'est. L'alignement des tumuli de déblais partage la plaine en larges avenues parallèles et par places le sol s'est effondré.

Vers 11 heures du matin, nous arrivons à Sali. C'est une vaste palmeraie circulaire, parsemée de villages et isolée des autres oasis du Touat. Sur la place devant le caravansérail, les herratin et les esclaves donnent en notre honneur les concerts les plus effrénés : ils se sont formés en cercle à la façon des tam-tam soudanais et tandis qu'ils battent les tambours à tour de bras et font sans arrêt résonner les cymbales, deux d'entre eux dansent en frappant des talons, en tournant et en contorsionnant le corps. Le vacarme nous poursuit jusque dans les pièces reculées de notre case et les cris aigus, en trémolo, nous arrachent à la torpeur de la sieste.

A Sali nous abandonnons le Touat pour gagner au delà de cent kilomètres de désert, les premières oasis du Tidikelt. Ce sont là deux étapes pénibles sans eau : pour raccourcir la première et faciliter le départ matinal, nous quittons Sali à 6 heures du soir et nous campons à quelques kilomètres à l'est. Le reg encore est parsemé de foggara ; l'une d'elles chose curieuse, s'est ensevelie lentement sous l'avancée progressive de la dune, et restée vivante, amène l'eau par-dessous la montagne de sable. Au delà de l'abri des murs et des dattiers, le vent souffle avec violence et le sable entraîné tourbillonne et cingle. En vain je m'abrite les yeux et la figure sous les « cheich » (1), le sable s'accroche dans les cheveux, pénètre sous les paupières, emplit les narines et craque sous les dents. Les cailloux fins chassés avec force flagellent les mains et les pieds et piquent comme des aiguilles. La fougue de la tourmente est telle que les

(1) Cheich : étoffe légère de gaze dont on s'enveloppe la tête pour s'abriter du soleil et du sable.

méhara même se détournent et derrière leurs épaules abritent leur tête et leur cou.

Vite avec les caisses entassées, les Chamba nous construisent des abris ; les selles, les tapis, les sacoches bouchent les interstices et nous nous étendons pressés contre le rempart, les capuchons ramenés sur la bouche. L'œuvre difficile est l'allumage du feu et la confection du repas ; mais comment reprocher au cuisinier la soupe qui craque sous les dents et le cous-cous poivré de poussière ? Nous mangeons courbés, face au feu, tenant les plats recouverts, sous l'abri des burnous.

Le bruissement du vent dans les palmes arrive jusqu'à nous, musical, et les lumières de Sali sous les tourbillons de sable disparaissent par intermittence.

C'en est fini des oasis du Touat que de Brinken à Sali nous avons traversés dans leur plus grande longueur.

Ces régions sahariennes semblent atteintes de deux maladies mortelles : l'ensablement et l'assèchement. La première toutefois est sans remède : les dunes poussées par les vents d'est viennent peu à peu combler les dépressions des oasis. Les murailles ne sont que des obstacles éphémères, les ksour peu à peu sont envahis, les jardins recouverts et des palmiers jadis élancés n'exhibent plus au-dessus du sol que le panache de leurs feuilles. Heureusement la menace de l'ensablement est encore localisée et s'il est des villages et des cultures menacées, il est des ruines et des terrains que la dune abandonne après les avoir recouverts pendant des siècles. Par suite des circonstances atmosphériques actuelles et peut-être de la constance plus grande des vents d'est, le danger de jour en jour s'accroît et s'étend.

L'assèchement lent des oasis est indubitable ; toutefois il peut être efficacement combattu par l'accroissement du nombre des « toggara » qui vont jusqu'à 10 ou 12 kilomètres puiser souterrainement l'eau aux pentes du Baten-Tademaït. Toutes les foggara du Touat viennent de l'est, celles de Timokten de l'ouest, celle de Tit du nord et de l'ouest, celles du Tidikelt et du Gourara de l'est. Cependant le véritable remède de l'assèchement semble être la construction de puits artésiens. Les indigènes les connaissaient déjà et aux Ouled-Mahmoud et à Keberten il en

existe profonds de 10 mètres qu'un nettoyage récent a montrés fort bien faits et dallés en pierres sèches. Les puits artésiens construits par les Français atteignent une profondeur d'une centaine de mètres; l'eau est venue en abondance à Fogaret-es-Zoua (1901), à In-Salah par quatre puits, à Tit; aux Ouled-Mahmoud le débit est resté très faible; à Akabli, Aougrout (Gourara), Adrar et au Boudha l'insuccès a été complet; enfin à In Rhar la nappe d'eau n'a pas encore été atteinte. En résumé les crédits accordés pour la construction des foggara et les efforts faits pour le forage de puits artésiens permettront de parer à la diminution du débit des eaux, surtout quand un matériel plus puissant ira chercher à grande profondeur la nappe souterraine, dans les régions où elle n'a pas encore été atteinte.

Actuellement, l'accroissement déjà considérable du volume d'eau déversé aux oasis par les foggara nouvelles ou les puits jaillissants, permet d'augurer favorablement de la situation économique des régions sahariennes. Sans doute l'impression première du voyageur est peu favorable, car trop souvent ses regards tombent sur des villages abandonnés ou ruinés ou même sur des ksour habités, mais à demi-détruits; trop souvent aussi, on constate la mort des foggara que les éboulements et l'absence d'entretien privent d'eau plus ou moins totalement. Toutefois un examen plus approfondi permet de se rendre compte que déjà beaucoup de ksour jadis abandonnés ont été reconstruits soit sur leur emplacement, soit à proximité et que presque toujours l'exode et la ruine d'un village ont eu pour cause des incendies ou des épidémies. D'autre part la réfection des foggara mortes est difficile et dangereuse et les gens préfèrent souvent construire de nouvelles canalisations plutôt que de réparer les anciennes. Ksour ou foggara sont plus faciles à créer qu'à rénover.

Nous pourrons donc conclure que la mort apparente des oasis est bien réellement apparente; non seulement jamais le pays n'a été plus fertile, mais dans les conditions actuelles d'irrigation, il atteint presque son maximum de productivité. Il ne faut pas croire en effet que les cultures puissent être indéfiniment éten-

dues et qu'on puisse gagner constamment sur la « sebka » (1). En effet les jardins s'étendent nécessairement sur la pente qui va de la dune à la sebka. Là est la bonne terre, soit qu'elle soit rapportée, soit qu'elle soit dessalée par l'irrigation; mais en dessous demeure la terre salée et les cultures trop profondes qui l'atteignent ne peuvent subsister. Si donc le sol des jardins est irrigué, l'eau imbibe la terre cultivable et l'inclinaison étant suffisante, elle s'écoule et descend au fond de la sebka où le sel se dépose ; mais s'il n'y avait pas de pente, l'eau chargée de sel au contact de la couche inférieure au lieu de s'écouler remonterait par capillarité et ferait mourir les cultures. De là, la nécessité de conserver en contre-bas des jardins une sebka, déversoir des eaux salées, et par conséquent l'impossibilité d'étendre indéfiniment aux dépens de la sebka les terrains productifs. Dans la situation économique présente, le recours aux drainages ou à l'épuisement de l'eau salée par des pompes, ne peut être que d'une réalisation lointaine ; les efforts ne doivent porter que sur l'amélioration du rendement et des procédés de culture.

Bien qu'en général le Touat tout entier soit soumis à ce régime des foggara et des sebka, il est quelques régions où l'eau circule souterrainement et où le sous-sol par conséquent n'est point salé. Ainsi dans les districts de Tinerkouk, de Héha, de Taggouzi, de Talmin, l'eau est puisée comme dans la Saoura par des puits à bascule ; il existe même dans ces districts des jardins enterrés, fossés creusés dans le sol jusqu'à l'humidité et où les cultures n'ont point besoin d'arrosage.

Nous pouvons donc conclure que la prospérité du Touat, du Gourara et du Tidikelt a atteint un épanouissement auquel la seule menace est le danger de l'ensablement ; l'accroissement du rendement des territoires sahariens ne peut désormais être obtenue que par la création de nouvelles oasis dans les régions de reg actuellement incultes où des puits artésiens auront été forés avec succès.

Au Touat, aucune industrie sérieuse n'existe ; le pays n'est guère qu'un vaste marché d'échanges commerciaux. Des pistes

(1) Sebka : dépression où se décantent les eaux salées.

suivies relient les oasis à toutes les régions peuplées de l'est, de l'ouest, du nord et du sud et sur ces routes l'activité fut, à une certaine époque, considérable. Les caravanes chargées de dattes, de tabac ou de henné suivaient les sentiers de l'est, du nord et du sud, tandis que les convois d'esclaves approvisionnaient les marchés de l'oued Drâà et du Tafilalet. Dans ces dernières années, toute cette activité commerciale se trouvait réduite à néant, tant à cause des pillards qui opéraient sur toutes ces routes qu'à cause des mauvaises dispositions des Touareg et des Marocains et des entraves mises à la traite sur le Niger. De nos jours, le Touat est entré dans une période de transition : les besoins des tribus du nord en dattes diminuent de plus en plus et les caravanes d'exportation qui jadis comptèrent dix à quinze mille chameaux, n'en ont plus aujourd'hui que quatre à cinq mille. Pour parer à cette crise, des efforts sont faits pour la reconstitution des troupeaux de chameaux et de moutons que les ksouriens ont abandonné à la suite des pillages ; des débouchés nouveaux pourront aussi être cherchés vers le sud, dans le Ahaggar, l'Adr'ar' et jusqu'au Niger et l'échange des produits des oasis s'opérer d'une façon régulière contre le bétail des Touareg ou les graines des populations nigériennes.

Les oasis méritent encore une mention spéciale pour leur formation sociale et leur organisation politique. Il semble difficile de trouver ailleurs un mélange de races et de nationalités plus complexe. Le Touat a peut-être été créée par des juifs progressivement chassés de l'est et de l'ouest. On montre encore près de Sba le tumulus où furent ensevelis des juifs massacrés par une invasion arabe et certains ksour tels que Lamar, Tamentit, Hamad, Bourioud comptent encore dans quelques familles des descendants certains des juifs. Des invasions ultérieures de l'est et de l'ouest ont surimplanté des Arabes et des Berbères qui sont appelés des « Znètes » et parlent une langue spéciale le « Zenatia ». Les ksour des Znètes sont Timmimoun, Tamentit, les Ouled-Mahmoud, Kaberten.

Enfin, dans le cours des siècles, des mécontents du Maroc, de Tunisie, de Tripolitaine, se sont mélangés aux populations établies. Toutefois, la fusion de tous ces éléments d'origine dispa-

rate n'a jamais été complète ; les races différentes se sont groupées par ksour et se sont constituées indépendantes les unes des autres. Pour accentuer leur séparatisme, les villages se sont formés par « Sof ». Ces « Sof » sont des partis politiques sans organisation propre, de fondation berbère très reculée, et tels que deux villages du même « Sof » s'assistent et s'entraident et qu'il suffit qu'un « Sof » soit orienté politiquement dans un sens pour que tous les villages du « Sof » opposé s'orientent à l'inverse. Il existe deux « Sof » celui des « Iahmed » et celui des « Soffian » ; traditionnellement chaque village appartient à tel « Sof » et bien que les villages de « Sof » opposés soient extrêmement enchevêtrés, il semble que les Iahmed aient un type berbère plus accentué et que les Soffian tiennent plus des anciens juifs des oasis.

Si les races aux oasis sont mélangées, les castes aussi sont nombreuses : de nos jours on y trouve des « chorfa », descendants du prophète ; des « maraboutin » descendants de saints vénérés ; des « harrar » hommes libres ; des « herratin » (libres en 2[e] ligne) probablement mélange de libres et de captifs bien qu'ils se prétendent gens à part n'ayant, ni eux ni leurs ancêtres, jamais été esclaves ; enfin des « esclaves ». Ces deux dernières castes sont les plus nombreuses, mais aussi les moins brillantes intellectuellement et moralement ; actuellement un élan de révolte les soulève contre les castes supérieures et elles réclament un pour cent plus élevé que le dixième des récoltes.

Au point de vue politique, les oasis se divisent en trois annexes ; le Gourara, le Touat et le Tidikelt. Quelles soient rattachées au commandement de Béchar ou d'In-Salah ou d'Adrar, ces trois annexes forment socialement et politiquement un tout. Chacune d'elles est divisée en districts — avec un caïd — sous-divisée par Ksar — avec un « kébir ». Le pivot de cette organisation, spéciale aux oasis, est la « djemâà » sorte de conseil municipal ; tout ksar si petit soit il a une djemâà. Les caïd et les « kebar » sont les représentants du pouvoir français auprès des djemâà, lui transmettent les instructions et rendent compte de l'exécution ; mais ils n'ont directement aucune autorité ; c'est la djemâà qui dirige, commande et fait appliquer ses décisions

d'une façon absolue. En cas seulement de nécessité, l'autorité française fait exécuter les ordres de la djemââ, mais sans s'immiscer aux délibérations.

Les attributions de la djemââ sont très étendues : elle juge à l'exclusion de toute autre juridiction, toutes les questions relatives au ksar, aux eaux, aux foggara, aux mariages, aux héritages. Si elle se déclare incompétente, elle envoie les plaignants devant le cadi, mais c'est elle qui fait exécuter la sentence. Les « kébar » et caïd rendent compte des jugements aux chefs d'annexe qui se réservent, bien entendu, le droit de prononcer en appel, s'il y a lieu ; ils sont aussi chargés de collecter l'impôt auprès des djemââ.

Ce gouvernement de république est curieux à étudier et la sagesse des représentants français a été de la conserver, puisqu'il a fait ses preuves, en se déchargeant sur lui de la multitude de détails qui paralyse une administration trop centralisée et trop étendue.

CHAPITRE III

Le Tidikelt

9 mars 1907-20 mars 1907

9 mars.

De toute la nuit le vent violent n'a point cessé et, vers deux heures du matin, nous nous réveillons couverts d'une épaisse couche de sable qui, sur les burnous plissés, fait un linceuil uni.

Le caïd de Sali nous a donné pour guide un chérif (1) dont la noblesse nécessite des égards et qui se rengorge sur un méhari qui lui fut prêté. Dans l'obscurité encore épaisse, à pied, nous marchons tous quatre, le colonel, le capitaine Arnaud, Niéger et moi, en ligne, drapés dans les burnous pesants qui ralentissent notre marche et le froid de la nuit est tel que nous grelottons

Devant nous le désert, s'étend tout plat et le sol est couvert de petits cailloux fins où les pas n'enfoncent qu'à peine. Et tandis que nos méhara vont à bonne allure, le convoi par derrière suit lentement à la vue, puis à la trace.

Vers dix heures nous nous arrêtons ; le vent de la nuit a rempli l'atmosphère d'une brume de sable et le soleil n'est pénible ni par sa chaleur ni par son éclat. Au loin, à perte de vue, le désert s'étend sans une tige de merkba, sans une touffe de damrann.

Cependant, couchés sur le sol, nous attendons le convoi qui

(1) Cherif pluriel chorfa : individu qui se prétend issu de la famille du prophète.

porte les provisions et le matériel de table ; en arrière rien ne parait encore. Le colonel commence à se montrer inquiet ; même du sommet de son méhari, Anini ne voit rien, à l'ouest et nous n'avons pour toutes provisions que quelques « kesra » (1) pétries et cuites de la veille et quelques dattes pilées que les Arabes appellent « Sfouf ».

Il est maintenant deux heures ; il n'y a plus à douter, le convoi s'est écarté de notre piste et nous ayant au moment présent dépassé, il pousse vers Timokten, notre étape de demain. Notre seule ressource est de l'y rejoindre.

Spartiates par nécessité nous mangeons notre pain sec et repartons hâtivement vers l'est. Personne ne dit plus mot : le colonel maugrée tout bas et le jeune Mohammed à la tête basse et l'air piteux ; il n'est pas jusqu'au bon chien « Caïd » qui ne prenne l'allure mélancolique des pires calamités.

La contrariété cependant n'a point gagné les méhara ; il en est un même, monture d'un chambi de l'escorte, qui folâtre et s'ébaudit à tel point qu'il en rompt sa sangle et projette son maître à plat ventre sur le sol. L'homme en tombant rend un bruit sourd et reste sans mouvement, les bras en croix, comme assommé. Sans agenouiller leurs bêtes, deux autres Chamba se sont précipités ; ils tâtent et palpent le corps étendu, et n'ayant trouvé ni contusion grave ni fracture, ils disent à l'homme : « lève-toi. » Et celui-ci jusqu'alors immobile se lève d'un seul coup et s'élance à la poursuite de sa monture què quelques foulées de galop ont calmée et qui regarde bêtement de ses grands yeux pers.

Une dune haute mais peu large marque la mi-distance de Timokten à Sali et les ksouriens l'ont appelé « el noç » (2). Les étoiles déjà luisent au ciel lorsque nous l'atteignons ; l'atmosphère pure fait prévoir un froid très vif et le vent s'est élevé à nouveau, au coucher du soleil.

La dune d' « El noç » forme un grand repli semi-circulaire où nous nous blottissons à l'abri de la bourrasque et des tourbillons.

(1) Kesra : galette de farine cuite sans levain.
(2) El noç : le milieu.

Anini a découvert dans ses sacoches un peu de thé et deux « Kesra » ; il nous reste quelques dattes ; le menu est si réduit que nous ne nous groupons même pas pour lui faire un honneur forcé. Les couvertures aussi sont restées au convoi ; les burnous de chacun sont repartis entre tous et ce soir personne ne dédaigne les tapis de selle couverts de poils arrachés et imprégnés de l'odeur rance des chameaux.

10 mars.

Aucun de nous n'a pu dormir tant le froid est vif et pénétrant, et insuffisants nos moyens de défense contre lui. Depuis longtemps déjà, transi, j'appelle l'heure du départ quand, à minuit, le colonel devançant l'instant fixé, fait seller les méhara. La marche seule nous réchauffera peut-être, et sans pouvoir même, faute de bois, prendre le café réconfortant, nous partons à pied, entortillés dans les lourds bournous qui battent dans les jambes et les mains enfouies sous les tuniques. La lune, basse déjà sur l'horizon, éclaire d'une lumière indécise qui enfle les aspérités du sol et boursoufle les ombres portées. Nous allons sans mot dire, la figure voilée et les rafales subites du vent nous font tituber par instants.

Bientôt la lune disparaît ; je monte sur « Koudia » ; mais le froid bientôt m'oblige à redescendre et jusqu'au jour levant, j'alterne les marches qui fatiguent et les chevauchées qui glacent.

D'heure en heure maintenant, le colonel fait tirer des coups de feu pour indiquer notre position au convoi, s'il est à portée d'entendre, et sur chaque élévation un homme monte pour inspecter l'horizon.

Vers huit heures, trois détonations sourdes nous arrivent de loin ; tout le monde s'est arrêté. Nos Chamba à tour de rôle tirent à intervalles réguliers ; et chacun prête l'oreille aux ripostes à peine perceptibles, mais également espacées. Bientôt le convoi est en vue, et la jonction s'opère. Vite les caisses sont ouvertes pour un repas improvisé que la disette de la veille rend nécessaire et les conserves sont trouvées délicieuses. Les montres astronomiques, hélas, sont arrêtées, mais le remède est à In-Salah !

Dès lors nous ne faisons même plus halte pour le déjeûner de midi et tout d'une traite, vers trois heures, nous arrivons à Timokten. L'oasis est encore dans une dépression et ne se voit qu'à courte distance ; mais soudain la palmeraie se découvre et s'étend à perte de vue jusqu'à El-Aoulef ; au nord-est une crête plus élevée la domine, couverte au dire des guides d'inscriptions et de dessins tamachèques.

Les caïd du lieu nous conduisent jusqu'à la maison des hôtes, jolie et confortable petite case entièrement séparée du village, avec une cour intérieure et des terrasses.

Tandis que notre guide de Sali nous énumère les puits de la région de Taodeni nous goûtons de dattes sèches et de thé, présents du chef de village, ou couchés sur les tapis de laine qui garnissent le sol, nous préparons les lettres pour le courrier du lendemain.

En grande pompe cependant, une immense jarre de bois pleine de cous-cous a été déposée par terre pour le repas du soir. Tous nous nous étendons en cercle sur le sol. Chacun de sa cuiller écarte les grains gonflés de la farine et creuse au long du rebord une sorte d'entonnoir pour la « merga » (1) et le bouillon qui sont la sauce indispensable.

Au grand plat de bois chacun puise directement « en son trou » et la couleur locale et le cadre poétisent notre festin à la mode des primitifs.

11 mars.

El-Aoulef n'est qu'à moins de deux heures de marche de Timokten. Après les douceurs d'un chocolat peu matinal que Niéger a préparé lui-même, le trajet n'est qu'une promenade dans le soleil tiède, à travers les dattiers clairsemés et par les monticules de sable. La bourrasque de la veille s'est calmée et l'air frais du matin est délicieusement pur et limpide.

El-Aoulef fut jadis, lors des colonnes des oasis, un des centres de notre occupation, et fut tenu par une importante garnison de tirailleurs algériens. Il reste de cette époque un grand fort

(1) Merga : sorte de bouillon de viande.

carré dont la porte centrale surmontée de l'écusson gravé : « Kasbah Ravillon », donne sur une large allée transversale, voûtée, haute comme une nef de cathédrale. Une grande cour enclose d'une petite muraille s'accole à la face méridionale. Vis-à-vis se prolonge l'alignement des cases à fenêtres mauresques qui furent les popotes, les bureaux, les cercles de la garnison. Peut-être en souvenir des effectifs de jadis quatre Sahariens et leur caporal européen, gardent le fortin.

Tous les bagages ont été déchargés dans la cour; les ksouriens se pressent et s'interpellent. Des Touareg voilés se tiennent à l'écart et causent à mi-voix entre eux ; le colonel leur a acheté pour nous un de leur méhara et le partage équitable des douros est sujet à longues discussions, parfois à disputes.

Cependant Niéger a déjà parcouru le village ; il en revient amenant avec lui un jeune arabe et m'appelle : « Vous vouliez un boy, me semble-t-il ? Celui-ci s'appelle « Larbi », il fut de la tournée de Timiaouin en 1904, a l'habitude du désert et peut-être fera votre affaire. » Le boy a dix-sept ans, guère moins ; dans ses vêtements blancs son air n'est pas trop emprunté, il sera dévoué s'il plaît à Allah, In shah Allah ! Eh bien c'est entendu ; et c'est ainsi que Larbi, monté sur mon deuxième méhari de selle est promu à la situation de valet de chambre de la mission et de surveillant général des caisses et des animaux.

12 mars.

Le sentier d'El-Aoulef à In-Salah traverse le désert de sable, mais est jalonné d'étape en étape d'oasis circulaires, isolées qui sont comme des caravansérails échelonnés. La plaine intermédiaire est aride, sans végétation et si unie qu'elle rappelle la plaine des environs de Brinken ; toutefois, vers le nord, le Baten-Tademaït d'un bleu foncé soulève légèrement l'horizon plus clair. Dans l'étendue uniforme, le moindre vent a libre carrière et prend des allures de tempête ; heureusement, vers onze heures, nous campons près d'un ancien puits effondré dont la large margelle circulaire nous abritera des tourbillons de sable. Sur la muraille une couverture est tendue et nous nous asseyons en cercle, les pieds pendants dans l'orifice béant.

Bientôt nous sommes en vue de « Tit ». La palmeraie se trouve à l'opposé du village, masquée par une dune et nous arrivons directement sur les cases basses et à demi-ensablées. Ici le colonel nous a promis une surprise : sitôt achevée l'installation pour le soir, nous partons avec lui vers les jardins et vers le puits artésien nouvellement foré. La surprise la voici : dès que nous avons traversé le village, nous arrivons sur le bord d'une vaste dépression qui est un lac immense plein d'eau, d'eau claire et limpide, qui clapote à nos pieds et qui réflète à l'opposé les premiers palmiers qui semblent y plonger leurs racines. Le lac s'étale en plein sable perméable et la dune vient y baigner ses pentes. Dans l'aridité désertique, au milieu d'une zone qui se meurt faute d'eau, ce lac est déraisonnable ! Le colonel sourit de ma surprise ; nous précédant, il longe la dérivation qui doit sous le village diriger l'eau du lac vers des cultures écartées et nous conduit dans la palmeraie jusqu'au puits artésien. D'une vasque de terre entourée de nattes, l'eau bouillonne et jaillit à grand débit et forme en sortant du tube foncé dans le sol comme un énorme champignon liquide. Mille ruisselets de toutes tailles divisent l'eau vers les jardins, mais l'énorme trop-plein va droit au lac. Le colonel nous explique qu'au forage l'eau s'élança avec une abondance tellement imprévue qu'on ne put l'écouler tout entière et qu'elle vint alors former au fond de la dépression ce lac artificiel dont le débit du puits entretient le niveau. La nappe d'eau durera jusqu'à ce que puisse avoir lieu l'irrigation régulière des nouvelles cultures que les Arabes peuvent tenter désormais.

Un autre puits artésien avait été foré antérieurement à celui-ci, dans une autre partie du village ; son débit tout d'abord considérable, s'est affaibli peu à peu et maintenant il ne fournit qu'à peine quelques litres inutilisés.

Au retour au village de Tit, un Arabe s'avance vers moi et m'assure m'avoir vu, l'an passé, à Taodéni ; de fait en rappelant mes souvenirs, je trouve de vagues réminiscences qui semblent l'enchanter et qui provoquent de sa part cent poignées de main mêlées de salutations et de bissimilah ! Pendant notre absence, Niéger a fait prendre au village du sucre, du thé, des bougies.

Sans doute il prépare quelque expédition nocturne et comme il lit mon désir de le suivre dans sa promenade qui sera, je le devine, pittoresque, il m'invite aimablement à l'accompagner après le repas jusqu'en une case indigène. Je me figurais si réelle l'impossibilité de pénétrer dans les intérieurs arabes que cette offre m'enchante et que je trépigne d'impatience devant l'allongement interminable des plats de cous-cous, des poulets cuits dans la graisse, des chorbas (1), du méchoui, des dattes, du miel, du café. Enfin nous partons. La nuit est très sombre et dans l'intervalle des maisons l'obscurité est totale; heureusement le but de notre excursion est proche. A une porte en contre-bas et qui serait ensablée n'étaient les déblaiements journaliers, Niéger frappe doucement. Sans doute nous sommes attendus, car nous entrons aussitôt sans enquête. La pièce où nous sommes étroite et fumeuse est éclairée seulement par un feu de quelques brindilles de bois et la clarté vacillante est si faible que les deux extrémités restent obscures. Autour du foyer trois femmes sont accroupies, immobiles et si complètement voilées dans des haïcks salis que leurs yeux même ne se voient pas; un petit enfant tout nu, contre la muraille nous jette des regards mauvais. Par terre nous nous asseyons sans mot dire; puis après un temps, Niéger prononce la salutation arabe de laquelle une des femmes répond par les mêmes mots. La conversation s'est engagée; sous les haïcks relevés les yeux se montrent étonnés, puis les figures se dévoilent. Une des femmes est vieille et ridée et la main qu'elle avance pour attiser la flamme est jaune et parcheminée; l'autre est une servante, au teint foncé, aux traits lourds et sans grâce; mais la fille de la maison est toute jeune encore, assez claire de peau; le visage est gracieux et les lèvres minces; les yeux noirs très grands et bleuis seraient beaux n'étaient les paupières bridées et tirées. Niéger maintenant raconte en arabe des histoires drôles qui font rire et qui chassent la timidité, mais dont je ne comprends que quelques bribes au passage. Le bambin lui-même s'est amadoué; il s'assied près de moi et ma lanterne électrique qu'il retourne en tous sens lui cause un étonne-

(1) Chorba : sorte de macaroni indigène.







1. Le Ksar de Timokten.
2. Réjouissances de nègres au passage du lieutenant-colonel Laperrine.
3. Le lac artificiel de Tit et le jeune Larbi cuisinier de la Mission.

ment mêlé de beaucoup de crainte. Dans la pièce voisine, l'eau bout dans la théière. Nous devons les premiers faire honneur aux provisions que nous avons envoyées en cadeau et les trois tasses successives de thé, bues à grandes aspirations, font partie du cérémonial auquel par avance nous nous sommes soumis. Cependant Niéger a pris la parole « Conte-nous, dit-il à la plus vieille femme, une histoire de ton pays, une légende qui nous distraie et qui plaise à mon camarade qui aime les légendes. » — Hélas, l'invitation semble fort déplaisante et la vieille figure s'assombrit tandis que les rides plus saillantes portent sur le front des ombres allongées et transversales. Niéger insiste ; enfin la vieille se décide : — « Connais-tu l'histoire de Kerrat-el-Aouda, la trace de la jument ? — Conte-là. — As-tu pris parfois de jour le sentier de Tit à Akabli ? Oui ; sûrement alors tu auras remarqué sur le bord du chemin les traces d'un gigantesque cheval qui serait passé là au grand galop, au tel galop que chaque foulée a peut-être six mètres ou plus. Il y a de cela fort longtemps, un notable de Tit s'en revenait d'Akabli et ses affaires y avaient reçu solution favorable car il portait avec lui des richesses cachées. Pendant les heures de la forte chaleur, il s'arrêta parmi les arbustes dont les troncs à cette époque étaient beaucoup plus puissants qu'aujourd'hui et liant aux pattes de sa jument des entraves de fer, il l'abandonna au pâturage et lui-même s'endormit. Soudain des Ghenanma pillards qui de loin surveillaient le voyageur s'élancèrent sur lui, pour lui arracher ses trésors. L'homme réveillé à temps par les hennissements de sa bête n'eut que le loisir de sauter à califourchon ; la jument toujours entravée se lança en bondissant dans la direction de Tit et les bonds qu'Allah lui permit de faire malgré ses chaînes furent tels qu'elle y parvint avant que les Ghenanma aient pu la rejoindre. C'est cette jument dont les sabots ont creusé les traces que tu as vues sur le rebord du chemin. Allah qui fit ce miracle en faveur d'un saint homme a tenu a ce que le souvenir n'en soit jamais perdu dans la mémoire des hommes ; depuis, quiconque pauvre et sans ressources partant de Tit s'en va vers Akabli y reçoit mystérieusement à son arrivée un plat de cous-cous, s'il a eu soin, en route, de creuser et de nettoyer les traces de la

jument sacrée. Toujours les miséreux font ainsi et cependant c'est la volonté d'Allah qui fait subsister ces marques puisqu'elles sont en un terrain sablonneux et éventé. Telle est l'histoire de Kerrat-el-Aouda. Es-tu satisfait ? »

L'histoire est achevée, l'heure est tardive. Nous nous sommes levés pour partir. Les mines effarouchées réapparaissent un peu et je sens, en les serrant, les mains fines qui tremblent entre mes doigts.

Tandis que nous revenons tous deux, Niéger m'explique que cet intérieur très modeste est celui d'une veuve et de sa fille, cette dernière nouvellement répudiée par son mari. C'est parce qu'il n'y a pas d'homme dans la maison que nous avons pu être reçus par les femmes ; cependant pour les Arabes du village et même pour notre escorte, notre visite doit demeurer un secret.

13 mars.

Au jour, le vent d'est à nouveau fait rage ; les tourbillons de sable masquent le chemin. Il faut se cramponner sur les selles, la figure couverte, les burnous clos, les rênes accrochées au pommeau.

A mi-distance de Tit à In-Rhar, les escortes des convois de jadis ont élevé, près d'un puits maintenant détruit, un petit abri de terre, sans portes, ni fenêtres. Nous nous installons là, pour l'arrêt ; et les Chamba bouchent les ouvertures de burnous et d'étoffes que soutiennent les baïonnettes. Malgré leurs efforts, la flambée allumée dans l'intérieur tourbillonne, et les assiettes se saupoudrent de sable fin.

La petite oasis de Aïn-Schirch, vue de loin, déjà faisait espérer In-Rhar ; nous n'y trouvons que le caïd Baba, venu à cheval au devant du colonel. Il caracole à notre rencontre. C'est un homme d'un certain âge déjà, qui respire l'énergie et le courage ; il porte fièrement la croix gagnée au contre-rezzou Cottenest et jouit d'une réputation de fermeté extrême.

A trois heures nous atteignons une crête légère, d'où l'oasis d'In-Rhar tout entière se dévoile en contre-bas. C'est une immense palmeraie qui emplit toute la dépression ; des petits villages fermés, séparés les uns des autres, se campent sur la

bordure des arbres et toute blanche, une petite zaouia (1) s'isole au sud dans un bouquet de dattiers. Au delà d'In-Rhar, les dunes appuyées à l'oasis montent dans l'horizon et s'estompent lentement dans l'air ensablé à tel point qu'on ne distingue où la dune finit et où le ciel commence.

Lorsque le but se voit au loin, la marche pour l'atteindre, dans le désert plat, est interminable ; tandis que nous allons notre escorte se grossit des ksouriens curieux, des musiciens noirs et des cymbaliers qui font rage de clameurs et de bruit, des chérif (2) à cheval qui pavanent au galop raccourci de leurs petites montures.

La case des voyageurs est fort grande et magnifiquement tendue de tapis bariolés aux tons chauds ; l'herbe et l'orge des méhara y sont préparés à l'avance.

Tandis que mes compagnons sont allés visiter les travaux des puits artésiens, je suis resté au caravansérail réservant à la matinée de demain, la visite aux ksour, (3) au champ de bataille de 1900 et au cimetière où furent enterrés nos morts de ce combat.

14 mars.

En pleine nuit le courrier venant de France est arrivé à In-Rhar ; c'en est fait du sommeil ; en un clin d'œil notre dortoir est transformé en cabinet de lecture avec l'éclairage sommaire de quelques bougies fumeuses. Les nouvelles qui nous arrivent datent de bientôt un mois ; elles nous ramènent dans le passé vers des souvenirs que la griserie du voyage estompait lentement et qui semblent lointains, lointains. Les lettres sont lues et relues, les journaux dépouillés, les nouvelles sensationnelles se croisent et dans l'évocation de la France le Grand Sahara, est presque oublié.

Quand nous sortons, le colonel et moi, le jour est déjà grand levé ; le ksar est animé et bruyant et des Touareg du sud y palabrent interminablement pour leurs achats de dattes ou leurs échanges de bétail. Sur la bordure occidentale du village, s'éle-

(1) Zaouia : confrérie ou monastère.
(2) Cherif pluriel chorfa : descendants du prophète.
(3) Ksar pluriel ksour : village fortifié.

vait jadis une importante kasbah (1) qui fut, lors de l'occupation française le centre de la résistance marocaine. Le pacha du In-Rhar était alors un homme énergique qui, à l'annonce de l'arrivée prochaine de nos troupes fit demander les instructions du sultan du Maroc son suzerain. La réponse de Fez fut courte et nette : « défendez-vous à outrance ». Le malheureux n'avait pour toutes troupes que quelques loqueteux promus à la dignité de gardes du corps ; cependant il les arma, groupa autour de lui tous les ksouriens valides et s'enferma dans la kasbah. La défense y fut héroïque, mais contre le canon et les fusils, inutile et courte. Et les Français s'étant emparé de la kasbah forcèrent les habitants d'In-Rhar à la raser de fond en comble. Nous en voyons à peine les ruines informes ; la muraille extérieure a laissé sa trace sur le sol, et les animaux du village, les poules et les ânes y divaguent en liberté.

A ce combat d'In-Rhar nos pertes furent peu sensibles ; une vingtaine d'hommes tout au plus. Ils sont enterrés dans un petit enclos au milieu de l'oasis et sous l'ombrage même des dattiers. Une pyramide nouvellement crépie et toute luisante, quelques tombes plus basses forment le cimetière ; mais son isolement parmi les arbres touffus, le soin qu'on apporte à son entretien, la demi-ombre propice au recueillement et à l'éternel sommeil l'ornent d'un charme tranquille et paisible qui fait plutôt envier que plaindre.

A la case de passage, lorsque nous arrivons, le repas est déjà servi ; nous repartons en plein midi, mais sur le plateau le vent souffle et tempère les ardeurs du soleil.

La région voisine d'In-Salah s'appelle la « rabah », la forêt du Tidikelt ! Jamais euphémisme ne fut plus euphémisme ! notre route se développe dans le sable aride, où le vent a libre carrière ; d'ailleurs il ne se fait pointe faute d'user ici du magnifique terrain de parcours dont il est le roi ; il y souffle à sa fantaisie, tantôt de droite, tantôt de gauche, il tourbillonne et se rit des voyageurs infortunés que nous sommes, si mal armés contre lui.

(1) Kasbah : fort central dans les villages arabes.





1. Le Ksar d'In-Salah (Tidikelt).
2. Ruines dans le village indigène d'In-Salah.

Toutefois si le pays est maintenant infertile et tout plat, il n'en apparaît pas moins qu'il fut couvert en un temps lointain d'une flore plus luxuriante ; des troncs silicifiés gisent sur le sol, et les racines à demi-ensevelies des végétations anciennes retiennent encore le sable en monticules élevés, que couronnent parfois quelques touffes de « damrann ».

Au nord, la falaise du Baten de Tademaït forme une muraille continue, maintenant nette et précise, et terminée par une dent étrange, énorme bloc aux parois verticales, qui domine la plaine. Nos Chamba se le montrent avec joie et le nomment Hang-Méhari ; aux caravanes du sud il est comme le phare d'In-Salah.

Au coucher du soleil, le vent redouble ; les méhara renaclent et se retournent refusant d'avancer ; heureusement une petite case qui fut un gîte à proximité d'un puits actuellement comblé, est voisine et nous servira de refuge. Elle est si basse et si enfouie sous la dune amoncelée contre ses murs qu'il faut l'œil exercé de nos Sahariens pour la découvrir enfin au creux d'une ondulation légère. Vite nous nous installons ; Drieft, Anini, Mohammed et Larbi s'emploient à boucher les ouvertures avec des burnous, ou à dresser à l'intérieur le foyer de bois étique. Tout contre la flamme, nous nous étendons en cercle, à la fois brûlés et transis tant est violent le feu attisé par les rafales et piquant le froid qui pénètre sous les couvertures mêmes.

15 mars.

Pour l'arrivée à In-Salah, longtemps avant le jour, nos Chamba arborent les tenues neuves, les gandourah empesées qui juponnent, les chech (1) blancs. Le froid est vif encore et le vent même s'est à peine calmé durant la nuit.

Nous dépassons un vieux puits que marque un seul dattier, solitaire dans le désert et soudain toute la compagnie des méharistes du Tidikelt débouche sur la crête qui la masquait et s'avance en ligne au grand trot. L'effet est majestueux de cette large vague qui s'élève ou s'affale au gré des ondulations du sable et

(1) Chech : sorte de tulle dont les arabes s'enveloppent la tête.

que le soleil illumine et fait étinceler. Le capitaine Dinaux et ses officiers se sont joints au colonel ; tous sont en grande tenue, avec le luxe même de gants blancs ; nos vêtements poussiéreux font piètre figure à côté de ces élégances. Autour du groupe des officiers, à méhari, caracolent sur les petits chevaux indigènes les notables des villages de l'oasis d'In-Salah : caïd à burnous rouges entourés de leurs serviteurs ; notables habillés de vert ou de bleu, avec des passementeries d'or ; simples ksouriens revêtus d'étoffes claires, tous s'agitent et gesticulent et la clarté adoucit les tonalités vives qui contrastent, et ne blessent pas l'œil.

Les « ksour » d'In-Salah, derrière l'écran de la palmeraie s'étagent sur la dune plus haute. Les dattiers s'étendent si loin sur les côtés qu'on n'y aperçoit point la lisière de l'oasis et des cases pittoresquement campées s'abritent dans chacun des replis du sable. En avant, la « sebka » (1), sorte d'immense damier où les plaques de terre noire alternent avec les cristallisations salines toutes blanches, frange la ligne des palmiers ; la traversée n'en est possible que par un étroit chenal répéré hors duquel l'enlisement est fatal, et nous passons l'un derrière l'autre poussant les montures qui hésitent et tâtent le sol.

A la sortie de la palmeraie, tous les habitants sont massés et attendent ; dès que le colonel apparaît, les coups de feu éclatent ; les noirs font résonner leurs tambours et leurs cymbales avec des contorsions et des sauts endiablés. Devant l'entrée du fort, la musique indigène ébranle l'air et alterne avec les décharges. Les enfants crient, les chiens aboient. La cacophonie est à son comble. Vite nous pénétrons sous le porche ; sur la place les Sahariens groupés en cercle dansent en élevant leurs longs fusils de parade et frappent en cadence sur les crosses qui résonnent.

Fuyant la cohue, je monte sur une terrasse et dans la cour, à mes pieds, la fête se déroule. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sont dans les burnous qui se mêlent et se croisent dans un va-et-vient perpétuel ; autour des vieillards influents qui s'ap-

(1) Sebka : dépression pour la décantation des eaux salines.









1. A l'intérieur de la palmeraie d'In-Salah.
2. Nos animaux de selle et de bât dans la Kasbah d'In-Salah.
3. Un touareg Ahaggar à In-Salah.
4. Aspect de la palmeraie d'In-Salah.

puient sur de hautes cannes garnies de cuivre, des groupes bruyants se forment ; plus loin des Chamba font cercle et dansent en claquant des mains ; les noirs plus fous et plus bruyants encore gesticulent et s'invectivent.

Même lorsque nous avons tous quitté le fort pour la popote extérieure, les réjouissances continuent et se ponctuent de décharges bruyantes.

Pendant le repas, les connaissances se font ; il y a là outre le capitaine Dinaux, chef d'annexe, le lieutenant Canac, le docteur Dautheville, l'interprète Pozzo di Borgo. Ce dernier participa jadis à la jonction de Timiaouin en 1904 et me fournit les premiers détails sur l'Adr'ar' des Ifor'as que je me suis proposé d'étudier.

Mais la figure la plus attachante de notre réunion est sans contredit celle du P. de Foucauld. Sur sa prière même j'en parlerai peu dans le cours du récit ; mais sa modestie me rend pénible l'obligation où je serai de ne pouvoir dire presque à chaque pas la part prépondérante qu'il a eu dans les études faites en cours de route.

Une grande case avec une cour extérieure pour les méhara, nous a été donnée dans le fort de In-Salah. Nous nous y installons au milieu des caisses, des « telis » (1), des sacoches qui traînent par terre et sur tous les appuis. Il faut réfectionner les charges trop lourdes, modifier la composition des ballots ; le désordre est inénarrable. Le lit même sert de table et la pire difficulté est de le débarrasser, le soir, des mille objets hétéroclites qui l'encombrent et pour lesquels aucune place n'est disponible.

In-Salah, 16 mars.

Donc, nous sommes à In-Salah ! La première partie de notre grand voyage est effectuée et les facilités que nous avons trouvées comme aussi l'excellente santé durant la route, nous donnent plus encore d'entrain pour la traversée même du Sahara.

La réponse du gouverneur général de l'Afrique occidentale

(1) Telis : sacs de laine servant au transport des bagages.

nous est aujourd'hui parvenue par express : une troupe de méharistes soudanais viendra vers nous, jusqu'à Timiaouin, pour la fin du mois d'avril.

En conséquence le capitaine Dinaux a préparé ses étapes. Le gros de la reconnaissance qu'il dirige contre les Taïtoq est parti depuis huit jours vers le Ahaggar sous les ordres du lieutenant Sigonney. Après-demain 18 mars, nous nous mettrons nous-mêmes en route, accompagnés du P. de Foucauld et de quelques méharistes. Dans une vingtaine de jours nous aurons rejoint le détachement avancé vers Endid ou Abalessa. De là nous filerons droit sur le pays des Ifor'as.

Ces dispositions sont approuvées par le colonel.

J'ai reçu aujourd'hui ma première décoration : la Tarentule du Tidikelt ! Lors de la prise d'In-Salah l'ordre en fut institué par les conquérants français. Ordre officieux sans doute mais dont la jolie décoration a cette valeur qu'il faut obligatoirement pour l'avoir, être venu en service aux oasis du Tidikelt.

In-Salah, 17 mars.

Ce matin, tout seul, je suis allé faire une promenade jusqu'aux villages indigènes. In-Salah est le nom de l'oasis tout entière, comme le Timmi est le nom de l'oasis de Adrar ; un grand nombre de ksour disséminés portent chacun un nom spécial et forment In-Salah.

La kasbah française est bâtie au revers d'une dune, a portée de deux villages. L'un et l'autre sont sans cachet et sans caractère artistique ; depuis Béchar jusqu'ici, il semble qu'un unique modèle ait servi d'étalon pour la construction des cases ; car les arabes sont traditionnalistes non seulement dans leurs idées religieuses, mais dans toutes les manifestations de leur activité. Le seul monument curieux par son excentricité est le tombeau des 70 saints : les Ṣebahin-Salah ! Adossés à la muraille plus haute d'une mosquée, soixante-dix petits enclos entremêlés, grands chacun comme une pierre tombale dressent sur les murettes d'enceinte le hérissement d'une multitude d'ornements phalliques, peints en blanc et inégaux. L'ensemble pourrait rappeler le dos hérissé d'un porc-épic ou mieux encore une étrille vul-

gaire. La piété musulmane fait de ce lieu le Palladium de l'oasis et le serment prêté sur le Sebahin-Salah vaut en justice indigène.

Le colonel Laperrine et Nieger quittent In-Salah cet après-midi par une route directe ils remontent vers Adrar et pousseront jusqu'à Ksabi au devant du commandant du 19e corps d'armée en tournée d'inspection. Jusqu'au delà de la dépression, nous les accompagnons tous et lorsque la séparation est faite, et que la petite troupe disparaît lentement vers le nord-ouest, je reste encore là, les yeux perdus et profondément triste. Voici bientôt un an que j'ai connu le colonel et Niéger à Gattara, près de Taodéni dans des circonstances qui ne s'oublient pas, et qui m'ont permis de considérer le premier comme un ami plutôt que comme un chef, et le second comme un compagnon d'arme affectionné. Leur bienveillance et leur amabilité, à cette seconde rencontre, m'ont fait les aimer plus encore l'un et l'autre, de telle sorte qu'après cette visite dont je me faisais tant de joie, la séparation maintenant est plus pénible et plus poignante encore.

Lentement je remonte vers le ksar par la palmeraie ; l'oasis est tout ensoleillée et gaie ; les larges têtes de feuilles bruissent allègrement et marbrent de leur ombre légère le sol lumineux du sentier ; l'eau court le long des enclos avec des frissons et les travailleurs s'appuient sur leurs outils pour nous regarder passer. L'allégresse de la terre ne déride pas mon cœur et ce soir je vais tout chagrin et courbé.

A la tombée de la nuit, un courrier de Moussa-ag-Amastan est arrivé au fort, porteur d'une lettre ; c'est un noir, Chernach, ancien esclave promu à la dignité d'homme de confiance. Le capitaine Dinaux l'adjoint aussitôt à notre colonne de demain, car Chernach connaît les routes du Ahaggar, celles aussi qui ne furent jamais suivies par les Européens et qui plus particulièrement nous intéressent.

18 mars.

Jour de départ ! Dès l'aube les Chamba chargent les caisses. Les chameaux de bât ont été accroupis dans la cour ; ils rumi-

nent en tournant la tête d'un air inquiet et hurlent au moindre frôlement ; instruits par l'affolement des hommes, ils tentent malgré les entraves de s'échapper, sur trois pattes ou même sur les genoux ; et quand ils s'affalent sur le sol la callosité de leur poitrine résonne sourdement. Les ballots ont été sortis ; les convoyeurs les pèsent à la main pour grouper ensemble les charges égales ; ici la corde est insuffisante ; là, le bât mal ajusté et la sangle trop courte ; les appels se croisent, les hommes se bousculent.

Un à un, les chameaux chargés se lèvent ; l'effort parfois a déplacé les caisses qui balancent de chaque côté et l'animal effrayé ou blessé part au grand trot, se secouant et s'esbrouant ; les Chamba le calment par des cris ou l'arrêtent en se pendant à sa queue et resserrent les cordes trop lâches.

Enfin le convoi, poussé par derrière, s'éloigne. A notre tour, après un repas rapide, nous montons à méhara. Tous les officiers du poste nous accompagnent sur le plateau où les « foggara » issues du Baten tracent des alignements.

Bientôt nous mettons pied-à-terre ; un poignée de main à ceux qui restent et des souhaits de bonne santé ou de bon voyage ! Maintenant, à Dieu vat ! les prochains Européens que nous verrons viendront du Niger.

Par le désert uni, nous allons ; le P. de Foucauld suit par derrière à pied ; un noir Embarek l'accompagne et pousse les chameaux de bât ; notre allure est plus rapide et nous gagnons constamment.

Vers 5 heures nous sommes à proximité du puits de El Gouirat ; quelques touffes étiques parsèment la plaine où nous formons le camp en carré. A l'ouest une petite « gara » montagne de rochers gris, se dresse isolée. Dans l'espoir d'y lire quelques inscriptions tamachèques, je pars en exploration, avec Larbi. Du camp la « gara » semblait toute voisine ; après une demi heure de marche j'en gravis enfin les pentes jusqu'au sommet. Un mur carré de pierres sèches y forme comme une petite redonte qui fut autrefois un refuge des caravanes. Quelques inscriptions grossières et presque illisibles sont peintes à la surface des blocs ;





Clichés du *Monde Illustré*.

1. Réjouissances à In-Salah en l'honneur de l'arrivée du lieutenant-colonel Laperrine.
2. Le lieutenant-colonel Laperrine et le capitaine Dinaux.



le faible résultat de mes recherches me fait regretter une promenade si longue.

A mon retour, le camp s'est installé et les feux tracent en avant des bagages indigènes une enceinte avancée. Dans le sol couvert de petites pierres, les silex taillés abondent : grattoirs, pointes de flèche. Quels hommes eurent pour pays ce désert?

19 mars.

Depuis In-Salah je m'astreins à lever l'itinéraire de la route; tâche ingrate s'il en fut et qui me prive du plaisir de contempler le désert, de rêver à la France au balancement sympathique de mon méhari, même de converser avec mes camarades ou les indigènes. Du matin au soir, boussole et carnet en main j'observe et j'inscris sans relâche.

En forçant l'allure aujourd'hui, nous pourrons atteindre demain l'oued Botha où sont vers le sud les premiers pâturages pour les méhara : la banlieue d'In-Salah, si j'ose m'exprimer ainsi, est désolée et attristante, d'une uniformité telle que je crois peu d'endroits plus monotones et plus tristes. Heureusement vers 10 heures le sol se mamelonne et notre caravane pénètre dans une gorge, lit encaissé d'un oued sec, au centre duquel se trouve la petite pyramide du puits de Chaab-Anesmit. Le trou est d'ailleurs ensablé : la profondeur de l'eau y dépasse paraît-il une douzaine de mètres et les Touareg plutôt que de se donner le mal d'un abreuvoir laborieux préfèrent continuer sans arrêt et d'une seule traite gagner la ville où l'eau dans la dépression est à fleur de terre.

De tout le jour, le passage auprès du puits de Chaab-Anesmit est la seule distraction et la seule diversion au vide d'une journée monotone de marche. Un Chambi m'a été affecté pour les soins de ma monture : il a nom Yahia-ben-Ahmed et est originaire des environs de Laghouat, de Larouat ainsi qu'il prononce. Il est de teint foncé mais le menton décoré d'une barbe naissante d'un beau noir. Yahia tient à faire preuve de son dévouement : il a mis son méhari auprès du mien et de lui-même engage la conversation. Hélas je suis terriblement novice en arabe; mais Yahia ne se rebute pas ; et j'apprends sous ses

indications des mots que ma tête refuse de retenir et qu'il me serine avec une bonhommie inaltérable.

A 5 heures du soir, nous nous arrêtons en plein sable. Tout au loin des lignes de montagnes se laissent deviner dans le bleu du ciel ; l'air est si pur et si léger que la vue s'étend à l'infini.

Pour la première fois je retrouve les merveilleux couchers du soleil du Sahara ; le ciel sous les nuages gris est vert, les montagnes tout à l'heure imperceptibles saillent maintenant en violet pourpre et le dernier rayon de soleil ricoche sur les crêtes des ondulations légères du sable et les illumine de vieux rose pâli, avant la montée de l'ombre orientale.





1. Tentes de nomades dans le Sud-Algérien.
2. Chamba et Touareg des Compagnies sahariennes.

CHAPITRE IV

Le Mouydir. — Le Ahaggar

20 mars 1907-16 avril 1907

20 mars.

Après trois heures de marche, nous arrivons à l'arête de El-Ghonig. Le soulèvement de la haute masse granitique du Mouydir semble avoir rompu et redressé les strates des terrains sédimentaires, pour former la série de falaises concentriques qui tournent vers la montagne leurs cassures abruptes. Par place l'effort des eaux, prisonnières dans ces sillons successifs, a fendu la muraille interposée ouvrant une brèche qui de plain-pied, joint les deux dépressions.

Le Fôm-el-Ghonig, (1) tout plat entre ses deux montants de rochers verticaux, laisse entrevoir comme par une meurtrière, l'oued Bota, ligne étroite encombrée de monticules de sables que surmontent des touffes de merkba et très haute la muraille fantastique du Mouydir, toute sombre dans le ciel très clair et bizarrement découpée en aiguilles théâtrales ou en dents invraisemblables.

Au milieu de la trouée, un puits surmonté d'une kouba en pierre non crépies s'adosse à l'escarpement. Pendant que notre escorte y abreuve les animaux, je suis monté au milieu des éboulis jusqu'aux crêtes supérieures; du sommet la vue est superbe: l' « oued » Bota s'incurve en un cirque clos d'une muraille continue et les saillants du rebord rocheux s'avancent dans la dépression comme font des caps dans la mer. Cette

(1) Fôme-el-Ghonig : la brèche d'El-Ghonig.

falaise est un remarquable gîte fossilifère : certaines strates d'argile rouge et verte sont pétries de coquilles et par places des enroulements de calcaire font penser à d'énormes ammonites.

Sitôt les outres remplies, nous repartons vers les pâturages encore lointains. Les pluies depuis longtemps ont déserté la région et les plantes séchées sont réduites à quelques troncs tordus sur le sol aride.

L'approche du soir plutôt que la richesse du pâturage, nous impose l'arrêt au milieu de petits tumuli de sable et de touffes de merkba sec. Pour la première fois nous dressons les tentes : dressage d'un instant, car à la nuit les charges doivent être à nouveau ficelées et préparées pour le départ matinal du lendemain.

Cependant Ben-Diab, le sergent indigène de notre détachement, a deviné, avec son flair chambi, le voisinage de quelques campements. Il est parti à pied, sans mot dire ; bientôt il ramène trois Kel-Ahaggar, pasteurs de troupeaux en migration et les présente au capitaine Dinaux. Après l'interrogatoire très court faute de nouvelles, et parce que le repas du soir tarde plus que d'usage, nos trois visiteurs sont priés de chanter pour nous quelques-unes de ces cantates touarègues qui le soir, dans les tentes, délassent les hommes et réjouissent les femmes.

Sans récrimination vaine, ils s'accroupissent à terre et piquent devant eux leur lance dans le sol ; sur les burnous étendus nous nous sommes assis et les Chamba forment en arrière un cercle attentif. Un des hommes prélude : la voix est aigrelette et légèrement étouffée par le voile ; les assistants la soutiennent de claquements faibles des doigts. Le rythme tout d'abord est d'une cantilène très lente et très morose, puis il s'accélère et le refrain s'enfle avec des intonations de plain-chant. L'accompagnement renforce les seules notes hautes et lorsque le chanteur brusquement s'arrête sur une finale nasale, fait vibrer l'n finale comme en pinçant une corde tendue.

Tous reprennent en chœur les premières paroles sourdes et dolentes et mènent insensiblement la mélopée traînante jusqu'aux notes aigues et piquées de la finale.

Puis le chanteur unique reprend son poème et parfois laisse tomber le son d'un seul coup comme par un déclanchement intérieur. Le sentiment est tendre et voluptueux ; un charme réel se dégage et s'insinue comme il convient à un chant d'amour. Sur le groupe des Touareg, la lune projette une clarté blafarde qui scintille sur les ornements de cuivre du turban et la cantilène reprend plus intense que les mille bruissements d'herbes froissés qu'amène le vent de la nuit. Les Chamba immobiles écoutent et les chanteurs accroupis demeurent, sans un mouvement des bras, hiératiques. Et je songe qu'avec ce recueillement et dans ce même silence les peuples primitifs du Sahara devaient célébrer leurs divinités, lorsque les prêtres devant les tribus respectueuses chantaient les louanges de la lune, dans la nuit calme et sereine, aux temps préhistoriques.

21 mars.

Nous marchons droit sur la montagne du Mouydir ; lorsque l'arête en est devenue déjà si proche qu'elle semble au-dessus de nous se dresser à une hauteur invraisemblable et que sont devenues visibles les anfractuosités du rocher et les gorges, nous obliquons brusquement au sud pour longer la bordure des derniers contreforts. Une trouée nouvelle nous fait pénétrer de l'oued Bota dans un petit affluent, le Tin-Tekoula. Au milieu de quelques taches d'herbages ras qui tapissent la vallée, nous dressons le camp, faute de mieux. Au loin la falaise continue du Mouydir tombe brusquement par une dent en surplomb de plus de cent mètres ; de ce point la vue du désert doit être merveilleuse, mais l'heure tardive et l'absence de guide me forcent à renoncer à l'ascension tentante par des chemins inconnus.

Sur les granits, les colorations du soleil couchant sont splendides. Jamais je n'ai vu les blocs se teindre d'un violet aussi pur ; l'atmosphère est si claire que la montagne est féérique avec ses ombres précises qui font saillir toutes les nervures de la structure. Les tons roux et ardoisés se fondent dans une petite vapeur claire où le soleil incliné met au niveau du sol des reflets d'arc-en-ciel.

Hélas, la limpidité du firmament ne dure qu'un instant ; à la

nuit les petits nuages gris moutonnent et roulent de tous les points de l'horizon et, flocons énormes, s'illuminent à la lune ou laissent filtrer par place les rais d'or des étoiles.

J'avais, non sans peine, raccomodé le réticule du théodolite au moyen de couleurs d'aquarelle en guise de colle ; ce soir, dans le ciel chargé, les étoiles fugitives se rient de mes efforts.

Un des chasseurs chamba pour la première fois, a tiré et tué une gazelle ; c'est un pronostic heureux pour l'avenir et désormais j'accroche ma carabine au dossier de la selle.

22 mars

Avant l'aube et pendant mon sommeil encore, le capitaine Arnaud est parti dans le dédale des contreforts du Mouydir vers une source signalée en pleine montagne, avec l'escorte de la corvée d'eau qui doit y remplir les outres vides. Lorsque le capitaine Dinaux et moi, nous nous mettons en marche parallèlement à la muraille verticale qui se découpe en sierras, depuis longtemps déjà le petit détachement a disparu derrière les éboulis et les brèches qui en sont comme le glacis avancé. L'oued Tin-Tekoula que nous suivons, serpente dans une dépression garnie de cailloux et coupe par des trouées encaissées les falaises parallèles redressées par le soulèvement du massif granitique. Plus nous pénétrons vers la source de l'oued, plus ces gorges se font profondes et fréquentes ; les masses rocheuses, bizarrement découpées s'irisent dans le soleil de tons gris ardoisés et des « gour », cônes lissés d'une argile schisteuse, ont des tons rouge orangé si chauds qu'on les croirait colorés des rayons du soleil couchant. Entre ces murailles l'oued court sur un fond de sable, tout uni et tout plat et par places quelques tamaris se dressent, au feuillage si tenu que l'horizon pâle les perce comme ferait un brouillard.

Après la halte très courte, nous continuons par les dépressions que nul être n'anime et les gorges vides. Bientôt le capitaine Arnaud nous rejoint : il a dans la montagne même découvert mille coins pittoresques où l'eau suinte à travers les roches et que garnit une végétation plus luxuriante d' « acheb » et de « girgir » odorant.



1 et 2. Dans les gorges de Takoumbaret.
3. Aspect des roches du Mouydir.
4. Le redir et la pierre de Tahount-Arak.
5. Dans le Ahaggar en route vers Tamenrasset.
6. Le P. de F. à Tamenrasset.

Le défilé supérieur, où l'oued Tin-Tekoula prend source est plus long encore et plus abrupt; les rochers l'encadrent superbement, découpés et dentelés et toutes les anfractuosités en sont garnies de touffes d'herbes opulentes que les méhara tondent au passage. Mais la ligne de partage des eaux est à peine marquée : un dos d'âne imperceptible sépare les versants et la coupure y demeure aussi large dans son lit de sable uni.

Au delà s'ouvre un vaste cirque entouré de falaises sombres coupées de vallées emplies d'une brume claire. Quelques pitons isolés se dressent et les sillons à peine creusés des eaux sont marqués d'herbages aux tonalités plus sombres.

Un instant Yahia me montre une antilope qui fuit dans les escarpements lointains; je me précipite sur ses traces : hélas je découvre bientôt mon gibier, paissant domestiquement auprès d'une tente isolée. Je suis rentré tout penaud vers le camp qui s'est dressé pendant mon absence. Comme la veille, le ciel au coucher du soleil se charge de nuages floconneux ; mais à l'abri des montagnes le vent s'est calmé et le froid des nuits, malgré l'altitude, est déjà moins vif et moins pénétrant.

23 mars.

Pour traverser la montagne qui nous enserre, la seule voie est la trouée de Takoumbaret, sorte de coupure grandiose, dont les la réputation depuis Adrar nous est vantée. Malheureusement les trous d'eau de ces gorges sont, paraît-il, à sec, et nous devrons franchir le passage sans arrêt, pour atteindre le lac de Tahount-Arak le plus rapidement possible.

L'entrée de l'oued Takoumbaret est masquée de contreforts rocheux à tel point que la brèche n'apparaît que lorsque nous sommes déjà face à face avec la muraille verticale. L'oued s'étale sur une centaine de mètres de large ; son lit, tout uni de sable fin, est encombré de bouquets de tamaris et de touffes d'herbages ; les rochers qui l'enserrent sont bas et sans ressaut, mais la muraille peu à peu s'en élève au fur et à mesure de l'avancée vers l'intérieur du massif.

Soudain, un méhariste touareg débouche à quelques centaines de mètres en avant : c'est un courrier qui vient du Ahaggar et

qui va vers In-Salah. L'homme est un beau gars, aux yeux noirs profonds ; il s'avance au petit trot de son méhari en balançant les bras qui tiennent la lance de fer ; le grand bouclier de peau est pendu à la selle. Auprès de nous il s'arrête et donne les renseignements que l'interprète traduit : dans les gorges même, l'eau est en petite quantité, mais existe cependant ; un réservoir auquel il s'offre de nous mener est à peu de distance, parmi les herbages aquatiques.

La trouée peu à peu devient plus sauvage et plus encaissée ; sur la lisière même de la falaise, les roseaux par place poussent drus, et le courrier désigne dans la boue noirâtre quelques trous où l'eau saumâtre affleure et reflète le ciel gris et lourd.

Puisque l'eau est ici suffisamment abondante, nous pouvons y séjourner, et peut-être, si le ciel se découvre, jouir de la féérie d'une nuit de lune dans les rochers. Hâtivement j'écris les lettres pour la France, que l'homme emportera vers les oasis ; le paquet postal ficelé lui est remis et enroulé dans les étoffes d'une sacoche de cuir. Maintenant le Touareg est reparti ; à pied, il traîne derrière lui son méhari, et se balance élégamment dans une démarche gracieuse ; derrière les arbustes, il disparaît sans se retourner. Dans quatre ou cinq jours nos lettres peuvent atteindre In-Salah, et dans un mois arriver à Paris. Cette occasion inattendue de correspondre avec le pays si lointain éveille mille souvenirs gais ou tristes ; il semble que nous avons été frôlés par l'âme de la France, et que ce soir nous sommes moins isolés, moins séparés des êtres chers qui pensent à nous.

Yahia et Larbi ont dressé ma tente ; le P. de Foucauld lui-même monte la sienne, plus petite et de forme ovale, avec l'aide de son noir Embarek qui semble malhabile et que son maître stimule sans acrimonie. Pendant ce temps les Chamba curent les trous d'eau ; parmi les souches entassées, ils ont aperçu une vipère à corne et tous, à grands cris, lui donnent la chasse à coups de matraques ou de baïonnettes. Au milieu des rires et des exclamations, le corps de l'animal, percé d'une branche aiguë, nous est apporté et les dents sont sorties et arrachées.

Des Touareg viennent puiser de l'eau près du camp ; ils poussent devant eux quelques ânes gris. Les bourriquots vont d'un

pas saccadé dans le sable, avec les deux grosses outres balantes. tandis qu'une femme, entièrement voilée d'étoffes salies, assise sur les reins de l'un d'eux, les excite en balançant alternativement les jambes et en les frappant d'une branche garnie de feuilles. En arrière les enfants nus courent inquiets et, sans s'arrêter ni craindre les faux-pas ou les chutes, tournent la tête pour nous examiner plus longuement.

De bloc en bloc je suis grimpé jusqu'à l'arête supérieure de la coupure ; le temps est couvert et gris ; des nuages épais roulent dans le ciel et masquent les crêtes lointaines. Dans la demi-ombre, les rochers sont tristes et la surface de la « hamada » (1) supérieure est sans relief et sans colorations.

La nuit tombe lourdement et la lune derrière les brumes ne marque son passage que par une illumination intermittente à peine perceptible. Longtemps, devant les tentes, nous nous sommes promenés dans l'obscurité espérant une éclaircie ; le moindre rayon illuminerait les blocs et ferait vivre le paysage fantastique. Le ciel demeure impitoyable à nos vœux.

24 mars. Dimanche des Rameaux,

Le P. de Foucauld désireux de dire sa messe, nous a priés d'être ses assistants. Longtemps avant le jour, nous pénétrons, les capitaines Dinaux, Arnaud et moi, sous la petite tente, et nous nous accroupissons dans le fond sur le sable. Les portes de toile ont été refermées et l'effet ne manque pas de pittoresque de cette cérémonie en plein désert, dans le frêle abri, avec l'éclairage tremblant de deux bougies.

Puis nous partons au jour ; le temps est toujours couvert et maussade, mais la température est plus élevée et c'en est fait des grands froids et des vents glacés, si hostiles dans les plaines du Tidikelt.

Peu à peu l'oued se resserre ; les parois verticales deviennent de plus en plus élevées et prennent des formes étranges et des colorations rousses. Des blocs détachés des falaises maintenant encombrent le lit, et le sentier serpente parmi les pierres

(1) Hamada : plateau de roches et de pièrres.

énormes, au pied desquelles l'eau a creusé des fondrières et qu'elle a tapissé vert l'amont d'un matelas d'herbages entraînés. Les touffes de « girgir » aux senteurs acres s'insinuent entre les rochers sur lesquels des tamaris s'inclinent et bercent leur feuillage vaporeux. Quelques fauvettes noires à tête blanche, de perchoir en perchoir, volent devant nous.

La gorge est devenue grandiose ; les hautes parois verticales ont pris des allures de forteresses géantes, avec des tourelles carrées, des portails à arceaux, et des balcons en surplomb. Tout en haut, des pierres plates saillent comme des machicoulis et le sommet de la falaise semble crénelé et garni d'embrasures. Entre ces murailles étranges, la gorge est toute rétrécie comme une crevasse et sa profondeur est telle que l'ombre y demeure vague et indécise, même aux heures ou le soleil illumine les crêtes. Parmi les rochers et les éboulis du fond, au milieu des touffes d'herbes et des affouillements des eaux, notre caravane serpente lentement, toute mesquine, à peine perceptible. A la voir, on croirait la marche d'un de ces cortèges fantastiques, que le graveur Gustave Doré menait au long des rochers de l'enfer, dans l'ombre pleine de fantômes, devant le Dante épouvanté. Mais nos Chamba sont indifférents, sans que le sublime du lieu les émeuve et leurs appels aigus se répercutent et s'enflent d'échos en échos.

L'oued Takoumbaret, ainsi encaissé, traverse toute la montagne de grès pendant quinze kilomètres. Brusquement il débouche sur une grande plaine de sable, encombrée sur la bordure de pitons clairs et qui s'étend au loin, jusqu'à de nouvelles falaises que les brumes indécisent et que les nuages plus sombres découpent étrangement.

Dans la vaste cuvette unie, le vent souffle à nouveau et soulève de petits « djin » (1) de sable, qui tourbillonnent et virevoltent au hasard, parmi les tamaris ou les touffes épaisses de damrann. Mais le soleil reste voilé de nuages épais ; les crêtes lointaines, les mamelons plus voisins, le sable tout proche ont

(1) Djin : génie, lutin ; ce mot est appliqué aux tourbillons de poussière que l'imagination arabe compare à des lutins.

des teintes ternes et toute la gaieté et le resplendissement de la terre ont fui avec les rayons de l'astre qui seul fait vivre et palpiter le grand désert. La tristesse de la nature nous rend plus tristes et plus songeurs, plus las et plus faibles tandis que les méhara, dans le sable meuble, vont de leur pas toujours égal, de leur grande allure impassible et indifférente en balançant leur tête indolente sur le cou qui se ceintre à chaque pas.

Sans nous y arrêter nous dépassons les deux puits ensablés de Ben-Gordan ; ce sont des excavations dont l'ouverture est rétrécie par des pièces de bois et que signalent seules l'existence d'une clairière circulaire aride. parmi les herbages, et l'abondance des détritus et des traces anciennes.

Au soir nous campons dans le bec du confluent des oued Tacaraft et Arak, a peine marqué par un ressaut de sable mêlé de cailloux aigus. A notre droite un superbe mamelon dentelé et couronné de deux pitons coniques par moment apparaît tout proche et par moment se cache sous les tourbillons de brume ou de sable; vers l'avant la montagne d'Arak, haute falaise dont on ne distingue encore qu'un seul plan vertical, s'estompe plus grise dans le ciel uniformément gris.

25 mars.

Au matin, le temps comme la veille est encore couvert et triste. La falaise d'Arak vers laquelle nous marchons demeure noyée dans les nuages. Par éclaircies seulement elle montre ses dentelures, ses arêtes à pic et sa haute façade verticale aux tonalités sombres, qui se dresse toute hérissée sur le clair des premiers plans de sable et de verdure légère. Au loin une roche étrange surmonte la crête supérieure ; c'est une sorte de cylindre allongé, tout étroit et qui apparaît sur son socle élevé comme un doigt placé verticalement. En deça de ce signal, peu avant d'entrer dans la gorge même d'Arak, nous campons sur un ressaut de terrain adossé aux premières hauteurs et bordé, au long de l'oued Arak, d'une ligne de tamaris. L'ombre des tamaris est légère; mais leurs branches incurvées enclosent près du tronc des salles de verdure et brisent l'effort des vents et des tourmentes de sable.

A peine, sous ces abris, avons nous achevé le repas frugal de riz mêlé de raisins secs, que la tourmente s'irrite; le vent siffle dans les branchages et de grosses gouttes de pluie tombent avec violence. Les Chamba se sont précipités pour monter les tentes; sous l'effort de la tempête les toiles volent, les ficelles s'entortillent, les piquets déjà plantés s'arrachent. Enfin péniblement les abris sont dressés et nous nous y réfugions, le capitaine Arnaud et moi, au milieu de l'encombrement des caisses; le vent par tous les interstices pénètre et entraîne le sable et les bâches peu à peu détendues claquent comme des coups de fusil. Le pauvre Larbi sans cesse doit demeurer à la pluie pour enfoncer les bois de support et tendre à nouveau les cordes.

Enfin la tornade s'apaise; mais le ciel reste plus voilé encore de brumes basses qui cachent les montagnes Un instant, avec Yahia, je tente une excursion par la plaine et dans les rochers, parmi les basinas antiques qui dressent sur les pentes leur cylindre creux de grosses pierres entassées; les ondées répétées, bientôt m'obligent au retour. La vallée de l'oued, encombrée de tamaris et de gommiers, garnie de grosses touffes de drinn juchées au sommet de monticules de sable et tapissée de cailloux de granits ou de porphyre rouge est d'une fraicheur exquise, encore tout humide de l'averse récente.

Le soir enfin, le soleil perce les nuages; les dents supérieures de la falaise par moment s'éclairent et toute rougies et brillantes illuminent de leur reflet fugitif les nuages qui s'irisent et chatoient. Les blocs de grès soulevés verticalement se teignent de rouille au-dessus des soubassements granitiques si sombres que la lumière ne les avive pas.

26 mars.

Avant de pénétrer dans les montagnes inconnues, nous avons projeté ce matin une excursion dans le dédale des falaises gréseuses jusqu'à la pierre de Tahount-Arak et jusqu'aux réservoirs perdus dans les rochers. Le capitaine Arnaud part de grand matin sur les crêtes supérieures qu'il est possible d'atteindre par des fissures garnies d'éboulis. Longtemps après lui, nous partons par la vallée avec les chameaux porteurs des outres vides.

Les lagons sont dans une petite vallée, à fond plat, encaissée entre des murailles verticales de grès que, vers la base, des éboulis granitiques raccordent au sol. Quelques herbes tapissent le lit de l'oued et parfois des touffes plus vertes de roseaux signalent les dépressions où l'eau affleure sous le sable couvert de cristallisations.

La Tahount-Arak est une énorme pierre, aux formes incurvées, aux tons chauds, qui s'est détachée du sommet de l'arête et qui a roulé jusqu'au milieu du lit de l'oued. Lors des pluies, la violence des courants a affouillé le sol au long des parois et creusé des fondrières ou l'eau séjourne encore. Le petit lac reflète les teintes rouges du bloc et se plisse au souffle léger du vent, tandis que les longues tiges jaunes de merkba effleurent la surface et tracent des cercles qui se prolongent en ondulations. L'eau est limpide, mais sitôt les outres pleines, les ébats de nos méhara lâchés ont vite ramené à la surface la bourbe du fond et les bêtes boivent avec bruit et s'esbrouent dans la vase liquide.

Au-dessus de Tahount-Arak, dans la paroi gréseuse verticale des grottes s'ouvrent, d'accès impossible et la légende les a peuplées de génies et de revenants. Voici ce que content les Touareg : « Il existait jadis une femme targui, jeune et d'une beauté remarquable. Elle venait d'épouser un Kel-Ahaggar noble et riche et tous d'eux s'aimaient et la jeune femme allait devenir mère. Or il arriva que pour des affaires pressantes, l'homme dut partir en voyage ; il dressa ses tentes dans la haute vallée de l'oued Arak et s'en alla à méhari vers les plaines du Mouydir. Avec ses suivantes, la femme attendit de longs jours, paissant les troupeaux et cousant les peaux tannés des jeunes chevreaux. Puis un jour elle apprit par les confidences mensongères de quelque amie, que son mari, au loin s'était remarié et qu'il vivait dans une autre tribu, oublieux de ses promesses et de son épouse. La malheureuse se désole; tout le jour elle pleure et se lamente; toutes joies lui sont interdites, elle ne prend plus soin de sa nourriture et bientôt elle va mourir de chagrin et d'amour. Cependant ses plaintes et ses sanglots ont éveillé le génie protecteur de la montagne ; il accorde à la jeune femme le don de s'envoler par les airs et la conduit jusque

dans la grotte d'Arak, que personne ne peut atteindre. Là, la malheureuse vit toujours et parfois durant la nuit les caravaniers ont entendu gémir son jeune enfant.

Depuis ce temps l'arête rocheuse où s'ouvre la grotte s'est appelée en touareg « az'rou n tamet' », le rocher de la femme ».

Au delà des points d'eau, la vallée où nous pénétrons ne garde pas longtemps son aspect grandiose ; les pics fantastiques que les brumes masquent et découvrent tour à tour, les montagnes grises, sauvages et grandioses, les falaises abruptes dénudées maintenant sont dépassées. Quelques dunes claires apparaissent, et des pointes de rochers seules saillent de-ci, de-là de l'ensablement qui s'étend et dépasse la vallée de l'oued.

Le chemin suivi n'a jamais encore été parcouru par les blancs. Le nègre Chernach, le courrier de Moussa-ag-Amastan désormais nous sert de guide et marche devant nous. Il ne manque d'ailleurs pas de pittoresque et de couleur locale : il va courbé sur son méhari efflanqué, enveloppé d'une sarreau à raies jaunes et brunes sous laquelle, au-dessus des pantalons de guinée bleue, dépassent des étoffes à bandes rouges et violettes. Sa tête, couverte d'une chéchia graisseuse, jadis rouge, est enveloppée dans le capuchon dressé, dont le gland de soie verte se lève comme une flamme. Sur le ventre, il boucle un vieux ceinturon à bretelles, garni sur le pourtour de cartouches de fusil Gras, et sa poitrine est rehaussée de tout un entassement de gris-gris dans des sacs de cuir, de couteaux, de pinces métalliques et d'autres objets étéroclites. Son méhari pie, à l'œil blanc, traîne derrière la selle tout un amoncellement informe de mezoued (1) en vieux cuir, de sacoches fripées, d'outres usées reliées par des cordes grossières, le tout posé sur des lambeaux de vieilles étoffes déteintes ; par dessus ce bagage, la carabine aux cuivres verdis, pend au dossier et menace les méhara voisins. Au moral il semble quelque peu épais et borné, mais le P. de Foucauld toujours charitable, lui prête, faute de mieux, une mémoire prodigieuse pour les vers et les poésies tamachèques. Il est vrai que pour récolter des textes, le P. s'est offert de

(1) Mezoued : grand sac de cuir pour le transport des effets.

lui payer un sou chaque vers récité : quel meilleur stimulant pour la mémoire? A longueur de jour Chernach récite des vers et peut-être en composerait pour moins encore !

Après l'arrêt au milieu des asabaï, ces genêts si fréquents auprès de Tombouctou et dans l'Azouad, je pars avec Yahia, à la poursuite de quelques mouflons un instant entrevus. La chasse dans les rochers coupants est bientôt si pénible que la fatigue, autant que l'approche du soir, me fait abandonner la trace de deux gazelles qui devant moi ont déboulé à grand galop, dans un fracas de pierres entraînés et croulantes.

Le ciel est encore nuageux, mais quelques éclaircies laissent voir les étoiles brillantes ; le vent est tout à fait tombé et la nuit descend peu à peu, si calme et silencieuse, que pas un bruit ne trouble le recueillement de la nature. La température est devenue très douce ; l'air apporte les senteurs légères des plantes et la paix de la terre favorise les conversations calmes qui effleurent et reposent. Au milieu du désert, les premières heures de la nuit sereine sont des heures exquises.

27 mars.

Toute la matinée nous remontons le cours d'un même oued, à fond sableux garni de genêts et de drinn, entre des crêtes patinées de noir, tristes et sans grandeur; le ciel demeure uniformément gris et l'étape est monotone et pénible. Les traces d'antilopes abondent et se croisent : deux gazelles aperçues se sauvent par les rochers aux grognements de mon méhari « Koudia » qui refuse de s'accroupir.

Enfin nous sommes au col supérieur, où le vent souffle plus vif et plus frais. En arrière le paysage est informe et nulle crête, nul massif ne se détache des entassements de roches noires. En avant s'étend une grande plaine de sable ou des oued diffus se révèlent aux lignes continues d'arbustes verts. Là des sommets sont jetés au hasard : roches énormes figurant un lion couché, obélisques ventrus, succession de dents de scie sur un même alignement, dômes épais. Il semble que le sable ait comme une inondation envahi la base de montagnes élevées dont les sommets seuls émergent comme feraient des îles dans un océan soudain figé.

A deux heures nous campons auprès d'un entassement de blocs de grès aux formes curieuses; il y a là des tables, des roches penchées et branlantes et des menhirs naturels si parfaitement dressés qu'une étude seule me convainct que là n'est point l'œuvre de races anciennes disparues. Tout autour de nous, les falaises forment un immense demi-cercle, par place interrompu et qui fut peut-être le rebord d'un cratère immense peu à peu ensablé et nivelé.

Chose remarquable ; au soir de journées grises et maussades, quand le ciel sur le tard devient limpide, les couchers de soleil sont si profonds et si lumineux que, quelque blasé qu'on soit sur ces spectacles journaliers, on demeure malgré soi en extase. Aujourd'hui les teintes sont délicieusement fondues, depuis le zénith bleu et l'horizon vert et jaune, jusqu'à la bande des rochers violet rose sur lesquels se détache en noir les arbustes des premiers plans que la lumière déjà n'éclaire plus.

La nuit tombe lentement, silencieuse, et dans le sable frais, le lit de burnous et de couvertures est doux où nous nous endormons après un dernier regard aux étoiles si pures qui miroitent par milliers et scintillent voluptueusement.

28 mars.

Etape monotone et insipide, au milieu des monticules schisteux aux strates verticales tournées vers le nord. Nous passons d'oued en oued par des versants de grosses pierres, dans des ravines où le sentier étroit est encombré de blocs coupants, au pied d'éboulis surmontés de murailles de grès.

Vers midi, nous atteignons enfin la vallée plus large et plus verdoyante de l'oued Tararrart. Et nous dressons les tentes près du confluent de l'oued Tin-Belenbila, sous un large bouquet de tamaris au pied d'une haute pyramide de quartz jaune clair.

L'oued Tin-Belenbila, est réputé, disent les Touareg, par ses mines de pierres à bracelets. Peut-être y trouve-t-on, en effet des blocs de lave ou de marbre noir, que les artisans creusent au tour pour en faire ces lourds anneaux garnis d'inscription que les gens du désert portent au-dessus du coude. Mais mes recherches des carrières sont vaines et je ne rentre au camp,

après une longue excursion dans toutes les gorges voisines, qu'avec une collection de beaux cristaux de roche, transparents et limpides.

Le temps semble s'être remis au beau ; aussi vers le soir, j'ai dressé l'astrolabe, et, sitôt le repas achevé, je commence les premières observations que m'ait permis l'état du ciel et les étoiles.

29 mars.

Deux chasseurs, partis hier soir à l'affût, ne sont pas encore rentrés à l'heure fixée pour le départ. De crainte d'accident, nous allons les attendre ici ce matin, et comme l'eau du puits de « Oussader » est encore à trois jours, les Chamba vont profiter de la matinée pour désensabler les puits voisins de l'oued Tararrart et renouveler la provision des outres.

Profitant de ce repos imprévu, je pars en chasse avec Yahia. Je ne me suis habillé que d'une longue gandourah chambi à laquelle mon voile de tête fait une ceinture, et me voilà parti, carabine en bandoulière, dans le lit des oued, puis bientôt dans les pitons schisteux aux strates coupantes mêlées de failles de quartz blanc. Yahia m'a certifié que les mouflons se tenaient sans cesse vers les pitons les plus abrupts et dans les ravins les plus sauvages et il dirige la marche vers les roches si difficultueuses qu'il faut s'aider des mains et que j'ai bientôt les genoux et les paumes en sang. Mais qu'importe, l'excitation de la chasse m'entraîne et je vais toujours, précédé de Yahia qui gravit les cimes et qui ne trouve nul sommet assez élevé.

Un instant nous entendons au loin les pierres rouler et s'entrechoquer ; vite Yahia part au grand galop tandis que je me place en embuscade vers la direction qu'il m'indique. Mais j'attends en vain ; au loin deux coups de fusil résonnent et se répercutent... et Yahia me revient bredouille. Je retourne vers le camp quelque peu furieux et dépité ; en vain au retour je poursuis quelques lièvres affolés ou même une gazelle qui profile sur les crêtes sa silhouette ironique : Allah aujourd'hui ne m'est point favorable et je rentre lassé courbant la tête devant le mauvais sort.

Pendant ce temps les Chamba ont travaillé sans relâche, mais les terrassiers ont rencontré la roche que ne couvre nulle nappe liquide ; la sécheresse persistante a épuisé l'eau jusqu'à la dernière goutte.

Donc, il faut partir coûte que coûte vers les puits de Oussader ; la provision des outres est juste suffisante. Les chasseurs égarés ont, d'ailleurs, répondu aux coups de fusils d'alarme et rejoindront en route.

A peine avons-nous traversé quelques massifs schisteux, que nous tombons soudain dans le vaste désert de sable plat et uni qui sépare le Mouydir du Ahaggar. Les massifs informes de l'arrière disparaissent peu à peu et devant nous lentement s'élève et se précise une nouvelle muraille abrupte, aride et teintée de violet sombre, et qui est le contrefort avancé du Ahaggar semblable comme aspect aux premiers contreforts avancés du Mouydir.

La vaste plaine qui sépare les deux massifs est faite de sable uni et fin ; aucune végétation ne la pare. Cependant il y a quelques années la floraison y fut si luxuriante que tous les troupeaux des Kel-Ahaggar se donnèrent là rendez-vous.

La nuit tombe déjà quand nous atteignions, à l'entrée des contreforts qui se sont creusés et disjoints, un maigre pâturage de hâd presque sec. Le ciel à nouveau s'est couvert et le vent s'est élevé qui siffle à travers les tiges ligneuses et chasse le sable en tourbillons bas qui dessinent des larges raies de poussière sur le sol.

30 mars.

Comme le Mouydir, limité vers l'est par une haute falaise verticale, s'allonge chaotiquement vers l'ouest, le Ahaggar aussi domine de sa muraille abrupte la plaine séparative puis s'étend au delà en des massifs décharnés et sans relief. Il semble que nous gravissons les marches successives d'un gigantesque escalier aux larges paliers encombrés de mamelons difformes.

Le jour se lève à peine quand notre caravane pénètre au milieu des premiers massifs granitiques. Ce sont encore d'énormes masses qui saillent des lits de sable qui les entourent comme on voit parfois les sommets des montagnes dépasser la

brume basse qui tapisse les fonds de vallées. Les blocs ont des formes épaisses et arrondies ; par places on croirait de gigantesques pachydermes vautrés, et les écaillements des rochers découpent des surfaces planes comme font les rides dans la peau. En avant, le Zouaït dresse jusqu'au ciel ses cônes ventrus successifs que surmonte une double corne. Nous avons pénétré dans le rebord granitique du Ahaggar, et les formes de coupoles, les calottes surbaissées remplacent les sierras aux strates feuilletés et les schistes aux failles coupantes. Partout sous l'action du soleil, la roche s'écaille en plaques plus ou moins épaisses, dalles qui peu à peu glissent sur les parois demeurées ; à Madagascar jadis j'ai vu ce même phénomène d'écaillement, obtenu par les Hovas de l'Imerina au moyen de brasiers entretenus à la surface des granits.

Dans les dépressions successives garnies de sable où nulle plante ne fleurit, nous louvoyons sans cesse entre les masses surplombantes, et franchissons les cols d'arêtes successives. Bientôt les oueds réapparaissent plus nettement marqués et garnis de tamaris aux branches largement étalées. Par moments une petite pluie fine pénètre et nous force à chercher un abri pour le repas.

Déjà les schistes réappdraissent ; toute une série de petits oued perpendiculaires à la route dévalent vers le sud et leurs vallées sont séparées par des mamelons noirs que les méhara gravissent avec peine et descendent à force glissades et faux pas. Quelquefois des tables de grès affleurent percées de larges trous, qui sont des chaudières de fées ; l'eau seule a pu produire ces excavations et le courant alors dut être violent pour que les pierres entraînées aient pu creuser de semblables cavités.

Enfin nous arrivons à l'oued Oussader. Le puits est encore à quelques cents mètres du camp, mais le pâturage est assez vert et la vallée affaissée sous les gros nuages noirs disparaît dans le fouillis des tamaris groupés en bosquets et des touffes de merkba que le sable a surélevé et séparé par des sillons plus creux.

La végétation de l'oued « Oussader » nous fait oublier la marche pénible dans les pierres, et le paysage âpre et rude, et la tristesse des rochers noirs sous le ciel gris. Le P. de Foucauld

affirme que le pays serait tout à fait charmant, s'il y avait un peu plus de verdure, des troupeaux, des tentes et quelques Touareg chantant dans la nuit ! Certes !

Et s'il y avait un peu de soleil aussi. Mais le temps reste couvert et maussade ; par instants une petite pluie fine pénètre par rafales jusque sous les tentes où nous dînons à tel point que la fin du repas en est activée.

Sous la tente étroite du P. de Foucauld, je commence avec son aide, l'étude des Touareg-Ifor'as en interrogeant Bak-Ader, un Afar'is (1) engagé à la Compagnie du Tikidelt. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, nous travaillons tous trois, à la lueur d'une bougie, clos hermétiquement sous notre abri de toile tandis qu'au dehors le vent fait rage et que les gouttes de pluie crépitent sur l'étoffe tendue qui bruit.

31 mars.

Jour de Pâques, jour gris sans lever de soleil. De bonne heure, sous sa tente, le P. de Foucauld a dit sa messe en notre présence. Sans lumière, la matinée est triste et fastidieuse et malgré mille besognes entreprises mais vite délaissées, je me sens las et l'esprit soucieux. La mélancolie du désert me serre et me crispe, et mon âme vagabonde vers la France peut-être ensoleillée, où l'isolement ne pèse point, où le cœur se réchauffe d'affections ! Pour chasser le spleen je pars à pied tout seul dans la vallée. Quelques tentes sont, paraît-il, en aval de l'oued, et je vais vers elles, au hasard, curieux de tout ; ici les longues tiges de merkba inclinées ont tracé dans le sable des demi-cercles sous le balancement régulier des vents dominants ; là de petits lézards gris me regardent en se soulevant en cadence sur les pattes de devant et s'enfuient soudain ; quelques gros insectes noirs gravissent péniblement les petits ressauts du sable et roulent parmi les arabesques légères que leur passage a gravé sur la surface polie ; plus loin des cailles s'envolent bruyamment et tournent en cercle en piaillant à tue-tête. Mais les grands tamaris sont sans harmonie, les oiseaux sans poésie et sans

(1) On dit : un Afar'is, des Ifor'as.

gaieté, l'âme demeure sans joie en l'absence du soleil qui seul vivifie et anime le grand désert.

Vers une heure de l'après-midi, nous sommes partis ; le sentier qu'indique Chernach, longe sur les crêtes un petit oued si encaissé que le passage est impossible par la vallée. Les collines rocheuses et les ravines abruptes se succèdent, et la caravane des méharistes d'abord, puis des chameaux de bât s'allonge de crête en crête, en file indienne, en espaçant les distances. Des arêtes que gravit la tête de la colonne, on voit en arrière le long serpent des bêtes traverser la première ravine ; quelques hommes un instant se profilent dans le ciel sur l'arête suivante et plus en arrière, sur la pente descendante lointaine, la queue s'étire et se prolonge.

L'ombre déjà s'est faite plus dense dans les bas-fonds quand nous atteignons l'oued In-Tibourar. Toute la vallée large et sableuse est garnie d'énormes bouquets de « chih » (1) dont les fleurs jaunes en grappes dorent les touffes arrondies. Une odeur violente et balsamique monte des branches frôlées et vers l'aval au loin, l'oued plus étroit entre les rochers épais, semble d'or liquide dans le rouge vif du ciel.

Vers le pâturage opulent, les méhara se hâtent malgré les entraves ; pendant ce temps nous avons dressé les tentes. Sous l'abri plus large du capitaine Dinaux, nous nous sommes tous groupés et durant l'attente du dîner, le P. de Foucaud lit à haute voix le récit touareg du combat de Tit ou quelques légendes curieuses. Etendus sur les tapis de laine rouge et jaune, nous laissons nos esprits suivre le fil du récit poétique ; la pluie dehors tombe à grosses gouttes et claque sur le toit léger. De plus en plus violente, elle s'irrite en rafales prolongées et crépite chassée par le vent.

Sous la bâche, mon lit et celui du capitaine Arnaud ont été dressés côte à côte ; pressés contre les bagages mal protégés, Yahia et Larbi se sont étendus et près d'eux des Chamba se sont fait un gîte inefficace. Les autres stoïquement se sont couchés dans le sable qui ruisselle et sur les burnous vite traversés s'en-

(1) Chih : sorte d'absinthe odorante.

dorment insouciant de la pluie qui les imprègne et du froid qui les transit.

1er avril.

Toute la nuit la rafale s'est déchaînée ; au matin la pluie fait rage encore. Bien que la bâche et l'abri des caisses nous aient protégés des gouttes chassées par le vent, les lits et les burnous sont tout imprégnés de l'humidité de la nuit et les gandourah de laine sont dures et raidies. Mais les pauvres Chamba, couchés sans refuge en plein air, sont détrempés et ruisselants ; les armes sont toutes rouges et les étoffes fripées ont des allures lamentables.

Au grand jour enfin, l'ouragan se calme et le soleil indécis et pâle perce peu à peu le voile d'humidité qui entoure la terre. Le séchage des vêtements nécessitera toute la matinée au moins et le départ est remis à l'après-midi.

Ce sont toujours quelques instants de gagnés pour ma documentation sur les Ifor'as et pendant deux heures, avec le secours du P. de Foucauld je hâte le travail intéressant dont je voudrais, avant l'arrivée à Endid, avoir achevé le canevas d'ensemble.

La direction que Chernach va nous faire suivre, pique droit sur une haute montagne, le mont Eguelé. L'oued In-Tibourar vers l'aval en longe les derniers contreforts. Quand notre détachement chemine au pied des rochers éboulés du massif, le capitaine Arnaud, suivi de son ordonnance, part à l'assaut des cîmes griseuses parmi les blocs encore humide qui réflètent le ciel gris.

Le départ a été trop tardif pour que l'étape soit fort longue. Après une heure et demie de marche, nous campons dans un élargissement de l'oued, au milieu des touffes de « chih » en fleur et des bouquet d'askaf (1). Près du camp se dressent quelques pitons rocheux couverts d'inscriptions en tifinar (2) et de dessins rupestres.

(1) Askaf : plante grasse et salée.
(2) Tifinar : nom de l'écriture touareg.





1. Moussa-ag-Amastan amenoukal des Kel-Ahaggar (au milieu).
Boukhelil et Khedidi.
2. Fantasia de guerriers Kel-Ahaggar.



Les nuages peu à peu s'écartent et découvrent le ciel bleu. Sous la tente étroite où mon lit voisine avec celui du capitaine Arnaud, je copie l'itinéraire et classe les plantes récoltées. Les étoiles une à une s'allument dans le ciel, et le vent calmé apporte les parfums lourds des « chih » en fleurs imbibés d'eau. Groupés en cercle nous dînons en plein air. Le cuisinier a mêlé au café quelques grains de « chih » qui donnent un arôme piquant et pimenté que je trouve exécrable ; il assure avec fierté que les Arabes apprécient ce breuvage et que tous les Chamba déjà ont fait une provision de feuilles pour le reste du voyage.

2 avril.

Le jour se lève très pur et très limpide ; les horizons successifs s'étagent jusqu'aux lointains extrêmes dans la lumière claire et blanche ; l'air est frais et léger et tout chargé des effluves des végétations humides. Toujours, au lendemain des pluies, l'atmosphère matinale est d'une transparence et d'une ténuité merveilleuse.

Au loin, devant nous, se dresse l'énorme piton de Taourirt aux flancs à pic. Sa haute structure dépasse comme un dôme le fouillis des massifs plus bas. Pour l'atteindre, nous défilons lentement au milieu des petites crêtes isolées et des gros blocs de pierre noire aux formes pittoresques et monstrueuses. Dans le ciel uniformément bleu, le soleil à nouveau illumine les arêtes et les dépressions de sable et la nature tout entière est redevenue riante et féerique.

Au pied même du massif de Taourirt, nous déjeunons dans le fond d'un oued sec sous quelques branchages dépouillés ; de petits réservoirs naturels, à la surface des roches horizontales, nous ont permis de remplacer par une eau savoureuse le liquide malodorant et goudronneux des outres et les méhara s'arrêtent aux trous d'eau et boivent longuement, en s'esbrouant avec délices.

Le capitaine Arnaud, à nouveau, est parti pitonner dans la montagne de Taourirt ; nous le suivons longtemps des yeux, au milieu des blocs plus élevés, infiniment petit sur le flanc de l'énorme géant. Moins ambitieux, je demeure fidèle au sentier

qui s'incurve à travers les rochers coupés d'oued qui descendent de la montagne.

Soudain nous sommes au col ; Chernach parti au petit trot s'y est campé d'avance et nous appelle à grands cris ; il frappe ses mains en cadence, et quand nous sommes arrivés auprès de lui, il nous montre du doigt les montagnes lointaines et dit ce seul mot : « Koudia ! »

La grande Koudia du Ahaggar ! Tout entière elle se découvre devant nous, infiniment lointaine encore, et toute estompée par la brume ! Hélas à plus de cent kilomètres et vue du haut de ce piédestal presque égal qu'est le Taourirt, elle ne m'a pas produit l'effet saisissant que j'attendais. J'avais cru devoir découvrir une montagne géante, formidablement surélevée et dominant de sa masse toutes les chaînes adjacentes. Au lieu de cela la Koudia est toute basse, formant à peine un renflement sur la ligne uniforme des massifs rocheux, et moins majestueuse, moins lumineuse, que le piédestal d'où nous la contemplons pour la première fois. Voici bien, là-bas, la coupole épaisse du Tabat et l'aiguille invraisemblable du géant de la Koudia, du mont Ilaniane inviolable !

Depuis longtemps, au nord comme au sud du désert, j'avais entendu vanter la Koudia du Ahaggar ! Mon imagination s'en était fait une idée autrement imposante et cette fois encore, je suis quelque peu désillusionné et déçu.

Au camp de l'oued Taharaq, par la nuit tombée, nous attendons le capitaine Arnaud. De son excursion dans la montagne de Taourirt, il n'est point encore revenu et l'obscurité va rendre sa marche difficile et peut-être impossible. Par la nuit je lance quelques fusées multicolores d'appel ; bientôt ses coups de fusils nous répondent et son arrivée tardive calme les inquiétudes d'un retard prolongé.

Demain matin nous partirons en pleine nuit pour être de bonne heure au centre de culture, à l'arrem d'In-Amjel.

3 avrii.

Par la nuit encore profonde, nous sommes partis au milieu des terrains rocailleux, semés de cailloux noirs qui roulent sous

les pas et parmi les gros blocs arrondis ou découpés en chandelles. La lueur diffuse des étoiles exagère les formes des roches voisines et trop faible, laisse invisible les arêtes plus lointaines, à tel point que nous cheminons comme sur la crête d'un vieux rempart en ruine qu'entoureraient de chaque côté le vide et l'infini.

Bientôt l'aube se lève, puis le soleil, qui peu à peu s'échauffe; il est onze heures déjà quand nous entrons dans l'oued In-Amjel. C'est une belle artère de sable, large et peu encaissée, où les gros bouquets de tamaris surélevés se pressent, ne laissant entre eux que d'étroits chenaux. Quelques Touareg à méhari y laissent divaguer leurs troupeaux de chèvres et s'avancent vers nous; pendant ce temps, Chernach, au trot est parti vers le village.

Enfin nous voici à In-Amjel même : au milieu de l'oued, adossées à des rochers, quelques huttes de paille, de construction grossière, s'élèvent au milieu de petites clairières que les jeunes chevreaux ont dévasté. Des abris de paille, plus sommaires encore et quelques haies d'épines en sont les dépendances et les parcs. Quelques tamaris privés de leurs branches basses se dressent çà et là ; les chiens accroupis sur les pattes de devant aboient en sourdine au passage des méhara et quelques fumées montent, légères, à travers les herbages des toitures.

Chernach cependant a rassemblé tous les cultivateurs de l'endroit ; tant bien que mal il les a alignés derrière lui, et nouveau chef d'armée tout imbu de son importance, il s'avance à leur tête, le fusil en bandoulière. Pour la circonstance il a pris en main une vieille lance de bois sur laquelle il s'appuie en des poses héroïques et ses soldats arabes disparates et en loques, lui obéissent, à lui nègre et ancien esclave. Devant la bande comique, nous défilons jusque vers un tamaris immense, qui déploie horizontalement ses branches touffues. Du camp, dressé là, nous surplombons toute la dépression de l'oued où s'étendent formant un immense bassin rectangulaire, les terrains de culture de l'arrem. Mais les champs à cette époque sont stériles et le fond du vallon entre ses berges parallèles de rochers n'est empli que de fourrés de « berdi » verts où quelques chameaux indolents paissent à l'aventure.

Nous causons encore, après le repas achevé, quand les sentinelles annonçent l'arrivée d'un petit groupe de Touareg. Au loin, parmi les tamaris, ils s'en viennent, trois méharistes montés sur des « naga » (1) blanches, au petit trot, d'une allure mesurée et pompeuse, lance au poing? Les larges boucliers pendus battent en cadence au dossier des rahla (2); le vent léger fait flotter les amples gandourah à raies rouges ou vertes, mais ne dérange aucun pli des voiles de guinée luisante et empesée maintenus par les diadèmes d'étoffe. A quelques pas du carré tous trois ensemble ont arrêté leurs montures et les ont accroupés; les trois hommes s'avancent à pied vers nous, sans un geste, sans un mot et plantent dans le sable meuble, les lances de fer garnies de cuivre. C'est Baba-ag-Tamaklast, vieux bandit touareg razzieur et pilleur sans vergogne que l'âge et les circonstances, ces dernières surtout, ont réduit à se faire ermite et ses deux fils dont l'aîné est Si-Mokhammed-ould-Bâ ; en arrière suivent à pied et se hâtent tous les clients d'un si grand chef, parents, neveux, serviteurs.

Sous les branches du tamaris le capitaine Dinaux les a fait tous trois s'accroupir sur les tapis; leurs lourds épées ceignent, sous les amulettes, la poitrine en travers et leur suite s'est assise et forme un vaste demi-cercle. Impassibles tous attendent les paroles de bienvenue et de paix et ne montrent sous le « litam » (3) rabattu que les yeux étonnés et légèrement inquiets.

Dès les premières questions, la raideur voulue s'est enfuie. Les trois chefs écoutent et bavardent et sur le sable qu'ils ont lissé, ils tracent avec trois doigts les raies et les points souvent modifiés et effacés qui semblent aussi nécessaires à la logique des Touareg que le voile l'est à leur pudeur; car toute idée berbère se précise ainsi par un dessin sur le sable et la pensée semble avoir besoin pour s'exprimer de figurations puériles. Au fil de la conversation, les mines engoncées s'éclairent et les voiles de tête s'abaissent imperceptiblement : assez, cependant pour

(1) Naga : nom arabe de la femelle du méhari.
(2) Râhla : selle des méhara.
(3) Litam : voile de figure des Touareg.

que j'entrevoie la vieille figure ridée, mais énergique dans l'encadrement des favoris gris, du vieux Baba-ag-Tamaklast, et la physionomie profonde de Mokhammed-ould-Bâ. Celui-là peut avoir vingt ans ; et son allure est encore celle d'un éphèbe intimidé ; sous le voile presque noir et le diadème clair, je ne vois que la ligne des yeux et les tempes ; le teint est d'un bistre chaud et mât et les yeux tout noirs sont immenses, d'un velouté et d'une profondeur qui émeut. Nulle femme arabe encore ne m'avait montré ces yeux de gazelles qui me rappellent le souvenir des jeunes filles hindoues, dont le regard aussi est une caresse. Si-Mokhammed s'est aperçu de mon attention ; il en semble même flatté et volontiers se prête au portrait que j'en fais en quelques coups de pinceau. Mon œuvre sans doute lui semble admirable, car il est devenu tout souriant et très loquace tandis que la feuille du dessin passe entre les mains du cortège tout entier et que j'entends les exclamations étouffées : « Si-Mokham, Si-Mokham ! »

La glace en est tout à fait rompue et l'attention aux choses sérieuses est bien loin déjà. Les regards de nos trois visiteurs s'étonnent sur mille objets incompréhensibles, les porte-plumes, les lampes électriques, les couteaux ; il faut en expliquer l'usage et les étonnements se manifestent à grands renforts de larges poignées de main admiratives et de « La ilah il Allah » de stupéfaction. Les yeux se font suppliants et quémandeurs ; un refus cependant n'est point pour nos hôtes chose vexante et nos menus objets ne les tentent point plus qu'il ne sied.

Déjà l'heure s'avance : les trois méhara couchés et entravés lèvent leurs longs cous inquiets et hument la brise chargée des effluves des pâturages rafraîchis. Nos amis touareg comme de grands enfants enjoués, questionnent toujours, s'intéressent et rient, tour à tour incrédules et confiants. Sur un signe de l'interprète, ils se lèvent : les mines d'apparât reparaissent, mais imperceptiblement voilées de sympathie. Les adieux sont cérémonieux : voici quelques cadeaux, épingles, fil ou aiguilles pour Lalla, Zahora et les jolies filles des tentes et les trois méhara s'éloignent au petit trot, majestueux, dans les ombres tombées des crêtes tandis que les maîtres vont alignés, très souples et sans tourner la tête, d'une allure mesurée et pompeuse, lance au poing.

A In-Amjel, le capitaine Dinaux avait pensé demeurer quelques jours et déjà nous nous étions fait une joie d'excursions au travers de la Koudia, jusqu'au mont Ilamane même. Cependant cette année les pâturages du Ahaggar sont nuls; plus que nos désirs, ce sont les nécessités des méhara qui nous dirigent, et nous allons sans arrêt, filer vers Tit et l'Adr'ar' des Ifor'as plus favorisé et plus verdoyant.

Les pluies, longtemps espérées, avec nous sont venues et redoublent; au soir l'orage s'irrite et dans l'air sans vent les gouttes énormes tombent verticales et drues. Notre tente est terriblement étroite pour les quatre convives que nous sommes et sous l'abri hermétiquement clos, la température est lourde et angoissante.

4 avril.

Cette nuit encore, durant douze heures consécutives, la pluie ne s'est pas calmée; mais au matin, un vent frais a chassé les nuages et le soleil se lève radieux dans la petite brume légère des aurores humides. Autour de nous tout est trempé : les tentes, les caisses, les selles; les Chamba tant bien que mal se sont étendus sous l'abri précaire des tamaris, mais leurs vêtements encore sont ruisselants; nos pauvres méhara, toujours entravés dans le sable, ont des allures piteuses, avec leurs longs poils du cou et des épaules collés et noircis, et leurs yeux ont des regards navrés et suppliants.

Les premières heures sont employés au séchage des objets et les branches basses se couvrent d'une floraison spontanée de gandourah blanches et de couvertures colorées.

Enfin nous partons vers le sud; Chernach toujours marche devant la colonne et son bagage s'est encore accru d'un plat de cuivre qui résonne à chaque heurt. Après quelques passages rocheux, glissants et pénibles, nous atteignons de bonne heure, une large vallée découverte où poussent à foison les « asabaï » et le « drinn ».

Le temps est demeuré splendide; le soleil luit et réchauffe, mais l'horizon demeure voilé de brouillards que les rayons aspirent du sol détrempé. La Koudia, voisine cependant, demeure obstinément enclose et invisible.

Sur les rochers brûlants, les Chamba, dès l'arrêt, ont encore au soleil, étendu leurs burnous et les ceintures ; Larbi et Yahia vident les caisses au bois gondolé, et Embarek nettoie les marmites et les casseroles où le sable s'est incrusté. Son nettoyage est d'ailleurs curieux, et quel que soit l'objet, s'achève en trois temps réguliers : 1° coup de sa chemise donné dans l'objet ; 2° coup de doigt pour détacher le sable encore adhérent ; 3° souffle violent pour expulser les dernières poussières. Il lui semble qu'à ce triple procédé rien ne résiste, car l'objet en sort lisse sinon propre.

5 avril.

Le sentier qui mène vers Tit, suit sans cesse la bordure des contreforts rocheux derrière lesquels se cache la Koudia. Par toutes les brèches, la montagne centrale un instant apparaît : au nord l'Ilamane fusiforme, au sud une petite loggia de quartz jaune à l'extrémité des rochers à pic. Des oued élargis en descendent tout encombrés de tamaris puissants et se perdent dans l'ouest plus uni ou seules quelques crêtes isolées percent le manteau des sables.

Nous nous sommes arrêtés en face d'une brèche plus importante ; dans l'embrasure naturelle, la Koudia tout entière s'étale imposante et massive. L'air est très transparent et d'une fluidité admirable. Les derniers rayons du soleil nuancent de rose tendre les divers plans du massif et les montagnes plus voisines ; ils s'attachent aux roches du premier plan mêmes, accrochent à chaque aspérité les tonalités transparentes et les baignent dans l'atmosphère rose où les ombres sont violettes.

Ainsi sur l'écran du ciel qui en fond les détails, le Ahaggar se projette tout entier. D'ici on croirait quelque ville médiavale endormie, avec ses pignons pointus, ses clochetons étagés et la Koudia en est la cathédrale immense avec l'Ilamane pour flèche, le Tahat pour dôme et les milles aiguilles pour clochetons et gargouilles.

L'ombre qui monte des vallées enveloppe les contreforts prochains et la brèche immense, et longtemps la ville fantastique encore flamboie dans le ruissellement féerique de la lumière rose épandue à foison.

6 avril.

Par les oueds et les trouées bordées de collines rocheuses, nous atteignons enfin le petit village de Tit ; la vallée s'y est incurvée au long des rochers et le centre de la circonférence est marqué par un piton isolé où les gros blocs se chevauchent et s'escaladent. Quelques cases de joncs, d'autres plus opulentes en terre pétrie, surveillent les coins de cultures et les enclos que de longues « seguia » arrosent. L'ensemble peut avoir une vingtaine d'habitants et il ne semble pas au premier abord, que les cultures soient suffisantes pour les nourrir tous. L'atrophie de ces centres, que les cartes inscrivent en grosses lettres étonne même les regards prévenus.

Devant le piton de Tit nous nous sommes arrêtés et tandis qu'assis sur le sol auprès des rahla et des sacoches, nous attendons l'arrivée des bagages et des tentes ; des cases les plus proches, soudain Moussa-ag-Amastan, aménoukal (1) des Touareg Ahaggar, le vrai roi du Sahara s'avance vers nous. D'instinct je me suis levé pour l'arrivée du chef imposant que je devine au grand trot d'un méhari de prix, lance en main, bouclier battant, et tout hiératique dans les gaudourah opulentes, sous le diadème des Kel-Ahaggar.

Mais Moussa est à cheval, sur une petite bête étique et trottinante, dans le vulgaire burnous rouge à gland d'or des caïd du Tell et sans son voile a turban vert que surmonte un haïck bleu pâle, on l'eût pris pour le dernier des chefs d'un ksar septentrional ! Moussa-ag-Amastan ! A cinquante mètres de nous, Moussa retient sa monture et descend ; ses vêtements accentuent encore l'ampleur de ses formes et il marche en se dandinant, épais et lourd, les jambes écartées. Adieu le beau Touareg de mon rêve, sorte de colleone énergique de caractère, rude de traits, élégant de parures ! Combien était plus imposante l'arrivée en In-Amjel de Baba-ag-Tamaklast et de ses fils ! Nous avons à peine pénétré le Sahara, et déjà parmi la jeune génération, le panache des touareg n'est plus.

Puisque Moussa a perdu toute couleur locale, il m'en faut me

(1) Aménoukal : roi ou sultan en touareg.

consoler en songeant que toute la valeur de l'homme, le capitaine Dinaux l'assure, réside dans son esprit plus ouvert, dans son intelligence plus large, dans une loyauté et un tact remarquable, dans un jugement subtil et clairvoyant. A chacun de nous Moussa est venu tendre les mains, puis il s'assied sur le sable, les jambes repliées. Son plaisir de voir des Français ne semble nullement feint et ses yeux très noirs, mais qui tranchent peu sur la peau noire, s'illuminent et reflètent l'âme subtile. Le voile léger laisse deviner le nez busqué et les lèvres épaisses.

Vite j'ai pris mes pinceaux et mes feuilles et pendant que Moussa conte le rezzou de Reskou-ag-Yahia et l'expédition des Taïtoq, je croque sa silhouette et mon dessin cette fois encore fait sa joie et celle de ses suivants.

Le P. de Foucauld désireux de visiter son cloître de Tamenrasset doit demain pousser une pointe jusque-là et dans trois jours rejoindre à Endid le détachement au complet. Au dernier moment je me suis décidé à partir avec lui. Rapidement je prépare les observations à l'astrolabe du soir et les bagages du lendemain, heureux de cette randonnée supplémentaire auprès de la Koudia, et de cette occasion de vivre dans la société plus intime d'un homme dont les convictions imposent le respect et dont la science impose l'admiration.

7 avril

Le départ séparé s'organise lentement ; il est sept heures déjà quand notre petite caravane s'ébranle vers l'est ; outre le P. de Foucauld et moi, elle ne comprend que Chernach, Embarek, Bak-Ader et Yahia et ne compte que les animaux indispensables au transport des gens, des vivres et des instruments. En même temps que nous le capitaine Dinaux et le capitaine Arnaud partent avec le gros de l'escorte par la vallée de l'oued Tit jusque vers Endid.

Moussa-ag-Amastan, toujours à cheval et en burnous rouge a tenu à nous accompagner durant quelques kilomètres sur la route de Tamenrasset ; il converse en tamachèque avec le P. et apprenant de lui que je vais vers le Soudan et le Niger, il me fait dire : « Si tu vois plus tard de mes caravanes au fleuve,

traite les bien. Tu sais que nous avons tous fait la paix avec les Français et que moi je suis entièrement soumis au gouvernement ». Moussa, le fier Touareg, est définitivement déchu du piédestal où mon imagination l'avait élevé ; je veux de plus en plus croire à ses hautes qualités morales que le P. encore affirme ; mais elles remplacent mal la fierté et le prestige défunts.

A peine Moussa a-t-il tourné bride, que par le terrain de mamelons rocheux, débouche une petite caravane de guerriers Ahaggar ! Trois hommes voilés marchent en avant, sur leurs méhara, en ligne ; leurs gandourah sont brillantes et les lances et les boucliers les signalent comme des gens d'importance. Derrière eux viennent les suivants moins splendidement vêtus et moins bien harnachés. De loin ils ont reconnu le P. de Foucauld et s'avançent en pressant l'allure. Il y a là Boukhelil qui revient du pays des Ajjeurs où il participa au rezzou qui mit à mort le fameux chef de bande Reskou-ag-Yahia et Khedidi qui fut un des quatre survivants de l'expédition des Taïtoq dans le Seguiet-el-Hamra et dont la figure ridée et les yeux tirés témoignent encore des souffrances endurées. Ils ont mis pied à terre et nous entourent; tous sont de beaux hommes grands et maigres ; les yeux sont avenants et je ne découvre en eux nulle trace de sauvagerie. La poitrine est bombée de la masse énorme des amulettes de cuir et de longs cheveux bouclés, derrière le diadème d'étoffe, pendent jusqu'au cou.

Ils s'en vont à Tit rendre visite au capitaine Dinaux; la rencontre du P. de Foucauld semble les avoir emplis de joie et longtemps après nous avoir quittés, des crêtes où leurs silhouettes élevées se profilent, il nous adressent encore des gestes d'adieu et de sympathie.

Le sentier de Tamenrasset longe toute la bordure sud de la Koudia et nous défilons devant les alignements du Tahat, de l'Ilamane, des pitons qui se dressent comme des phares au-dessus de la plaine et des mamelons isolés séparés par des brèches, qui forment jusqu'aux montagnes les plus lointaines une série infinie d'arrière-plans insensiblement dégradés.

Aux dernières lueurs du jour, nous arrivons enfin à Tamen-

rasset. L'oued y creuse une vaste cuvette toute encombrée de verdure basse et s'adosse aux contreforts fantastiques des montagnes. Sur le ciel se détache, comme la plongée de quelque fortification gigantesque, la montagne d'Helias percée d'une brèche, œuvre de quelque Roland légendaire ; sur le fond clair de la Koudia se dressent symétriques les deux mornes coniques du pilon et du mortier et tout près la masse plus ample de la Montagne Rouge dont les ombres font saillir les nervures verticales. Derrière la falaise s'arrondit et entoure comme une couronne la dépression tout entière ; sur la muraille de granit clair, chaque inclinaison du soleil modifie les teintes délicates et en idéalise les roses et les violets à tel point que l'aspect de la Koudia change à chaque instant et que de Tamenrasset qu'elle surplombe, on ne se lasse pas de l'admirer.

Quelques cases de roseaux, demeures des cultivateurs du lieu, sont groupées près du lit de l'oued et face à face sur un petit mamelon caillouteux, le P. de Foucauld a dressé son ermitage. Ermitage modeste s'il en fut : une case de terre à toit de paille, étroite et longue en est la chapelle surmontée d'une croix ; à quelques mètres une hutte d'herbages si basse qu'on s'y tient à peine debout, sert à la fois de cellule et de cuisine. Quelques alignements de pierres sur le sol aride tracent les sentiers d'où les trop gros cailloux ont été rejetés. Cependant dans sa pauvreté et sa simplicité, cette retraite est si reposante et si recueillie, l'horizon de la koudia si majestueux et si changeant que la solitude n'y semble nullement morose et que la mélancolie en est absente.

8 avril.

Séjour à Tamenrasset. Nous avons mis en station le baromètre à mercure, arrivé en bon état; ses indications pourront désormais servir de repères aux reconnaissances futures.

Le P. de Foucauld tient, pendant mon séjour dans ses domaines, à me faire vivre de la vie touarègue et à me faire manger à la mode des habitants de la Koudia. Le déjeuner se compose de taraouaït, sorte de bouillie épaisse faite de lait aigri mélangé de farine indigène. Le goût en est aigrelet et les petites particules demeurées dures grattent la langue et la gorge. Mon estomac

se refuse de l'apprécier malgré mes efforts et malgré les incitations d'un appétit robuste.

Après la sieste, j'accompagne le P. jusqu'au village indigène. Les cases de roseaux y sont de la dernière sauvagerie, puantes et enfumées ; bien que les habitants en soient des cultivateurs libres, leur existence ne peut se comparer qu'à celle des bêtes et dans leurs tanières sales, ils vivent parmi les étoffes sales et les détritus, bestialement. Nous donnons quelques conseils médicaux pour des ulcères ou des plaies, quelques encouragements à des femmes prématurément vieillies, quelques cadeaux aux enfants malpropres et criards.

Le repas du soir est composé de farine, de lait aigri et de dattes pilées : intérieurement je crie famine et très tard le soir, après les observations et le travail, je m'étends, l'estomac vide dans la hutte de paillis et je regarde à travers le toit les étoiles innombrables, qui scintillent et dansent et se poursuivent, jusqu'à ce que le sommeil me soit venu.

Tamenr'asset, 9 avril.

Chernach qui nous a servi de guide jusqu'à Tamenr'asset, est parti ce matin vers les campements de Moussa. Pour le retour vers Endid, désormais Bak-Ader, mon informateur afar'is, sera notre guide.

Après une dernière lecture au baromètre à mercure mis en station, nous avons remuré l'ermitage du P. de Foucauld, remis en ordre les instruments et préparé le domaine pour un nouvel abandon de plusieurs mois.

Donc, après le repas de mets touareg, après les adieux aux cultivateurs assemblés, nous quittons à pied le village par les sentiers d'arrivée et nous cheminons dans les cailloux et par les pâturages, devisant tous deux, tandis qu'en arrière les méhara et les bagages suivent sous la conduite de Yahia et d'Embarek.

Notre rendez-vous à Endid est pour le 10 au soir ; et l'étape est longue sans être excessive. Le départ de ce soir n'a eu d'autre but que de gagner un peu et bientôt nous nous arrêtons, auprès de rochers couverts de dessins, en un beau pâturage d'une herbe fine où les méhara sont lâchés.

Devant notre camp, la Koudia vue pour la dernière fois se développe tout entière, imposante et toute colorée d'un violet profond. Les ravines et les brèches, longues nervures verticales de la falaise, s'emplissent d'ombre fauve tandis que le soleil illumine les arêtes saillantes et l'on dirait un buffet d'orgues gigantesque aux tuyaux luisants. En arrière des élévations occidentales, le soleil lentement disparaît et peu à peu l'ombre monte au flanc des montagnes dont les pieds deviennent d'un violet brun foncé. Les sommets encore restent embrasés et flamboient ; lentement les plus bas, puis les autres, s'éteignent un à un sous le voile d'amétyste qui les envahit. Bientôt seul le sommet en aiguille de l'Ilamane géant est en feu dans le ciel assombri, au-dessus des premiers plans embrumés ; comme un phare dans le crépuscule, il illumine un instant l'ombre croissante d'un reflet d'or et meurt à son tour en un dernier éclat de feu. Jamais l'horizon n'a été plus profond et plus diaphane et l'embrasement de la Koudia jamais n'a été plus sublime.

Les étoiles s'allument innombrables dans le ciel profond et leur clarté est si vive qu'il est possible de dîner sans lumière. Toutefois contre le froid de la nuit nous avons fait allumer un grand feu de brindilles et le P. de Foucauld et moi, nous nous étendons sur les burnous, la figure à la flamme qui éclaire par intermittence. Les mébara paissent au loin, nos hommes sont auprès d'eux ; pas un souffle de vent n'agite les longues tiges de merkba sec et nous demeurons en silence, savourant l'heure présente, et jouissant de l'exquise sensation de la solitude dans l'infini du désert vide et sous l'infini du firmament constellé.

Je me suis écarté du camp pour respirer au sommet des rochers, le vent frais de la nuit. L'horizon tout autour de moi demeure à peine marqué d'une ligne plus claire et l'isolement est si impressionnant dans l'ombre d'où ne saille aucun repère qu'une crainte légère voltige autour de moi et que le silence dramatique m'oppresse. Et j'ai l'impression d'une délivrance quand à nouveau j'aperçois au loin, pâlote et tremblottante, la petite flamme de bon augure qui palpite parmi les brindilles de bois sec.

10 avril.

Bak-Ader s'était vanté trop tôt de connaître la route directe de Tameur'asset à Endid ; il a repris le chemin de Tit, suivi il y a trois jours, et ce n'est qu'en arrivant auprès du piton de « El-Noç » mi-distance d'Iférouane à El-Aoulef, qu'il se décide à quitter la piste ancienne pour pénétrer dans les ravins abrupts et les fissures caillouteuses et couper au court. Dans la direction qu'il désigne, le sentier est absent, et nous allons dans les éboulis et les pierres, par les pentes inclinées où parfois le passage possible ne se découvre qu'après de longues recherches. Les méhara et les chameaux de bât renaclent et buttent, et moi-même, sur « Koudia » hésitant, je m'inquiète par moments, las de l'attention constante.

En un petit oued à fond de sable, très étroit entre les rochers, nous nous arrêtons pour manger, à l'abri d'arbustes presque dépouillés, le « sfouf » (1) et les galettes de farine touarègue. Notre repas est singulièrement spartiate, et cependant en face de nous sur la roche ensoleillée un lézard bleu à tête jaune nous surveille et se soulève sur ses pattes antérieures, gourmand peut-être des bribes tombées ; un petit oiseau vert cendré, pas du tout farouche sautille dans le sable et s'envole avec les miettes audacieusement ramassées.

Bientôt heureusement, nous rejoignons le cours de l'oued Tit, large et tout encombré de tamaris élevés. Quelques cultures en des enclos de branchages sur les deux berges de la rivière, une grande rigole desséchée qui traverse la vallée, quelques cases enfin éparses et basses marquent le centre de Tinamensart qui fut, à dire d'histoire, la patrie de mon méhari « Koudia ». Au delà l'oued Tit serpente parmi les mamelons peu élevés, toujours large et verdoyant et nous suivons en poussant les bêtes, le chemin monotone qu'il a tracé et garni de sable meuble.

Le crépuscule est tombé lorsque notre petite caravane atteint enfin le camp où toute la reconnaissance du Tidikelt est groupée. Il est installé sur le bec extrême du confluent de l'oued Tit et de l'oued Outoul, au milieu des cailloux noirs sur le fond desquels,

(1) Sfouf : dattes pilées et séchées.

malgré l'ombre, les toitures des tentes se détachent en clair.

Dès longtemps, les sentinelles chamba nous ont signalés ; le lieutenant Sigonney, parti d'In Salah dix jours avant nous et rejoint ici même, s'avance vers nous avec Bent-Messis, l'interprète touareg, et nous souhaite la bienvenue. Bien qu'un peu jaloux d'une barbe plus fluviale, je suis ravi d'avoir trouvé un camarade charmant dont le P. de Foucauld m'a maintes fois fait l'éloge et que je considère par suite déjà comme un ami. Ensemble nous gagnons les tentes où le capitaine Dinaux et le capitaine Arnaud sont installés depuis l'avant-veille.

Les nouvelles que chacun apporte, les récits des jours de notre séparation sont bientôt écourtés par le repas plus européen et plus substantiel, et dont je me réjouis sans aucun regret de la cuisine targui, des aouzzaq (1) et des taraouaït (2).

Le groupe des soixante-dix Chamba de la reconnaissance est campé autour des tentes ; de grands feux de paille éclairent par moment les hommes qui se mêlent et s'interpellent et rendent plus obscure la nuit qui entoure le carré.

Ce soir des réjouissances ont lieu et bientôt le bal va débuter. Quelques Chamba se sont costumés en almées, avec un long voile masquant la tête et des culottes amplement bouffantes : leur arrivée est l'occasion des rires et des clameurs universels. Le chœur, sans instrument, s'est rangé en cercle autour des feux et frappe des mains en cadence tandis qu'une petite flûte, une rheïta, prélude et lance ses notes grêles. Et les danses commencent bouffonnes et crues, mêlées d'éclats de rire et de lazzis. Plus comique encore est ce vieillard appuyé sur sa canne et dont l'âge sans doute a incurvé les jambes chaussées de bas rouges! L'âge cependant lui a conservé l'agilité et l'amour des pitreries, car il interrompt les évolutions, entraîne de force les almées et frappe sur le sol de grands coups de son bâton ! Il s'anime tant que ses bas se dénouent et redeviennent, ô prodige, les ceintures de flanelle rouge d'uniforme. Les rires redoublent, les battements de mains se précipitent et les hommes et les almées tournoient

(1) Aouzzaq : farine de graminées indigènes.
(2) Taraouaït : bouillie faite de lait aigri et d'aouzzaq.

dans la clarté des grands feux qui portent des ombres grotesques et n'illuminent qu'une des faces des danseurs.

Au loin la nuit est radieuse et la température très douce ; au pied des tamaris l'ombre est profonde et les clameurs lointaines d'une joie exubérante viennent jusqu'à moi qui sous le feuillage suis venu chercher mélancoliquement la solitude et le calme aussi pour les observations des astres.

Endid, 11 avril.

L'oasis d'Endid est située dans l'oued Outoul à quelques centaines de mètres en amont du camp. Adossée à un monticule rocheux de larges dalles grises, elle compte tout au plus une vingtaine de palmiers dispersés ; de vieux troncs de tamaris noircis et calcinés, gisent épars sur le sol parmi le fouillis des herbages secs aux larges feuilles claires.

De bonne heure, tandis que Moussa-ag-Amastan, Boukhelil et Khédidi viennent palabrer au camp, je vais seul dessiner et peindre dans le lit de l'oued. La lumière est très vive, la température est douce et l'ombre des tamaris, toute parsemée de points de soleil, est d'une fraîcheur exquise.

Sous la tente échauffée la sieste d'abord, puis le travail d'étude des Ifor'as sont pénibles; nonchalamment j'attends le soir. Et nous examinons, avec la lunette d'occultation, Jupiter énorme et Mars qui cheminent lentement dans le ciel, plus éclatants que la foule des étoiles scintillantes.

Bent-Messis, l'interprète touareg, a obtenu de Khédidi le récit de son expédition dans le Seguiet-el-Hamra. A son tour il nous conte la fantastique épopée : « Ils furent quarante, tant Kel-Ahaggar que Taïtoq, qui sous le commandement d'Aziouel partirent pour le Sahel. Il y avait Akhmed ag-Ouankila, Tacha-ag-Seghada frère d'Aziouel, Rali-ag-Badjeloul fils du chef des Kel-Ahnet, Khédidi-ag-Khaffi des Kel-Rela, Douka-ag-Bagheli des Irreganaten et vingt-quatre autres encore. Ne pouvant razzier les tribus du Niger ou des Oasis, ils avaient décidé de piller les Reguibat dont les tentes sont au delà de Taodéni, plus loin que l'erg Chech et que l'Iguidi, presqu'aux rives de l'Océan. Au passage, Abidin-el-Kounti leur fournit un guide ; mais ils se







1. Retour de Tamenrasset. Le P. de F.
2. L'oasis de Endid (Ahaggar).
3. Autre vue de l'oasis de Endid.

contentèrent de regarder de loin le « ksar » de Taodéni pour éviter que leur marche ne soit éventée et leurs intentions dévoilées. A quatre étapes au nord-ouest, le puits de El-Ksaïb est perdu parmi les dunes ; en vain d'arête en arête le guide cherche les repères et s'efforce de reconnaître les abreuvoirs. Malgré trois jours de recherches, El-Ksaïb demeure introuvable et les quarante, presque sans eau, décident cependant de reprendre la marche vers le nord. Heureusement, durant la nuit, un ouragan s'abat sur le désert et les pluies emplissent un lagon où les coureurs des sables renouvellent les provisions des outres et abreuvent leurs « méhara ». Pendant seize jours ils marchent droit devant eux, d'horizon en horizon, les yeux toujours fixés dans la même direction ; et le seizième jour ils furent dans le pays des Reguibat, en une région mamelonnée de terrains noirs où les oued sont tapissés de « damrann », d' « askaf » et de gommiers. Deux pasteurs ont été fait prisonniers : un de la fraction des Reguibat, l'autre de celle des Kenakat. Le premier est tué parce qu'il est inutile et le deuxième sous menace de mort conduit la petite troupe vers les tentes les plus voisines.

Les Kel-Ahaggar et les Taïtoq ont quitté Taodéni depuis vingt-deux jours quand ils atteignent le pays de Djemmour (Zemmour ?) où sont des campements qui paraissent de petite importance. Déjà ils ont brûlé des tentes et razzié des troupeaux. Mais l'alarme s'est répandue par le pays et les Reguibat s'avancent à l'attaque des envahisseurs ; ils sont cinq à cheval, quelques-uns à méhari et plus de cent à pied. Les Touareg combattirent vaillamment. Azíouel eut son méhari traversé ; froidement il met pied à terre, desselle sa monture étendue sur le sol et saute en croupe derrière un des fidèles ; une balle l'y atteint en plein dos et l'étend sur le sable. Le guide est tué ; Akhmed-ag-Ouankila est tué ; Salkhou est tué ; Hamadi-ag-el-Habib est tué. Le détachement hâtivement bat en retraite en abandonnant ses prises. Le soir il y a onze tués ; il ne reste que dix-huit « méhara » dont quatre seulement sans blessures ; plus de vivres, plus de guide, seulement deux jours d'eau.

Repoussée dans les dédales de l'Iguidi, la colonne en retraite marche dans une direction parallèle à la route d'aller ; elle va,

ignorant le pays, vivant de la chair des « méhara » tombés, s'approvisionnant de la viande de deux antilopes tuées. La soif est ardente, mais les Touareg se rationnent et souffrent en silence.

Quatorze jours après le combat, le détachement par grand hasard, a découvert un puits. C'est El-Ksaïb à trois jours de Taodéni, vainement recherché à l'aller; mais la troupe, privée de guide, ignore que c'est El-Ksaïb et demeure perdue dans le désert infini.

Au lieu de prendre la direction heureuse de l'est, elle s'infléchit au sud et pénètre dans le Meraïa terrible et dans le Djouf inexorable. Cinq jours après avoir quitté El-Ksaïb, l'eau manque à nouveau totalement et les vivres sont épuisés. Il reste vingt-neuf survivants et cinq « méhara ». Ces cinq bêtes, c'est peut-être pour quatre ou cinq hommes le salut; vingt-neuf sont de trop. Tacha-ag-Seghada avec les Taïtoq veut marcher plus au sud; Khédidi-ag-Khaffi veut prendre la route de l'est. Alors en plein désert, près de mourir, les hommes se battent sauvagement.

Tacha, Khandoudi, Elfensi-ag-Aoual, d'autres encore et un seul méhari s'enfuient vers le sud et vont se perdre dans les dunes d'Akela. Khédidi et ses suivants conservent quatre animaux et reprennent la route de l'est.

Après quatre jours encore le détachement de Khédidi abandonne cinq hommes qui ne peuvent suivre; le cinquième jour, il coupe enfin le sentier de Taodéni à Araouan.

Il reste neuf hommes : Afregad tombe, Bouketta tombe, Adjadj tombe, Ibdi-ag-Sidi tombe, Amghi-ag-Oughar tombe. Le sixième jour ils ne sont plus que quatre qui atteignent Araouan.

Le vieil Arouatta, chef de la ville, a de suite envoyé des Bérabiches et des chameaux à la recherche des derniers survivants; trois sont retrouvés encore en vie; mais sitôt qu'ils ont bu, ils meurent.

Khédidi-ag-Khaffi, Douka-ag-Bagheli, Iknessi-ag-Chekri, Khalifa-ag-Mahoua ont mis trente jours après le combat de Zemmour pour atteindre Araouan. Durant ce temps, ils n'ont bu

d'eau que cinq jours : deux jours au Zemmour, trois jours à El-Ksaïb. »

Endid, 12 avril.

Sous la tente du capitaine Dinaux, véritable salon décoré de tapis de Timmimoun et d'étoffes claires, Moussa-ag-Amastan et ses suivants tout le jour encore palabrent. De graves nouvelles viennent d'arriver de l'est, et un parti d'Ajjeurs pillards serait, le bruit en court, sur la route même du Ahaggar. Si la nouvelle étaient confirmée, il nous faudrait sans doute demeurer dans le pays, prêts à toutes éventualités ; mais les nouvelles au Sahara sont si fantaisistes et si trompeuses qu'il semble inutile de modifier l'itinéraire fixé sur de simples racontars d'origine incertaine.

Donc, à moins d'imprévu, nous repartons demain pour Silet.

Yahia, mon fidèle ordonnance me quitte. Il fait partie de l'escouade qui doit retourner à In-Salah. Je l'ai remplacé par Jeffar, un petit Chambi tout fluet, imberbe, aux allures féminines. Tout au plus il peut avoir seize ans et c'est cependant déjà un vieux serviteur avec quatre ans de service et un brave qui a fait ses preuves. Le P. de Foucauld me l'a chaudement recommandé et tout de suite il se montre empressé et adroit, sans être obséquieux comme l'était un peu Yahia. D'ailleurs il ne manque pas d'esprit et quand moi-même ou d'autres, rions un peu de sa trop grande jeunesse et de la candeur qu'elle nous laisse supposer, il se défend chaleureusement avec une confusion tout à fait comique.

Larbi le dirige au milieu des caisses éparses, lui découvre les secrets des bagages, très fier de son importance. Jeffar écoute un peu moqueur, les inductions de Larbi et plus subtil, songe qu'Allah sans doute a posé en loi générale, par lui-même aujourd'hui subie, que toujours l'autorité et particulièrement celle que Larbi s'arroge, vient de l'ancienneté plus que de l'intelligence.

Au soir cependant il paraît évident que l'intelligence a repris tous ses droits.

L'idée m'est venue, après le repas, à la nuit tombée, d'aller

visiter Moussa et ses compagnons, campés dans l'oued, sous les tamaris. Quelques feux sont épars dans l'obscurité et nous serviront de repères. J'ai entraîné le lieutenant Sigonney et tous deux nous partons seuls, sans armes.

Moussa, Boukhelil, Khédidi autour d'un brasier presque éteint, déjà sont étendus sur le sable sec et paraissent dormir; la clarté rouge du foyer illumine par instants les lances piquées en terre, les burnous dont ils sont enveloppés et les premières branches étendues des tamaris.

Leur méfiance instinctive cependant les éveille; tous trois d'un seul coup se sont dressés et dès qu'ils nous ont reconnu nous accueillent avec empressement. De larges poignées de main s'échangent et nous nous accroupissons auprès de nos hôtes qui semblent charmés de notre visite. C'en est fait des mines d'apparat et des burnous rouges hideux; Moussa et ses compagnons ont le voile presque levé; affables ils nous reçoivent familièrement et répètent des « c'est la noce » du plus haut comique que Bent-Messis leur a seriné tout le jour. Moussa avec sa large figure noire est plein de confiance et de bonhommie; dans son véritable costume indigène, il a repris grand air et son embonpoint même ne semble plus ridicule. Ma lanterne électrique le surprend, phénomène incompréhensible; pour ne pas demeurer en reste, il me présente ses armes : il y a là des revolvers bien entretenus et surtout un Mauser automatique, don de M. Gauthier, qui l'enchante et l'enthousiasme. Il ne résiste pas au plaisir de ceindre ses cartouchières, d'y enfoncer les revolvers, et véritable arsenal vivant, il mime, Mauser au poing, un combat héroïque et s'excite en poussant des cris de guerre.

Khédidi qui revient du Zemmour et du rezzou des Taïtoq contre les Reguibat, me fait peine ; grand et maigre, il a les traits accentués et tirés et la souffrance l'a marqué terriblement. Son teint est bilieux et sa volonté seule redresse ses épaules qui déjà se voûtent.

Boukhelil aussi est grand et mince, mais la figure est fraîche et avenante ; le teint est clair et les grands yeux noirs me rappellent les yeux de Mokhammed-ould-Bâ ; il semble encore étonné et peu confiant. Lui aussi nous montre un petit revolver

de poche qu'il cache tout entier dans ses doigts et explique comment avec cette arme, il est possible de tuer son adversaire en semblant lui tendre la main. Cette main qu'il avance, ce disant, est fine et fluette comme une main de jeune fille ; à peine j'oserais la serrer entre mes doigts et Boukhelil est déjà un guerrier réputé parmi les Kel-Ahaggar.

Quelques-uns des suivants des chefs se sont rapprochés et font cercle ; des branches sèches de tamaris raniment les foyers presque éteints ; la flamme haussée éclaire ce groupe curieux des chefs Kel-Ahaggar assis fraternellement avec des Français et devisant dans la nuit douce et limpide. Sans doute la conversation demeure primitive faute d'interprète ; mais mes quelques mots de tamachèque et d'arabe suppléent aux gestes parfois insuffisants et je comprends très bien les pensées de Moussa.

Ma visite au camp des chefs touareg m'a ravi, car je les ai vus sans façon, un peu enfant, comme ils le sont, mais bien dans leur cadre et dans leur couleur. Sigonney aussi est ravi. Ce soir nous avons senti vibrer l'âme de ce peuple touareg, primitif, mais sentimental et impressionnable.

13 avril.

Aujourd'hui grande séparation ; définitive pour Moussa-Boukhelil et Khedidi qui partent en guerre vers le pays des Ajjeurs, tout heureux de l'autorisation obtenue ; définitive aussi pour Yahia qui remonte vers In-Salah avec son escouade de huit Chamba ; très courte pour le capitaine Dinaux et nous autres qui, par deux routes différentes, gagnerons ce soir même un rendez-vous dans les montagnes.

Avec le capitaine Arnaud et Sigonney, nous avons pris la route de l'oued Tit pour visiter au passage le village et les cultures d'Abalessa. Ce centre (le mot village me semble tout à fait impropre, car, ici je n'ai nullement l'impression d'un village) s'étend au long de la vallée sur plusieurs kilomètres ; de-ci de-là, quelques champs dans des haies d'épines, quelques cases isolées, de terre ou de paille tressée, s'espacent et se remarqueraient à peine pour un voyageur non prévenu.

Ba-Hammou, secrétaire ou khodja de Moussa, c'est-à-dire son

interprète et son traducteur arabe, s'est construit dans le lit même de l'oued Tit une vaste demeure circulaire en paillis habilement ouvragé. Il nous attend sur le seuil au passage et insiste pour que nous honorions ses pénates d'un arrêt. Puisque le cérémonial ainsi l'exige, nous entrons tous dans la case et d'instinct, tant l'aspect des taudis vus précédemment m'a déformé le goût, j'admire la construction plus soignée et l'aération et la hauteur du toit. Ba-Hammou, érudit arabe, exhibe avec fierté ses livres, des Corans plus ou moins anciens et tachés au contact séculaire des doigts, d'autres Corans encore, d'autres encore, dons du colonel Laperrine, dorés sur tranche s'il vous plaît et tout flambant dans les reliures de molesquine rouge! Je constate que la bibliothèque ne contient guère que des Corans de tous formats ; cependant Ba-Hammou à la réputation de connaître mille secrets de l'histoire antique du pays. Ba-Hammou veut être aussi généreux ; il offre le thé, denrée luxueuse pour le Ahaggar : Sigonney reçoit en cadeau un curieux mors de cuivre ciselé, et je me vois gratifié d'une très vieille tasoufra (1) dont le cuir usé tient l'eau très fraîche, Ba-Hammou me l'assure, mais qui présentement renferme un horrible mélange de dattes pilées et de morceaux durcis de tikamarine, ces aigrelets petits fromages de lait de chèvres. Je remercie vivement mon hôte de son présent ; une tasoufra d'autant plus précieuse qu'elle est plus vieille, est toujours, lorsqu'elle est bonne, difficile à trouver ; alors elle tient l'eau d'une fraîcheur remarquable et la peau fine de gazelle ne communique aucun gout nauséabond ; je suis plus heureux de ma vieille tasoufra fripée et noircie que je ne pourrais le dire.

Les cultures importantes de Abalessa sont au sud de ce centre, près de l'étranglement de la vallée par une arête rocheuse transversale De très profondes canalisations coupent l'oued, passage périlleux pour les méhara craintifs, et conduisent l'eau limpide jusqu'en des champs étendus, si vastes même qu'ils emplissent la dépression. Quelques puits curieux, à traction,

(1) Tasoufra : outre en peau fine de gazelle, servant au transport du lait ou de l'eau.

montés sur des échafaudages de bois, crissent à longueur de jour et les épis de blés sont lourds et pesants, prometteurs d'une récolte abondante. Les villageois affairés surveillent l'arrosage, défoncent le sol, ou poussent les animaux de bât; une animation réelle règne au milieu des moissons et de tout le désert. Abalessa est l'unique centre de culture où j'ai vu réellement des cultivateurs et des cultures.

Le rendez-vous du capitaine Dinaux est au milieu des monticules isolés et ce n'est qu'après force reconnaissances que nous découvrons enfin le camp sur la pente d'un mamelon.

En avant une vaste plaine unie s'étend coupée de lignes basses d'arbrisseaux qui sont la trace des oued asséchés. Là les gazelles abondent, mais à peine Sigonney et moi sommes nous partis en chasse que les bêtes craintives s'enfuient dans les rochers où nous les poursuivons péniblement et vainement. Les Chamba ont été plus heureux et ramènent six victimes.

14 avril.

Le terrain est devenu volcanique; les traces des anciens cratères de l'époque quaternaire sont visibles à toutes les montagnes et sur le sol même les laves et les pierres ponces roulent aux pas des méhara. Le capitaine Arnaud a trouvé une corne de mouflon encastrée dans les détritus volcaniques, preuve manifeste du peu d'antiquité relative des dernières éruptions.

D'ailleurs les vasques cratériformes ne laissent à cet égard aucun doute. Les cavités se sont comblées, mais l'aspect général est resté de falaises circulaires bordées par des à-pics.

Parmi les roches, le capitaine Dinaux a déployé ses Chamba en ligne et fait exécuter les évolutions successives d'un combat. Je constate, non sans étonnement, que le dressage de ces hommes est très soigné et qu'ils ont, en particulier pour l'utilisation du terrain, une prédisposition naturelle que l'instruction militaire a développée d'une façon tout à fait remarquable.

Un large seuil rocheux qui s'étend comme une marche d'escalier et que nous franchissons par un ravinement étroit, forme la limite méridionale du Ahaggar. Au delà dans le désert presque uni quelques pitons encore, isolés et perdus, sont les derniers

contreforts au delà desquels s'étend l'immensité nue du Tanezrouft.

A proximité d'un de ces pitons, de celui de Tin-Tidaf, la « montagne des voyeurs » sont les deux oasis de Silet. La première que nous longeons tout d'abord, n'est qu'un bosquet plus dense des arbustes ordinaires au désert; quelques palmiers seuls indiquent encore d'anciennes cultures et leur distance entre eux est telle qu'ils sont perdus au milieu des tamaris et des gommiers.

La deuxième oasis de Silet, appelée Tibedjin est au pied même du pic de Tin-Tidaf. Moins étendue et presque circulaire, elle est surtout formée de palmiers, mais comme les Touareg insouciants n'en ont pas coupé les anciennes palmes séchées, les hautes tiges se sont garnies d'une parure de djerid jaunes qui pendent lamentablement comme une chevelure éparse. Les trous d'eau de Silet sont des excavations à fleur de terre, maintenant embourbées et qu'il faut recreuser et nettoyer avant l'abreuvage. Tous les Chamba s'y sont mis; presque nus, ils travaillent dans la vase puante et s'excitent en chantant; bientôt entre les couches du sol l'eau sourd plus pure et se décante lentement dans la cuvette appropriée des puisards.

En attendant le convoi retardé, nous déjeunons des provisions de route au fur et à mesure de leur apprêt : dattes séchées d'abord, café, enfin chorba et pâtes chaudes. La préparation du café est particulièrement arabe; le cuisinier pour s'assurer qu'il est à point le goûte et le regoûte consciencieusement et après chaque essai reverse dans la marmite le contenu de sa tasse. Mais nous sommes faits à ces petites choses et nous n'adressons pas même une observation, parce que sans doute l'homme ne saisirait pas notre reproche.

Enfin les chameaux de bât sont arrivés; nous fixons les tentes sur les dernières assises du mont Tin-Tidaf : en face se dresse un bouquet de trois palmiers chevelus, si dégingandés, qu'on croirait trois miss anglaises, très grandes, quelque peu montées en graine et coiffées de chapeaux à plumes défraichies et étiques. Le voisinage de ces miss m'enchante; à chaque assaut du vent, elles prennent des inclinaisons féminines et semblent





Cliché *Dépêche Coloniale.*

1. Notre camp à l'oasis de Silet (Ahaggar).
2. Curage des trous d'eau de Silet.



entre elles se faire des grâces et des salutations; elles se reculent, se rapprochent, se saluent; les bras cachés sous les djérid pendant comme un schawl, se courbent et se tendent et le bruit du feuillage froissé est comme un susurrement d'anglais entre des lèvres timides; tout en haut, les touffes de plumes vertes s'agitent furieusement.

Sous les tentes la chaleur maintenant devient très vive ; nous sommes insensiblement descendus des altitudes élevées du Ahaggar et, à la bordure du Tanezrouft, nous retrouvons les instants étouffants sous le soleil de plomb. A cette heure le regret est vif des averses et des temps couverts du Mouydir, mais le grand soleil implacable poursuit sa course dans le ciel uniformément bleu, indifférent à nos souhaits.

Après le dîner, je pars avec Jeffar et deux hommes jusqu'au point d'observation de M. Vilatte en 1904. Dans la nuit tout à fait tombée, la distance est longue à franchir et la lumière dont je m'éclaire, m'aveugle et rend très profondes les ombres qui m'environnent. Les touffes d'iraq (1) aux odeurs fortes s'enlacent comme des barrières continues dans lesquelles la recherche du passage est parfois difficile ; les « Kangas » (2) endormies se redressent au bruit et s'envolent en piaillant sourdement.

Au retour, les feux du camp, très loin, me servent de repère ; les lumières tremblent parmi les branches et ont des aspects tout à fait fantastiques.

Au brasier, le P. de Foucauld et le capitaine Dinaux se chauffent encore ; je m'assieds auprès d'eux et sans presque parler, nous demeurons dans la température exquise, regardant la nuit très belle, très profonde et silencieuse au-dessus du camp endormi derrière nous.

Silet, 15 avril.

Jour de repos avant la longue traversée du Tanezrouft. Dès l'aube, la température est très douce, l'eau froide à profusion est exquise et dans la brume matinale les palmiers chevelus emplissent l'air d'un bruissement léger et se bercent en cadence.

(1) Iraq : plante saharienne.
(2) Kanga : caille de barbarie.

Sous les trois miss anglaises, nous déjeunons sans hâte, savourant la douceur du jour et les délices de l'ombrage épais et le doux farniente, avant la chaleur, la lumière pénible et les fatigues de demain.

Au soir avec Sigonney je suis monté au sommet du mont Tin-Tidaf. De larges « basina » de pierre sont accrochées au flanc des rochers et nulle végétation ne pousse entre les pierres noires. Vers le Tanezrouft, la vue s'étend à l'infini sur le cercle de l'horizon sans aspérité, sans arbre, sans roche ; l'observatoire est bien choisi des veilleurs dont le devoir est d'avertir en cas d'alarme, les pasteurs et les cultivateurs du Ahaggar.

Vers le nord aussi le désert s'étend uni et plat, mais au loin les montagnes volcaniques et les larges coulées de lave s'irisent et s'estompent dans le crépuscule et frangent d'une dentelle claire la vaste plaine de terre noire étendue à mes pieds.

Au milieu de la platitude monotone les palmiers de Tibedjin saillent en bouquets et je reconnais pour la première fois l'oasis-type de nos imaginations, émergée du sol, au milieu de la plaine uniforme, sans qu'aucune cause explique pourquoi les dattiers se sont dressés là. La bordure de palmiers en est très nette et sans transition la vue passe des touffes épaisses de djerid clairs au terrain noirâtre sans végétation.

Cet aspect de Tibedjin vu de haut est tout à fait curieux et contraste avec celui des oasis septentrionales qui toujours s'étendaient dans des bas-fonds ou des lits d' « oued » là, où la nappe d'eau souterraine est peu profonde et resserrée par des seuils rocheux.

Du nord au sud, nous avons maintenant traversé le massif du Ahaggar ; on peut dire qu'il est la vertèbre centrale du Sahara. Lorsqu'on trace une ligne droite d'In-Salah à Tombouctou, on partage en deux zones tout le désert, au sud des oasis algériennes : à l'ouest, c'est le Sahara des sables ; à l'est, c'est le Sahara des pierres.

Vers l'occident, ce sont les « reg » (1) infinis, les dunes sans

(1) Reg : surface plane de sable ou de gravier léger.

cesse en mouvement et toujours vivantes, l'Iguidi et l' « erg » Chech, les immenses dépressions qui sont des fonds de mer, les fournaises du Djouf et du Meraïa. Vers l'orient, ce ne sont que massifs granitiques et volcaniques enchaînés ou séparés par des dépressions qui s'étendent comme des couloirs entre les blocs.

De cette charpente rocheuse, le Ahaggar est à la fois le massif le plus important et le plus central. Les sommets dépassent probablement les altitudes de 2.200 mètres déjà admises. Ses ressources, sa situation, sa population même en font le principal centre osseux de l'immense squelette de granit étendu en travers du Sahara.

Comme des membres reliés, une couronne de massifs moins élevés, en diverge et chacun d'eux est le pays et le refuge d'une tribu berbère isolée. Au nord-ouest, c'est l'Ahnet aux tables gréseuses que parcourent les Kel-Ahnet et les Taïtoq ; au nord le Mouydir ; à l'est le Tassili des Ajjeurs ; au sud-est l'Aïr ou Asbin ; au sud-ouest l'Adr'ar' des Ifor'as.

Pour dénudés et infertiles qu'ils soient, partout, ces massifs ont créé chacun un centre de vie et les « oued » issus des pitons ont canalisé l'eau des précipitations atmosphériques, l'ont guidée vers les dépressions où poussent les arbrisseaux et les herbes ou l'ont conservée souterrainement à l'abri de leur lit de sable superficiel.

Chose curieuse, ce n'est guère que depuis 1905 et 1906 qu'on connaît exactement la situation géographique du Ahaggar. Sur la foi des renseignements anciens, on s'était figuré le massif comme beaucoup plus occidental. La mission Flatters, au moment où elle fut massacrée à Tadjenout, se croyait encore à 200 kilomètres du Ahaggar ; elle était à 14 kilomètres d'un centre de culture de ce pays et y était venu donner, tête baissée, en plein. Plus tard, la mission Foureau-Lamy reconnut Tadjenout. Comme ses devanciers, elle ignora sa proximité du Ahaggar et l'existence d'un village si voisin ; elle vit bien des montagnes élevées, mais elle les crut des contreforts très lointains et ne s'imagina pas avoir longé la « Koudia ». Il fallut les déterminations de M. Vilatte en 1904 et surtout la tournée du lieutenant

Voinot pour placer le Ahaggar à sa situation réelle et constater le voisinage de Tadjenout et des centres berbères.

Antérieurement à l'occupation française, les Touareg Kel-Ahaggar vivaient, dans leur pays déshérité, de guerres et de pillages, de droits perçus sur les caravanes, de redevances imposés à leurs tribus serves. De nos jours, ces Berbères en sont réduits à chercher dans l'élevage et la culture leurs moyens d'existence.

Si les pluies étaient plus abondantes et plus régulières, sans doute les troupeaux de moutons et de « méhara » seraient une richesse appréciable, car le débouché est très voisin sur les marchés du Tidikelt et du Touat. Là, la viande de boucherie fait défaut et les besoins en animaux de selle se sont accrus avec la création des compagnies sahariennes. Mais les pâturages sont si précaires que les Kel-Ahaggar sont parfois obligés de conduire leur bétail jusque dans l'Adr'ar' des Ifor'as pour lui permettre de résister au manque d'eau et d'herbages.

L'eau encore se trouvera-t-elle en abondance suffisante pour permettre un développement satisfaisant des cultures et des palmeraies. Sans doute, j'ai ouï dire que l'eau coulait dans les « oued » vers les hautes vallées de la Koudia ; sans doute à Abalessa, j'ai vu des « foggara » vivantes, des champs de blé à perte de vue. Moussa en ce moment même fait construire de nouvelles canalisations. Cependant la quantité infime de pluie tombée sur le pays laisse prévoir que les réservoirs naturels des montagnes sont de capacité très limitée et le sous-sol granitique ne semble nullement favorable au forage de puits artésiens.

Les Kel-Ahaggar, incapables d'assurer leur existence par l'élevage et la culture, seront-ils réduits à être les convoyeurs des caravanes transsahariennes ? Ce commerce d'une rive à l'autre du Sahara, déjà très faible, est voué à une mort certaine et ce ne sont pas les échanges de tribu berbère à tribu berbère qui fourniront aux nomades actuels des éléments de richessse future.

En seront-ils donc réduits à émigrer vers des régions plus favorisées, ces Kel-Ahaggar jadis si craints et dont l'existence même semble maintenant menacée ?

Il faut espérer que la science des géologues français et les efforts des chefs blancs de la région sauront faire sourdre du sol l'eau nécessaire à la vie des plantes et du bétail et que les guerriers de jadis pourront dans l'avenir se transformer en paisibles cultivateurs et en pasteurs vigilants.

CHAPITRE V

Le Tanezrouft

16 avril 1907-25 avril 1907

16 avril.

Au delà de Silet, la route vers l'Adr'ar' des Ifor'as entre en plein Tanezrouft, et y demeure jusqu'à l'arrivée à In-Ouzel. Je m'étais figuré cette zone, cette barrière, beaucoup plus aride et plus infertile et en moi-même, je l'avais comparée à cet autre Tanezrouft qui s'étend plus à l'ouest entre Araouan et Taodéni ; aussi je suis tout étonné de trouver ici encore une végétation étique, il est vrai, mais suffisante cependant pour tracer nettement le cours des oued et pour permettre aux méhara de se réconforter au passage. Sans doute, les espaces ne manquent pas où, sur des kilomètres, le désert s'étend tout uni, tout plat, seulement plissé par les rafales périodiques et prolongées des vents ; mais cependant ce n'est point encore ici le pays du vide absolu, le Méraïa d'Araouan.

Chance inespérée, le ciel durant la nuit s'est couvert et nous allons dans l'atmosphère seulement attiédie, qu'un vent léger rafraîchit par instants ; le souvenir de l'an passé et des étapes dans le « Djouf » me fait sentir plus encore l'agrément de l'étape d'aujourd'hui. Le P. de Foucauld mon compagnon de marche, m'a conté des choses délicieuses sur l'histoire antique des Touareg, sur l'origine de l'Islam et sur la pénétration de la religion de Mahomet à Babylone, à Koufa, à Bagdad. Il sait dire tous ces résultats de ses recherches avec une précision et un charme qui en font un régal pour l'esprit.

De cinq heures du matin à trois heures du soir, nous marchons presque sans arrêt ; cependant la fatigue ne se sent pas ; est-ce la douceur de la température, est-ce l'impression profonde des enseignements du P. ; est-ce l'eau délicieusement fraîche de la « tasoufra » de Ba-Hammoû ? mais la première journée du Tanezrouft affolant m'a été un enchantement ; et je la marque d'une pierre blanche dans mon esprit, le soir, en m'endormant dans le sable qui s'étend à l'infini, toujours plat, toujours uniforme, toujours immensément vide.

17 avril.

De quatre heures du matin à quatre heures du soir, nous cheminons dans le Tanezrouft, d'une allure monotone et dolente, par le « reg » infini qui rapproche l'horizon et sous le grand ciel gris où les nuages striés s'immobilisent et persistent. Au passage des oued issus du Ahaggar, quelques touffes d'herbes quelques gommiers se dressent perdus, avec des allures éplorées. Puis la route à nouveau se déroule, triste, immensement triste, sur l'éternel sable terne et sous le ciel perpétuellement gris. Les heures s'allongent et se traînent désespérantes tandis que l'esprit vagabonde, revit les souvenirs anciens, rumine les idées déjà mille fois réfléchies et s'accroche à toutes les réminiscences du passé et à tous les espoirs de l'avenir.

Le vide de la terre et du ciel à la longue fait le vide de l'esprit et par les solitudes infinies, on s'en va rompu, affaissé, le cœur lourd et les yeux sans regard ; l'âme s'enferme en soi-même et s'endort immensément lasse du néant et lasse du vide.

A peine au camp, nous nous étendons dans le sable presque sans mot dire, comme inconscients, pressés de trouver le sommeil, seul remède contre le vide angoissant.

18 avril.

Par la pleine nuit sans lune, à la lueur des lanternes, nous avons levé le camp, sellé les bêtes et chargé les bagages. Nous allons à pied. Les yeux ne distinguent pas le sol, mais qu'importe puisque la plaine à l'infini est sans aspérité, sans pierre, sans herbe. Derrière nous les méhara tenus en mains suivent

silencieux, en baissant la tête et tout le détachement sur un rang, ligne d'ombre indécise qui flotte, défile, sans bruit vain de paroles, chaque homme enveloppé dans ses burnous, les capuchons dressés sur la tête. Les pas pressés des bêtes et des gens produisent un crissement du sable et le vent par moment fait claquer les étoffes lâches.

L'étoile du matin, Nejma, déjà brille à l'orient; bientôt l'aube se lève blafarde. Lentement le soleil apparaît, déformé dans la brume basse et d'un seul coup éclaire tout le grand désert où les seules ombres sont celles de nos méhara et de l'escorte.

Au lointain pas une dune, par une roche ne s'est découverte et le guide à pied, les bras croisés dans son pagne de guinée, tenant comme un sceptre sa badine blanche, marche tout droit et sans se retourner dans la direction uniforme et constante.

Bent-Messis, l'interprète touareg, chemine auprès de moi ; les leçons de Yahia et quelques mots tamachèques appris au hasard me permettent de converser, avec mille circonlocutions et mille peines. Et Bent-Messis semble ravi quand enfin j'ai compris le sens des vers qu'il a composé en notre honneur et qui célèbrent notre marche à travers le désert.

Au soir, dans le désert plat une dépression se marque bordée de pierres grises éparses et adossée à de petits mamelons rocheux. Les touffes de hâd d'un vert poussiéreux y sont pressées et vigoureuses, et longtemps avant nous, les méhara qui les ont aperçu ou senti pressent l'allure et prennent le trot. Les pauvres bêtes oublient vite la fatigue du jour ; le déchargement des caisses est pénible du dos des chameaux qui sans cesse se relèvent et s'enfuient vers le pâturage.

Du camp dressé en plein « reg », l'aspect du désert le soir est grandiose et le ciel prend des teintes délicates qui se reflètent sur la mer de sable et se dégradent et s'éteignent lentement.

19 avril.

Toujours le sable, toujours le vide ; le soleil se lève sur la plaine nue, au milieu de la vapeur légère qui imprécise l'horizon.

Vers 9 heures, une muraille grise, à peine visible, émerge de

la brume et court parallèlement au chemin suivi : c'est le Tassili de l'Adr'ar', soulèvement de grès dont les contreforts se prolongent vers l'ouest jusqu'au puits de Timissaô. Quelques dunes parallèles, d'accès facile, semblent le travail des remous des vents brisés contre les pierres ; un large couloir les sépare de la falaise. Les monticules de sable et toute la plaine sont bosselés d'énormes touffes de « drinn » dont les graines noires au sommet des longues tiges se balancent et balayent le sol. Devant nous quelques troupeaux de gazelles chassées de ces lieux de régal s'enfuient et se retournent inquiètes, et jusque dans les pieds des méhara, les gerboises cabriolent et sautillent de droite et de gauche, d'une allure incohérente.

Peu à peu le Tassili se précise ; au sommet de la falaise les blocs perchés se découpent en dents, en pyramides, en phallus énormes ; parfois on dirait des ruines dominant la montagne, ou des animaux fantastiques qui se seraient perchés là comme à l'affût. Quelquefois les éboulis ont arraché la patine superficielle et les tonalités profondes apparaissent, jusqu'au rouge brique.

La gorge de Tamada, au dire du guide, s'ouvre devant nous ; mais l'entrée oblique n'en apparaît pas encore, lorsque nous dressons le camp sur la bordure des champs de drinn auprès de quelques beaux gommiers qui nous serviront d'abri. Les méhara de suite sont partis vers les abreuvoirs du défilé ; après le déjeuner et la sieste nous irons à notre tour, Sigonney et moi, en reconnaissance jusqu'aux points d'eau.

Quand nous partons, la chaleur déjà s'est affaiblie et le soleil est incliné sur l'horizon ; les premiers chameaux reviennent des lagons dont l'eau, au fond de la gorge, est abondante et superbe, mais dont l'accès a été particulièrement difficultueux.

Jeffar et Larbi nous accompagnent porteurs de l'astrolabe et des montres, et la trace des méhara sur le sable nous sert de guide. Les cailloux, entre lesquels la trace serpente deviennent insensiblement des pierres puis des rochers. Soudain nous sommes devant l'arête du Tassili même et la gorge de Tamada s'entr'ouvre, étroite, entre deux énormes murailles verticales de grès qui se dressent et surplombent de peut-être cent mètres.

Au fond de la brèche, le ciel apparaît au loin, très pâle et l'on croirait que par là, la vue s'étend sur un autre monde.

D'instant en instant la gorge se rétrécit; d'énormes pierres se sont éboulées des falaises supérieures et se sont incrustées dans le lit de sable de l'oued ; autour d'elles le remous des eaux a creusé des cavités, des fondrières, et jusqu'aux sommets, des herbages sont demeurés accrochés.

Bientôt les blocs errants sont si nombreux qu'ils se chevauchent et se heurtent et que le sentier incapable de les contourner, les escalade ; il faut alors s'aider des pieds et des mains ; les pas ont par place creusé des marches informes et les caravaniers ont dressé des barrières aux endroits trop dangereux.

Vaine précaution : les méhara glissent et des nôtres plus d'un ont déjà roulé parmi les blocs où demeurent des traces de sang; par groupes ils reviennent de l'abreuvoir, en file indienne; ils vont lentement et prudemment, sautent et font effort. Parfois les cailloux roulent, les pauvres bêtes buttent et tombent sur les genoux en poussant un grondement roulé que l'écho répète ; et pour les laisser passer, nous grimpons au sommet d'un bloc et dégageons le sentier.

Au-dessus de nos têtes, des pigeons inquiets volent en cercle ; sur chaque pierre saillante de la muraille, il en est qui roucoulent et qui prennent leur essor quand l'envol passe à portée d'eux.

La brèche maintenant est si resserrée qu'il semble qu'on en puisse toucher les parois des deux mains à la fois; encore un effort et de la roche gravie, le lac apparaît à nos pieds.

Sous les roches noires et contre la paroi sévère incurvée, l'eau réflète le ciel bleu et miroite. Il est bien petit, « le redir »; en France il passerait inaperçu et sa circonférence de 10 à 15 mètres ne lui vaudrait guère que le nom de flaque d'eau ; mais ici en plein désert, le lac de Tamada est une surprise et un émerveillement. L'eau y est à l'air libre, et riante dans son cadre; les méhara étonnés y boivent à longs traits, bruyamment et paraissent surpris de pouvoir tremper leurs pattes et s'esbrouer jusqu'au dos. Les Chamba eux-mêmes se couchent à plat ventre sur les pierres et boivent à pleine bouche.

Tout autour du lac, sur toutes les pierres, sur toutes les falaises, les pigeons sont groupés et luttent entre eux ; sans nul doute la présence des hommes et des animaux leur est vivement désagréable, car la soif et la tombée du soir les poussent à se désaltérer et la peur les en empêche. Quelques-uns plus hardis se laissent comme des traits glisser jusqu'au milieu des gens affairés, mais aucun n'ose s'approcher de l'eau qui clapit.

Leur crainte d'ailleurs est fondée, car à plusieurs reprises Sigonney a tiré sur leur troupe pressée et le bruit se répercute des battements d'ailes affolées et du tonnerre de la détonation qui rugit et se renvoie et se prolonge.

Sur une roche plate au-dessus du lac, j'ai dressé l'astrolabe ; Larbi entre deux blocs a préparé la place où je m'étendrai et Jeffar plus loin fait une flambée de paille sèche dont la fumée monte verticalement et empuantit l'air.

Le crépuscule s'étend ; tout d'abord tapissée contre la paroi occidentale de la falaise, l'ombre monte lentement au long des pierres tandis qu'une brume en flocons légers emplit la gorge ; les blocs erratiques du sommet à leur tour rougissent et s'éteignent.

J'ai commencé mes observations des étoiles qui une à une s'allument dans le ciel vert clair. Puis une clarté plus blafarde descend peu à peu dans la coupure profonde et l'obscurité s'atténue tandis que les ombres se précisent ; soudain des rochers, la lune pleine sort lentement et majestueusement ; elle miroite dans l'eau noire comme ferait un grand oiseau lumineux et la clarté flotte légère dans la gorge et s'accroche à toutes les aspérités, blanche comme serait une neige inviolée, indécise et mystérieuse comme la trace dans les airs d'un cortège de féérie.

20 avril.

Dans la clarté encore indécise, je me réveille sous le rocher qui m'a servi d'abri ; déjà Larbi a préparé le café et le feu de brindilles sèches crépite et fume. L'air matinal est frais et léger et les pigeons dans la gorge même décrivent des cercles lents ou se laissent tomber comme des flèches jusqu'à l'eau du petit lac. Leurs roucoulements emplissent le défilé d'une musique légère

et continue ; sur le bord de l'eau, ils sont si nombreux qu'on croirait voir la frange d'une écume sortie de l'onde. De petits lézards gris courent sur les pierres et soudain aux rayons du soleil encore invisible pour moi, les grès supérieurs s'illuminent et se teignent de rose et de violet.

Jeffar et Larbi ont repris les caisses et vers l'aval de la gorge nous allons à nouveau, escaladant les pierres et glissant sur les surfaces polies du rocher. Sur le sentier, en longue file indienne, s'envient à nouveau vers les abreuvoirs la théorie indolente des chameaux de bât ; les convoyeurs par derrière les poussent et les excitent, mais les pauvres bêtes semblent déjà lasses de l'attention constante et des efforts parmi les roches croulantes et les marches naturelles. Le soleil maintenant a gagné vers le fond les roches inférieures et la muraille illuminée s'irise de tonalités très claires, légèrement voilées, qui contrastent avec l'obscurité, qui tapisse encore la paroi verticale opposée.

Le camp est silencieux et presque vide ; tous les Chambas sont partis au pâturage ou vers les abreuvoirs et seules demeurent les sentinelles et la garde ; les officiers même excursionnent parmi les rochers du Tassili ; le P. de Foucauld est demeuré et travaille sous sa tente.

Auprès de lui et avec son concours, je continue l'étude des mœurs des Touareg. Après le retour des excursionnistes et le déjeuner, je recopie mes notes jusqu'au soir.

La nuit arrive, froide et claire ; à nouveau la température est très basse et j'envoie Larbi rechercher les couvertures et les burnous déjà rempaquetés dans les caisses. Malgré leur abri, malgré de grands feux de paille, la bise pénètre et glace ; vraiment elle est très exacte cette définition du Sahara : « un pays froid où le soleil est chaud ».

21 avril.

La muraille du Tassili-n-Adr'ar' s'étend sensiblement orientée nord-sud, en travers de notre route vers In-Ouzel. En longeant la bordure, nous espérons y trouver une brèche qui nous livrera passage.

Une série de petits oued descendent des pentes de grès ; ils ont

très peu raviné la surface du sable et se montrent surtout aux lignes de gommiers et aux pâturages de drinn en graine qui en encombrent les lits étroits ; tous vont rejoindre le collecteur général, l'oued Tamada qui disparaît je ne sais trop vers quel Tanezrouft.

Toute la matinée, parallèlement à l'arête de la falaise luisante au soleil levant, nous passons ainsi d'oued en oued par dessus les petites ondulations caillouteuses. Là, les basinas antiques abondent ; mais au lieu de colonnes creuses de pierres sèches, ce ne sont plus que des cercles concentriques tracés sur le sol par des dalles enfoncées et qui ne saillent plus ; j'en ai noté une particulièrement importante et située à 13 kilomètres au sud de Tamada et peut-être à 800 mètres des flancs du Tassili : un cercle central libre d'environ 7 mètres de diamètre est entouré de 6 rangées concentriques de pierres arasées au niveau du sable et resserrées sur une largeur d'un mètre. Plus loin, une autruche a laissé dans le sable meuble la trace de ses deux doigts inégaux et chacun s'en vient contempler l'empreinte encore inconnue d'un animal dont nous n'aurons que cette seule occasion de deviner l'existence.

A 11 heures, une percée s'ouvre dans la barrière continue ; peut-être est-ce déjà la limite méridionale du Tassili au delà de laquelle ne sont plus que des contreforts isolés. Nous entrons dans la montagne, mais tout de suite le col est atteint et de nouveau s'élargissent des vallées herbeuses entre les mamelons à demi ensablés dont n'émergent que les têtes de roches noires.

Les opulentes touffes de « drinn » en graine ont fait place à quelques « asabaï » maigres genêts, desquels l'oued où nous campons à pris nom : In Ana (celui des asabaï).

Le fond de sable, au milieu des gommiers et des genêts, est couvert de coloquintes sèches qui éclatent comme des coups de fusil sous les pas des « méhara » errants. Les gazelles s'en nourrissent ; mais les jolies bêtes se sont enfuies à notre approche, et le vent souffle ce soir trop violemment pour qu'il soit possible de les poursuivre.

Au camp les Chamba nous ont dressé des abris avec les caisses et les lits ; le sable saupoudre les papiers et les cartes comme

il saupoudra plus tard le cous-cous et le riz et sitôt le soleil caché derrière l'écran des grès, le froid tombe, avec la buée, impitoyable et pénétrant.

La grande falaise rocheuse d'In-Ana, qui surplombe le campement, disparaît dans la nuit, très lentement...

22 avril.

La montagne d'In-Ana forme au de là de l'oued In-Ana comme une seconde muraille en retrait et parallèle du Tassili de l'Adr'ar'. Elle se termine en dent au-dessus du cours de l'oued qui dès lors file vers l'ouest dans les plaines de sable qui recouvriront le lit peu à peu.

Comme toutes les montagnes sahariennes, le Tassili se prolonge par une jetée de mamelons isolés entre lesquels les oued s'insinuent en des lits de sable. De-ci, de-là les pierres noires saillent et de longs filons de micaschistes et de quartz blanc sillonnent les affleurements rocheux comme des traits de craie. La végétation devient de moins en moins vivace : les plantes légères et les herbages ont disparu complètement, et les maigres tiges de hâd, contournées et rampantes, ont à peine encore quelques panaches verts. Le soleil illumine les pierres éparses et le sable, et l'éclairement en est si blanc et si vif que les yeux se fatiguent et s'emplissent d'éblouissements.

Le guide sans arrêt pousse la marche et active l'allure vers les pâturages qu'il espère et qui jamais n'apparaissent. Des oued nombreux sillonnent la plaine, mais leur cours est aride et garni seulement de cailloux. Très loin encore vers l'avant, les deux pointes jumelles des pitons d'Ichet-Ilog semblent hausser leurs têtes, sentinelles géantes.

Parce que déjà la nuit tombe, et près de quelques bouquets de hâd très maigre que nous avons gagné par un crochet, nous campons parmi les pierres, sans un abri contre le sable et le vent, en plein désert. Pour la première fois je sens la fatigue de l'étape, fatigue de la monotomie des ondulations toutes pareilles, fatigue de l'éternel horizon vide, lassitude de l'esprit vide.





Clichés *Dépêche Coloniale*

1. Le redir de Tamada.
2. Dans le Tassili de l'Adr'ar'.

23 avril.

Nous allons droit sur le repère des pitons de Ichet-Ilog ; le jour lentement se lève sur un vrai paysage saharien : ligne rose de l'horizon, ligne grise des sables et de-ci, de-là quelques mamelons lointains et violets.

Au passage près de Ichet-Ilog, le capitaine Dinaux et le capitaine Arnaud partent pour ascensionner dans les cailloux ; du sommet la vue, paraît-il, s'étend très loin sur les sables et les rochers, à tel point que le pic a dû servir d'observatoire à des veilleurs, s'il faut en croire les traces demeurées sous forme de poteries grossières.

Au delà le terrain ondule comme une étoffe fripée entre de petits ravins desséchés ; de gros blocs de pierre, à demi ensablés, gisent épars, faits d'une argile verte et patinés comme des galets de cuivre.

De distance en distance se dressent des crêtes isolées dont le sommet seul, rocheux et noirci par le soleil, émerge du manteau de sables violacés qui les couvre jusqu'à mi-hauteur. Dans le massif plus important de In-Amegui se trouvent des points d'eau où le colonel Laperrine en 1904 vint abreuver sa caravane. Ils sont dans un col à peine visible d'ici et précédés d'un immense fossé naturel, de 7 à 8 mètres de profondeur, qu'on croirait avoir été creusé de main d'homme. Le pâturage jusque-là est nul et se réduit à quelques brindilles de hâd.

De tous côtés les cailloux de quartz à facettes luisantes, tantôt blancs et tantôt jaunes, abondent mêlés à des grès à poudingues et à des granits tout effrités, mais encore parés de jolies tonalités roses tendres.

Au pied même d'In-Amegui, des dunes de sable meuble, les premières depuis le départ d'In-Salah, se plissent toutes claires, de ces belles dunes de sable fin, propre et uni, où la lumière se joue dans toutes les inclinaisons, estompant légèrement les demi-teintes et où les faces sont limitées par de longues arêtes, aiguës et sinueuses, qui serpentent délimitant nettement l'ombre de la lumière intense.

Nous les traversons en enfonçant jusqu'aux chevilles dans le sable encore frais et doux aux pieds nus. L'effort des pas rejette

le sable en bourrelet autour de la trace imprimée et la lumière oblique du matin allonge l'ombre de ces ressauts, maculant de noir la surface si polie de la dune.

Dans le sens du vent, la muraille de sable est très verticale ; les chameaux la descendent péniblement en se laissant glisser avec les éboulis sur les pattes d'avant, quand l'escouade de tête n'a point trouvé en suivant les crêtes, un passage aux pentes moins accentuées.

Là, dans des enfoncements où pointent les cailloux, de belles touffes de drinn en graine ou de hâd viennent offrir leur tentation aux yeux impatients des méhara qui hâtent le pas, broutent une touffe et passent à regret. Vu de la dernière crête, la plaine s'étend à nouveau, mais la pente sud de la dune est superbe sous son opulent manteau de frondaisons vertes. Le drinn en touffes énormes, le hâd s'étendent au loin, si verts et si tentants que les bêtes qui n'ont hier rien mangé se pressent vers le camp que le capitaine Dinaux a de suite décidé d'installer là.

Après le repas des hommes et des bêtes, à nouveau nous repartons. Bientôt nous sommes à hauteur de la pointe est du massif d'In-Amegui d'où sortent des oued remplis d'une herbe fine, le nsi, que les chameaux déjà bourrés, mangent encore avidement.

La chaleur très vive et la lumière éblouissante répandent comme une somnolence sur nous tous, qu'entretient le son grêle de la guesba (1) qui module sans interruption ses mêmes airs enchaînés. Et nous allons devant la longue ligne silencieuse des Chamba alignés, au pas mélancolique des méhara, indolemment bercés tandis que la petite guesba grêle sifflotte toujours ses notes aiguës qui voltigent autour de nous.

Jusqu'au soir, le grand soleil demeure, enflammant la terre appesantie, endormant les hommes qui vont et les chameaux marchent indifférents d'un pas toujours égal, insensibles, mais attentifs.

Au delà d'In-Amegui dont le soir précise les nervures dans les roches, nous campons près d'un pâturage de nsi superbe et

(1) Guesba : petite flûte des Chamba.

de merkba en graines. Le temps est très clair, sans vent, et frais (1).

Demain nous partons en pleine nuit pour atteindre de bonne heure In-Ouzel et l'Adr'ar' des Ifor'as ; je me réjouis à l'avance de pouvoir, avant le repas de ce soir, faire un peu de sieste, In-Shah-Allah (2) ! Mais l'interprète Bent-Messis est libre ; je travaille avec lui et le P. de Foucauld et n'ai point le temps de me reposer encore.

24 avril.

Le départ est sifflé en pleine nuit. Même d'aussi bonne heure, le réveil dans le Sahara est très doux et n'a rien de brusqué.

Longtemps déjà avant l'instant fixé, quelques Chamba se sont relevés et autour des marmites de café causent à voix basse ; puis ce sont quelques grondements étouffés de méhara frôlés ; bientôt l'ajustage des bâts et des selles provoque des roulements plus perçants. Enfin les convoyeurs chargent les caisses qui nous abritent et les déplacent bruyamment. Pendant ce crescendo de bruits et au moment du signal, je me trouve éveillé si doucement qu'il me serait impossible de préciser le moment de l'éveil.

Nous allons à pied, tirant nos bêtes par la bride au milieu des cailloux dont la lune oblique enfle les aspérités. Mais bientôt l'astre disparaît et pour éviter dans l'obscurité les heurts et les chocs aux pieds nus, je préfère me confier aux yeux perçants du bon Koudia. Roulé dans les burnous épais, doucement bercé et demi-somnolent, je guette vers l'arrière le lever de Nejma, l'étoile du matin.

A l'aube rosée, nous nous arrêtons un instant, pour attendre le convoi, dans un lit d'oued tout garni d'énormes touffes de « merkba » sec. L'une d'elle est aussitôt transformée en un superbe brasier ; la flamme s'élève d'un seul coup et tourbillonne avec des lèchements au milieu des crépitements des tiges. Par les pailles enflammées, les Chamba communiquent le feu aux touffes voisines ; tout le lit de l'oued bientôt s'embrase

(1) A 3 h. 15 en fronde 30°7.
(2) In-Shah-Allah : exclamation arabe : s'il plaît à Dieu !

et les grands feux dispersés ont un éclat et un flamboiement plus intense que l'aurore encore à peine naissante.

Au loin, par delà le désert tout plat que sillonnent les oued garnis de grosses touffes, apparaissent noirs parmi les lointains gris, les crêtes de l'Adrar (1) d'In-Ouzel.

Enfin nous arrivons en une large vallée très verte emplie d'arbustes épineux et de coloquintes. Tout contre, l'Adr'ar' des Ifor'as, dresse ses contreforts noirs faits de grosses pierres informes.

Le puits d'In-Ouzel est tout proche dans les sinuosités d'un petit oued affluent ; toutefois après un arrêt dans les pâturages de genêts et de drinn, il est décidé que nous nous en rapprocherons plus encore, et nous campons dans une anfractuosité des collines de pierres, au milieu des basinas et des tombes récentes, sur le bord même de l'oued d'In-Ouzel.

Pendant le dressage des tentes, je vais m'étendre sous un arbre touffu, et parmi les reflets du soleil, j'étudie en somnolent les vols compliqués des mouches cuivrées, les courses des petits lézards gris et les détours des papillons blancs, hôtes nouveaux du désert.

Sur le soir, je suis parti avec Larbi et Jeffar pour le puits où je fais les observations astronomiques. Quelques troupeaux de chèvres, poussés par des pasteurs, s'en viennent boire ; puis le silence s'établit autour du trou d'eau en même temps que tombe la nuit.

Quand je rentre au camp, le capitaine Dinaux, le P. de Foucauld et le lieutenant Sigonney devisent encore devant les tentes à la lueur de grands feux de bois. Des nouvelles ont été reçues du sud et, au dire des Ifor'as de passage, les méharistes soudanais seraient à Timiaouin depuis plusieurs jours déjà, nous attendant auprès des puits. On sait que Hammoédi, chef des Kounta est avec eux, mais personne n'a pu dire la composition et l'origine des détachements.

Le Tanezrouft est maintenant dépassé et nous allons pénétrer dans l'Adr'ar' des Ifor'as.

(1) Adrar : distinguer les deux mots Adr'ar et adrar.
Adrar est un mot arabe signifiant montagne ;
Adr'ar' est un vocable tamachèque dont le sens est également « montagne » mais qui est pris comme nom propre dans Adr'ar' des Ifor'as.





Clichés *Dépêche Coloniale*.

1 et 2 Dans le Tassili de l'Adr'ar'

CHAPITRE VI

L'Adr'ar' des Ifor'as

25 avril 1907-29 mai 1907

In-Ouzel, 25 avril.

La journée tout entière est accordée aux méhara, qui dans les végétations fournies de l'oued In-Ouzel ont trouvé une compensation ample, mais nécessaire, à la famine des étapes du Tanezrouft. Malgré la stérilité du Ahaggar les pauvres bêtes sont cependant encore en bel état, encore très susceptibles d'effort ; ce résultat est dû tout entier à la façon de marche du détachement et au soin qu'il a été pris d'aller toujours de pâturage en pâturage.

Le sergent indigène, Ben-Diab, ce matin est dépêché vers Timiaouin pour prendre au plus tôt contact avec les officiers soudanais, leur annoncer notre arrivée dans l'Adr'ar'.et leur donner rendez-vous à Timiaouin même pour le 28.

Mon petit Chambi, Jeffar, m'accompagne en excursion dans les rochers qui surplombent l'oued et le puits ; nous avons tous deux emporté des pelles et des pioches et d'arête en arête, je cherche une basina, bien importante et bien antique, pour en exhumer le contenu, squelette ou objets. Le choix n'est pas sans difficultés ; il en existe sur toutes les pentes mais celle-ci, semble d'origine plus récente ; celle-là montre dans le cercle de pierres deux dalles levées d'allure islamique. Enfin je me suis décidé pour un important amas de grosses pierres noires, formant tumulus, d'allure très vieille et facile à déblayer ; de suite Jeffar et moi nous nous mettons à l'œuvre et rejetons à deux mains les cailloux supérieurs vers le vide.

Les pierres ne forment qu'une couverture superficielle ; tout de suite en dessous nous sommes dans la terre. Ce n'est plus en effet le beau sable solide et propre des pays septentrionaux ; le sous-sol ici est fait d'une argile bistre, que la sécheresse a réduit a l'état de poudre impalpable et qu'il est impossible de creuser trop verticalement sans qu'elle s'éboule et ne forme ruisseau comme une pâte fluide. Dans cette argile, le travail devient pénible ; une poussière épaisse se dégage du trou à chaque pelletée à tel point qu'il faut par instants remonter à l'air pour respirer et que de la tête aux pieds nous sommes saupoudrés de rouge.

Cependant Jeffar et moi nous travaillons sans cesse en nous relayant ; hélas nos efforts sont bientôt impuissants à lutter contre l'envahissement de l'argile à chaque instant plus boulante ; d'ailleurs nous sommes arrivés au sous-sol de cailloux et de roches et nos seules trouvailles ont été quelques fragments d'os très petits et des boules creuses, de la taille d'une graine de merkba, faites d'une sorte de calcaire ; je les ai prises pour des graines que les vers auraient perçées, mais Bent-Messis les croit plutôt des œufs de lézards ou d'ouran (1).

Mes recherches sont peu satisfaisantes ; j'en attribue l'insuccès à l'absence de terrassiers en nombre suffisant, ce qui m'eût permis d'élargir la circonférence de la fouille, et à l'insuffisance des instruments. Il y aurait cependant un réel intérêt à étudier ces basinas antiques et, vu leur nombre, il semble impossible qu'on ne trouve pas en quelques-unes, des traces susceptibles de livrer leurs secrets.

Au camp nous rentrons tellement poussiéreux et teints qu'il faut un nettoyage complet et général. Le travail manuel m'a rompu bras et jambes ; je n'ai guère plus de courage pour partir à nouveau par l'oued malgré les invites de Sigonney ; cependant, après la mise au net des itinéraires, nous allons ensemble jusqu'au puits, par la nuit tombante.

Demain matin, nous quittons In-Ouzel, et ce sera notre dernière étape de trois jours avec les Algériens avant la jonction à Timiaouin et le départ pour le sud avec les Soudanais.

(1) Ouran : gros lézard.

26 avril.

D'In-Ouzel, il est un sentier qui mène directement à Timiaouin en passant très au nord des puits de In-Feññan et des itinéraires déjà suivis; cette route eut été tout particulièrement intéressante, puisqu'elle eût permis de recouper le cours moyen de tous les oued reconnus en amont de 1904, et très en aval en 1906, par les reconnaissances de Timiaouin et de Taodéni.

Toutefois le capitaine Dinaux a décidé d'utiliser encore la piste de 1904 dans l'hypothèse que peut-être les Soudanais pousseraient une reconnaissance au-devant de nous par cette voie connue d'eux.

A cinq heures du matin, le détachement tout entier a quitté le camp, et remonte le lit à fond de sable de l'oued In-Ouzel; au delà des puits mêmes bientôt atteints, la rivière se resserre de plus en plus entre les roches noires. De-ci, de-là quelques beaux gommiers forment comme des ilôts surélevés et les branches basses en sont encore encombrées de pailles et d'herbages entraînées par les dernières crues. Bientôt nous atteignons la tête de la vallée; au-delà, parmi les cailloux blessants qui roulent sous les pas, nous passons de col en col, de ravines en ravines, sur le sentier étroit où la marche n'est possible que l'un derrière l'autre. Du sommet des crêtes, une région noire et mouvementée se découvre, faite de petites vagues de pierre pressées et coupées, moutonneuses et courtes, avec des remous et des reflux.

Après la traversée de l'étroite fissure de l'oued In-Mezouk perpendiculaire à notre route et qui s'enfonce, issu des montagnes, vers les montagnes, le terrain toujours accidenté est devenu moins difficultueux; il est fait de cailloux plats, noirs, qui forment comme une couverture mouchetée sur le fond bistre clair du sol entre eux apparent. Le sable a disparu des mamelons et laisse place à une terre argileuse friable qui s'étend en poudre impalpable dans tous les fonds et les ravins et que le moindre vent soulève en tourbillons pénibles.

Un dernier col, assez facile, nous mène au-dessus de l'oued Tessamak dont la percée plus large trace vers le nord un long

sillage pâle. Devant nous le pays s'est découvert, formant un immense amphithéâtre clair piqué de petits mamelons noirs et de touffes d'arbustes sombres, et que ceinture l'arête basse des montagnes lointaines et squelettiques. Dans ces plaines d'argile, les eaux ruisselantes ont creusé mille canaux peu profonds, mais dont les petites berges à pic rendent aux méhara la traversée laborieuse. Les arêtes de grès à strates verticales saillent de place en place et laissent entre les failles d'étroites sentes qu'ont polies les pas des caravanes.

Au milieu de ces dédales, la descente est difficile et lente ; bientôt nous sommes dans la vallée. Le fond de sable laisse par place affleurer des rugosités argileuses qui déjà font prévoir les latérites soudanaises. Le pâturage des gommiers et des merkba est assez sec ; mais entre les touffes sombres s'étendent, comme une étoffe claire de mousseline, les fanfreluches d'un jaune d'or tout clair et tout luisant sous le soleil des alloumnouz délicates et pressées, si frêles que le moindre souffle les incline en vagues longues, et chatoyantes comme un velours aux teintes passées.

Les méhara vers le régal se sont précipités et broutent à grands coups de tête ; sous les pieds qui les écrasent, les tiges crissent avec un bruit soyeux comme ferait un tapis de prière, et les Chamba poussent de grands « ouch ! » pour exciter les chameaux attardés.

Avant le déjeuner, nous campons pour le reste du jour au milieu d'un ilôt de rochers ; les blocs sont pétris de facettes de mica qui luisent, sous les inclinaisons diverses, de teintes opalisées et la chaleur très lourde tombée verticalement du ciel se diffuse sur les pierres et sur le sable et fait de notre bivouac une fournaise.

L'après-midi, tandis que nous travaillons sous les tentes, le vent s'élève et chasse des tourbillons d'une poudre rouge qui s'infiltre partout, sous les abris, jusque dans les vêtements. Heureusement, comme presque toujours au désert, la chute du soleil calme les éléments ; la nuit tombe très douce et l'atmosphère du soir, tout embrumée de nuages rouges sur l'horizon, laisse au-dessus de nos têtes, dans le bleu profond, percer les étoiles, les belles étoiles, nos compagnes fidèles.

27 avril.

Notre étape d'aujourd'hui sera longue et nous mènera ce soir très près de Timiaouin, afin qu'il nous soit possible d'être demain de grand matin au lieu de la jonction.

Nous remontons l'oued Tessamak ; bientôt entre deux pitons rocheux, les puits de In-Feññan sont atteints. Ce sont dans l'argile, trois cavités aux parois éboulées et peu profondes. L'eau verdâtre y croupit et reflète le ciel clair et les roches noires. Les berges de l'oued, au pied même des crêtes, se parent de gommiers et d'une floraison nouvelle « d'agar » (1) bas et très verts et de « Koroun ka », sorte d'euphorbes aux larges feuilles et aux gros fruits verts accouplés.

Puis le sentier pénètre à nouveau dans les ondulations monotones, entre les massifs gris, tristes et luisants : partout des tas de pierres informes, des blocs se chevauchant sans harmonie, des tonalités sombres sans poésie, sans transparence.

Par contre les oued se sont élargis. Hors des lits mêmes, la végétation s'étend dans les dépressions et y forme des pâturages étendus, des prairies, des campagnes. Elle a garni et envahi tout ce qui n'est pas le rocher et tapissé d'arbrisseaux et d' « alloummouz » les bas-fonds d'argile craquelée. Désormais c'en est fait du « reg » septentrional, de ces platitudes de sable fin et dur, désertées de la flore saharienne : l'Adr'ar' des Ifor'as ne connaît que la montagne aride de granits ou de porphyres et le pâturage opulent d'arbustes et de graminées.

Nous campons sur la pente de la montagne de Tidjemin, non loin du puits encore inconnu de In-Gesal. Tout de suite l'aspect du carré devient pittoresque et plaisant. Les Chamba ont tiré des « mezoued » (2) de peau leurs « gandourah » les plus blanches, leurs « chech » les plus vaporeux ; des musettes sortent des « rçen » (3) de cuivre ornés de cuirs multicolores ; les étoffes blanches ou bleues voisinent sur les selles avec les cein-

(1) Agar : arbuste de l'Adr'ar des Ifor'as.

(2) Mezoued : sac de cuir pour le transport des effets.

(3) Rçen : sorte de mors des mehara.

tures rouges et les « chéchia ». Les appels s'entrecroisent, les rires éclatent et le coin perdu du désert s'anime et vit. Les hommes accroupis sur les couvertures entre eux se rasent les cheveux et la barbe et dès le soir même s'enroulent autour du corps les ceintures et les baudriers et bouclent déjà leurs cartouchières.

Au milieu des préparatifs et des nettoyages, la nuit tombe bientôt et dans l'obscurité que dissipe mal quelques bougies fumeuses, les arrangements se prolongent et les élégants se pomponnent. D'eux-mêmes, pour la fête de demain, les Arabes ont tenu à se montrer dans tout leur éclat ; les Touareg les éclipsent et dans leurs vêtements de parade, sont superbes de magnificence et de distinction.

28 avril.

De toute la nuit, les Chamba n'ont pas dormi ; à l'heure officielle du réveil, tous sont déjà dans des tenues éclatantes, en gaudourah juponnées, ceinturonnés et en armes. Les méhara déjà sont sellés, propres et fringants : il semble que les bêtes aussi se réjouissent de l'événement du jour et qu'elles participent à la joie de leurs maîtres. Contre l'ordre, l'escouade des Touareg a été mise en avant-garde, pour que leurs vêtements de guinée bleue et leurs voiles surtout qui tranchent sur les couleurs claires, fassent impression. De tous Bent-Messis est le plus brillant : il a sorti de ses fontes ses turbans les plus chatoyants, ses guinées les plus empesées ; sa haute taille qui dépasse celle de tous les hommes du détachement, attire tous les regards et devant le front de la troupe, il s'en va noblement, de cette allure si mesurée et si pompeuse des chefs touareg, paré comme serait quelque tambour-major de jadis pour une revue solennelle.

Maintenant nous sommes partis ; le convoi demeure en arrière et nos bêtes trottinent parmi les cailloux tandis que nous devisons gaîment et que les hommes chantent, s'interpellent et rient. Les gazelles sont nombreuses et nous regardent passer ; mais aujourd'hui personne ne songe à la chasse. Les Touareg par moment chantent en chœur et la petite guesba reprend toute légère, à peine perceptible, comme le bourdonnement

indécis d'un grillon. Le jour se lève dans le ciel très pur et très calme ; une petite brume flotte au pied des montagnes et la fraîcheur du matin encore demeure sur le sol ; la terre peu à peu resplendit d'une clarté plus vive ; les roches scintillent et les plantes accrochent à leurs tiges claires les rayons d'or du soleil d'avril.

Soudain, les hommes d'avant-garde signalent des voyeurs sur les mamelons ; avec la jumelle nous reconnaissons les sentinelles soudanaises, aux vêtements sombres, aux grands chapeaux coniques. Un frisson secoue tous les cœurs et nous nous déployons en ligne : en avant les officiers, derrière eux l'alignement toujours si imposant des énormes méhara sombres montés par les Chamba d'un blanc éclatant. Lentement, le détachement en bataille débouche dans la vaste clairière de sable, entourée de mamelons, où sont les puits de Timiaouin, où sont devant nous les tentes et les carrés des Soudanais.

Nous avançons d'un pas de parade et sous la clarté irradiante, l'effet de cette vague d'hommes alignée et onduleuse est prestigieux et sublime.

Devant nous les Soudanais en armes forment deux groupes séparés, sur un flanc des carrés où sont rangés les bagages et les selles. Ils sont peut-être cent et se tiennent raides, immobiles, nous regardant défiler. Quelques tentes des officiers se dressent ici ou là, tentes européennes ou tentes indigènes de cuir ; au delà le sable est nu et sans végétation et tout autour des deux groupes des Chamba torrentueux et des Soudanais impassibles et jusqu'aux rochers, la dépression s'étend vide, brûlée, aveuglante. Au-dessus du puits même, un seul gommier très haut dresse ses branches dénudées et quelques corbeaux à collier blanc voltigent et croassent.

Les officiers soudanais à pied se sont avancés au devant de nous ; nous sautons à notre tour à bas des méhara et tandis que les sous-officiers conduisent les Chamba vers l'emplacement du camp, nous joignons enfin nos camarades, et nous nous serrons les mains.

Il y a là le capitaine Pasquier, commandant la compagnie et le cercle de Gao ; il fut en 1905 mon compagnon de voyage de

Bordeaux à Kayes, compagnon aimable et toujours jovial et mon plaisir est immense de le retrouver ici, en bonne santé ; le capitaine Cauvin avec qui je fis la route d'Araouan à Taodéni ; le lieutenant Lenglumé, un ancien camarade de Paris ; le lieutenant Vallier, un déjà vieux soudanais de Gao.

Un instant les compliments s'entrecroisent, et les vœux et les souvenirs de jadis ; et nous nous réjouissons ensemble de cet événement mémorable d'aujourd'hui, de cette quatrième jonction entre l'Algérie et le Soudan, nouvelle preuve de l'entente française entre les deux rives du Sahara et de la camaraderie des officiers du nord et du sud.

Mais au milieu de la joie qui étreint l'âme, mon esprit malgré moi se reporte à l'an passé, à la combien plus grandiose encore jonction de Gattara du 20 mai 1906. Aujourd'hui nous allions par des routes déjà parcourues vers un but connu, vers des amis dont nous savions la présence, qui nous attendaient depuis dix jours déjà. A Taodéni nous étions dans l'inconnu, ignorants tout du pays et des puits, ignorants même les uns des autres, de notre proximité ; et voici qu'au tournant d'une dune nous nous trouvons face à face en vue des puits de Gattara ! Presque avant que nous ayons eu le temps d'y penser, Niéger est déjà dans mes bras et quelques secondes plus tard le colonel Laperrine aussi me donne l'accolade. Et nous restons ensemble deux jours dans cette cuvette jusqu'alors inviolée, nous sans vivres, presque sans bêtes, ravitaillés cependant pour quelques jours par les Algériens que la Providence a envoyé sur notre route ! Ce souvenir émouvant s'est gravé pour toujours en moi et toujours je reverrai le camp et les officiers algériens, Niéger, Mussel, Laumonnier et la grande figure si bienveillante, si aimée du colonel Laperrine. Aujourd'hui malgré moi, toujours je pense au 20 mai 1906, j'en revois tous les détails et j'ai les larmes qui me montent aux yeux.

Mais, je veux aussi me réjouir d'aujourd'hui qui me donne le plaisir de retrouver tant d'anciens amis ; le capitaine Pasquier avec qui nous causons des officiers venus en 1905 et dispersés dans tout le Soudan, des colonnes accomplies, des espoirs d'avenir et de retour...

Surtout j'ai là mes anciens Sénégalais de Taodéni qui près de moi et avec moi, souffrirent de la soif, de la fatigue et de la faim, dont certains furent admirables. Vite, je suis allé à eux toujours immobiles sous les armes : quel joie j'ai de retrouver le caporal Diara qui de tous fut le plus énergique, et qui peut-être nous sauva tous, Mahamadou M'Baye et tant d'autres. Auprès d'eux, je m'attarde à les écouter conter leurs périgrinations depuis un an, leurs joies, leur vie, et grands enfants, me dire leurs peines, leurs difficultés et leurs espoirs.

Le capitaine Pasquier a dressé près du carré de ses hommes une grande tente à la mode des Ioulliminden : c'est une immense toiture faite de peaux de bœufs cousues, soutenue par un long piquet central et relevée sur les bords par une ceinture de piquets plus bas auxquels elle se relie par des lanières. De la sorte par beau temps, l'air pénètre sous l'abri et y maintient la fraîcheur ; par pluie ou tourmente de sable, il suffit d'attacher les rebords de la toiture aux pieds même des piquets extérieurs pour supprimer l'espace entre le sol et la peau et éviter ainsi l'accès des tourbillons et de la poussière.

Sous sa tente le capitaine Pasquier me communique les ordres de l'Afrique occidentale relatifs à notre mission : ils sont différents pour le capitaine Arnaud et pour moi, bien que nous soyons l'un et l'autre libres de revenir au Niger avec l'escorte de Gao ou de Bamba. Mais le capitaine Arnaud est invité à hâter son retour vers le Dahomey, tandis que je suis personnellement autorisé à prolonger mon séjour dans l'Adr'ar' des Ifor'as, pour y étudier le pays, les mœurs et y dresser une carte appuyée sur les itinéraires d'aller et de retour du capitaine Pasquier et du lieutenant Lenglumé.

Quoique ces instructions m'obligent à quitter le capitaine Arnaud, qui fut sans cesse un si bienveillant compagnon de route, je suis fort heureux de pouvoir étudier plus à loisir ce pays tentant qu'est l'Adr'ar' et en rapporter une utile moisson scientifique.

Aussi je prends de suite la décision de laisser partir seul, vers l'Azaouad et le pays Kounta, le détachement de Bamba et de revenir sur Gao après avoir traversé et recoupé en diagonale

tout le pays des Ifor'as. Avec son amabilité coutumière, le capitaine Pasquier d'ailleurs s'est mis tout à ma disposition : personnellement il veut escorter par la route directe le capitaine Arnaud jusqu'à Gao ; mais il m'offre de mettre à mes ordres cinq tirailleurs qui m'accompagneront dans toutes mes pérégrinations. Son intention étant d'autre part de laisser le lieutenant Vallier près de Kidal, au sud de l'Adr'ar', il me sera possible après mon voyage, de me joindre à cet officier pour effectuer avec lui la traversée du pays Ioulliminden et le retour sur Gao.

J'aurais peut-être préféré vagabonder seul dans le pays et sans cette petite escorte plus apte, je le craignais, à épouvanter les habitants paisibles que les malfaiteurs audacieux ; par prudence cependant le capitaine Pasquier tint à me l'adjoindre ; il ne me restait plus qu'a trouver un guide, ou mieux un chef des Ifor'as, qui put en cours de route me renseigner et favorirer de son influence mon entrée dans les tentes et dans les campements. Ce fut Bent-Messis qui se chargea de me procurer un tel compagnon et son choix tomba sur Fenna, un des chefs des Tarat-Mellet, qu'il envoya de suite avertir.

Cependant le camp des Algériens s'est formé au sud du puits ; au centre de leur carré se dressent les tentes des officiers et du P. de Foucauld et les sentinelles Chamba blanches et rouges veillent sur les rochers avoisinants. Les hommes sont partis au pâturage ou travaillent encore aux installations nécessaires et seuls quelques Soudanais se sont avancés et regardent sans mot dire.

Le déjeuner du matin, je dirais presque le banquet, a été préparé sous la grande tente indigène du capitaine Pasquier. Là ont été groupés toutes les tables et toutes les chaises, ou tous les objets aptes à remplacer les unes ou les autres ; et le repas sera presque à l'européenne sans qu'il y manque grand chose d'un festin de France.

Nous nous sommes tous assis autour de la grande table que préside le capitaine Dinaux. Des conserves diverses font les pièces de résistance du repas ; il n'est point jusqu'à la bouteille de Champagne d'usage qui n'aide à porter un toast à la France,

à l'Algérie et au Soudan, et ne favorise la gaîté et le bonheur de la jonction accomplie.

Combien cependant je trouve plus simples et plus parés de couleur locale nos frugales dinettes algériennes des jours passés : là point de tables grossières et boiteuses que cache mal la blancheur d'une serviette ; point de caisses inéquilibrés en place de siège : seul sur le sol le grand tapis de Timmimoun bariolé de rouge, de noir et de jaune autour duquel, en plein sable, nous nous étendions à la mode arabe, sur les burnous. Point de verres de métal bossués, point de conserves variées mais lourdes : toujours le merveilleux cous-cous si réconfortant et d'un transport si simple, la chorba (1) faite de pure farine, la kesra remplaçant le pain, le riz aux raisins secs.

Toute l'après-midi nous voisinons ; dès que le soleil s'est incliné et qu'un peu de fraîcheur emplit à nouveau le cirque de Timiaouin, je suis allé travailler avec le P. de Foucauld pendant que les lieutenants soudanais s'instruisent auprès de Sigonney et visitent en détail le campement algérien.

Le capitaine Dinaux a fait prévaloir ce principe que durant ces jours de jonction, les repas seraient pris alternativement dans un camp et dans l'autre. En signe de joie, les Chamba ce soir danseront ; longtemps avant la nuit, ils s'apprêtent déjà, se griment et se costument : la représentation sera brillante à n'en point douter.

Nous nous sommes tous groupés au camp des Algériens. Le dîner indigène est servi selon l'usage journalier ; et nous nous sommes étendus en cercle autour des immenses plats de farine et du méchoui rôti. Le capitaine Arnaud seul est gratifié d'une chaise, et préside l'assemblée. Puis c'est le long défilé de tous les plats arabes, appréciés diversement par les uns et par les autres et qui dure jusqu'au moment où commencent les danses.

De grands feux de bois sec et d'herbes jettent sur la place réservée, en avant des tapis où nous sommes étendus, une clarté rouge et intermittente. Les Chamba se sont groupés en

(1) Chorba : sorte de macaroni indigène.

cercle et frappent des mains : ils chantent aussi d'une voix traînante et lentement activent la cadence. Alors un des hommes entre au milieu de l'arène ; il danse sur un rythme alangui et ses gestes sont efféminés et lascifs. Par instant il pousse un cri rauque que tous les Chamba répètent en chœur sans arrêter le battement continu des mains.

D'autres danseurs se sont avancés ; quelques almées miment des extases d'amour. Mais toujours leurs évolutions et leurs gestes demeurent mesurés et polis.

Dès les premiers chants, les Sénégalais aussi sont accourus pour assister au spectacle ; ils doublent le cercle des Chamba et se pressent derrière eux. A leur tour, ils dansent ; comme les Arabes, ils s'accompagnent en battant des mains, mais la cadence est très vive et se précipite encore. Un noir criant de toute sa force, s'élance au milieu du cercle ; il tient un bâton en main et tout de suite exécute les bonds et les cabrioles les plus désordonnées ; il saute de droite, de gauche, sans ordre apparent, et les cris des assistants l'excitent et l'énervent. Bientôt un autre prend sa place et reproduit les mêmes contorsions violentes, les mêmes sauts endiablés. Tous les noirs groupés suivent le danseur des yeux, rient largement et l'invectivent s'il faiblit. L'homme bientôt épuisé cède la place et le chant continue, sur un mode élevé, rauque comme serait un cri de guerre, rythmé par les battements de mains. Toutes les races du Soudan sont ici représentées, et chacune tour à tour exécute ses danses : les Mossis auxquels leurs dents taillés en pointe donnent une allure sauvage et farouche, ont des gestes violents et lourds, sans grâce et sans harmonie, qui n'ont plus rien de la danse : ils les accompagnent de mélopées rauques et élevées qui s'étendent dans la nuit et prennent de loin des allures lugubres. Les Bambaras plus policés ont des évolutions plus significatives et plus rythmées : leurs danses veulent représenter aussi des scènes de passion, mais bientôt ils s'énervent et poussés par les cris, se démènent et se tordent. Pour faire plus de bruit les Toucouleurs frappent à tour de bras sur des plats ou sur des caisses et redevenus sauvages simulent des enlèvements ou des batailles et dans le vide frappent à grand ahan.

Les Arabes maintenant reprennent leurs chœurs ; il semble que les clameurs farouches des noirs les aient appeurées et leurs mouvements sont plus onduleux, plus dansants ; ils tournent en rond en roulant sur les hanches et renversent leur corps en arrière sans bouger les talons. Leurs pas sont redevenus délicats, leurs expressions de visage nimbées de sentimentalité et près des almées attendries, leurs regards se font suppliants. Leurs chants mêmes gardent un rythme monotone et traînant et les claquements des doigts sont étouffés et espacés.

Nous avons déjà regagné nos tentes qu'au loin les tam-tam résonnent encore et grondent dans la nuit ; à la clarté rouge des feux, les noirs aux bonds désordonnés, semblent des démons fantastiques, hurlants aux étoiles.

Et par instant vient jusqu'à nous la petite mélopée harmonieuse et légère des Chamba, au milieu du sifflement grêle des « guesba » perçantes.

29 avril.

Bent-Messis m'avait hier soir découvert un guide Ifor'as, capable en attendant l'arrivée de Fenna de me mener à Tessalit, ma première étape. Ce matin l'homme s'est enfui. Une assemblée de quelques notables Ifor'as doit avoir lieu sous peu de jours à Tessalit et mon désir serait de gagner bientôt ce centre où je pourrais, à cette occasion, trouver le chef susceptible de m'accompagner et de me guider, à défaut de Fenna.

Aujourd'hui les tirailleurs soudanais et les méharistes chamba ont commencé à frayer ensemble et quelques camaraderies se sont ébauchées. L'espérance de bonnes affaires a, je crois, favorisé ce résultat, car les noirs ont fait de nombreuses acquisitions de tabac, de chaussures arabes, de chech ; par contre l'ignorance de toute langue commune rend les conversations difficultueuses et les apprivoisements laborieux. Rien n'est curieux cependant comme de voir mon petit Jeffar, faire entre deux grands diables de noirs le tour du carré soudanais et gravement inspecter les selles et les paquetages ; tout jeune qu'il est, il a pris de suite ascendant sur eux ; il commande l'organisation de mes bagages et de mes caisses et les Bambaras lui obéissent sans hésitation.

Diara est venu me voir sous ma tente ; dans le retour de Taodéni, il m'a prouvé tant d'énergie, tant de dévouement et d'intelligence que je le considère mieux que tout autre noir et que je l'ai presque élevé au rang d'ami : dans les circonstances critiques, les situations sociales se rapprochent et l'estime crée de ces confraternités là. Lui ne veut à aucun prix, frayer avec les Arabes bien qu'il soit un des rares Soudanais qui puisse couramment parler l'arabe ; il sait qu'en leur for intérieur, les Chamba méprisent les nègres et il refuse de s'exposer à des dédains que son intelligence lui permettrait de comprendre. Assis près de ma table, il me conte sa déception de n'avoir obtenu aucune des récompenses pour lesquelles il fut proposé ; il me parle de sa famille demeurée à Bamba, de son espoir de devenir bientôt sergent. Il me remercie du cadeau d'usage et me regarde de ses grands yeux fidèles : voilà le vrai type du tirailleur sénégalais, brave et tout entier à ses chefs, intelligent et par le contact prolongé de civilisations supérieures, devenu réfléchi et affiné.

Les Ifor'as de la région ont la plus grande terreur des Soudanais ; en 1904 ils se sont trouvés en relation avec le colonel Laperrine et ils manifestent au contraire beaucoup de bonne volonté pour le capitaine Dinaux. C'est par l'intermédiaire de ce dernier que le capitaine Pasquier a pu trouver enfin un guide pour Dourit et Kidal ; Bent-Messis en cette occasion a prouvé à nouveau son utilité d'interprète intelligent ; avec une aide comme la sienne, toutes difficultés se résolvent : dans le Sahara, un interprète dévoué est la moitié de tout succès.

Comme hier nous avons déjeuné chez le capitaine Pasquier et dîné dans le camp du capitaine Dinaux. Journée chaude et calme ; ce soir les étoiles sont superbes et jusqu'à minuit je travaille à l'astrolabe, auprès du puits.

30 avril.

J'ai pu enfin, non sans difficulté, engager un guide pour Tessalit, Telia et même pour Gao. C'est encore Bent-Messis qui me l'a découvert, mais son mérite n'est point très grand, car Barca déjà a conduit de Telia à Timiaouin le détachement du capitaine Pasquier et c'est seulement parce qu'il ignore la route de

Dourit qu'il vient d'être licencié ici. Barca est un vieil affranchi de Baï, le marabout de Telia; il a femme au Touat et femme dans l'Adr'ar', et il voyage des oasis au Niger au gré des occasions; en 1904 il a dirigé le colonel Laperrine d'Akabli à In-Zize et c'est un homme de confiance.

Barca parle toutes les langues possibles du désert et du Soudan : arabe, tamachèque, mossi, bambara, sonraï, etc. ; il me servira d'interprète dans mes rapports avec les Ifor'as. Je me réjouis maintenant d'avoir en cours de route travaillé l'arabe et de l'avoir suffisamment appris pour converser directement avec mon guide.

Au physique, c'est un petit vieux, très noir, aux maigres cheveux blancs, à la barbe courte, grise et crépue. Il est un peu courbé déjà et ses deux jambes maigres sortent en demi-cercle de ses gandourah sales. Sans cesse il s'appuie sur un bâton et s'efforce en marchant de relever sa tête que couvre une chéchia de guinée blanche. Malgré son âge, il trottine toujours; il a l'habitude d'aller à pied et ne connaît pas la fatigue, et quand après les étapes longues, je lui propose de monter à méhari, il sourit béatement et refuse d'un signe de tête. C'est un brave homme dans toute l'acception du mot, toujours souriant, toujours bien disposé et jamais fâché des observations que je lui fais quand l'étape est plus longue qu'il n'avait annoncé ou le puits « tout voisin » depuis un nombre trop considérable de kilomètres.

Avec mes cinq tirailleurs et Barca, mon détachement se complète; à Tessalit j'espère rencontrer Fenna ou quelque autre chef Ifor'as. D'ailleurs le capitaine Cauvin m'y rejoindra et si mon influence n'est point suffisante, m'aidera de son autorité à trouver l'introducteur que je recherche.

Ce soir même, les capitaines Pasquier et Arnaud et le lieutenant Vallier partent pour le sud vers Dourit ! Tout le jour j'ai séparé les bagages et organisé ma petite caravane; malheureusement un de mes chameaux de bât s'est enfui et il me faut avoir recours à Hammoédi pour faire conduire à Tessalit quelques caisses trop encombrantes.

Au dîner, avant de nous séparer les uns et les autres, nous

nous sommes fait nos adieux. Je ne reverrai plus le capitaine Arnaud qu'à Dakar ou en France ; peut-être mes périgrinations dans l'Adr'ar' m'amèneront-elles à rejoindre encore une fois le capitaine Dinaux qui sans doute poussera de son côté une pointe vers Tessalit, ou le lieutenant Sigonney qui pendant un mois va demeurer au pâturage dans l'Adr'ar'.

A minuit, quand je rentre des observations à l'astrolabe, le détachement Arnaud-Pasquier-Vallier se met en marche vers le sud, dans la nuit fraîche et disparaît. J'ai rendez-vous avec Vallier le 25 mai à Kidal.

1er mai.

De très bonne heure, j'ai fait lever les hommes et commencer le chargement des caisses; malgré les indications de Jeffar et de Larbi, mes tirailleurs sont malhabiles et déjà le soleil est levé quand le convoi, poussé par derrière, quitte enfin la clairière de Timiaouin.

Au passage, j'adresse un dernier adieu au capitaine Cauvin, au lieutenant Lenglumé, au capitaine Dinaux, au P. de Foucauld, à Sigonney. Bent-Messis, Ben-Diab, Jeffar viennent me tendre la main; puis je m'éloigne. Derrière les monticules de cailloux noirs, les deux camps disparaissent bientôt et dans les détours du massif de Timiaouin, je vais devant la file des cinq chameaux liés, avec mes seuls tirailleurs, Barca et Larbi. Le pays me semble tout sombre et triste et j'ai le cœur un peu étreint de la séparation, de la solitude en pays inconnu, de l'isolement grandiose.

Le massif de Timiaouin, confus et sans grandeur, est maintenant traversée et Barca me mène par la dépression très large de l'oued Ir'err'er, encombré de touffes légères de merkba et d'alloummouz et bordée dans tous les lointains de hautes collines sombres. Le soleil très pur illumine et égaie la terre; la chaleur lentement s'accroît et bientôt devient accablante.

Avant d'entrer par la percée de l'oued Ir'err'er dans le massif des montagnes, je déjeune sous un gommier dépouillé, d'un peu de thé et de « kesra » (1). Le puits de Teg'oug'emet

(1) Kersra : pain fait de farine sans levain et cuit dans le sable.

est encore éloigné et nous repartons par la grosse chaleur.

L'Adrar Teg'oug'ement forme en plein travers de la dépression d'Ir'err'er, une sorte de massif circulaire peu élevé, fait de dômes rocheux juxtaposés et de mamelons de pierre. L'oued le traverse de part en part en suivant un chenal sinueux qui ne prend qu'à l'entrée et sur très courte distance l'allure d'une gorge; d'autres affluents de moindre importance viennent par des coupures à travers les arêtes, rejoindre l'artère principale de sorte que ce massif isolé qui devrait être l'origine de rivières divergentes est au contraire le confluent de thalwegs venus du nord et du sud.

Le puits de Teg'oug'emet est sur la face ouest de la montagne en un très petit affluent qui rejoint l'Ir'err'er à hauteur du mont Ti-n-Iref-n-Ir'err'er (1). Les quelques trous, peu profonds, sont dans le dernier resserrement de la montagne et l'eau y est abondante et claire.

Il est presque nuit lorsqu'enfin j'atteins le puits; quelques troupeaux de chèvres s'y abreuvent et les « imr'ad » (2) Ifor'as, pasteurs du troupeau, me regardent sans sympathie m'installer à leur côté. Barca, de ma part, est allé palabrer avec eux; et ce n'est qu'après s'être assurés que je venais bien du Touat, qu'ils s'enviennent m'offrir une jarre de lait et une chèvre que je leur paye généreusement. D'ailleurs ils sont sales, et peu plaisants et rapidement ils se hâtent de grouper leurs troupeaux et s'éloignent.

Sur les rochers au-dessus du puits, quelques « téralgui » ces petits vautours blancs du désert, se sont perchés et regardent impassibles : leurs têtes seules remuent par instant et l'on croirait des pierres juchés sur d'autres pierres.

Vite j'ai dressé tout près des trous l'astrolabe et préparé les observations; Larbi pour toutes provisions n'a que de la farine et du thé. Heureusement la chèvre est tôt dépecée et le repas, pour frugal, n'en sera pas moins suffisant.

La nuit est très sombre et chaude; la lune se lève vers deux

(1) Ti-n-Iref-n-Ir'err'er : traduction littérale : celui de la tête de l'Ir'err'er.

(2) Amr'id, pluriel Imr'ad : voir sens deuxième partie § 1. B.

heures du matin et les méhara qui n'ont point eu aujourd'hui leur pitance journalière sont aussitôt conduits, jusqu'à l'heure du départ, dans le pâturage très maigre qui garnit tout le versant oriental de l'oued Ir'err'er.

2 mai.

Au petit jour quelques pasteurs Ifor'as s'en viennent au puits abreuver leurs vaches ; ils semblent moins hostiles et moins farouches. Quelques poignées de tabac du Touat les ont très vite apprivoisés et Barca m'apporte de leur part, dans une grande coupe de bois, du lait tout frais, encore fumant, délicieux.

Nous partons au petit jour ; les premières heures du matin dans le désert, sont au mois de mai, exquises. La température demeure suffisamment élevée pour qu'il soit inutile de s'encombrer de burnous et de couvertures, assez fraiche cependant pour que la marche à pied soit agréable et facile. L'air est pur et léger ; de petites brumes rosées s'accrochent aux rochers et une bise incline et fait siffler les longues tiges des « merkba ». Les senteurs pénétrantes des plantes et du sol humide courent par la plaine et les caravanes défilent plus aises et plus gaies.

Par le travers nous avons coupé la dépression peu fertile de l'oued Ir'err'er. Au delà s'étend la « hamada » caillouteuse, ondulée par le passage d'affluents parallèles ; notre point de direction est l'énorme roche de Ti-n-Daoudaouan. Elle est tout incurvée en dôme et de loin on croirait l'écaille gigantesque d'une tortue ou la coupole demeurée d'une fortification moderne. C'est une seule pierre énorme et les flancs arrondis sont, du sommet jusqu'au sol, lisses et polis, sans replis ni anfractuosités.

L'observatoire est trop bien placé pour que le désir ne me vienne pas de le gravir et d'explorer la vallée du haut du sommet. En un temps de trot, je suis au pied même de la roche ; Barca et Larbi m'accompagnent tandis que les Soudanais seuls défilent l'un derrière l'autre, sur la piste tracée dans les cailloux. L'ascension est pénible sur les pentes glissantes, par place tellement inclinées que le secours des mains devient nécessaire. Le sommet s'élève de peut-être cinquante mètres au-dessus de la « hamada ». De là, la vue s'étend en cercle sur la plaine

immense, caillouteuse et noire, que sillonnent les lignes plus pâles des oued affluents de l'Ir'err'er. A l'horizon, dans toutes les directions se dressent, embrumées et lointaines, les crêtes d' « adrar » isolés, aux allures imposantes, peut-être surélevés par le mirage. Vers le nord l'adrar Taselelem limite la dépression et la borde d'une arête continue au delà de laquelle saillent encore des pitons épars, des crêtes et des dômes. Le soleil l'éclaire en plein et rougit les roches fauves qui par place flamboient.

Rapidement je rejoins les Sénégalais : quelques trous encore emplis d'eau s'ouvrent sur les flancs du rocher, mais nul troupeau, nul être vivant n'apparaît au lointain : la lumière est impuissante même à animer le paysage morne et désolé.

Au delà d'une ligne de partage presque imperceptible, nous atteignons la vallée de l'oued Afara ; celui-ci bientôt s'enfonce dans la montagne de rochers qui s'étend jusqu'à Tessalit. Plus au nord le sentier que suit Barca pénètre aussi dans le massif en remontant le cours de petits oued étroits et encaissés. Au milieu des cailloux et des blocs, dans la « hamada » d'où ne saille nulle crête, nul point dominant, nous allons péniblement, de coupure en coupure, sans qu'il soit possible de voir le but, sans que la vue s'étende au delà des premiers rochers. Nulle végétation, nulle herbe n'égaie la morne solitude des pierres qui s'entassent et se chevauchent ; la terre même ici disparaît et les roches se pressent, laissant entre leurs points de contact des cavités, et des trous dangereux à la marche.

Quand la petite caravane atteint enfin l'oued Errichan-Ibinkar, tous, hommes et animaux, sommes brisés par la fatigue des escalades constantes et des détours dans les pierres. La vallée est à fond plat de sable et très étroite entre les crêtes noires ; quelques genêts très verts garnissent les berges marquées par des ressauts à pic et les « méhara » de suite sont lâchés dans ce pâturage inespéré.

En aval, des trous d'eau ont été creusés dans le lit même, en un resserrement de la vallée. Là je dresse l'astrolabe et tandis qu'au camp, dont j'entends les bruits lointains, Larbi prépare le

repas du soir, je m'étends avec Barca dans le sable frais, auprès des abreuvoirs, attendant la nuit.

Ces « tilmas » sont de grands cônes de sables aux parois inclinées à la pente naturelle; au fond rempli d'une eau claire et limpide.

Barca et moi, nous demeurons immobiles et sans bruit ; bientôt dans les arbustes, les oiseaux enhardis reprennent leurs cris et leurs appels ; quelques-uns s'en viennent jusqu'au bord des « tilmas », regardent inquiets, puis se laissent glisser jusqu'à l'eau. D'autres bientôt les rejoignent et les petites bêtes boivent vite, voltigent et reviennent. Par instants, en bougeant à peine, je lance des graviers dans l'eau : au bruit tous se dressent, s'effarouchent et s'élancent hostiles vers la pierre qui trouble ainsi leur quiétude.

L'ombre monte rapidement dans la vallée ; maintenant des « Kanga » (1) en bandes voltigent autour de moi, lancent leurs cris stridents et s'enfuient trop craintifs pour venir jusqu'aux abreuvoirs. Sous les arbustes voisins, quelques petits fauves attirés par la soif à la tombée du jour, hurlent en sourdine et se retirent lentement en tournant en cercle.

L'obscurité complète est venue ; tous les bruits de la nature se sont tus et le grand silence règne dans la montagne. Ma petite lumière palpite par instants et je n'entends plus dans la nuit calme que le battement régulier du chronomètre et les ronflements interrompus de Barca qui s'est endormi dans le sable.

3 mai.

D'Errichan-Ibinkar à Tessalit, la sente est difficultueuse et abrupte et s'en vient longer très au nord l'adrar de Tiraouanin, haute chaîne qui domine Tessalit. Barca m'a certifié connaître un raccourci, à peine plus mouvementé que la piste ordinaire, et je me suis décidé à suivre ses indications, un peu incrédule pourtant, mais parce qu'encore j'ignore la foi qu'on peut attribuer aux dires de Barca.

L'oued Errichan, dans la « hamada » rocheuse, remonte loin

(1) Kanga : caille de barbarie.

vers le nord, étroit et encaissé, bordé entre ses berges et la montagne d'un rideau d'« asabaï » et de « merkba ». Aux coudes qu'il décrit, des « tilmas » parfois sont creusés, où l'eau affleure croupissante. Bientôt nous quittons le lit de l'oued. Les rochers informes partout nous entourent et le flair de Barca est utile pour conserver une direction que nul repère n'indique. A chaque instant nous tournons autour des blocs bizarres, serpentant de droite et de gauche au gré du hasard, cherchant ici la passe, obligés parfois de revenir en arrière. Barca est parti vers l'avant, et, sitôt qu'il a découvert une coupure entre les pierres, il m'avertit par des cris.

Soudain nous sommes dans une impasse : nulle sente entre les roches, nul passage vers l'avant. Le convoi s'est arrêté et les méhara renâclent devant les galets branlants qui forment un escalier, tout coupé d'anfractuosités et de trous. En vain les chameliers les poussent et les excitent de gloussements répétés et rapides : les pauvres bêtes hésitent, tâtent les marches peu sûres, buttent, se blessent et roulent sur le sol. Un instant les caisses et les bagages s'éparpillent parmi les cailloux et force nous est de désangler les bâts et de déposer les charges.

Je tempête, pendant ce temps, contre Barca et son imprévoyance : le pauvre vieux écoute sans répondre ma juste semonce et se donne tant de mal pour tirer par la bride les animaux, pour leur poser les pieds sur les assises solides, pour leur éviter les heurts, que je suis désarmé et ris de bon cœur. A force de temps et de soins, les « méhara » ont franchi le passage dangereux ; les Sénégalais reviennent en arrière chercher les caisses les plus lourdes et les portent sur leur tête. Moi-même j'ai pris les montres et, avec mille précautions, je les transporte de seuil en seuil, leur évitant avec soin les chocs dommageables ; au delà du mauvais pas, je me contemple moi-même : avec ma cassette sous le bras, heureux d'avoir garé de tout danger mon trésor, je me trouve une ressemblance tout à fait amusante avec le fameux juif du tableau de la prise de la Smalah qui sauvait lui aussi ses joyaux d'un autre danger non moins pressant. Et ce souvenir a fait tomber toute ma mauvaise humeur.

D'ailleurs, de suite nous pénétrons en une dépression plus facile qui nous mène en l'oued Tessalit même. La vallée à fond plat s'étend largement entre les rochers et là nous avons bientôt retrouvé la grand'route qui serpente au milieu des gommiers, des « tebouraq » et de l'« alloummouz ».

Derrière un coude, Tessalit même apparait. C'est une longue palmeraie touffue, qui s'étend sur la rive gauche de l'oued pendant cinq ou six cents mètres. Resserrée entre la paroi rocheuse de la montagne et le lit dégarni de la rivière, elle se prolonge, étroite, enfermée en une barrière de branches sèches et quelques puits isolés, maçonnés en pierres, s'ouvrent ci et là, au milieu des dattiers. Il y a peut-être deux cents palmiers, ce qui fait de Tessalit l'oasis la plus importante d'In-Salah à Gao.

En face de la palmeraie, de l'autre côté de l'oued, sont aussi quelques trous d'eau et dans des clôtures en « djerid »(1) trois ou quatre jardinets minuscules plantés de tabac ou d'oignons. Plus en aval, un éperon rocheux vient resserrer la vallée ; une muraille carrée de pierres grossières la surmonte et la face orientale en est percée d'une poterne mi-ruinée, seule ouverture sur le dehors : c'est le magasin de Baï, le propriétaire de la palmeraie.

Presque au milieu du lit de la rivière, une touffe de dattiers saille du sable, formée d'un seul tronc d'où s'écartent dix ou douze tiges garnies de feuilles vertes et de « djerid » pendants. Là, j'ai encastré ma tente à l'ombre des palmes bruissantes parmi lesquelles pendent de grosses grappes de dattes encore vertes.

La vallée demeure vide et comme morte ; à certains signes, je me doute que des voyeurs sur les crêtes ont déjà signalé ma présence ; mais pas un homme, pas un méhari, pas une chèvre ne paraît. Le vide du site est impressionnant ; seules des bandes de tourterelles voltigent de droite et de gauche et se groupent autour des trous d'eau ; quelques corbeaux à collier croassent sur les branches sèches des palmiers entre lesquels le vent siffle lugubrement.

En plein soleil, dans ce fond de sable encaissé entre les

(1) Djérid : palmes séchées.

Dans l'Adr'ar' des Ifor'as

1. Retour du puits vers le campement.
2. L'Adr'ar' de Tin-Daoudaouan.
3. Mokhammed Ferzou chef réel des Ifor'as, à Tessalit.
4. Ma tente sous les palmiers de Tessalit.
5. Roches de l'Adr'ar'.
6. Arrivée au puits de Tasekdem (oued Alioug').

pierres luisantes, la chaleur devient étouffante ; même à la nuit, après les observations astronomiques, le sommeil est rétif et le repos impossible. J'ai laissé la bougie allumée près de mon lit et je songe...

« Halte-là ! » Une des sentinelles a crié dans l'obscurité et déjà tous les tirailleurs ont pris leurs armes. Une voix répond et tout de suite un Arabe m'est amené. Sans mot dire, il me tend une liasse de papiers ; c'est le courrier de France, arrivé d'In-Salah, et que le capitaine Dinaux me fait parvenir de Timiaouin.

L'homme s'est accroupi au pied de mon lit, et, tout ému, tout heureux, je parcours les nouvelles de France déjà bien vieilles, mais encore ignorées, les lettres longtemps attendues des parents et des amis.

Aux récits familiaux, aux inquiétudes des proches, le cœur s'émeut et se gonfle ; même dans la joie ainsi surgie, le flot des souvenirs tristes lentement m'envahit et je demeure interdit de cette évocation inattendue de la France et de tous ceux qui me sont chers.

Devant les lettres éparses, les journaux ouverts et lus, je suis là, songeur ; la lassitude s'est enfuie et je ne sens plus le désir du sommeil. Le courrier demeure immobile, la tête voilée, au pied de mon lit de camp et le bruissement monotone des feuilles dans la nuit accompagne ma rêverie.

Tessalit, 4 mai.

Ce matin un serviteur de Baï s'est approché de notre campement ; Barca est allé au devant de lui et me le ramène. C'est un vieux tout blanc, qui ne semble nullement effrayé et qui n'est pas du tout farouche ; il est venu, conte-t-il, surveiller les palmiers, et il annonce l'arrivée prochaine de Mokhammed Ferzou, le remplaçant d'Illi, aménoukal des Ifor'as.

Je suis monté jusqu'au sommet des arêtes qui, vers l'ouest, surplombent Tessalit ; la hauteur n'en paraît pas dépasser une centaine de mètres et l'escalade est courte et aisée parmi les blocs fichés dans le sol. De là, vers l'est et vers le sud, se découvre le chaos informe d'une hamada surélevée, plateau rocheux coupé et défoncé, mais d'où ne saille nulle hauteur

digne d'intérêt ; vers le nord, par contre, la masse de l'Adrar Teraouanin limite superbement l'horizon. Mais vers l'ouest, au delà de l'arête même que j'ai gravie, à cinq cents mètres tout au plus, l'« Adr'ar' » cesse brusquement et devant mes yeux étonnés s'étend à l'infini une dépression uniforme, toute garnie de pâturages peu opulents et que ne tachent ni cailloux, ni rochers. C'est là le commencement de la vallée du Tilemsi et du pays Kounta ; je suis arrivé à l'extrême limite occidentale de l'Adr'ar' des Ifor'as et l'oasis de Tessalit en est située sur la bordure même.

A peine suis-je rentré dans ma tente que par l'amont de la vallée débouche tout entière la compagnie de Bamba, partie le 2 mai de Timiaouin. Sur quatre colonnes parallèles, elle descend le lit de l'oued et forme le carré à hauteur de la case de Baï. Au milieu des palmiers mêmes, le capitaine Cauvin et le lieutenant Lenglumé s'installent et bientôt toute la dépression s'emplit d'animation, d'appels, de grognements des « méhara ».

A nouveau, tous réunis, nous prenons ensemble les repas du matin et du soir. Lenglumé s'en vient voisiner et palabrer avec moi et, tandis que nous mettons au net les itinéraires, les ordonnances préparent le thé cérémonieusement dégusté.

Après dîner, encore la température demeure chaude et lourde ; les observations astronomiques sont pénibles et j'ai le front et les mains tout trempés de sueur. Au loin quelques grondements sourds pourraient être les répercussions du tonnerre ; la tension de l'air laisse prévoir des orages prochains.

Tessalit, 5 mai.

Le réveil est bruyant, des Sénégalais qui s'interpellent à grands cris, poussent les méhara vers les pâturages, préparent la distribution des vivres ou rangent les caisses et les sacoches de cuir.

De bonne heure, Mokhammed Ferzou s'est présenté au camp. Il est arrivé comme ferait n'importe quel touareg, presque sans suite, sans bouclier, dans ses vêtements de chaque jour et sa présence est demeurée tout à fait inaperçue. Un de ses fils est venu m'avertir que son père avait, en cadeau, envoyé

deux bœufs, que l'un était pour la compagnie de Bamba, et l'autre pour mes hommes, et que Mokhammed Ferzou lui-même viendrait à ma tente, sitôt achevée sa visite aux officiers de Bamba.

Les deux bœufs en effet sont entravés près du camp des tirailleurs. Le plus grand se débat et fonce sur ses gardiens ; par instants il menace de rompre ses entraves et les Bambaras s'en écartent. Pour surprendre les bouviers Ifor'as, le capitaine Cauvin m'a fait prier d'abattre l'animal d'un coup de carabine 577. A soixante mètres la balle pénètre sous les cornes, fait voler la cervelle en éclats et le bœuf s'affale sur les genoux, sans un sursaut, comme une masse. Les indigènes, que la détonation puissante a surpris, s'approchent et constatent avec un étonnement salutaire, que la blessure est effroyable. L'arme passe de main en main et semble incompréhensible.

Mokhammed Ferzou lui-même, en vieux chasseur, ne peut résister à sa curiosité et s'avance à son tour. Il vient à moi et me donne une de ces larges poignées de main, de toute sa force, si franches qu'elles feraient douter seules de la félonie légendaire des Touareg. Il constate par lui-même la distance, vérifie la blessure, soupèse et palpe la carabine. Puis il se tourne vers moi et me serre à nouveau la main en me criant d'une voix forte et quelque peu bourrue « E ouolla lohcé ! » Oui, Mokhammed Ferzou, je le sais que l'arme est bonne et tentante !

Côte à côte nous gagnons mon abri. Mokhammed Ferzou est presque de ma taille ; il peut avoir quelque cinquante ans et ses cheveux qui paraissent au croisement du voile et du turban, déjà grisonnent fortement. Son allure toute entière est d'un brave homme, un peu bourgeois, le verbe haut, un peu bourru pour se donner contenance ; mais en tant que chef, Mokhammed Ferzou en impose peu et paraît médiocrement sûr de son autorité. Ses vêtements de guinées blanches ou bleues sont très simples : il semble ignorer la coquetterie si prisée des Kel-Ahaggar et ne porte pas le diadème d'étoffe si seyant et si chatoyant.

Sur un burnous étendu dans le sable, Mokhammed Ferzou s'accroupit près de moi et Barca nous sert d'interprète.

En remerciement du bœuf, j'offre quelques pièces de guinée,

acceptées avec plaisir. Dans le palabre quelques mots ifor'as que je glisse habilement m'ont vite attiré la sympathie du vieux chef ; puisque je connais sa langue, je ne suis plus un étranger. D'ailleurs, pour achever sa conquête, je parle de Lalla, la jolie fille d'Illi et je récite même les quelques vers sus par cœur où la jeune femme vante à Ettioub, son mari, les qualités de Moussa-ag-Amastan. (1) Pour le coup, la stupéfaction de Mokhammed Ferzou est invraisemblable : il me regarde par trois ou quatre fois comme s'il se croyait le jouet de quelque supercherie et part d'un rire bruyant, d'un de ces rires claironnants et inextinguibles dignes des héros de l'antiquité païenne : « Tu connais cette histoire ? — Comment peux-tu connaître cette histoire ? »

Mais j'en connais bien d'autres histoires encore et je conte à Mokhammed Ferzou que la renommée de ses exploits cynégétiques est venue jusqu'à moi et qu'il m'a été dit qu'en telles et telles circonstances, il avait attaqué face à face le lion, bouclier et « tezraït » au poing et l'avait vaincu. J'ai touché la corde sensible : Mokhammed Ferzou se rengorge et m'avoue que non seulement cette fois-là, mais en d'autres occasions encore, il tua le lion à coup d'épée.

« Mais comment peux-tu connaître ces histoires ? » C'est un mystère que l'esprit du vieux chef s'efforce vainement de percer ; Barca près de moi rit de son mieux et se frappe les genoux en signe de contentement.

Passons maintenant aux choses plus sérieuses. Mokhammed Ferzou ne pourra plus désormais me refuser la nomenclature des tribus ifor'as et mille détails sur les mœurs que je lui fais demander par Barca : en un clin d'œil mes notes s'accroissent de renseignements inédits. Mokhammed Ferzou ne pourra plus désormais me refuser, à défaut de Fenna vainement attendu, un de ses compagnons porteur de sa sauvegarde, pour me guider jusqu'à Kidal et m'introduire dans les campements. Mokhammed Ferzou n'en a même point l'idée : de suite il envoie chercher ses deux fils demeurés en arrière et me les offre comme

(1) Voir ces vers dans la 2e parie § 4 Y.

protecteurs. Ce sont deux jeunes gens de seize à vingt ans, grands, élégants et beaux, mais qui paraissent timides et sauvages : je les accepte toutefois avec empressement, et quand Mokhammed Ferzou quitte ma tente, portant lui-même les cadeaux offerts, nous sommes enchantés l'un et l'autre et tout à fait amis.

Le capitaine Cauvin a fait demander aux Ifor'as quarante méhara et chameaux qu'il désire acheter pour remonter sa compagnie : des hommes déjà sont partis vers les campements voisins pour rassembler les bêtes demandées.

Aujourd'hui aussi, un commerçant du Touat qui, d'étape en étape, a suivi le détachement du capitaine Dinaux, est arrivé à Tessalit avec toute sa pacotille. En un clin d'œil ses pièces de guinées lui sont achetées contre argent par la compagnie de Bamba, car Mokhammed Ferzou a demandé que les quarante chameaux lui soient payés en étoffe. L'homme est enchanté de sa vente et se frotte les mains : il n'espérait pas un écoulement aussi rapide de ses cotonnades et déjà il forme le projet de retourner à toute allure à In-Salah et d'y chercher un nouveau chargement qu'il pourra vendre encore dans le pays des Ifor'as avant la prochaine saison sèche. Aux indigènes, ce n'est en effet que contre du bétail qu'il peut échanger ses produits et, passé le mois de septembre, la traversée du Tanezrouft est impossible en poussant des troupeaux.

Le hasard heureux qui vient de permettre à l'Arabe de se débarrasser de la sorte de ses marchandises, sera par la suite, j'en suis sûr, d'un effet favorable à la reprise d'un trafic suivi entre le Touat et l'Adr'ar'. Pour s'en convaincre, besoin n'est que de regarder le vendeur qui pérore au milieu de ses gens et se réjouit ; sa satisfaction est telle qu'il veut à toute force m'obliger à accepter du sucre et du thé, seuls produits qui ne lui aient point été achetés encore.

Après dîner, alors que les lumières du camp déjà sont éteintes et que l'obscurité est épaisse, le vent brusquement s'élève et souffle avec violence. L'ouragan fait claquer la toiture de la tente et les palmes, au-dessus de ma tête, bruissent avec un fracas d'océan en courroux. Une poussière épaisse chassée par

la tornade rend l'air irrespirable ; le tonnerre fait rage et les éclairs par moment illuminent tout le lit de l'oued. Un instant, de grosses gouttes crépident sur la toile tendue. Non sans effroi, je songe que ma tente et mes bagages sont installés en plein centre de la rivière, et que tout, si la pluie est assez violente dans la montagne pour faire couler le torrent, sera mouillé, inondé, entraîné. Déjà j'ai pris mes précautions pour gagner rapidement la berge en cas de surprise ; mais l'orage peu à peu s'écarte et passe. Le tonnerre se fait plus lointain, les éclairs plus rares et bientôt il n'est plus comme seule trace de l'alerte que la chaleur accablante, que les étincelles électriques qui claquent dans les couvertures et que la poussière irrespirable en suspension dans l'air.

Tessalit, 6 mai.

Tout le jour, Mokhammed Ferzou et ses fils ont rôdé près de ma tente, profitant de chaque occasion pour examiner mes armes et mille objets dont Barca leur explique l'emploi.

Je suis entré en relations aujourd'hui avec Hammoédi, le chef des Kounta qui accompagne la colonne de Bamba. Jusqu'ici je l'avais quelque peu évité : Hammoédi est le grand ennemi des Ifor'as et je craignais que ces derniers, me voyant avec lui, ne s'écartent de moi. Cependant j'ai surpris Mokhammed Ferzou causant amicalement aux Kounta et, avec Lenglumé, je suis allé me promener jusqu'à leurs campements.

Hammoédi est un grand et bel homme, à tête carrée, front haut et découvert, respirant l'intelligence et l'habileté ; il porte une petite barbe crépue, très noire, et à longueur du jour fume du tabac dans une sorte de pipe en os qui semblerait plutôt un porte-cigarette. Il a le crâne rasé, la figure toujours nue et sa simple gandourah bleue, sorte de chemise courte, le drape bien moins harmonieusement que ne font pour les Touareg les vêtements superposés de guinées blanches et bleues

Hammoédi ne sait ou ne veut dire que peu de choses des affaires intérieures des Ifor'as ; ce qu'il pourrait m'apprendre est inscrit, dit-il, dans ses livres demeurés sous ses tentes et je ne tire que la promesse d'une copie des documents anciens concernant





Dans l'Adr'ar' des Ifor'as

1. Barca dans les rochers de Tessalit.
2. Une tente chez les Ifor'as.
3. Un campement chez les Ifor'as.

l'Adr'ar'. Il est campé au milieu de ses fidèles, sans tente, sans abri ; ses Kounta sont tous sans voile, habillés de sombre et mi-nus ; ils sont petits, fluets et nerveux, mais leur originalité vient des leurs figures longues et émaciées qu'encadrent les boucles noires d'une chevelure hérissée et ondulée : tous ont des têtes de Christ nègres, des visages ridés et fatigués, des mines fausses et hypocrites.

Demain matin de bonne heure, je quitte Tessalit sous la conduite des deux fils de Mokhammed Ferzou. Notre prochaine étape est In-Tebdoq et j'ai fait ce soir mes adieux définitifs au capitaine Cauvin et au lieutenant Lenglumé.

7 mai.

Une ligne droite tracée de Tessalit à Anou-(1)-Hassaoua, mon étape de ce soir, couperait de part en part le massif de Tessalit, infranchissable aux hommes et aux méhara.

Force est donc de contourner toute la montagne par l'ouest et de décrire un immense arc de cercle à la base de la falaise en coupant près de leur source la multitude de ravines encaissées qui vont former l'oued Abanko, affluent de l'Ir'err'er. Le sentier, suffisamment tracé, quitte la vallée de Tessalit en aval de l'oasis et bien qu'il serpente sans cesse de crête en crête, sous le surplomb des à-pics de rochers, il n'est ni très pénible aux chameliers, ni très difficultueux aux animaux.

Les deux fils de Mokhammed-Ferzou marchent en avant, très simples et poussent quelques méhara errants qui profitent de toute inattention pour s'écarter du chemin. Sans cesse à leur poursuite, les deux jeunes gens errent de droite et de gauche ; il ne m'est guère possible de converser avec eux et d'ailleurs ils semblent toujours intimidés et craintifs.

Depuis plusieurs heures déjà nous allons parmi les roches ensoleillées dont la patine noire s'éclaire et s'illumine, quand j'entends en arrière la grosse voix de Mokhammed-Ferzou lui-même ; il interpelle ses fils et la montagne en résonne. De loin, on pourrait croire quelque Roland irrité ; mais il s'approche,

(1) Anou : puits en tamachique.

jovial et bourru. et me conte tout de suite qu'il s'en vient vers les pâturages de l'oued Afara surveiller le rassemblement des quarante chameaux vendus aux Soudanais. « C'est une tâche difficile, très difficile » me dit-il, et à son air appeuré il semblerait qu'il n'ait jamais, en ses fonctions de chef, rencontré pire difficulté.

Mokhammed-Ferzou marche de concert avec moi, Barca nous suit de très près ; les suivants du chef groupés en arrière du convoi, causent bruyamment.

En avant, par le travers du chemin, un méhariste est arrêté sur une crête et se profile parmi les roches. Aux guinées flottantantes qui le drapent, au grand bouclier pendu à la selle, à la lance surtout, je devine quelque personnage important. Mokhammed-Ferzou l'interpelle et l'homme s'en vient au petit trot, range son méhari contre celui du chef et lui serre à plusieurs reprises la main. C'est un grand diable, maigre, déjà grisonnant, l'allure très noble et Mokhammed-Ferzou me le présente « Fenna ! ».

Nous allons sans rien dire. Fenna suit silencieux et en moi-même je me réjouis d'avoir enfin comme guide ce chef réputé, l'homme de toute confiance, déjà familiarisé avec les Français par plusieurs contacts avec le colonel Laperrine et surtout par son voyage avec M. Gauthier.

Maintenant je romps le silence et Barca dit à Fenna de ma part que j'ai grande joie de le voir, que l'ayant fait prévenir je l'attendais avec impatience et que M. Gauthier m'a beaucoup parlé de lui dans les meilleurs termes.

« Dès que j'ai su que tu me faisais demander, je suis venu, répond Fenna, mais mes campements sont éloignés dans la plaine ; maintenant que je t'ai trouvé je t'accompagnerai pendant tout ton séjour dans notre pays. »

Peu à peu nous sortons de la montagne ; devant nous les plaines de l'oued Afara se découvrent et bientôt Mokhammed-Ferzou me fait ses adieux ; puisque j'ai désormais Fenna, il emmène ses deux fils et de loin, entre les gommiers qui le masquent par instants, je vois encore ses gestes d'adieux.

La vallée est très large et garnie de pâturages secs et d'arbustes à peine feuillus. La falaise de l'adrar Tessalit la limite au

nord d'une barrière uniforme et des crêtes lointaines perdues dans la brume paraissent à l'horizon vers le sud.

L'oued Afara lui-même bientôt se rétrécit ; nous marchons droit au nord et par le lit de la rivière pénétrons à nouveau dans la montagne. Entre les berges rocheuses parallèles et surplombantes, le chenal décrit d'une rive à l'autre des courbes sinueuses et le sable y demeure limpide, à peine ondulé, sans herbage parasite et sans détritus malpropre. Toute la végétation se concentre dans les îlots et sur les bordures et là, les gommiers aux fleurs jaunes ou blanches, les « tichaq », les « tebouraq » marient leurs feuillages divers et leurs tonalités claires dans la lumière intense.

Le puits d'Hassaoua est sur la berge au centre d'une petite clairière ; c'est un grand trou, très élargi par des éboulements successifs et profond de 7 à 8 mètres. Tout près du point d'eau, des caravaniers arabes sans doute, avaient construit jadis une grande « kasbah » carrée, en pierres, avec des chambres en couloir, des magasins, une vaste cour centrale. Avec les ans, le fortin est tombé en ruines ; les toitures se sont effondrées, les murs crevassés et crenelés ; mais l'enceinte, demeure, par place fissurée, encore imposante et facilement réparable. Après l'abandon la végétation a pris possession de la case ; des arbustes épineux ont surgi dans toutes les encognures, ont écrété les murs, ont poussé sur les terrasses mêmes et l'aspect intérieur de la « kasbah » est celle d'un Paradou très retiré, très silencieux, où seuls les lézards gris et les petites fauvettes noires à tête blanche voisinent et vivent désormais.

En attendant la nuit, je me suis étendu près de l'orifice du puits et Fenna pas du tout timide, me conte par l'intermédiaire de Barca des histoires ifor'as et des récits touareg. Quelques pasteurs ont apporté une coupe de lait et dans la kasbah, à l'abri du vent qui croit de minute en minute, Larbi et les tirailleurs ont allumé leurs feux qui jettent des éclairs rouges par-dessus les murs disloqués.

Au-dessus de ma tête le ciel est très pur ; la température est douce, mais dans la trouée de l'oued Afara, l'ouragan souffle si

violemment que malgré les abris improvisés les observations astronomiques demeurent impossibles.

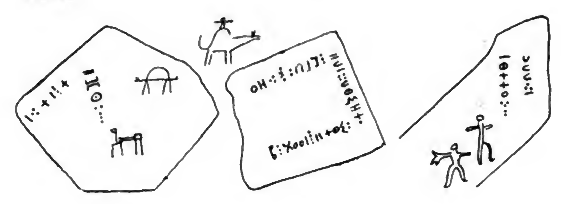
8 mai.

A deux heures du matin, longtemps avant le jour, je me suis fait réveiller ; le vent est tombé, la nuit est très claire et il m'est enfin possible de travailler jusqu'à l'aube, à prendre la position astronomique du lieu.

L'étape de Hassaoua à Talakak est courte. Un peu en aval du puits, nous bifurquons vers l'est par l'oued Asakaka et dès lors nous allons par les vallées étroites garnies d'« aloummouz » ou de genêts, par de là les crêtes rocheuses et arides, jusqu'à la grande coupure de l'oued Ir'err'er. De Tégougement, où je l'avais quitté, l'oued Ir'err'er a filé vers le sud-ouest ; ici il sépare le massif de Tessalit des derniers contreforts septentrionaux de l'adrar Ter'arr'ar, et son lit, large de cinq à six cents mètres, à peine garni d'arbustes étiques et de plaques rares d'herbages, est bordé de deux crêtes rocheuses, noires et chaotiques. Dans les anfractuosités des pierres, quelques touffes d'« alloummouz » prennent sous le soleil des tons d'or et, tandis que, vers le pâturage, les méhara se précipitent et broutent avidement, je pars avec Barca au milieu des éboulis de la falaise orientale où les inscriptions et les dessins rupestres abondent.

En un clin d'œil, toutes mes plaques photographiques s'impressionnent d'animaux divers, d'hommes gravés en creux, de lettres bizarres. Malheureusement, beaucoup des caractères sont effacés, et rares sont les épigraphes qu'il est possible de copier sans trop de chances d'erreur.

En voici quelques-unes que je livre à la sagacité des chercheurs :













Dans l'Adr'ar' des Ifor'as

1. Ruines d'une Kasbah au puits de Hassaoua.
2. Un trou d'eau à Tahort.
3, 4 et 5. Les gorges de Tahort.

Du camp de l'oued Ir'err'er à Talakak, nous coupons en pleine hamada ; la marche est lente parmi les cailloux et le soir tombe déjà quand enfin nous campons aux puits. Ceux ci sont dans une gorge, là où l'oued Talakak sort d'une falaise rectiligne qui se prolonge vers le sud. Au milieu d'un cirque étroit que dominent des pitons rocheux coniques, il y a dix ou quinze trous de quelques mètres de profondeur ; deux de ces trous seuls sont encore « vivants ». Le site aride et brûlé par le soleil, entre les crêtes qui l'enserrent, est pittoresque et ne manque pas de grandeur ; à la nuit, c'est un véritable coupe-gorge sombre que l'obscurité tombée des montagnes prive du reflet même du crépuscule ou de l'aurore.

Sur les roches voisines, les dessins encore abondent : j'en ai donné autre part quelques spécimens (1) ; ils semblent d'un art plus avancé que ceux de l'oued Ir'err'er. Voici encore une inscription de Talakak :

·I] □ I3: ·: ⵓ] ·:/.

Comme chaque soir, j'ai dressé l'astrolabe près du puits ; Fenna semble très intéressé, mais ne comprend nullement comment je peux voir les astres en ne regardant pas dans leur direction ; la température est chaude et lourde et de petites buées fines passent sans cesse dans le ciel et gênent tellement les observations que j'en remets la suite à une heure plus favorable.

9 mai.

Cette nuit encore, de deux heures à cinq heures du matin, j'observe à l'astrolabe dans le ciel devenu plus limpide. D'ici, le village d'In-Tebdoq n'est guère qu'à cinq heures de marche et le milieu de la route est jalonné par l'énorme repère du mont Tomassi, d'où sourdent, vers le nord, les affluents de l'Ir'err'er dont nous recouperons les cours supérieurs, et vers le sud les tributaires de l'oued Tar'lit. Sur les flancs mêmes de la montagne, du col qui partage les eaux, la vue embrasse presque l'Adr'ar' tout entier : on croirait voir un énorme champ fraîche-

(1) Voir 2e partie § 8.

ment labouré dont les mottes de terre fauve seraient les montagnes, et les sillons rectilignes les coupures des grands oued. Le soleil encore bas inonde de clarté les pentes orientales des crêtes, nuance de violet pourpre le revers des dépressions et le fond des vallées, et anime de vie intense les chaînes arides de pierres qu'aucune frondaison ne pare et les falaises monotones et sévères.

Tout près du col, une petite tente d'Ifor'as se dresse dans un repli de terrain, au milieu des « aloummouz » et des genêts. J'ai fait signe à Fenna, à Barca et à Larbi de m'accompagner, et, pendant que mes cinq Soudanais filent avec le convoi, je pars d'un temps de trot.

La tente est toute petite et très pauvre ; c'est un simple toit horizontal, fait de peaux de chèvres et supporté par quatre ou six piquets de bois. Quelques nattes de tiges de « merkba » sont placées verticalement et délimitent une sorte de chambre si petite qu'il ne semble guère qu'on puisse s'y allonger. Aux pieux sont accrochés les ustensiles d'usage journalier : pilons de bois, vases de terre, écuelles ; et le sol nivelé tout autour est parsemé de détritus ou d'objets en désordre.

Seules trois fillettes sont au campement ; à notre approche, elles se sont accroupies sur le sol, serrées l'une contre l'autre, et de leur « ikerchei » (1) de guinée bleue, elles se sont voilées la figure et les mains.

A quelque distance, j'ai fait coucher les méhara ; avec Fenna et Barca je m'approche doucement. Nos trois hôtesses forcées semblent de moins en moins rassurées et, malgré les paroles douces de Fenna et les exhortations de Barca, elles s'obstinent à demeurer voilées, accroupies et silencieuses. Aucune prévention féminine ne doit cependant résister à un peu de diplomatie : de mon « chech » je m'entoure le visage pour ne pas effaroucher de pudeur trop intolérante et je fais apporter par Larbi le tabac en feuilles qui fait éternuer dès qu'on entr'ouvre le sac, la pièce de guinée luisante, des cadeaux, les aiguilles à coudre, les petits miroirs encadrés de cuivre ! Devant cet éta-

(1) Ikerchei : voile dont les femmes touareg se parent la tête et la poitrine.





Clichés *Dépêche Coloniale*.

Dans l'Adr'ar' des Ifor'as

1. Les chèvres à Tahort.
2. L'abreuvoir des chèvres.



lage, que Barca énumère avec emphase, il faudrait vraiment n'être point femme pour demeurer impassible ; les voiles obstinément clos s'entr'ouvrent, les yeux noirs paraissent, les bouches mutines sourient. Elles sont d'ailleurs délicieuses les trois fillettes : l'aînée peut avoir quinze ans, la plus jeune douze ; leurs visages clairs, leurs cheveux lisses et leurs mines encore craintives et fascinées sont charmantes. Pourquoi faut-il, hélas, que les jupes soient tachées et les figures mal débarbouillées ?

Le tabac et les étoffes sont fort bienvenus ; mais les aiguilles plus encore les enchantent et de joie toutes trois battent des mains. En remerciement, la plus jeune m'offre, dans une coupelle de bois, du lait trait à mon intention et que je bois d'un seul coup malgré les grains de riz encore adhérents aux parois. Bah ! au désert, le dégoût n'est point de mise, et le lait tout frais des chèvres qui, là-bas, errent parmi les arbrisseaux, est si parfumé, si floconneux, si tentant.

Les jeunes chevreaux, bêlants, s'enviennent tourner autour de nous ; ils s'enhardissent jusqu'à frotter leurs cous à nos « gandourah » et leurs clameurs sont si stridentes qu'il faut les enfermer dans les enclos de branchages construits pour eux à l'abri des rayons trop vifs du soleil.

Une dernière distribution de tabac encore, quelques compliments et des adieux et nous refilons au grand trot vers le convoi déjà lointain. De la crête je me retourne ; près de la tente, les trois fillettes sont là debout, immobiles, allignées par ordre de taille, les bras ballants, comme dépitées.

Nous rejoignons les Sénégalais dans un vaste couloir tout garni d'arbustes verts et de pâturages ; là, les troupeaux de chèvres et de moutons abondent. Presque à chaque arbre, presque à chaque touffe, les jolies bêtes blanches ou fauves se dressent sur les pattes d'arrière, saisissent les branches et les feuilles les plus élevées et les tondent d'un seul coup. Elles vont de-ci de-là, dans le sable ou dans les rochers, mêlant leurs robes claires aux patines sombres des pierres ; elles s'esbrouent, trottent et courent ; à notre passage, elles détournent la tête, intriguées, puis retournent aux frondaisons attrayantes, et de leur présence tout l'oued est animé, et le désert est redevenu vivant et grouillant.

La vallée que nous descendons, bientôt rejoint l'oued Tar'lit. Le confluent en est au pied même d'une nouvelle falaise verticale, d'origine évidemment volcanique, et qui est la bordure de de l'adrar Ter'arr'ar, le plus important massif de l'Adr'ar'. Entre lui et ses contreforts occidentaux, l'oued Tar'lit s'est creusé un large sillon sinueux, empli d'une végétation opulente d'herbages et d'arbustes. Là, les campements des Ifor'as aiment à se rassembler, sûrs de trouver toujours les puits et les pâturages nécessaires à leurs troupeaux.

La route d'In-Tebdoq désormais suit l'oued Tar'lit. En plein milieu du lit de la rivière, voici Afarag' n'Illi, le champ d'Illi. Le nom pourrait faire croire à des cultures, il n'en est rien. Afarag' n'Illi est un grand quadrilatère clos d'un mur peu élevé de pierres sèches, avec une seule porte, le tout à demi-ruiné. Chaque face n'a guère plus de 150 mètres de côté. Qu'il ait été terrain de culture ou réduit de défense, Afarag' n'Illi n'a même plus de puits et n'est que le vestige d'une conception ancienne devenue peu évidente de nos jours.

In-Tebdoq enfin apparaît à la sortie de la gorge que l'oued Tessilaouen s'est creusé à traver l'adrar Ter'arr'ar. L'impression du village entrevu au tournant d'une arête est charmante.

Adossées aux contreforts éclairés de l'Adrar, sur la bordure du large lit de sable propre et uni, quelques touffes de palmiers élevés se dressent au milieu des grands arbres et s'échelonnent le long de la rive dans les jardins enclos de branchages épineux.

Entre les vergers, un acacia immense dresse ses branches ombreuses et les troupeaux de chèvres et de bœufs viennent s'abriter sous l'arbre hospitalier en attendant l'eau qu'un puits extérieur fournit en abondance.

Quelques Ifor'as, mi-nus, y puisent, à la main, avec de larges seaux de peau ; et les chevreaux impatients, les moutons bêlants se pressent autour des abreuvoirs, luttent entre eux et s'esbrouent. Les appels des pasteurs se croisent tandis qu'ininterrompue et monotone crisse aux oreilles la chanson à deux notes aiguës des puits à bascules d'irrigation.

Contre les rochers, une seule case de paille, puante et enfu-

mée, sert de demeure à un hartani d'Akabli, directeur des cultures. Il est très vieux, courbé et presque impotent ; les jardins cependant sont si minuscules et si voisins qu'il peut encore les parcourir journellement et même de sa case les surveiller et les embrasser d'un seul regard.

Il semble très fier de son « arrem » (1) et tient à diriger en personne la visite des jardins. Appuyé des deux mains sur son bâton, il va d'enclos en enclos et Barca me répète plus intelligiblement les mots arabes qu'il bredouille. Chacun des champs, clos et séparé, contient quelques touffes de palmiers, quelques arbrisseaux, un puits à bascule et des plates-bandes irriguées par des « seguia » primitives. Au mois de mai, la principale culture est celle du tabac ; de-ci, de-là, sont quelques couches d'oignons, quelques pieds de piment. Le vieux m'assure que le blé et l'orge poussent à la saison favorable, mais il ne se souvient pas qu'on ait ici exploité le coton ainsi que pourrait le faire croire le nom d'In-Tebdoq : « lieu des cotonniers ».

Les puits à bascule sont d'un système évidemment importé de la Saoura ; mais leur construction, avec des fourches de bois et un levier trop court, est très primitive. Sous l'effort du contrepoids, le seau est seulement soulevé à l'intérieur de la fosse et le jardinier doit en achever à la main le halage.

Les dattiers sont tout au plus au nombre d'une vingtaine de pieds, produisant annuellement deux ou trois charges de qualité inférieure. Ils appartiennent à Illi, aménoukal des Ifor'as.

— J'ai chassé les chèvres et les bœufs accroupis sous le grand acacia d'In-Tebdoq et sous les branches, j'ai fait dresser ma tente.

A longueur de jour les troupeaux se succèdent au puits. Les pasteurs ifor'as semblent quelque peu intrigués de ma présence. Barca les rassure et me les amène et j'ai récolté ce soir cinq ou six chèvres qui me sont vendues le double de leur valeur, car les Ifor'as comme les Arabes ont l'esprit mercantile et considèrent que si Allah a permis aux Européens de venir en

(1) Arrem : centre de culture en langue tamachique

leur pays, c'est sans nul doute pour leur unique profit personnel.

Sous ma tente, Fenna, sérieux, examine mes fusils, les retourne et les palpe, met en joue, imite de la voix la détonation et s'élance vers des gibiers imaginaires, grand enfant à barbe blanche.

Durant l'après-midi le temps s'est couvert ; par instants le vent souffle avec violence, projetant des tourbillons de sable et le ciel à la tombée du soir, se voile de nuages épais d'où tombent quelques gouttes largement espacées.

In-Tebdoq, 10 mai.

Les nuages et le mauvais temps ayant hier empêché les observations astronomiques, je séjourne aujourd'hui à In-Tebdoq. Le ciel cependant demeure couvert et gris ; du matin au soir le vent souffle dans les branches et tout l'amont de l'oued Tessilaouen se cache dans les tourbillons de poussière. Pas un seul instant le soleil ne se montre : le petit « arrem » d'In-Tebdoq, hier si riant, semble tout mélancolique de l'absence de l'astre promoteur de joie et marri, écoute la tourmente siffler dans les gommiers et courber le tronc géant des dattiers.

Sur un dôme de rochers, face au village, j'ai grimpé ce matin en compagnie de Barca. Tout le pays est empli d'une brume rouge qui masque les montagnes lointaines et d'où sort, pour y retourner, la large depression sinueuse de l'oued Tar'lit. La tourmente mugit et m'apporte de la plaine le bruissement des arbres et des plantes ; dans le ciel sombre, de gros nuages galopent et se poursuivent.

Sous ma tente, je me suis clos hermétiquement ; j'écris, étendu sur mon lit de camp. Tous mes Sénégalais, enveloppés dans leurs couvertures, se sont accroupis contre le pied des arbres et parmi les claquements de la toile ou le bruissement des feuilles, j'écoute, tout le soir, la petite mélodie aiguë, monotone, des puits à bascule.

Faute d'étoiles cette nuit encore, j'ai dû remettre à après-demain matin le départ définitif.








Dans l'Adr'ar' des Ifor'as

1. In-Tebdoq, un puits à bascule.
2. Cultures à In-Tebdoq.
3. Abreuvoir à un puits dans l'Adr'ar'
4. L'abreuvoir des chèvres à Telia.
5. Un tebouraq.
6. La Kasbah de Baï à Telia. Roniers.

In-Tebdoq, 11 mai.

Le jour s'est levé, gris, triste, nuageux ; pour distraire la mélancolie d'une matinée sans lumière, je suis parti seul avec Barca, en exploration dans le cours inférieur de l'oued Tar'lit. Je n'ai que ma carabine et Barca porte en bandoulière la gourde et l'appareil photographique.

Au delà du confluent de l'oued Tameiamellet, l'oued Tar'lit coupe en travers une série de rides rocheuses et parallèles. Chaque fissure intermédiaire lui amène du nord et du sud un affluent et à la rencontre de chacune des falaises il creuse une brèche resserrée parmi les pierres.

Le hasard et ma fantaisie m'ont mené dans cette région ; et je suis loin d'en avoir regret, car les roches sont couvertes d'inscriptions assez nettes et de dessins très poussés, presque artistiques.

En voici un exemple :

Plus loin l'oued Tar'lit décrit une grande sinuosité et pénètre dans les plaines herbeuses ; au passage de l'avant-dernière brèche, j'ai quitté la vallée et, escaladant les cailloux et les roches, malgré les lamentations du pauvre Barca qui trouve le terrain trop pénible, j'ai gagné le sommet d'une des rides. De piton en piton, de col en col, j'en suis l'arête rectiligne. Vers le sud, la vue embrasse la dépression inférieure de l'oued, mais la brume

d'argile rouge est trop dense pour qu'en dessous de son voile, les détails du sol puissent apparaître.

Je débouche hors de la montagne, presqu'aux sources de l'oued Tameiamellet dont je suis maintenant la vallée ; les gommiers, les « tichaq » et les « tebouraq » s'y mêlent et font une frondaison si dense qu'il faut à chaque instant contourner les massifs que l'œil même ne peut percer. Partout encore les chèvres, les moutons, les ânes paissent en liberté ; quelques campements épars s'isolent çà et là, qu'indiquent au passage les bêlements des jeunes chevreaux.

Au soir le ciel s'est dégagé et le vent, au coucher du soleil, à son tour s'est calmé. L'air est devenu plus frais et plus léger et les étoiles très nettes scintillent merveilleusement dans le firmament. Dans de telles conditions les observations sont rapides et fructueuses.

12 mai.

Nous venons à peine de quitter In-Tebdoq, remontant l'oued Tameiamellet, quand d'un fourré, deux gazelles déboulent devant moi ; à la grande joie des tirailleurs, j'ai la chance de les abattre l'une et l'autre et le convoi s'arrête pour permettre le dépècement des deux victimes. Qu'elles sont jolies et gracieuses, ces gazelles fauves et blanches ; même mortes, leurs poses sont encore harmonieuses. Et je m'en veux presque du crime commis dont l'excuse, s'il en faut une, est la nécessité de donner aux Sénégalais leur ration de viande journalière.

La source de l'oued Tameiamellet et le bassin de l'oued Tabankort ne sont séparés par aucune ligne de crêtes ; les deux vallées communiquent entre elles et la même fissure dans la montagne sert de source aux affluents divergents. De la zone de partage, la vue s'étend sur toute la vallée transversale de l'oued Tabankort, depuis les falaises de l'adrar Ter'arr'ar dont il sourd, jusqu'au puits de Tabankort repérable de loin à un cône argileux isolé parmi les herbages.

Ce puits était mon but primitif ; le capitaine Pasquier, à l'aller, l'avait déjà touché de telle sorte que pour moi son intérêt n'était que secondaire ; toutefois, malgré mes questions, Fenna

m'assurait qu'aucun autre point d'eau n'était dans un voisinage immédiat.

Or, par hasard, ayant interrogé Barca sur les lagons de l'adrar Ter'arr'ar, j'apprends que la sortie de l'oued Tabankort y est marquée par des abreuvoirs très fréquentés, maintenant tout proches de nous et connus sous le nom général de Tahort.

De suite, j'abandonne l'itinéraire antérieurement adopté et je pique droit sur la gorge de la montagne.

La grandiose muraille de l'adrar Ter'arr'ar de loin semble interrompue et l'œil n'y découvre nulle brèche et nul passage ; mais bientôt un rayon de lumière filtre à travers les roches verticales et la fissure immense apparaît dans la montagne disjointe par l'effort des eaux.

Près de l'entrée, j'arrête le convoi et dresse le camp. Tandis que les tirailleurs entravent les méhara, et que Larbi prépare le feu et le cous-cous, je m'en vais à la recherche des points d'eau, guidé par mon fidèle Barca. Fenna, lui, chaque fois que la marche à pied est de rigueur, se prétend très vieux et très las.

L'oued Tabankort, dès l'enserrement des premiers contreforts rocheux, devient sinueux et sauvage. Tous les arbrisseaux qui vers l'aval encombraient son cours, ici, ne poussent plus et le lit de sable uni s'appuie directement à deux berges de blocs arides et noirs. Déjà, à la convexité des courbes, quelques trous d'eau, creux de quelques décimètres, s'ouvrent çà et là, parfois très voisins. Ce sont les abreuvoirs de Ibiouaten.

Plus en amont, la falaise étrangle la rivière : l'oued crispé entre deux piliers verticaux, hauts de plus de cent mètres, s'insinue sous leur surplomb et sourdement en ronge la base. Sous son effort séculaire, les blocs peu à peu s'éboulent et se brisent, et de leurs morceaux aux arêtes vives, encombrent le fond de la brèche. Entre les pierres erratiques le chenal de sable s'interrompt ou se divise en ruisselets.

La gorge de Tahort certes n'est point imposante et longue comme les gorges de Takoumbaret ; toutefois l'impression est grandiose et du fond de la dépression le cœur se sent inquiet quand les yeux levés vers la roche nue en mesurent la verticalité que l'ombre presque éternelle accentue étrangement.

Contraste imprévu à la sauvagerie de la nature, les chèvres si fringantes de l'Adr'ar', abondent à Tahort ; sur toutes les roches, sur toutes les pentes, il en est de fièrement campées, les unes toutes blanches, les autres fauves ; elles regardent très confiantes et parfois s'élancent en bêlant de piédestal en piédestal. Les points où l'eau, sous le sable superficiel, affleure, leur sont bien connus ; là elles se groupent en cercle et piaffant de leurs pattes antérieures, elles creusent elles-mêmes des excavations, à peine profondes comme les deux mains, mais que l'eau cependant emplit aussitôt. Et les jolies bêtes boivent les lèvres fermées pour éviter le sable, en aspirant bruyamment.

Plus en amont encore, l'oued Tabankort s'incurve à angle droit ; dès lors les roches se reculent et les flancs de la montagne prennent au-dessus du lit toujours étroit l'aspect de berges abruptes. Au confluent d'un rentrant de la falaise, un petit lac s'est formé, au flanc d'une marche de pierre, très long et étroit. C'est le redir de Tigidid ; rarement les chèvres viennent jusque-là, mais les « méhara » montent à Tigidid pour s'esbrouer dans l'eau, et s'abreuver à leur aise.

Au delà de Tigidid, l'oued Tabankort serpente par l'adrar Ter'arr'ar ; il le perce de part en part et ce sont les pluies tombées sur le versant septentrional de l'adrar Dourit qui viennent alimenter les réserves de Tahort.

Pour rentrer au camp, j'ai coupé par la falaise : l'escalade en est invraisemblable et périlleuse ; parfois, au milieu des blocs croulants, il me faut m'accrocher des pieds et des mains. Barca se lamente et gémit ! Nous voici sur les crêtes ; d'en haut le fond de l'oued Tabankort est masqué par les premières pentes. Vers l'est les montagnes s'étendent à l'infini, noires, caillouteuses et chaotiques ; le soleil illumine les versants orientaux et l'ombre portée sépare nettement les plans successifs jusqu'aux horizons estompés. Vers l'occident au contraire, la plaine herbeuse s'étend pâle et jaune, coupée par quelques mamelons isolés et le sable de la rivière, clair entre ses ceintures d'arbustes, semble une nappe d'eau lumineuse qui serpenterait jusqu'au delà du puits de Tabankort, jusqu'au confluent avec l'oued Tar'lit.

Je me suis assis sur la roche culminante, car l'ascension m'a

rompu et la sueur perle sur mon front. Hélas, plus que la montée encore la descente est pénible. Et quand après avoir longtemps cherché les sentes praticables, après mille glissades et mille heurts, j'atteins enfin le campement de mes Sénégalais, j'ai les mains en sang, les jambes meurtries, le corps brisé. Barca se fait traîner et pleure lamentablement.

Malgré la fatigue la sieste est courte ; la route désormais pique droit au sud et sans cesse longeant la muraille de l'adrar Ter'arr'ar, vient couper à leur source les torrents qui en découlent. Dans le soleil couchant qui l'illumine, la falaise trahit tous ses détails, tous ses contreforts, tous ses pitons avancés ; elle s'illumine, rougit et flamboie. Par le crépuscule, ses colorations violettes dessinent une bande uniforme que l'ombre gagne lentement et qui s'estompe dans la brume basse comme faisaient jadis les montagnes si harmonieuses du Ahaggar.

Il est tout à fait nuit quand nous campons dans l'oued Maret. Fenna voulait nous entraîner plus loin encore vers des campements qu'il a répérés ; par la nuit la marche est trop pénible et la fatigue de la journée m'arrête. Pendant que seul il s'en est allé vers les tentes, je me suis étendu dans le sable sans dîner. Quand Fenna rentre au camp ramenant une chèvre et du lait fraîchement trait, je dors si profondément qu'il n'ose point m'éveiller.

13 mai.

Toujours droit vers le sud, nous longeons à distance la muraille de l'adrar Ter'arr'ar que la lumière opposée maintient obscure ; vers l'ouest les hauteurs d'Echchell limitent l'horizon et s'illuminent aux premiers rayons du soleil.

L'oued Aderroq, affluent de l'oued Alioug' est de peu d'importance et seulement marqué par une ligne de verdure plus opulente ; mais Fenna sait une tente à petite distance en aval et s'offre de m'y mener en quelques instants de trot. Je n'ai garde de laisser échapper l'occasion : un tirailleur et Larbi vont m'accompagner ; Barca qui sait la route dirigera le convoi jusqu'à ce que nous l'ayons rejoint.

Par l'oued, nous allons ; Fenna marche en tête. Il semble ce

matin tout joyeux, si tant est que son bavardage témoigne sa gaîté. A grand renfort de gestes et de cris, il me raconte ses campagnes et ses expéditions et tient absolument à ce que je touche du doigt les deux blessures qu'il reçut au combat et dont il porte encore près des côtes les cicatrices profondes. Je ne doute pas que Fenna, targui et noble, ne soit un brave ; mais lui semble ravi de me l'avoir démontré et en signe de sa parfaite satisfaction, il m'accable de ses plus violentes poignées de main.

L'oued se déroule presque rectiligne au milieu des monticules isolés de roches à peine plus hauts que la végétation même de la rivière ; genêts, « tebouraq », « tichaq », gommiers se mêlent et se pressent et le pâturage d'arbustes est réellement superbe. Partout les feuilles sont denses et très vertes à tel point qu'on se croirait par instants dans la zone forestière du Niger.

Mais bien que nous hâtions l'allure, aucun campement n'apparaît dans le lit de l'oued ; depuis près d'une heure nous cheminons ainsi et je commence en moi-même à pester. Fenna marche toujours insouciant. Déjà j'ai décidé qu'après cinq minutes écoulées nous reviendrions vers le convoi, quand enfin une tente apparaît en une petite clairière.

Fenna part au grand trot. Pendant que nous accroupissons nos méhara, il a prévenu le maître de la tente et celui-ci à pied, mais lance au poing, s'en vient au-devant de moi et me salue. C'est un noble Kel Afella, du nom de Boujeli. Il n'est plus très jeune ; par contre un aimable embonpoint lui vaut une démarche imposante et il s'excuse de n'avoir eu le temps, vaquant aux soins de ses troupeaux, d'endosser ses gandourah de fête.

Sa tente, comme celles déjà rencontrées, est très petite, basse, faite d'une toiture en peau au-dessus de nattes dressées de champ. Boujeli vit là, parmi son bétail, avec sa femme et ses trois jeunes fils. Lors de mon arrivée, la famille tout entière sans doute se livrait aux soins ménagers, car les mortiers de bois sont demeurés avec leurs pilons, les jarres pleines de lait gisent sur le sol à portée des jeunes chiens qui jappent et la marmite de terre chante encore au-dessus du foyer. Mais à ma vue, la jeune femme s'est cachée sous la tente et, couchée sur

une natte à plat ventre, elle s'est de la tête aux pieds enroulée dans des guinées; même l'offre de tabac et le don d'aiguilles ne peuvent la décider à se dévoiler : c'est à ses enfants que d'une voix étouffée et peureuse, elle m'invite à distribuer les cadeaux à elle destinés.

Les trois fils sont, eux aussi, craintifs, mais plus faciles à séduire ; ils ont de sept à dix ans et, au plus profond de la tente, ils se sont accroupis, serrés l'un contre l'autre, en rang de taille. Leur effroi est des plus comiques : malgré mes invites, le plus jeune refuse de s'approcher et de la tête me fait énergiquement signe que « non ». L'offre d'un miroir plus peut-être que les paroles de Boujeli ont bientôt raison d'une volonté aussi inflexible, et parce qu'il n'est que le premier pas qui coûte, bientôt les trois mioches sont pendus à mes côtés et pillent, en éternuant à qui mieux mieux, mon sac de tabac.

Quand je reviens vers les méhara qui ruminent indolemment, Boujeli, ses trois fils et moi, sommes les meilleurs amis du monde : seule la maîtresse de la tente demeure irréductible et invisible.

Fenna, au campement de Boujeli, a pris pour la suite du voyage, une chamelle de selle et fait ample provision de pièces de guinées : je n'ai pu savoir en quel but il voulait désormais traîner avec lui toute une petite fortune.

Nous n'avons rejoint que dans l'oued Alioug' même le détachement guidé par Barca ; mes Sénégalais s'y sont arrêtés sur un mamelon. Mon absence prolongée les a fort inquiétés et déjà le sergent noir s'apprêtait à repartir en arrière, à ma recherche. Le brave ne sait trop comment m'engager à plus de prudence et tourne drôlement son admonition ; il ne semble pas du tout convaincu que je n'ai couru nul danger et m'assure que désormais il me surveillera malgré moi. Le capitaine Pasquier m'a bien averti que ce sergent était exceptionnel, mais vraiment sa fidélité est touchante.

Tous réunis, nous reprenons la marche vers le sud. A quelques centaines de mètres en amont, nous sommes au puits de In-Agech. A ce point l'oued Alioug' décrit un coude très net vers l'ouest ; son lit large, uni et libre, est bordé sur chacune

des berges d'une zone de cinq ou six cents mètres où la végétation arborescente est superbe, et où l'herbe, l'alloummouz surtout, pousse drue et serrée. Au delà, jusqu'à l'adrar Ter'arr'ar ou jusqu'aux cinq pitons alignés de l'adrar El-Mamas, s'étend une hamada noire, pierreuse, mais que sillonnent des oued affluents emplis d'arbrisseaux verdoyants.

Ces pâturages font de cette région de l'oued Alioug' une zone très fréquentée ; au dire de Fenna, des campements sont dans tous les vallons et sa tente, à lui-même, est très proche sur les derniers contreforts des crêtes occidentales.

D'ailleurs, au puits de In-Agech, les troupeaux se succèdent sans interruption ; les bêlements, les appels sont continus, que nous entendons du camp à longueur des heures chaudes.

Pendant l'arrêt, Fenna s'est rendu à ses campements ; il est près de trois heures quand il revient enfin et nous partons de suite. Lui serait désireux de camper ce soir au puits de Tasekdem, mais je tiens à pousser jusqu'à Irescher et je fais hâter l'allure.

Le sentier, parallèlement au lit de l'oued Alioug' se maintient dans la zone boisée qui le borde pour éviter le sable meuble où la marche est ralentie. A hauteur du dôme de l'adrar Effen, l'oued Alioug' entre dans la montagne. Il ne traverse pas, comme l'oued Tabaukort, l'adrar Ter'arr'ar de part en part, mais il vient frôler sa falaise méridionale et le sépare de ses contreforts avancés. Telle est la cause pour laquelle la berge septentrionale de l'oued Alioug' est en cette partie de son cours infiniment plus abrupte et plus haute que la berge opposée. La rivière se trouve nettement resserrée, mais jamais à tel point que sa vallée prenne l'aspect d'une gorge : le lit même demeure bordé des deux zones latérales de végétation pressée et ce n'est qu'en quelques défilés très courts que les rochers viennent surplomber le fond de la coupure et sur les deux berges se faire vis-à-vis.

D'In-Agech à Ir'acher, sans doute parce que les pâturages sont réputés et particulièrement fréquentés, les puits se succèdent sans interruption. Partout les troupeaux de chèvres ou de bœufs sont nombreux, mais pas tant cependant que pourrait le faire penser cette proximité des abreuvoirs.

Il fait encore grand jour quand nous atteignons le puits de Tasekdem, en face duquel vient se jeter l'oued Dosakat. Larbi qui marche en tête brusquement me revient affolé : il a vu parmi les branches un gibier inconnu qu'il s'efforce vainement de me décrire. Barca lui-même ne comprend qu'imparfaitement; mais Larbi est si pressant à me faire prendre ma carabine que je dépasse le convoi et file en courant vers l'avant. Brusquement Larbi m'arrête et dans la clairière, en face, j'assiste au long défilé, les unes à la suite des autres, de tout un troupeau de pintades. Diantre, voilà qui annonce singulièrement le Soudan ! Les premières pintades! Le plaisir de retrouver ce vieux gibier familier ne me fait pas oublier l'occasion qui s'offre d'améliorer mon frugal dîner et je salue d'un coup de feu les premières pintades.

Maintenant le soir tombe ; nous hâtons encore l'allure dans l'oued inégalement encaissé. Les puits se succèdent et toujours la falaise septentrionale se dresse, imposante et majestueuse comme une muraille ininterrompue.

La nuit est tout à fait venue quand nous campons enfin à Ir'acher Smila. Dans l'obscurité, j'aperçois quelques dattiers tout proches et quelques enclos de branches limitant des jardins.

Barca de suite est parti vers les cases des cultivateurs ; il revient dépité, car tous les « herratin » ont, de loin, aperçu ma caravane et se sont enfuis dans les rochers. Seule une jeune femme est demeurée dans sa hutte.

Pour lui donner confiance, je vais lui rendre visite ; elle est accroupie près d'un grand feu, toute jeune et les éclats de la flamme illuminent par instants ses grands yeux noirs, ses dents très blanches et ses cheveux lisses. Elle ne paraît d'ailleurs qu'à peine intimidée et tout de suite répond à mes menus cadeaux par le don d'une chèvre.

Hélas, je n'ai guère le temps de m'attarder auprès d'elle ; vite j'ai dressé l'astrolabe en avant des jardins et j'observe encore quand Fenna vient m'annoncer qu'il a réussi, en parcourant les environs, a grouper les « herratin » enfuis, à les calmer et à les ramener à leurs cases.

Puisque mes intentions sont pacifiques, ils viendront m'an-

nonce-t-il, demain matin se présenter à moi et m'offrir leurs présents de bienvenue.

14 mai.

L' « arrem » d'Ir'acher se compose de deux centres séparés, Ir'acher Smila, lieu de mon campement, et Ir'acher Legaro à quelques centaines de mètres en amont. L'un et l'autre sont situés sur la berge de l'oued Alioug', au centre d'un cirque de la falaise septentrionale de l'adrar Ter'arr'ar qui là, s'est soulevé plus important et plus majestueux encore avec les « Koudia » (1) In-Temcé et Tin-Nahoren. Par contre vers le sud une percée s'ouvre dans les contreforts alignés et l'horizon rectiligne se découvre à la fenêtre lointaine d'une dépression herbeuse.

En chacun des deux villages, quelques touffes de dattiers se dressent, chevelus au sommet de leur tronc incurvé ; ils sont la propriété de El-Bekaï-ould-Baï-el-Kounti et produisent annuellement quinze ou vingt charges assez bonnes.

Comme à In-Tebdoq, des enclos de branchages secs limitent des cultures de tabac, d'oignons et de piment et des puits à bascule du même système aussi élèvent de peu de profondeur l'eau des irrigations. Autour de deux centres de culture, dans toute la largeur de la vallée, les arbustes se pressent et les villages d'Ir'acher sont perdus comme en une clairière de la forêt.

De bonne heure le chef des « herratin ». suivi de ses gens est venu me voir. Fenna leur sert d'introducteur et leur terreur de la veille est entièrement calmée. De loin, ils ont hier pris mon convoi pour un « rezzou » d'Ouled-Djerir et maintenant ils s'excusent de leur fuite en m'offrant deux chèvres.

J'ai décidé de ne repartir aujourd'hui qu'après les heures chaudes. L'itinéraire que j'avais adopté devait me mener à Tella par Dourit, Arli, Roras. Fenna et Barca m'assurent que la route de Dourit à Arli, longue de quatre étapes, est très pénible, caillouteuse et sans eau ; vu l'état des méhara de mes Sénégalais, ce serait une grave imprudence que de tenter l'étape à cette époque. Les gens d'Ir'acher, la jeune femme visitée hier

(1) Koudia : montagne en pic, en touareg.

elle-même, joignent tant et si bien leurs observations à celles de mes guides qu'en présence d'une impossibilité si universellement certifiée, je décide d'aller directement de Dourit à Tella.

Les Algériens du capitaine Dinaux doivent être depuis quelques jours déjà aux pâturages de Dourit et je tiens avant tout à les rejoindre; toutefois les gens d'Ir'acher, chose invraisemblable, assurent n'avoir nulle connaissance de leur proximité.

Avant le départ, je fais mes adieux à la jeune Ifor'as d'Ir'acher. Barca m'explique en chemin qu'elle n'avait nulle raison de s'enfuir avec les hommes, car il est une coutume d'honneur au désert que jamais une femme ne soit molestée ou mal traitée, même par des razzieurs étrangers, d'autre race ou d'autre tribu.

Elle est accroupie près de sa hutte d'herbes tressées; à peu de distance, à l'abri de nattes verticales, le foyer pétille et l'aire, devant la porte, est jonché des objets mobiliers parmi lesquels jouent les chevreaux.

Le type des femmes Ifor'as vraiment est gracieux et joli; sans doute le teint est légèrement jaunâtre, la figure un peu aplatie, les paupières parfois bridées; mais les yeux sont superbes, les dents éclatantes, les cheveux ont des reflets bleus et le rire franc qui illumine le visage lui donne une expression charmante. Bien que les habitants de l'Adr'ar' aient la réputation de se laver journellement et d'être plus soigneux et plus propres que leurs confrères septentrionaux, les « Ikerchei » malheureusement sont crasseux, la jupe de peau emplie de poussière et les bras teints de ce bleu de guinée qui est une élégance chez les Touareg. Il est vrai que dans l'Adr'ar', la poussière argileuse vient tacher toutes les surfaces humides et maculer les étoffes que le sable, au contraire, dans les pays du nord, aurait frôlé sans s'y attacher.

A deux heures, nous repartons, le convoi suivant en file, vers l'amont de l'oued Alioug'. La région au sud d'Ir'acher est faite d'une série parallèle de rides rocheuses entre lesquelles s'étendent des dépressions orientées dans le sens du méridien. On croirait, au long de l'écueil de l'adrar Ter'arr'ar, une mer de pierres, jadis en fusion et brusquement solidifiée, dont les vagues serrées et parallèles seraient demeurées. Au passage de

chacune de ces vagues, l'oued Alioug' transversal se resserre, puis s'élargit dans les vallonnements interposés qui lui mènent des affluents.

Soudain, à hauteur de l'énorme ballon du mont Ahaggan, l'oued Alioug' s'incurve nettement au sud et s'infléchit en une des rides. La vallée alors s'élargit ; le lit de sable se sépare en bras enlaçant des îlots, et, comme plus en aval, les deux berges se couvrent de zones verdoyantes jusque sur les pentes mêmes des deux vagues opposées.

Le centre de culture d'Ararebba est en un de ces îlots, dont il occupe toute la pointe amont ; il est de menue importance l'« arrem » d'Ararebba : il n'y a point de dattiers, ni d'arbres. Seuls deux jardins adossés sont séparés par des clôtures épineuses et deux puits à bascule les irriguent. Quelques planches de tabac, dans un coin les aires maçonnées pour le séchage des feuilles, une sorte de tannière sous un gommier très bas en forment tout l'inventaire. Les « herratin » m'ont vu venir et se sont enfuis.

Fenna est parti à leur recherche ; il revient, ayant trouvé sur sa route une tente, accompagné d'une jeune fille Ifor'as qu'il caresse et qu'il tient par la taille. C'est, me dit-il, une de ses parentes « comme sa fille ». Elle est jeune et jolie et Fenna l'a entraînée vers moi, par l'espoir des cadeaux que je vais lui offrir. Ma présence ne l'intimide aucunement et, avec grâce, elle me remercie des guinées et des aiguilles et me tend ses mains fines.

Fenna s'en va la reconduire par la nuit tombante ; dans le lit de l'oued, je les suis longtemps des yeux, lui très grand et très droit, elle beaucoup plus petite et chattement appuyée contre l'épaule de son parent. Ils vont lentement, l'allure un peu amoureuse et les premiers rayons de la lune mettent des reflets dans les cheveux bleus de la jeune fille.

Puis j'ai dressé la lunette d'occultation et l'astrolabe ; j'ai le plaisir de voir disparaître derrière l'écran de la lune la petite étoile brillante que je suis depuis longtemps et, dans l'air attiédi, sous le ciel bientôt devenu sombre, mais tout piqué de points brillants, je m'endors très joyeux de la réussite des observations astronomiques du soir.

15 mai.

D'Ararebba, le sentier de Dourit quitte à angle droit l'oued Alioug' et remonte la coupure encaissée de l'oued Ouortegach qui cotoie vers l'est la bordure de l'adrar Ter'arr'ar.

Tout près de sa source, l'oued Ouortegach s'infiltre dans une fissure de rochers et forme une gorge étroite que dominent des escarpements abrupts. Des blocs encombrent le lit et la sente très marquée passe de pierre en pierre, de fondrière en fondrière. Un barrage transversal de la roche, comme la marche d'un escalier géant, soudain coupe le thalweg ; l'escalade est difficultueuse et les Sénégalais soutiennent des mains les caisses que l'effort des chameaux déplace et incline. Alors apparaît le lac. Tout autour, la paroi rocheuse forme un demi-cercle clos où les strates s'incurvent comme une ossature et l'eau emplit tout le fond de la cuvette, légèrement verdâtre, et teintée des reflets de la pierre et du ciel. Le lac de Ouortegach peut avoir douze à quinze mètres de long et six ou sept de large ; Fenna m'assure qu'on n'en peut trouver le fond. Une petite plage où la surface de la roche est couverte de débris et d'herbes permet d'accéder à l'abreuvoir et, comme à Tamada, des pigeons et des tourterelles roucoulent dans la falaise ou mirent dans l'eau leurs envols concentriques.

Nous nous sommes arrêtés un instant ; mes Soudanais vont se tremper dans le liquide malodorant et les méhara sellés s'éclaboussent et s'esbrouent.

Une petite lézarde de la paroi rocheuse, véritable échelle, permet de sortir de l'oued Ouortegach sans en redescendre le cours ; pour les hommes, le passage est encore possible, mais les « méhara » hésitent et reculent ; il faut les pousser de la voix et du geste et placer à la main leurs pieds sur les marches naturelles. Les chameaux de charge, bien que les caisses de chaque côté soient soutenues à bras et soulevées, buttent, tombent et se blessent ; les sacs sont passés, mais il faut à nouveau décharger les caisses d'instruments et les montres.

Enfin la crête est atteinte ; le passage par le raccourci a demandé plus de temps et d'efforts qu'un retour vers l'arrière et nous hâtons la marche pour regagner les instants perdus.

Au milieu des pierres, adossé aux crêtes plus élevées du nord, le sentier très marqué s'allonge et serpente : il domine toute la région du sud et l'œil étonné observe toutes les rides parallèles et les crêtes rectilignes qui se prolongent jusqu'à l'horizon.

Parfois, allant indolemment vers les abreuvoirs, des troupeaux de bœufs roux s'en viennent par le sentier, en longues files. Seuls ils gagnent les « redir » aux heures de la journée où la chaleur les a altérés.

A la vue de notre caravane, ils s'arrêtent et se campent sur leurs pattes écartées, impassibles. C'est à nous de dégager la voie et, quand ils nous ont dépassé au trot, ils se retournent encore et observent.

Bientôt nous avons atteint la bordure orientale de l'adrar Ter'arr'ar ; au delà d'une large dépression de sable où les arbustes sont rares et étiques, la montagne de Dourit se dresse, accrue par le mirage, imposante.

Ce n'est plus du tout l'allure de l'adrar Ter'arr'ar : au lieu de la muraille continue, des falaises verticales, l'adrar Dourit étale des roches basses qui ont des aspects de monstres vautrés. On retrouve d'énormes galets arrondis et polis, des surfaces amplement incurvées, des dômes surbaissés. La hauteur en est très faible et seule la bordure méridionale s'en redresse avec les trois cornes groupées de l'adrar Akez.

Dans le large couloir qui délimite l'adrar Ter'arr'ar et l'adrar Dourit, nous défilons parmi les gommiers très bas et les « aloummouz » sèches, vers la pointe septentrionale où sont les puits de Teseng'it.

La chaleur est étouffante ; le soleil presque vertical inonde la terre d'une lumière éclatante qui blesse les yeux et se reflète sur les roches inclinées. Une somnolence lourde nous accable et je laisse mon « méhari » Koudia suivre à son gré les guides déjà lointains.

Après l'arrêt très court en plein soleil, nous repartons, car les puits encore sont distants, au dire de Fenna.

Près du saillant occidental de l'adrar Dourit, les éclaireurs soudain me signalent plusieurs hommes à pied : à la lorgnette j'ai vite distingué les Chamba du capitaine Dinaux et déjà dans

la plaine, au milieu des touffes de « merkba », je découvre les tentes claires et les « méhara » isolés paissant au hasard.

En un clin d'œil je suis au camp : les sous-officiers européens seuls me reçoivent, car Sigonney est depuis le matin parti en exploration et le P. de Foucauld est allé visiter Amdor, un des chefs des Kel-Ahaggar. Le capitaine Dinaux et le gros du détachement, depuis plusieurs jours déjà, s'en sont allés vers Tessalit.

J'ai retrouvé nombre de mes anciens compagnons arabes ; ils s'empressent autour des caisses, aident les Soudanais à décharger les bagages, dressent eux-mêmes la tente. Fenna surtout, encore inconnu, est l'objet de la curiosité générale, mais il s'enferme en lui-même ; sous mon abri, auprès de Barca et de Larbi, il demeure et semble peu liant.

Sigonney est enfin revenu. Puis le P. de Foucauld, et nous nous souhaitons la bienvenue, heureux de cette nouvelle jonction avant la séparation maintenant définitive.

Tout le soir, nous avons bavardé, dans l'intimité délicieuse. Le P. de Foucauld a compulsé mes notes et les accroît de mille détails curieux ; à son tour, il me conte les résultats de ses recherches et, Sigonney et moi, nous l'écoutons charmés. L'air est très doux, le silence complet et les feux de bivouac scintillent alignés dans les pierres ; l'impression de cette soirée passée parmi les amis est exquise.

16 mai.

Tout le jour, je demeure au camp de l'adrar Dourit. Dès le matin j'ai repris mes travaux avec le P. de Foucauld et tous deux nous interrogeons Fenna pour compléter mon étude des Ifor'as. Nous avons ainsi récolté des poésies, des proverbes, des textes que seul le P. pouvait débrouiller et restituer dans leur forme régulière et correcte.

Pour un jour, j'ai mené à nouveau la vie des mois écoulés, j'ai retrouvé les tapis bariolés, les Chamba, les cous-cous de blé. De tout ce passé, je jouis délicieusement.

A la tombée de la nuit, je pars à pied, avec mes tirailleurs pour les puits de Teseng'it distant de quatre kilomètres. J'em-

porte l'astrolabe. Les points d'eau sont situés en un petit oued issu de l'adrar Dourit; les rochers bas lui font deux berges élevées et deux groupes d'abreuvoirs se répartissent dans le lit. Je me suis arrêté aux puits les plus aval.

La nuit est sombre et tout à fait silencieuse. Nous revenons au camp très tard, par l'obscurité complète ; malgré l'éclairage des lanternes, la marche est pénible et fatigante et je salue avec joie ma tente enfin apparue, sous laquelle Larbi m'a préparé un café brûlant et un repas léger. Sigonney m'attendait encore ; le P. avait, avant de s'étendre sur son lit de camp, recommandé qu'on l'éveillât à mon retour et tous trois assis sur le sol nous causons longuement sous les étoiles.

17 mai.

Ayant abandonné le projet d'aller reconnaître le puits très oriental d'Arli, je me vois dans la nécessité de prendre la route directe de Telia. Aujourd'hui, le départ était fixé au grand matin ; déjà les chameanx sont chargés et les méhara sellés, déjà j'ai fait au P. de Foucauld et à Sigonney mes adieux émus quand Fenna, tout piteux comme le renard de la fable, vient m'avertir que sa chamelle de selle, sa « naga » blanche, s'est enfuie durant la nuit. Cris et colère ne serviraient de rien et ma seule ressource est de retarder le départ jusqu'au retour de l'animal fugitif. Fenna, Barca, plusieurs Chamba partent de suite sur les traces bientôt découvertes et je m'installe à nouveau sous les tentes de mes hôtes, satisfait au fond que le mauvais sort m'ait immobilisé auprès d'eux, plutôt qu'ailleurs.

Il est dix heures et le soleil très haut est brûlant et implacable déjà, quand enfin mes hommes rentrent traînant la « naga » vagabonde longtemps cherchée. Qu'importe l'heure tardive, je donne de suite le signal du départ.

Encore une fois j'adresse au P. mes remerciements les plus cordiaux et mes souhaits d'heureux retour ; Sigonney m'accompagne à pied quelques instants, puis nous nous séparons, très tristes, en nous donnant rendez-vous à plus tard, mais à quand?

Au delà de l'adrar Dourit que le sentier longe à nouveau,

plus voisin des rochers que n'était la route d'arrivée, nous sommes dans la vaste dépression aride, jalonnée de lignes d'herbages, où s'étale l'oued Alioug' avant d'entrer par une brèche dans les contreforts méridionaux de l'adrar Ter'arr'ar. Lorsque les pluies abondantes ont grossi les affluents issus de toutes directions, ce fond doit être un immense lac, régulateur du fleuve, où les eaux maintenues attendent le droit de s'écouler à travers la montagne par l'orifice du barrage naturel. Alors l'adrar Dourit et l'adrar Ti-n-Ibr'oren qui lui fait au sud un pendant plus élevé et plus abrupt, sont comme des récifs baignés par une mer calme.

Mais depuis de longs mois la dépression est asséchée ; les herbes ont jauni et les feuilles des gommiers mêmes ont des teintes de rouille ; la trace des inondations anciennes n'est plus que dans les gerçures du sol et dans les crevasses de la glaise.

Par delà du bassin de l'oued Alioug', nous entrons à nouveau dans la « hamada » de pierres noires. L'oued Tafaynag vient confluer en amont d'Ararebba et son cours est encaissé en une double muraille de roches.

Par les sinuosités d'un petit torrent, au milieu des débris où quelques touffes de drinn marquent le thalweg, nous atteignons son lit de sable uni, aux berges embroussaillées. Dans le sol compact et l'argile, quelques trous d'eau ont été creusés, à demi effondrés. Deux puits seuls, nouvellement forés, ont leur ouverture rétrécie par des pièces de bois et tiennent une eau couverte de moisissures et de plantes vertes.

Quelques mamelons de larges roches plates se dressent parmi la végétation des rives, isolés dans le fond de la vallée, et séparés des côtes rocheuses parallèles qui dirigent le cours de l'oued. Ils sont garnis d'inscriptions très effacées, grossières et de dessins primitifs et c'est peut-être de la présence de ces « tifinar' » que les puits de Tafaynaq ont tiré leur dénomination.

Nous avons dressé le camp près des puits ; la nuit tombe très pure dans l'atmosphère chaude et lourde. La proximité d'Ararebba ôte à la position astronomique de Tafaynaq presque toute importance et ma soirée d'hier à Teseng'it m'a lassée. Au

milieu des caisses qui forment abri, je m'étends dès le repas achevé et j'écoute auprès des feux clairs les interminables palabres des Sénégalais rangés en cercle, tandis que, se détachant par instants sur le ciel, la silhouette noire de la sentinelle passe et repasse sur la crête, parmi les roches noyées dans l'ombre.

18 mai.

De longues théories de bœufs ont remonté l'oued Tafaynaq venant au puits et les mugissements rauques, répercutés et enflés, m'ont éveillé longtemps avant le jour. Les bouviers, demi-nus, puisent à la main l'eau dans des seaux de cuir et la versent en giclant dans les abreuvoirs de bois ; les bêtes tendent leurs cous épais, heurtent leurs cornes ou foncent dans le cercle pressé. Les appels des hommes, leurs menaces au bétail trop brutal, les beuglements ininterrompus des taureaux réveillent la vallée encore indécise dans la nuit.

Par l'aval de l'oued Tafaynaq, le départ est matinal. Le sentier délaisse le lit même où le sable est trop meuble ; il serpente sur les berges caillouteuses parmi les « iraq » (1) bas d'où s'envolent en criant des hibous et bientôt gravit les crêtes. La « hamada » est pierreuse et mauvaise ; les rides rocheuses parallèles, les vagues de pierres déjà reconnues sur la bordure méridionale de l'adrar Ter'arr'ar se prolongent à l'infini et les petits « oued » garnis d' « alloummouz » passent de l'est à l'ouest, d'une dépression vers la dépression suivante, par des brèches et des fissures. Plus que jamais le pays à l'allure d'une mer subitement pétrifiée et le sommet des vagues qui se succèdent à l'infini garde encore les remous de pierre noire, l'écume de quartz blanc et les embruns de poudre soulevée par les vents.

L'oued Dosakat, plus important et plus puissant, seul a pu niveler la surface houleuse et s'est tracé parmi les lames, à la longue usées, une large dépression tapissée d'argile ; le sillage des derniers courants s'y est gravé par les lignes d'herbages élancés et d'arbustes encore verts. Par place, l'oued a dégagé

(1) Iraq : arbuste saharien.

son lit et de hauts gommiers s'inclinent au-dessus de ses berges ; ailleurs il s'infiltre dans les « alloummouz » sèches et les arbustes s'étendent en forêt irrégulière, ramifiée au hasard. Vers l'amont de l'oued Dosakat, les collines forment un cercle clos, embrumé, où les trouées et les brèches se détachent en plus clair. Au loin se dressent les ballons de l'adrar Ichoualen.

Pour profiter du pâturage suffisant, nous nous sommes arrêtés au-delà de la dépression, à la bordure de la « hamada », près des « alloummouz » tentatrices où les « méhara » sont lâchés. Fenna m'assure le puits de Oukeneq suffisamment voisin pour que l'arrêt puisse être ici prolongé.

Dès le départ, nous rentrons à nouveau dans les alignements de roches. En pierre, le pays rappelle ce qu'était, en sable, la région d'Inichaïg (1) et les arêtes sont comme des dunes, aussi serrées, aussi inextricables.

Par l'aval de l'oued Tibingen, le sentier atteint enfin la percée de l'oued Oukeneq. Dans cette zone où les mouvements du sol sont orientés nord-sud et où les rivières coulent toutes de l'est vers l'ouest, l'aspect des « oued » est partout analogue : toujours le lit est très nettement tracé entre des berges à pic ; au passage des vagues rocheuses, il se resserre, la végétation des rives disparaît et souvent des trous d'eau sont creusés sous le surplomb des falaises ; entre ces arêtes, au contraire, l'oued s'étend, se divise parfois en plusieurs bras et des torrents venus du nord et du sud élargissent démesurément la bande de « tichaq », de gommiers et d'herbages qui en bordent le lit. Vues d'une crête dominante, les zones de végétation s'enfilent comme les grains d'un chapelet sur le cours de l'oued.

Les « tilmas » de Tagenout marquent la brèche dans l'adrar Tagenout. Au delà l'oued Oukeneq encore s'élargit et se rétrécit ; il serpente dans les coupures ou glisse entre les roches. La nuit tombe déjà quand nous campons au puits d'Oukeneq.

Au crépuscule, les pintades sont venues, de touffe en touffe, d'arbuste en arbuste, jusqu'auprès des puits pour se désaltérer

(1) Voir : *Bulletin de la Société de Géographie* : de Tombouctou à Taodeni, 15 décembre 1906.

aux flaques d'eau demeurées après l'abreuvoir du bétail. La présence des hommes et des « méhara » les inquiète un peu et des buissons les plus proches, elles se précipitent très vite vers l'eau, boivent et s'enfuient. Des bandes d'oiseaux de nuit voltigent d'arbre en arbre et les cris des bêtes, les conversations des sénégalais bruyants, les mugissements des « méhara » emplissent toute la vallée d'une animation intense qui cesse d'un seul coup quand éclate la détonation répercutée de la carabine. Un instant, le silence imposant n'est rompu sous les branches que par les soubresauts des pintades blessées.

En arrière, un des tirailleurs s'en vient à pied, portant sur son dos sa selle et ses sacoches. Son « méhari » s'est affalé dans les pierres, épuisé, et ne s'est plus relevé. Les races de chameaux du Niger s'usent plus vite et résistent moins que les animaux du nord : à Timiaouin déjà, plusieurs de mes bêtes étaient grandement fatiguées, mais notre voyage à petites étapes, dans l'Adr'ar' et les pâturages plus opulents les ont remis et maintenant ils sont plus robustes et plus gras. Les « méhara » du Niger, par contre, baissent sans interruption et n'ont nullement profité des herbages et des arbrisseaux du pays.

Demain matin nous serons à Tella ; je remets, à ce point, les observations astronomiques pour éviter des déterminations plus rapprochées qu'il n'est utile.

19 mai.

Au puits de Oukeneq, le sentier de Tella abandonne l'oued transversal et s'infléchit au long d'un de ces innombrables alignements rocheux, à la bordure d'une des vagues de pierre.

Il la suit ainsi jusqu'à ce que l'oued Teralguioué, affluent de l'oued Tella, l'ait emportée et arasée.

Fenna, toujours curieux des tentes et des gens, m'a quitté pour aller visiter quelques pasteurs amis dont les troupeaux sont épars dans les « alloumouz » de l'oued ; Barca en son absence dirige la marche et la caravane pénètre dans la vallée d'un affluent, qui s'enfonce dans les roches pour que son lit incliné joigne sans cascades la source où se groupent les eaux supérieures du plateau au confluent qui les rejette dans la coupure profonde de l'oued Tella.

Entre les deux murailles qui s'exhaussent, les gommiers et les « tebouraq » poussent drus et pressés, et quelques palmiers « doum », les premiers aperçus, dressent au-dessus des frondaisons leur fourches inégales et bizarrement inclinées.

Quelques tentes, toujours du même type, s'abritent çà et là et surveillent les chèvres et les moutons dispersés ; je m'y arrête juste le temps d'interroger les hommes et les enfants et de distribuer quelques menus objets. La chaleur s'accroît très vite et j'ai hâte d'atteindre le but de l'étape avant que le soleil ne soit devenu trop vertical.

Au débouché des rochers, l'oued Telîa s'étale devant nous. Large, tout encombré de verdure, il forme une vaste dépression transversale, bordée vers le sud par un ressaut de roches noires que surmontent très pâles et estompés les dômes et les arêtes lointaines de l'adrar de Tachdaït.

Des touffes de palmiers fourchus s'inclinent, çà et là, au gré des vents, au-dessus des broussailles plus basses ; contre la bordure des rochers opposés, au milieu d'une clairière dénudée, toute claire parmi le vert dégradé des arbustes, la « kasbah » de Telîa se dresse, affaissée et triste dans la ceinture de ses bastions d'angle et s'allonge sur la pente légèrement inclinée jusqu'aux premières roches de la montagne.

La porte d'entrée de la « kasbah » est au milieu de la façade occidentale ; en face un puits profond s'ouvre dans la clairière, et les pasteurs ifor'as, hissant l'eau pour leur bétail qui se presse et se joue autour des abreuvoirs, font crisser les poulies sous les cordes tendues.

Trois grands bouquets de palmiers fourchus ombrent la surface du sable au nord-ouest de la « kasbah ». Les troncs étranglés à la base s'élancent d'un piédestal de palmes naines et les pointes acérées des feuilles inférieures servent de défenses aux lézards et aux rats et d'épouvantails aux chèvres et aux gens.

Là j'ai dressé mon abri. Pendant que Larbi achève les rangements et que les Soudanais abreuvent les « méhara », je vais avec Barca jusqu'à la « kasbah » de Baï. C'est un immense rectangle de maçonnerie de pierres, tout entouré d'un étroit fossé et qui peut avoir 120 mètres de long sur 50 de large. Des bas-

tions carrés arment chacun des saillants, suivant l'architecture courante du Sahara. La porte d'entrée est de bois mal équarri et le pont d'accès s'est ensablé par dessous.

Tout autour des murailles, les chèvres se poursuivent et bêlent ; elles sautent jusqu'au fond du fossé d'enceinte et grimpent sur tous les ressauts de pierre, sur tous les encorbellements du rempart. Il semble que les positions les plus risquées et les plus incommodes les tentent et, fièrement accrochées au mur, elles se redressent et paradent.

Dès le portail franchi, je suis au milieu d'une vaste cour qui s'appuie à la paroi extérieure vers l'est et que bordent des chambres dans toutes les autres orientations. La face nord était réservée aux habitations particulières des marabout prédécesseurs de Baï ; depuis que ce dernier a quitté sa demeure pour les tentes, les plafonds se sont effondrés, les murs crevassés et les logements sont de nos jours ruines et inhabitables.

Les deux autres faces sont garnies de magasins qui ouvrent tous sur la cour par des poternes basses. Quelques-uns sont encore emplis de graines ou de peaux ; la plupart sont vides et à demi inutilisables. Un puits intérieur dont l'orifice est recouvert d'une pierre plate est desséché et en partie effondré.

La « kasbah » de Telïa fut, lors de sa construction, un travail considérable et une défense sérieuse. Actuellement elle est inutilisable et sa remise en état nécessiterait plus de frais qu'une construction neuve.

Le grand marabout des Ifor'as, le kounta Baï, en est le propriétaire négligeant. Ce fut son père, Sidi-Amer qui, ayant acheté au prix de 15 chèvres, aux Tarat-Mellet, le droit de s'établir dans l'oued Telïa, fit dresser par les gens que sa réputation de sainteté attirait, cette forteresse qui devait être le centre de sa « zaouia » (1).

De fait l'influence religieuse de Telïa s'accrut par tout le pays. Sidi-Amer, Sidi-Mohammed et Baï les marabouts successifs eurent sur les Ifor'as un ascendant énorme et maintenant encore, rien ne se décide dans les conseils des chefs sans les avis de Baï et sans son assentiment.

(1) Zaouia : confrérie religieuse.

Baï ayant abandonné sa « kasbah », nomadise dans l'oued Tella, à quelques jours en amont ou en aval de son centre sans s'en éloigner jamais davantage.

Barca qui fut un de ses fidèles m'a fait du célèbre marabout un portrait curieux.

« Baï, me conte-t-il, est de petite taille, maigre ; il peut avoir « quarante ans, a une barbe encore noire et pas de moustache. « Il ne mange pas de viande et ne boit pas de lait et ne se nour- « rit que de farines touareg. Même avec ses fidèles, il demeure « constamment voilé, la tête couverte, les mains cachées ; « quand il offre ses doigts à baiser, c'est toujours en les enve- « loppant d'une étoffe de guinée.

« Baï est très instruit ; sa bibliothèque est célèbre et il parle « l'arabe, le tamachèque et d'autres langues. Il refuse obstiné- « ment de voir les étrangers, Français, Doui-Menia ou autres. « Son influence est considérable sur les Ifor'as et s'étend sur « toutes les tribus touareg, mais il ne s'en sert que pour le bien « et la paix. Toujours il déconseille les rezzou et les guerres ; « il a poussé Moussa-ag-Amastan son élève à faire sa soumis- « sion aux Français et c'est lui l'instigateur de la pacification « actuelle du Sahara méridional. »

Telles sont les propres paroles de Barca au sujet de Baï-ould-Sidi-Amer.

En l'absence du marabout Baï, Tella ne pouvait m'offrir qu'un médiocre intérêt. Force m'est cependant de demeurer ici, car Fenna, pour remplacer le « méhari » tombé à l'étape d'hier, m'en a fait chercher un dans les campements voisins et tient à me l'offrir en cadeau. Dans l'attente, je suis donc immobilisé jusqu'au surlendemain.

Tout le jour, sans arrêt, les chèvres viennent et se succèdent aux puits. Chaque troupeau à tour de rôle s'approche des abreuvoirs, et parce que ma tente est voisine, chacun des pasteurs se croit obligé de venir m'offrir en présent quelque bouc ou quelque mouton. A la longue, je me forme un véritable troupeau ; mes Sénégalais sont tout ravis de l'aubaine et des ripailles qu'ils espèrent. A eux cinq, ils dépècent et engloutissent un, deux, trois moutons tout entiers dans le même jour et s'enivrent de viande

au point de tituber. Par contre mes pièces de guinée diminuent avec une vélocité inquiétante, car j'ai pris l'habitude que je regrette maintenant, d'offrir dix coudées par tête de bétail, presque le double de sa valeur.

Le temps tout le jour demeure superbe et d'un calme extrême. A la nuit, je prépare les observations astronomiques ; les étoiles sont si brillantes et si précises que les tours d'horizon à l'astrolabe sont rapides et parfaits. Par contre l'occultation attendue ne se produit pas et l'étoile que dans la lunette je suis longuement ne fait qu'appulser à la lune. Cet échec me navre et je m'endors furieux.

Telia, 20 mai.

Je me suis enquis des terrains de culture de Tella : Barca me montre parmi les gommiers un unique dattier si perdu que je ne l'avais même pas aperçu. Au pied, m'assure-t-il, s'étend un jardin tout petit, tout petit. Et ce disant il rapproche les deux mains pour me faire voir l'exiguité de l'enclos. Je me doute de ce qu'il en peut-être, étant donné l'enthousiasme ancien de Barca pour les « immenses » cultures de In-Tebdoq.

Durant la matinée, une jeune femme Ifor'as est venue, conduite par Fenna, jusqu'à ma tente. Elle accompagnait tout à l'heure ses troupeaux vers le puits et suivait à califourchon sur un âne, la longue file de ses chèvres. Pendant l'abreuvoir que dirigent les hommes, elle s'accroupit parmi mes caisses et m'observe curieusement. Je lui offre quelques verroteries, des guinées et des étuis de cuivre ; elle accepte nullement gênée et remercie de la tête. Elle paraît quelque trente ans ; ses cheveux sont lisses et propres, ses dents jolies, les yeux noircis brillent singulièrement. Un air de douceur et de candeur est répandu sur tout le visage, et Fenna, dont ce doit être encore « comme la fille », la caresse et la cajole sans que ma présence le gêne.

D'ailleurs il est un des chefs de la tribu dont elle fait partie et ce doit-être là un des apanages de son autorité. La femme n'en semble nullement fâchée ; de suite, avec quelques aiguilles et du fil que j'ai donné, elle recoud les gandourah déchirées de Fenna ; elle m'offre même de faire les réparations de mes burnous que les épines ont mordus au passage.

Le « méhari » attendu n'est point venu ; je trouve qu'il en est assez de cette journée perdue et je laisserai demain Barca à Tella pour attendre son arrivée ; Barca me rejoindra par la suite à Es-Souk.

Ce soir encore le temps est superbe ; l'air est très pur, sans un souffle de vent, et des montagnes jusqu'alors non vues, au soir, se découpent aux lointains gris. Le crépuscule tombe d'un seul coup : le firmament vert cendré au zénith, se dégrade en rose et se perd dans une brume légère et dorée. L'obscurité envahit la vallée dont les détails se sont confondus et les troncs fourchus des roniers se dressent en noir absolu dans le clair de l'horizon. Pour la prière, Fenna se tient debout face à l'orient ; la nuit imprécise ses contours, mais ses draperies blanches font une tache pâle sur les arrières plans très sombres. Debout, très grand, il est là, droit, fier, immobile dans le grand calme de la terre ; on croirait qu'il voit Allah face à face et son « salam » (1) est empli d'une poésie grandiose.

Dans l'obscurité du soir tombant et le silence de la nature, la prière musulmane revêt une dignité émouvante et je n'ai nulle envie de sourire en moi-même aux génuflexions répétées de Fenna.

Sur les « tichaq » dénudés, des corbeaux à collier croassent lugubrement à la lune.

21 mai.

Barca, ce matin, demeure à Tella pour y attendre le « méhari » des campements de Fenna ; Larbi à l'aube, grimpé dans les roniers, a fait provision des gros fruits ligneux qu'il veut rapporter au Touat pour montrer a ses amis ce que produisent les *dattiers* du Soudan.

Le départ est tardif ; nous remontons l'oued Tella bientôt délaissé, puis l'oued Ikeraouat entre ses ressauts de pierres noires.

En avant l'adrar de Tachdaït se dresse très élevé, avec des roches lourdes et épaisses qui rappellent l'adrar Dourit, mais les sommets en sont infiniment plus hautains et plus imposants.

(1) Salam : prière arabe.

Au delà d'une « hamada » de roches éparses, par delà la dépression emplie d' « alloummouz » de l'oued Agarak, le sentier s'insinue entre les parois même de l'adrar de Tachdaït et ses contreforts séparés, faits de cônes de roches à demi-ensablés, ou de dômes isolés.

Dans les blocs épars, j'ai trouvé là une sorte de dolmen naturel qui m'est, par le soleil vertical, un abri particulièrement favorable durant l'arrêt du jour.

Au moment du départ Barca m'y rejoint; l'animal attendu n'est point encore venu et Barca a laissé l'ordre de l'envoyer de suite vers Es-Souk.

Le ciel est brûlant; le sable échauffé réfracte la chaleur du soleil, et nul vent, nul souffle ne rafraîchit l'air embrasé. Les « oued » encaissés, se succèdent aux « oued »; ils sont isolés les uns des autres par des contreforts de roches issus du massif de Tachdaït et leur végétation est clairsemée et sèche.

La montagne de Tachdaït, immense soulèvement volcanique, a bouleversé en se dressant, les plissements antérieures du sol. A son voisinage, les vagues nord-sud de la mer de pierre de l'Adr'ar' ont été rompues et rejetées; mais au fur et à mesure qu'on s'éloigne du massif perturbateur, les sillons réapparaissent, coupés, brisés d'abord, puis très nets et très profonds.

Dans la plus encaissée de ces rides, l'oued Es-Souk, s'est creusé un chenal que bordent jusqu'aux rochers des zones d'arbrisseaux opulents selon l'usage de toutes les rivières du pays. Nous y arrivons enfin après avoir franchi les dernières arêtes parallèles. L'allure a été tant et tant ralentie par les passages difficiles que durant notre marche vers l'aval, dans le sable meuble, la nuit est tout à fait tombée.

Fenna est parti en avant pour reconnaître le puits d'Es-Souk. A peine au passage puis-je dans l'obscurité entrevoir des monticules de pierres chaotiques, ou des dalles levées.

Un feu soudain jailli dans la vallée, nous sert de direction; Fenna l'a lui-même allumé, et la clarté rouge illumine la clairière et les abreuvoirs, et les « tichaq » nombreux qui bordent de très près la margelle du puits.

Remettant à demain l'installation définitive, j'ai fait dresser

mon lit sous un des arbres ; et, en attendant le « cous-cous » et les fruits cuits de Larbi, je m'étends sur le sol. L'air est encore chaud et lourd et malgré le soir tombé, des gouttes de sueur perlent sur tout le corps. L'atmosphère semble plus humide et un accablement pèse sur les hommes et sur les animaux.

Aujourd'hui Fenna m'a conté le rezzou des Ouled-Djerir dans l'Adr'ar' en 1904. « Après le combat de la dune de Bayoukrou, « deux cents d'entre eux, à pied et tirant leurs chameaux, « remontèrent vers le nord par l'Adr'ar' et pillant et razziant, « arrivèrent à Tella et aux puits de l'adrar Dourit. Environ deux « cents hommes des Tarat-Mellet, des Kel-Afella et des Idenan, « surpris, eurent juste le temps de lever les tentes et de prendre « la fuite devant les envahisseurs. Les Ouled-Djerir pressèrent « leur marche et au matin rejoignirent les Ifor'as. Le combat « s'engagea ; les Arabes avaient des fusils à longue portée ; les « Berbères avaient cinq fusils 1874. Des coups de feu s'échan- « gèrent de loin et il y eut deux tués dans chacun des camps. « Cependant les Ouled-Djerir, voyant la résistance des Ifor'as, « s'arrêtèrent, firent demi-tour et bientôt après quittèrent le « pays. Un esclave par la suite s'échappa d'avec eux, et rap- « porta aux pasteurs de l'Adr'ar' que si les Ouled-Djerir avaient « cessé la lutte, c'est parce qu'ils manquaient de cartouches ».

22 mai. Es Souk.

Dès le petit jour, je me suis éveillé et j'examine Es-Souk.

Les deux flancs de la ride rocheuse entre lesquels coule l'oued sont très resserrés, hauts d'une trentaine de mètres ; tout le fond la vallée, sauf le lit demeuré libre, est encombré de « tichaq » et de « tabouraq » qui marient leurs feuillages vert sombre et gris. Devant moi, est la petite clairière du puits dont s'ouvre l'orifice au milieu d'un cercle de terre plus noire. Partout des moellons jetés au hasard et sans ordre ; peut être sur la falaise ces pierres mieux dressées seraient-elles les débris d'un ancien mur ?

A première vue, nulle trace imposante, ne vient rompre la monotonie du site ; les corbeaux à collier tournoient très bas, au-dessus de l'ancienne capitale qui jadis s'est élevé là.

Guidé par Fenna et Barca, je pars en exploration vers l'amont. A peine suis-je sorti de la limite des arbres que les ruines apparaissent : toute la pente de la ride orientale est converte de détritus, et de blocs. C'est un fouillis énorme où sous les pierres écroulées, se distinguent encore les premières assises des murailles ; les ruelles demeurent encore apparentes, les portes des maisons, les fenêtres se reconnaissent aux linteaux demeurés.

Vers le fond de la vallée, les ruines sont plus informes et plus chaotiques ; mais à mesure qu'on s'élève au long des rochers, les murailles dressées se font plus hautes et plus nettes ; les cases supérieures accrochées aux anfractuosités de la ride, ont parfois conservé leurs cloisons entières et leurs poternes.

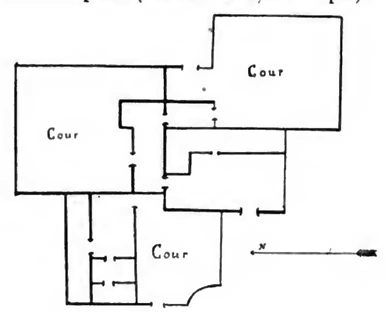
Sur près d'un kilomètre, les traces se continuent des demeures anciennes, des ruelles et des sentes ; il pouvait y avoir à Es-Souk 2 à 3.000 habitants.

Nulle part je n'ai trouvé vestige de murailles d'enceinte ou de fortifications : la ville devait aux époques de sa prospérité ressembler au « ksour » modernes, à Tombouctou par exemple ; les chemins y étaient étroits, coupés de recoins mal odorants et de culs-de-sac où l'ombre des maisons favorisait la sieste aux heures chaudes. Les cases étaient vastes, sans fenêtre sur la rue, avec une porte unique ; toutes les pièces donnaient sur une ou plusieurs cours intérieures dont les plus lointaines étaient sans doute réservées aux femmes et aux enfants.

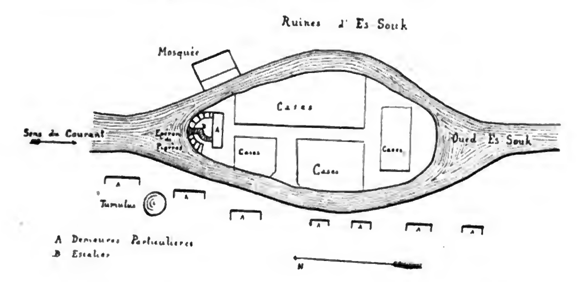
Les demeures des riches s'étendaient près du lit de l'oued, là où le sol était le plus uni et où les mosquées, étaient le plus voisines. Les pauvres, eux, se contentaient d'accrocher leurs demeures aux flancs des rochers et les dépendances étaient exiguës, les chambres contournées et privées d'air.

Au milieu même du lit de l'oued Es-Souk, une petite île se dressait, face à la moyenne mosquée. Des habitations élégantes s'y étaient construites, des ruelles y avaient été tracées ; et pour éviter que l'effort des eaux n'attaquât le pied des murs, tout l'amont de l'île était défendu par un éperon de pierre, vaste demi cercle d'énormes blocs parfaitement joints. Un escalier monumental menait des assises inférieures de l'éperon jusqu'aux rues supérieures.

Voici l'arrangement intérieur d'une des cases de Es-Souk dont j'ai relevé le plan : (Echelle : 2 m/m = 1 pas).



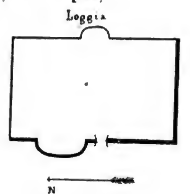
Voici d'autre part l'aspect de l'île de Es-Souk :



Les mosquées d'Es-Souk y furent au nombre de trois; les deux plus anciennes étaient construites dans la ville même ; je les ai appelées la petite et la moyenne mosquée. Quand Es-Souk eût atteint tout son développement, ces deux temples furent insuffisants ; mais les terrains manquant dans la ville pour construire la grande mosquée, on choisit un emplacement dans l'élargissement, au delà de la première ride, du petit oued Temagelelt.

La petite mosquée est en plein milieu des cases, loin de

l'oued, sur le bord d'un des sentiers de la ville : voici son plan : (Echelle : 2 m/m = 1 pas).

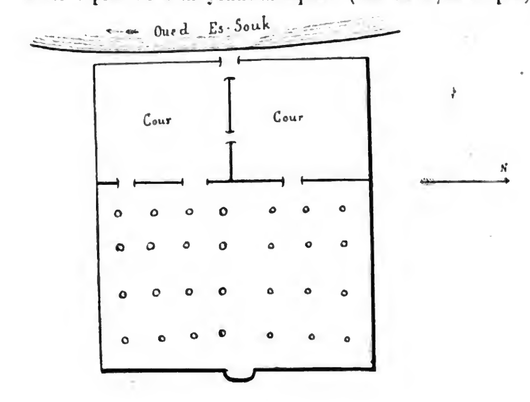


Petite Mosquée

Je n'y ai pas retrouvé trace des colonnes intérieures. Quelques pierres tombales écrites étaient encore à leur place auprès des murs.

La moyenne mosquée était bâtie en bordure de l'oued d'Es-Souk. Quatre portes très larges donnaient accès sur une vaste terrasse qui surplombait le lit uni du fleuve. En face, se dressaient les constructions de l'île. De très vieux « ag'ar » à droite et à gauche l'encadraient et le soir, à la tombée de la nuit, la promenade devait être exquise sur le terre-plein dominant l' « oued ».

Voici le plan de la moyenne mosquée : (Ech.: 2 m/m=1 pas).



Cette seconde mosquée était déjà beaucoup plus considérable que la petite mosquée. Tandis que l'absence de colonnes intérieures semble prouver que cette dernière était à ciel découvert, celle-là, au contraire, était surmontée d'une toiture et la disposition des piliers carrés la laisse imaginer très analogue aux mosquées de la même époque, actuellement encore existantes à Tombouctou.

La grande mosquée, enfin, se dressait dans une clairière tout à fait extérieure à la ville ; elle en était séparée par la première ride rocheuse orientale et la percée de l'oued affluent Temagelelt permettait d'y accéder sans escalades.

De nos jours, cette mosquée est presque complètement ensablée ; les murs d'enceinte, les colonnes ont disparu ; l'ensevelissement lent n'a épargné que la loggia du marabout et les deux pans de mur adjacents. Cette loggia était entourée de deux colonnes rondes faites de mœllons recouverts d'un crépissage. Au-dessus, une voûte de pierre formait arceau ; encore existante en 1904, elle était à mon passage effondrée ; quelques inscriptions arabes se lisent sur les parois.

Je ne parlerai pas d'autres monuments d'Es-Souk ; M. Gauthier en a signalé quelques-uns encore. La seule particularité curieuse est la présence dans les ruines de nombreux trous de fouille ; ils ont été faits par les femmes « touareg » qui, lorsque les campements sont voisins, viennent chercher dans le sol de vieilles verroteries ou de menus objets.

Pour mon compte, les seules découvertes faites en creusant furent deux perles, une de verre bleu couleur turquoise et de fabrication européenne, et une autre grossièrement taillée, peut être en cristal de roche.

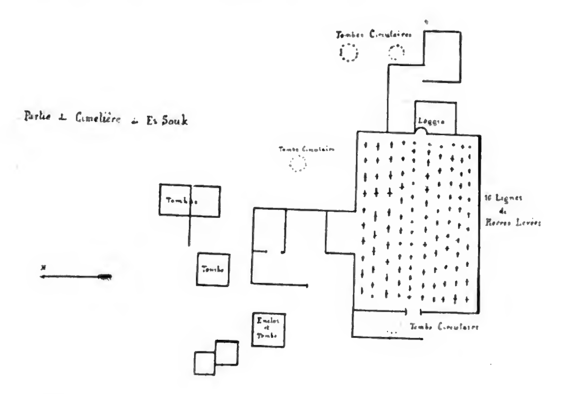
En plus de la ville même, j'étais encore curieux de visiter les cimetières ; Duveyrier a conté, qu'au dire des indigènes, ils avaient plusieurs jours d'étendue, et il était intéressant de constater leur importance.

A Es-Souk, on enfouissait les morts un peu dans toutes les directions ; j'ai retrouvé des tombeaux au nord, à l'est et à l'ouest. Toutefois c'est en amont de l'oued qu'étaient les cimetières principaux. Ils sont sans doute étendus, mais ne dépassent

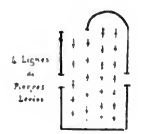
pas les dépendances courantes d'une ville de 2 à 3.000 habitants ayant duré seulement un siècle ou deux.

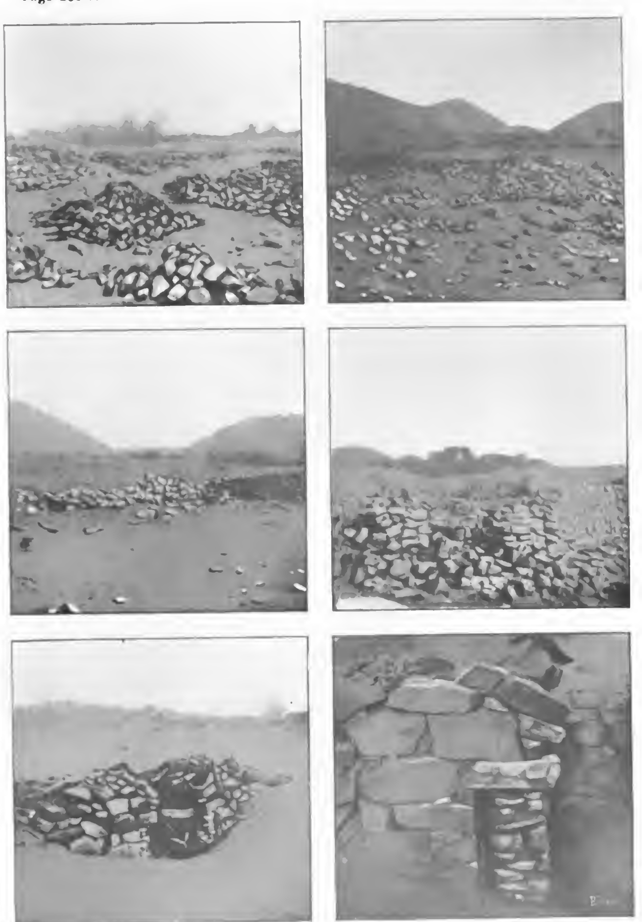
Les tombes sont surmontées généralement d'une pierre levée et sont contenues dans des enclos plus ou moins importants, fait de gros blocs formant mur. Parfois, pour les tombes des chefs, un seul cadavre est dans chaque enclos qui est relativement petit ; plus souvent les corps sont alignés dans de vastes cours fermées d'un mur et alors une petite loggia s'élève à une extrémité, pour qu'y soient faites les prières traditionnelles.

Voici l'aspect de quelques-unes de ces sépultures :



Ailleurs :

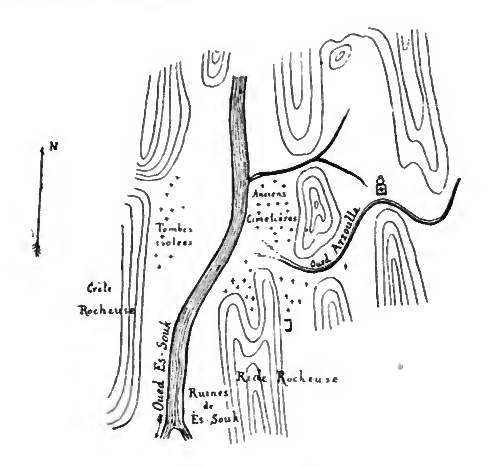




Ruines de Es-Souk ancienne capitale Sonraï

1. Aspect général des ruines d'Es-Souk.
2, 3 et 4. Aspect des ruines d'Es-Souk.
5. Les restes de la grande mosquée d'Es-Souk.
6. Un pilier de la loggia de la grande mosquée d'Es-Souk.

Voici, relativement à la ville de Es-Souk, l'emplacement de ses cimetières principaux :



Suivi de Barca et de Fenna, j'ai erré toute la matinée dans les ruines et par les cimetières ; de tous côtés les pierres dressées, parfois plates et concaves, parfois érigées comme des pieux, se mêlent aux arbrisseaux, aux touffes de « merkba » qui les enfouissent.

Soudain, sur l'une d'elles, j'aperçois des caractères arabes ; je me précipite, tout heureux déjà d'une découverte dont j'espère monts et merveilles ; hélas, je ne déchiffre que quelques versets connus du Coran.

Dès lors je retourne et je palpe toutes les pierres et nombre d'elles, près desquelles je venais de passer indifférent, me montrent leurs hiéroglyphes fins comme des pattes de mouches. Le temps et les pluies les ont rongés et les pauvres inscriptions trop souvent sont illisibles et à demi-détruites. D'ailleurs, partout où je puis lire, je ne trouve qu'invocations à Allah ou prières.

Maintenant que je les cherche, les « mektouba hazera » (1) m'apparaissent de tous côtés ; partout il en est, de petites, de grandes, de lourdes et de plates. Sur la rive droite et sur la rive gauche, tous les blocs funéraires sont gravés. J'en copie tant et plus ; j'en photographie d'autres. Barca même m'en a déraciné une aux inscriptions plus nettes et je la rapporte au camp ; il m'a semblé y lire une date et un nom et, pour ces deux évocations d'une époque et d'un homme, je la rapporterai dans mes caisses jusqu'en France.

Ces découvertes m'ont attardé et par la pleine chaleur, je rentre vers le camp par le lit de l'oued.

Quelques inscriptions arabes sont encore sur les pierres voisines, très effacées, presque illisibles :

لسم ا اا د
الرحمر الو لحمد
لو لا صـــــو دلك
و ـــ ـــ ـــ او لا

ونعم نو كو
نو ا د ا سر
ا دمد اا الم

Le vent peu à peu s'est élevé et le ciel s'est embrumé ; la température cependant demeure très chaude.

Après la sieste, avec quelques tirailleurs, je suis retourné dans les cimetières. A la longue j'ai découvert une tombe bien conservée et j'en fais creuser le sol dans l'espoir d'y découvrir des ossements, des écrits, peut-être des verroteries ou des armes. Mes hommes n'ont ni pelles ni pioches ; ils utilisent les « coupe-coupe » et le travail est lent est difficile. Bientôt même les argiles en poudre s'éboulent dans le trou déjà foré et je fais abandonner l'œuvre que l'imperfection des moyens rend illusoire. J'ai cependant découvert quelques brindilles d'os et une esquille d'omoplate de chameau, couverte de caractères arabes écrits à l'encre ; au contact des doigts, elle s'est effritée et est tombée en poussière.

Je suis revenu par les ravins parallèles à la coupure de l'oued Es-Souk ; des tombes sont encore isolées là, parmi les cailloux et les roches, et les thalwegs étroits sont abrupts et difficiles ;

(1) Mektouba hazera : pierres gravées.

quelquefois des fissures ont permis aux torrents de rejoindre la rivière et des cônes de déjection se sont formés d'argile rouge et de calcaire.

Un de mes Soudanais m'a trouvé une roche couverte de petites cristallisations d'un vert transparent superbe ; de la sorte j'ai déjà vu de petits cristaux de roche blancs dont les pointes se font vis-à-vis dans un étroit filon. Mais l'échantillon d'Es-Souk est d'une couleur si translucide et si profonde que me vient tout de suite le souvenir des Eméraudes garamantiques autrefois célèbres et réputées. Dans la paume ouverte de la main de mon noir, j'ai placé le caillou en recommandant une attention toute spéciale.

Je suis arrivé sous ma tente ; j'appelle mon porteur de pierre. L'air quelque peu gêné, il me présente un morceau de granit noir, quelconque et sans intérêt.

— « Qu'as-tu fait du caillou que je t'ai remis ? » — « Voilà, mon lieutenant ; je l'ai perdu, alors j'en ai ramassé un autre. »

J'ai bien envoyé rechercher mon caillou vert, mais la nuit est venue et je suis sûr qu'au lieu de scruter le sol, mon Sénégalais s'est accroupi sous quelque arbre, ne comprenant pas en sa tête pourquoi je différencie un caillou d'un autre caillou.

Au coucher du soleil, le vent est devenu si violent que des nuages gris passent avec rapidité dans le ciel et viennent à tout instant masquer les étoiles. L'astrolabe reste dressé près du puits et, du soir au matin, il n'est pas une accalmie suffisante pour des observations précises.

Le « méhari » de Fenna est arrivé pendant la nuit et je l'affecte de suite au tirailleur démonté qui le conservera jusqu'à la jonction avec Vallier, ou même jusqu'à Gao.

Es-Souk, 23 mai.

Es-Souk, en traduction française : le marché, était le centre de toute une région relativement fertile, où les villes et les magasins de l'empire sonraï de Gao s'étaient groupés, formant comme une sorte de colonie avancée.

La partie sud-est de l'Adr'ar', à l'époque des « Askia » (1), for-

(1) Askia : nom de la dynastie des plus illustres chefs de l'empire Sonraï de Gao.

mait un tout, et de cette prospérité ne subsistent que des ruines informes. Leur abondance même prouve le développement qu'avait pris ce pays de nos jours déchu.

Il y a des ruines sonraï à Es-Souk, à Kidal, à Sendematt, à Gounhan ; la tradition rapporte qu'il existait des centres peuplés à Telohest (?), Zeladar (?), Chouchou, In-Tebdoq, Ir'acher, Tessalit, Guensis, dans l'oued Ir'acher Sadid, etc.

C'est qu'autrefois les Sonraï se répandirent jusqu'au Touat, jusqu'à l'Aïr et même dans le Trarza ; ils allèrent à Taodéni, à Oualata, dans le sud marocain. Leurs caravanes parcouraient toutes les routes du désert, menant vers le nord les esclaves et les grains, en rapportant le sel et les objets manufacturés. Or, l'Adr'ar' se trouve placé au croisement de toutes les routes qui, venues de Gao, capitale, s'y divergent vers le Tafilalet, vers Agadès, Rhat et In-Salah. Plus encore, il est le caravansérail avancé de toutes ces pistes, l'endroit où l'on se concentre, où l'on se prépare aux interminables traversées de Tanezrouft ou de dunes arides. C'est la zone fertile où tous les voyageurs venus de l'est, de l'ouest et du nord se rejoignent pour reposer les animaux, pour reprendre force après les voyages pénibles dans les reg infinis sans végétation.

C'est ce qui explique le peuplement de l'Adr'ar' par des sédentaires. Aux siècles passés, Es-Souk et les villes sonraï y étaient des auberges au croisement de routes importantes et les commerçants de Gao y avaient des succursales pour y acheter à l'arrivée des importations du nord.

Avec Fenna, j'ai repris aujourd'hui mes recherches à Es-Souk. Mes tirailleurs se sont dispersés par les ruines, les uns fouillant les cases, les autres copiant les inscriptions, d'autres cherchant des pierres gravées.

Le pays est vide de nomades ; pas un troupeau n'est venu s'abreuver au puits ou profiter des arbres verts et des herbages de l'oued Es-Souk. Seuls les corbeaux vont et viennent, hôtes coutumiers des ruines.

Mais l'aspect général n'est nullement triste. Le soleil est trop lumineux et trop chatoyant sur les roches noires et sur les feuilles claires ; l'air trop pur ; aucune mélancolie n'erre dans







1. L'oasis de Kidal.
2. Une inscription tamachèque dans le rocher.
3. Ruines de la ville Sonraï de Kidal.

les fouillis de pierres entassées où se poursuivent, entre les herbes folles, les lézards et les fauvettes à tête blanche. D'ailleurs les restes de villes anciennes ne sont poignants que lorsque les colonnes encore érigées, les murs debout, les statues brisées se dressent comme une invocation du passé détruit à l'avenir oublieux et indifférent ; à Es-Souk, les traces de ce passé ont subi trop l'injure du temps, elles se sont trop désagrégées pour que l'âme voit encore dans les blocs chaotiques, dans les traces arasées au niveau du sol, un appel des populations disparues au souvenir et à la commisération des peuplades actuelles et futures.

Sur les roches qui surplombent la ride de l'oued Es-Souk, je me suis assis un instant, dans le soleil brûlant. La végétation de la vallée masque les débris épars sur les pentes ; au loin se dressent symétriques les deux masses grises des adrar Tachdaït et Ilebdan et la mer de l'Adr'ar' aux larges ondulations de roches est entre ces piliers de la passe agitée et houleuse comme par vent d'est.

Ma tente est dressée, près du puits, en plein dans les branches basses d'un « tichaq » énorme dont les feuilles grincent contre la toile. Dessous, mes Sénégalais ont entassé toutes les pierres écrites qu'ils ont découvert dans leurs investigations de la journée et mon abri s'est transformé soudain en une galerie de musée provincial. Tout le soir, je copie ou m'efforce de lire les inscriptions, à demi-effacées, qui sont uniformément des prières ou des versets coraniques.

Au crépuscule le vent s'est levé ; un courant d'air violent parcourt la fissure de l'oued Es-Souk et la poudre argileuse rouge voile le ciel et les étoiles. L'astrolabe demeure dressé, inutile, et les sentinelles ont ordre de m'éveiller s'il est une accalmie dans le cours de la nuit. Le départ pour demain matin est obligatoire, si je veux être au rendez-vous du lieutenant Vallier, à Kidal, le 25 mai.

24 mai.

A deux heures du matin, j'ai pu commencer les observations à l'astrolabe ; le vent souffle encore et nécessite des abris de couverture autour de l'horizon artificiel ; plusieurs étoiles passent

sans qu'il me soit possible de les saisir et je m'agace et m'énerve.

Au petit jour, nous partons. J'adresse un dernier adieu à la vieille mosquée ensablée de l'oued Temagelelt et nous allons de crête en crête, dans le jour naissant, parmi les pierres et les dépressions.

L'oued Ebdakan bientôt atteint est un des plus importants collecteurs des eaux méridionales de l'Adr'ar'; la dépression en est vaste, tapissée d' « alloummouz » et le lit en est seulement marqué par quelques fossés étroits aux berges à pic. Le fond de la vallée est fait d'argile craquelé, comme si l'eau des pluies, au lieu de couler vers le Tilemsi, s'était lentement évaporée dans une cuvette imperméable.

Au delà de l'oued Ebdakan, les vagues parallèles de pierre reprennent et viennent border, plus au sud, la dépression de l'oued Ir'acher-Sadid.

Le puits d'In-Tedayni, notre étape d'aujourd'hui, est au centre de la vallée, tout près du lit de l'oued, dans une petite clairière qu'entourent les « tabouraq » et les « tichaq ». Le soleil déjà est vertical quand nous y dressons le camp ; heureusement les feuillages sont très denses et l'ombre, au pied des arbres, est épaisse et fraîche.

Quelques troupeaux de chèvres boivent aux abreuvoirs ; Fenna s'est accroupi sur le sol, au milieu des pasteurs ; il leur conte des nouvelles intéressantes et très longues, car la conversation dure indéfiniment et j'entends par instants, plus élevés que le bêlement des cabris, ses éclats de voix et ses exclamations.

Dès qu'un peu de fraîcheur a réveillé la vallée de l'oued Ir'acher-Sadid, je vais sur les sommets de l'adrar Ter'arr'arat, faire un tour d'horizon et voir le soleil se coucher sur les crêtes occidentales. Partout les arêtes rocheuses se croisent, violettes ou grises ; des cônes plus élevés saillent comme des repères et dans la brume du soir, les « adrar » lointains de Tachdaït ou Ilebdan, sont voilés et invisibles ; à mes pieds la percée de la vallée s'insinue et le vent fait onduler lentement les touffes épaisses des gros arbres en boules et frissonner les « aloummouz » plus légères et dorées.





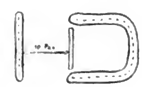
Cliché *Dépêche Coloniale.*

1 et 2. Le lieutenant Vallier dans l'adrar de Dourit (Adr'ar' des Ifor'as).

25 mai.

A midi, par la pleine chaleur, nous arrivons à Kidal. De l'oued Talhoas, affluent de l'Ir'acher-Sadid, nous avons gagné au travers de la « hamada » de roches éparses, le bassin de l'oued Kidal. La zone de partage des eaux conserve des traces fréquentes d'anciennes constructions cyclopéennes dont la destination n'est plus nettement apparente. Etaient-elles des abris pour les troupeaux et les caravaniers, ces enceintes rectangulaires et carrées partagées en deux ou quatre pièces ? Etait-il une fortification ce mur circulaire fait de blocs énormes non équarris, qui barre entièrement la vallée et n'est percé que d'une seule poterne ?

Sur toutes les élévations et particulièrement sur les mamelons de l'oued Sebboraq, des « basinas » d'allure très vieille et d'une forme nouvelle, gisent, nettement visible dans l'argile du sol. On croirait d'immenses fers à cheval clos par une murette et protégés en avant des cornes par un rempart de blocs plus grossiers.



Autrefois Kidal, comme Es-Souk, était une ville sonraï ; son importance était très inférieure et les ruines actuelles en sont peu étendues. Toutefois les deux cités étaient contemporaines : la seule mosquée de Kidal avec ses trois rangées de colonnes intérieures, les tombes circulaires nombreuses, sont de construction et de type analogue.

De nos jours l'oasis de Kidal ne consiste plus qu'en quelques touffes de palmiers qui bordent le lit de l' « oued » et en deux ou trois groupes de puits répartis sur un kilomètre peut-être, au milieu des arbrisseaux déchiquetés, dans la coupure, entre des crêtes de roches sombres.

Dès les puits les plus amont, j'interroge quelques bouviers sur la présence à Kidal du détachement soudanais du lieutenant Vallier. — « Les tirailleurs sont repartis pour le Niger ».

Cela, j'en doute ; un seul fait semble certain, c'est que le lieutenant Vallier s'est éloigné de Kidal pour trouver des pâturages. En attendant d'autres renseignements, je vais toujours camper ici, aujourd'hui. Fenna indique, près des trous d'eau méridionaux, un emplacement favorable au camp.

Quelques belles touffes de roniers fourchus se dressent, sous lesquels j'installe ma tente ; les têtes feuillues très hautes sur les troncs flexibles portent une ombre propice qui se déplace au caprice du vent. Une ligne étroite d'arbrisseaux me sépare du chenal de sable uni de l'oued Kidal ; entre les branches j'entrevois, allant vers l'eau, la longue théorie sans cesse renouvelée des bœufs indolents, ou des chèvres, ou des moutons effarés. Le soleil éblouissant met des reflets d'or aux robes fauves des taureaux et les jeunes chevreaux se roulent en bêlant dans le sable d'où sort un papillottement qui indécise toutes choses.

Les puits sont tout près, sous le surplomb de la berge opposée ; les pasteurs demi-nus y puisent à grand effort l'eau pour le bétail et s'excitent eux-mêmes de « ouch » cadencés. Des femmes, poussant les bourriquots gris à croix noire, viennent remplir les outres, puis elles s'en retournent vers les campements de la plaine, assises à califourchon sur l'arrière-train des bêtes qui trottinent à pas menu ; une branche tenue en main les abrite du soleil et les deux outres humides oscillent par saccade à chaque pas. Dans les branches des dattiers les corbeaux à colliers croassent et se poursuivent.

Je me suis étendu sur mon lit de camp et je somnole, quand le bruit d'un galop furibond me réveille. Un cavalier touareg, tout vêtu de bleu, s'avance à bride abattue ; près de ma tente il saute lourdement à terre et s'en vient vers moi tenant une lettre en main.

Voici enfin des nouvelles ! La missive est du capitaine Pasquier ; le rendez-vous de Kidal est reporté à Gounhan à quarante kilomètres plus à l'ouest et c'est en ce point que Vallier doit m'attendre.

Mon porteur de message est un gros homme, à large et bonne figure ; il tient en main sa lance et son petit cheval blanc porte

une selle à haut pommeau tout garni d'étain découpé et de cuirs rouges et bleus.

Fenna s'est avancé vers l'homme et lui donne l'accolade, puis il me le présente : Alemlar'-ouan-Sidi, chef des Ifor'as Ifergoumessen. Mokhammed Ferzou m'avait déjà cité ce nom.

Alemlar' s'est assis sous ma tente : « les Soudanais, me dit-il, ont campé ici, il y a quinze jours déjà, puis les capitaines sont repartis vers le sud. Moi, je te donnerai demain un guide pour te mener à Gounhan ».

Un guide ne m'est pas indispensable puisque Fenna est avec moi et connaît les sentiers ; d'ailleurs, pour laisser reposer les méhara, j'ai décidé de séjourner demain à Kidal.

Alemlar'-ouan-Sidi est reparti vers ses tentes ; il reviendra demain et m'amènera son jeune fils Daoud.

C'est Allah sans doute qui m'a inspiré quand j'ai fixé le départ à après demain seulement ; dès qu'Alemlar' s'est éloigné, la tourmente de vent s'élève et toute la soirée un voile de poudre rouge enveloppe la terre et le ciel et dans la nuit masque les crêtes voisines et les étoiles. Les roniers sifflent lamentablement et entrechoquent avec bruit leurs feuilles sèches. Dans ma tente close, Fenna s'est réfugié et me raconte les nouvelles de Kidal :

« Sais-tu, me dit-il, qu'Alemlar'-ouan-Sidi est marié et que sa femme est avec Lalla-oult-Illi, une des plus belles et des plus célèbres parmi les Ifor'as... »

Kidal, 26 mai.

Alemlar'-ouan-Sidi et son fils Daoud sont arrivés de grand matin.

Daoud a dix ou onze ans ; il est trop jeune encore pour porter le voile, mais il ceint une grande épée qui lui bat dans les jambes et menace de le faire choir ; il en est très fier et ne veut pas la quitter. C'est Daoud qui monte aujourd'hui le cheval blanc d'apparat et qui enfourche la selle ornée d'étain et de cuir ; Alemlar' s'est contenté d'un cheval maigre et cagneux et d'une selle rapiécée. Daoud commande et tout le monde obéit, même Alemlar'-ouan-Sidi.

D'ailleurs Daoud est charmant ; il a une jolie tête ronde qu'illuminent des yeux pétillants et profonds ; ses lèvres entr'ouvertes laissent voir ses dents blanches et sa tête rasée est surmontée d'un toupet de longs cheveux fins que le vent fait voltiger comme un panache.

Daoud ne connaît pas la timidité ou la gêne ; de lui-même il est venu me dire bonjour et s'est assis dans le sable près de moi. Alemlar', Fenna, Barca, debouts, font cercle autour et l'écoutent. Daoud tout de suite veut voir les fusils et les revolvers ; Daoud veut essayer son adresse et Daoud du premier coup de carabine, atteint la cible.

Devant ce résultat, Alemlar'-ouan-Sidi se pâme et presse Daoud dans ses bras.

Le mioche est vraiment intelligent et curieux d'apprendre ; toute la matinée il est auprès de moi ; il m'accompagne dans mes promenades et me questionne sans cesse sur ce qu'il voit, sur les noirs, sur le Niger, sur Tombouctou. Je l'ai pris en affection et j'ai plaisir à lui répondre.

Alemlar'-ouan-Sidi et Daoud s'en sont allés vers leurs tentes. Alemlar' a péniblement enfourché son coursier étique et part au petit trot ; Daoud a sauté d'un seul coup sur son cheval blanc et de pied ferme s'est élancé au triple galop ; un nuage de poussière l'a enveloppé dans lequel il est disparu.

Rarement j'ai vu un gamin de cet âge plus déluré et plus comique ; je garderai le souvenir du jeune Daoud.

Ce soir le temps est beau et calme ; les « djerid » des dattiers pendent insensibles au long des tiges et une chaleur lourde monte du sol. Dans le silence infini de la nature, quelques abois lointains de chacals font frissonner et surprennent, et la lune jette sur le sable clair et livide de grandes ombres immobiles.

27 mai.

Dès l'aube, nous partons pour Gounhan .. Fenna m'a dissuadé, à cause de soi-disantes difficultés de route, de partir de nuit ; et j'ai bénévolement acquiescé, ignorant que Fenna, cette fois encore, avait laissé fuir son « méhari » et qu'il cherchait













Types d'Ifor'as

1. Fenna, mon guide, à cheval, à Kidal.
2. Fenna, à âne.
3. Fenna et une jeune fille noble des Ifor'as.
4. Fenna, Daoud et femme d'imr'ad à Kidal.
5. Fenna dévoilé.
6. Fenna et Barca devant les ruines de la grande mosquée d'Es-Souk.

seulement à gagner du temps, pour permettre à ses gens de retrouver sa monture.

Mais au jour, malgré les plaintes du pauvre, j'ai donné le signal et Fenna suit à pied, sans enthousiasme et sans gaîté.

Nous marchons droit sur l'adrar Ilebdan dont la haute silhouette paraît et disparaît dans le brouillard léger. La montagne forme deux massifs isolés que sépare la percée de l'oued Alket. La masse centrale de chacun d'eux est imposante et les rochers, aux vastes surfaces arrondies à la base, se dressent en pitons aigus ou en cornes jumelées ; tout autour, des pics moins élevés saillent de l'ensablement et sont comme des veilleurs avancés.

Le sentier de Gounhan frôle la partie méridionale de la montagne et s'insinue entre la masse centrale et la ceinture de pics ; au delà, il redescend dans la dépression séparative vers le puits de Alket.

Dans les derniers contreforts de la montagne, nous rencontrons une bande de bourriquots vagabonds; Fenna qui n'en peut plus et traîne lamentablement la jambe, enfourche l'un d'eux et le fier chef des Tarat-Mellet débouche, sur cette peu noble monture, dans la clairière des points d'eau. Fenna baisse la tête et s'est caché les yeux ; Barca, dont les jambes toujours sont valides, le plaisante et moi-même je ne puis me retenir de rire aux éclats.

Heureusement, pendant l'arrêt au puits, le « méhari » perdu, rejoint enfin sous la conduite d'un des serviteurs d'Alemblar'-ouan-Sidi ; Fenna jubile et gratifie, avant de reprendre le coursier digne de lui, le pauvre bourriquot d'un bon coup de trique. Maître Aliboron s'enfuit au petit trop, méditant, j'en suis sûr, l'ingratitude de Fenna.

Le massif le plus occidental de l'adrar Ilebdan est aussi moins élevé et moins ample ; nous en longeons la corne nord qui découvre, au delà de l'oued Tigedimmin, la bordure de l'adrar de Gounhan.

Le puits de Gounhân est situé en une petite fissure de la montagne, à l'extrême sud de l'Adr'ar' des Ifor'as. C'est en fait des arêtes de roches et des blocs de pierres noires ; de Gounhan au

Niger s'étend la plaine unie, infinie, à peine ondulée, quelque peu verdoyante au passage des oued mal délimités, et monotone comme le sont les Tanezrouft ou les reg septentrionaux.

De loin, nous avons aperçu le camp des Sénégalais ; les tentes blanches scintillent au soleil et les sentinelles se détachent au-dessus des roches sur le fond lumineux du ciel.

J'ai laissé Larbi s'occuper des bagages et des caisses, et déjà, dans la tente de Vallier, je raconte mon voyage. Le camp forme un vaste carré sur les faces duquel des pieux plantés supportent les paquetages et les armes ; au centre sont entassés les sacoches de cuir, les selles, les bâts et les caisses.

Jusqu'au soir nous causons, Vallier et moi ; soudain la tornade s'élève.

Du sud ouest, un énorme nuage rouge, illuminé de reflets roux, monte de l'horizon et le sol prend une teinte livide ! La nuée se dresse horizontalement d'un mouvement uniforme comme ferait un rideau levé vers le zénith et l'obscurité se fait plus profonde. Quelques petites trombes claires, avant-coureurs de la tourmente, errent çi et là parmi les touffes de « merkba » et les gommiers qu'elles tordent au passage.

Au camp, tous les hommes s'affolent ; les bagages sont recouverts de tentes de cuir dont de gros blocs de pierres fixent le pourtour ; nos abris sont renforcés de pieux et de piquets et les caisses forment un épi contre le vent. Aux flancs des chameaux qui d'eux mêmes se sont couchés, tendant les reins à la tempête, les Sénégalais s'accroupissent, enroulés dans les couvertures et les étoffes épaisses.

La tornade est maintenant sur nous ; le vent souffle en ouragan et la poudre rouge est si épaisse qu'on ne voit plus à quelques pas ; les tentes grincent et craquent, les toiles flottent avec bruit, les branches sifflent et des objets entraînés s'envolent ; les « méhara » beuglent lamentablement.

De grosses gouttes d'eau cinglent et crépitent sur les toiles tendues, et dans le frisson universel, la clameur affolante de la tempête hurle, s'exaspère, monte et se prolonge comme fait une sirène dans la nuit.

Nous nous sommes clos hermétiquement dans nos abris ; par

Types d'indigènes de l'Adr'ar'

1. Le jeune Daoud, fils de Aleml'ar ouan Sidi.
2. Daoud, à cheval, à Kidal.
3 et 4. Femmes d'imr'ad ifor'as à Kidal.
5. Une jeune fille des Ifor'as.
6. Jeunes garçons ifor'as de caste noble.



les entrebaillements, la poudre rouge pénètre, emplit les yeux, s'infiltre dans la gorge et fait râler. Toute la nuit, l'ouragan gémit et s'irrite et c'est une musique sublime que j'écoute oppressé tandis que de larges éclairs viennent par instant illuminer l'intérieur même de la tente.

Gounhan, 28 mai.

La tempête s'est calmée, mais des sursauts de la nuit, la terre garde encore un air compassé et morose ; les arbustes sont rabougris et ratatinés et dans le ciel bleu, encore ceinturé de vapeurs basses, le soleil matinal a des reflets livides. Tout de suite la température est lourde et orageuse.

Fenna, mon brave Fenna, me quitte ce matin et s'en retourne vers ses campements de l'oued Alioug'. Cette séparation m'attriste plus que je ne saurais dire, car durant tout le voyage de l'Adr'ar', Fenna s'est montré si complaisant et si empressé que je le considère comme un ami très sûr. Mes randonnées du mois de mai, mes promenades vagabondes dans les « oued » ou par les montagnes, m'ont laissé si exquise impression, qu'il me semble que le départ de Fenna soit la brisure finale de toute une époque désormais passée et dont le souvenir me reste très doux.

J'ai chargé Fenna de porter de suite au P. de Foucauld une longue lettre relative à la fin de mon voyage ; je l'ai comblé de cadeaux de toutes sortes, pièces de guinée, voiles de soie et verroteries et nous nous sommes serrés cordialement les deux mains. Fenna semble triste ; lentement il monte à méhari et, mon bon vieux Fenna s'en va par la plaine, très grand et majestueux, sans se retourner. Longtemps j'écoute les heurts du bouclier contre les panneaux de la selle et je le suis du regard par delà les rochers.

Barca est demeuré près de moi ; il me regarde étonné : « Pourquoi regretter Fenna ? Les Touareg ont la tête et le cœur vide et Fenna ne pense plus à toi ». Le vieux Barca a-t-il raison ? je l'ai cru depuis, car Fenna a oublié de porter ma lettre au P. de Foucauld.

Je suis rentré dans ma tente, légèrement soucieux, puis avec

Vallier nous sommes allés par les rochers et la journée passe très vite, effaçant la mélancolie et le spleen.

A l'heure du coucher du soleil, la tornade s'élève à nouveau ; elle est moins violente et moins prolongée qu'hier ; mais ce soir encore le ciel est couvert et embrumé et ni les étoiles ni la lune n'apparaissent de la nuit.

CHAPITRE VII

Le pays des Ioulliminden

30 mai-8 juin 1907

Gounhan, 29 mai.

Tous nos projets de retour vers le Niger ont été modifiés ; Vallier et moi, avions pensé prendre la route de Samit et pouvoir, près des mares, y chasser les éléphants, avant l'arrivée à Gao. Les derniers renseignements nous ont appris que les pluies n'ont, dans le pays des Ioulliminden, pas encore vivifié les pâturages et rempli les dépressions et force nous est de piquer droit au sud, par la route directe de Anou-Mellen, In-Aïs et Gangaber.

De Gounhan à Anou-Mellen, l'étape est de 120 kilomètres sans eau ; avec des Chamba ou des Touareg, ce serait une vraie promenade, sans danger, malgré la température élevée et l'absence de piste tracée. Avec les Sénégalais, au contraire, le trajet est alarmant et des dispositions spéciales doivent être prises pour accroître la réserve d'eau et parer à tout accident. Les méhara des noirs d'ailleurs, sont en assez piètre état ; ils viennent coup sur coup d'accomplir deux reconnaissances pénibles et depuis près d'un an sont en marche ininterrompue.

Plus encore que qui que ce soit, je suis payé pour connaître le danger de ces étapes avec les méharistes noirs et jamais avec eux je n'affronte sans appréhension un trajet de plusieurs jours sans eau. Toutefois Vallier est un habitué du pays et toutes les précautions nécessaires sont prises aujourd'hui.

Le départ est décidé pour ce soir ; si le ciel est clair et lim-

pide, nous nous mettrons en route dès que j'aurai pu faire les observations à l'astrolabe ; sinon, nous partirons dès la tombée de la nuit.

Encore une fois nous plions les tentes et préparons les charges. Larbi, toujours paresseux et indolent, laisse Barca et les noirs ficeler les caisses et réparer les bâts.

J'ai moi-même assisté au remplissage des outres et des tonnelets métalliques ; l'opération est longue et pénible. Des éperviers blancs perchés sur les roches regardent impassibles et parmi les pierres, un singe sautille et s'enfuit au coup de fusil que je lui adresse de trop loin.

La saison des pluies et des tornades est maintenant à son plein ; les ouragans sont devenus journaliers et ce soir encore la tourmente s'élève au coucher du soleil ; le ciel s'emplit de vapeurs rouges, le vent siffle violemment et comme je prévois que le ciel demeurera voilé, nous avons profité d'une accalmie pour partir dans la nuit.

Le guide est en avant, à pied ; nous suivons de très près et les noirs, en quatre colonnes parallèles, marchent en causant avec bruit. Les tourbillons d'argile nous enveloppent et cachent à la fois les ondulations du sol et les étoiles du firmament. Le guide marche toujours et sans cesse, à la boussole, nous contrôlons sa direction.

L'air est lourd et embrasé et dès le départ les Sénégalais commencent à entamer leur provision d'eau.

A huit heures, le ciel brusquement se découvre ; les étoiles percent entre les nuages et pendant une heure brillent très limpides dans le ciel sombre. Que n'ai-je eu à Gounhan cette éclaircie ?

Puis les brumes à nouveau sont accourues de tous les coins de l'horizon et nous marchons sur le sol meuble, parmi les herbages qui crissent et se rompent, sans presque que chacun puisse voir ses voisins. Le bruit des pas pressés des hommes et des méhara s'enfle dans la nuit et fait un bourdonnement continu qui agace, puis qui endort.

Dans une prairie d' « alloummouz », nous nous sommes arrêtés jusqu'au lever de la lune ; à même les herbages secs

nous nous étendons à terre dans les burnous pour un repos de quelques heures.

30 mai.

Au lever de la lune, nous repartons vers le sud. La clarté blafarde allonge les ombres des touffes de « merkba » et fait miroiter les feuilles minces des gommiers par place entrevus.

Le jour enfin apparaît; les montagnes de l'Adr'ar' et les roches patinées de noir ont disparu derrière les horizons septentrionaux. Le pays s'étend tout plat et monotone, mais les herbages s'étalent à l'infini comme dans une prairie immense, desséchés et ligneux. Les imperceptibles ondulations de sable en sont couverts comme d'un tapis continu et les dépressions largement ouvertes qui sont des lits d' « oued ». Pas une roche, pas une pierre saillante ; le sol est d'argile craquelé, de sable fixé par les plantes et par endroit les latérites rugueuses aux tons brique apparaissent, mais ne dépassent point la surface du désert.

C'est le pays de parcours des Touareg Ioulliminden, la transition entre l'Adr'ar' rocheux et la région des mares limitrophe du Niger. Aux époques quaternaires, cette zone était un Sahara de sable mobile, peuplé de dunes croulantes, sans végétation, sans eau. Un jour les conditions climatériques furent de fond en comble modifiées : la cause en fut-elle la progression subite du Niger qui, s'étant jusqu'alors insinué vers Taodéni, perça le seuil de Tosaye et s'écoula vers l'est, puis vers le sud ? Toujours est-il que le désert peu à peu se couvrit d'une végétation poussée par les vents humides et favorisée par des pluies, jusqu'alors inconnues. Le sable se fixa et n'étant plus entraîné par les ouragans cessa l'œuvre de destruction entreprise contre les masses rocheuses encore debout de l'Adr'ar'. Le pays Ioulliminden compris entre Gounhan et le Niger est un ancien désert reconquis ; l'Adr'ar' était un désert en formation qui s'est fixé à un stade préliminaire.

Dans ce « Sahel » envahi par les herbages, les eaux ont à la longue tracé des sillons peu profonds ; elles s'y étalent en vastes dépressions, y forment des marécages où lors des desséche-

ments annuels l' « alloummouz » pousse et verdit et y créent des chapelets de bas-fonds plutôt que des cours d'eau continus. Les beaux chenals de sable unis de l'Adr'ar' ont disparu et le fond de la vallée est parfois sillonné de crevasses étroites et profondes, aux flancs à pic, qui sont le dernier refuge des eaux et qui rendent la traversée des « oued » difficultueuse et souvent dangereuse.

Dans les gommiers de l'oued Eguerir, nous campons sitôt que la chaleur est devenue trop pénible ; les « méhara » lâchés mangent peu et se couchent ; les provisions d'eau diminuent avec une rapidité inquiétante.

Il est indispensable de ne plus perdre de temps pour arriver aux puits d'Anou-Mellen ; hélas, ce soir encore, la tornade de sable et de pluie est si violente que force nous est, vers cinq heures, de nous calfeutrer sous les tentes en attendant l'accalmie. Le guide même ne retrouve plus sa route et nous ne repartirons qu'aux premières étoiles.

31 mai.

Durant des heures et des heures, nous marchons dans la nuit si obscure que les « méhara » buttent aux touffes d'herbages, se heurtent et s'épuisent. Les tirailleurs à pied, sur deux colonnes parallèles, encadrent les chameaux de bât liés en file indienne et le détachement progresse d'une allure pesante et rigide, immense carré à l'aspect de phalange. Les mille bruissements de la marche se fondent en une rumeur monotone et imprécise qu'entrecoupent par instants les appels des gradés ou le fracas des charges heurtées et glissées. Personne n'a le droit de s'attarder en arrière ; après les temps de marche prescrits, les hommes au commandement montent en selle dans l'invraisemblable cacophonie des hurlements des bêtes appeurées. Au petit jour déjà, l'allure est lasse et ralentie, car le bien-être de la température plus fraîche n'a pas, de beaucoup, compensé la fatigue doublée par l'étape de nuit.

Nous campons aux heures chaudes sous les arbrisseaux de l'oued Eguérir-Sud ; l'ombre y est légère et peu dense et le sol est couvert de graminées épineuses, à grosses graines, les

« takanait », vrai régal pour les « méhara ». Malheureusement l'eau diminue de plus en plus rapidement, tant les Sénégalais abusent de la boisson ; ils sont perpétuellement pendus à leurs outres.

La plaine herbeuse des Ioulliminden avec ses touffes d'arbrisseaux et ses lignes toutes semblables de gommiers et de « tichaq » est d'une monotonie décevante. Les tonalités y sont si uniformes, l'horizon y est si limité par des branchages étiques que je regrette presque les beaux « reg » unis de sable aride, où l'œil parcourt tout l'horizon clair, où la lumière est si pure et si transparente. Au voisinage des zones soudanaises, le soleil est gris et terne ; cependant la souffrance de la chaleur est terrible. La figure et le corps sont couverts de sueur que la brise n'assèche pas et la respiration est lourde et activée.

A la tombée du soir, nous campons en une dépression pleine d' « alloummouz » et de « takanait ». Si la nuit tout entière est favorable à la marche, nous serons à Anou-Mellen (le puits blanc) demain à la première heure. Il est temps ; nombre d'hommes n'a plus d'eau et je m'endors ce soir avec la hantise des souffrances de Inichaïg en 1906.

1er juin.

Pour atteindre au petit jour, avant les premières chaleurs, les puits d'Anou-Mellen, nous avons cheminé toute la nuit encore, sans arrêt, sans repos. Les hommes souffrent de la soif et bien que les dernières réserves aient été distribuées, l'allure en est ralentie. Heureusement la route est connue et sûre, car l'oued Ibendeaten où sont les puits traverse de telle sorte toute la région des Ioulliminden qu'il est impossible de n'en pas couper la vallée.

D'ailleurs, les premières lueurs du jour montrent au-dessus des lignes d'arbustes bas et de gommiers verts, les falaises encore lointaines qui bordent la dépression.

Pour la première fois depuis que nous avons quitté l'Adr'ar' des Ifor'as, les pierres et les mamelons rocheux apparaissent à nouveau ; mais leur facies est tout particulier et tout différent. Au lieu des granits et des porphyres, ce sont des calcaires créta-

cés, pétris de fossilles : huîtres, oursins et coquilles, et les hauteurs forment une longue bande nettement reconnaissable qui s'étend extrêmement loin vers l'est et vers le nord-ouest.

Vers l'ouest, les reconnaissances antérieures l'ont coupée à Tabankort, Asselar'-Mabrouk ; elle ne s'étend pas jusqu'à la route de Taodéni à Tombouctou puisque les randonnées de 1906 ne l'y ont point rencontrée. Par contre elle pousse des ramifications jusqu'au nord de Bamba, particulièrement vers les puits de In-Killa et In-Akaoual où abondent les petites cérithes. Vers l'est, la ligne de roches fossilifères s'étend jusqu'à la dépression d'Azigui et au nord du puits de Tiguirirt, lequel est lui-même à 100 kilomètres au nord de Tin-Ekarte. Ainsi cette bande étroite de calcaires fossilifères se développe sur près de 2.000 kilomètres d'étendue, parallèlement au Niger et à 100 ou 120 kilomètres, et va se perdre dans le pays des Ioulliminden presque à mi-distance d'Agadès à Gao. Les derniers affleurements vers l'ouest, ont été constatés dans cette sorte de vaste mer intérieure qui, au centre du territoire Ioulliminden, est la jonction des grands oued asséchés de Tafassasset et Azaouak.

L'oued Ibendeaten s'est creusé un lit en plein centre de cette zone de calcaires ; deux puits voisins y ont été forés, Rarous et Anou-Mellen et le guide nous conduit vers Anou-Mellen plus proche de quelques heures.

Le puits est creusé dans la terre blanche, au milieu même des arbres et des arbrisseaux qui l'entourent et qui sont si denses que le fond de la vallée est une forêt dans l'acception véritable du mot.

Les hommes et les méhara se sont précipités vers les abreuvoirs ; les uns et les autres meurent de soif et il était grandement temps d'atteindre le but de l'étape.

Le trou d'eau est profond, peut-être 35 mètres, et le liquide vaseux en petite abondance ; les Sénégalais ont pu boire à leur soif, mais il nous faudra pousser demain jusqu'aux puits de Rarous pour y trouver l'eau nécessaire aux méhara.

Toutefois ce soir, nous nous reposons à Anou-Mellen ; quand les ardeurs du soleil se sont un peu calmées, malgré le temps lourd et brumeux, je vais avec Larbi jusque sur les pentes de

l'adrar Teralguioué faire collection de fossilles et de pierres; la montagne forme un plateau étroit que les eaux ont littéralement dilué; les calcaires fondus se sont répandus sur les pentes bosselant de larges cônes de déjection blancs, où les pluies ultérieures ont creusé des ravines ramifiées. Les huîtres et les oursins pétrissent le sol.

Près du camp, je poursuis en vain parmi les arbrisseaux, un chacal qui s'enfuit à mes coups de feu; chose curieuse, quand au soir les troupeaux de moutons s'en viennent à l'abreuvoir, j'ai cru reconnaître mon gibier en un grand chien roux et efflanqué qui vient aboyer jusque dans nos tentes.

Les « tabouraq » et les « tichaq » ici sont élevés et ombreux; sous leurs branches retombantes s'ouvrent des salles de verdure, abris précieux contre le soleil et le vent, abris meilleurs que les tentes contre la chaleur accablante du soir.

Une éclaircie dans les nuages m'a permis de saisir des étoiles suffisantes aux observations astronomiques; mais bientôt le temps se recouvre et l'air demeure orageux et oppressant.

2 juin.

En deux heures de marche, par le fil de l'oued, nous avons été d'Anou-Mellen à Rarous. Le puits est en plein sable, au centre du monticule de déblais que le forage a ramenés à la surface du sol; la profondeur atteint 37 mètres et le puisage ne peut plus se faire à la main.

Dès l'arrivée, pour l'abreuvage des animaux, les équipes s'affairent au milieu des cris, du va-et-vient et des appels entrecroisés.

Les grands seaux de peau et les cordes en lanière de bœuf ont été sortis des sacs et des caisses; hâtivement les abreuvoirs sont disposés sur les tréteaux de bois. Au camp voisin, les tentes se dressent et les « méhara » déchargés sont poussés vers les arbrisseaux éloignés, d'où le puits n'est plus visible.

Cependant les seaux ont été descendus dans l'orifice béant et les deux « méhara » attelés s'éloignent alternativement de leur pas égal et rythmé, en tirant les cordes sur les poulies

grinçantes. Les chameliers les excitent sans interruption de « glous-glous » gutturaux et rapides, et, quand les seaux paraissent, d'un cri plus strident avertissent les bêtes qui tournent sur place et reviennent au trot.

Par groupe de dix, les « méhara » boivent ; assoiffés, ils se bousculent, tendent avec effort leurs longs cous vers l'eau, s'ebrouent en grommelant et secouent leurs lippes pendantes et poilues.

Parfois, des pâturages voisins, quelques-uns d'entre eux aperçoivent au puits les apprêts déjà vus et, pour devancer leur tour, se précipitent au galop vers les abreuvoirs. C'est alors, parmi les épines, une poursuite échevelée des tirailleurs de garde qui tentent, par de grands cris souvent infructueux, de ramener les fugitifs vers le troupeau plus patient.

A Harous, l'eau est abondante et très pure ; l'abreuvoir est tôt achevé et dès que nos « méhara » sont retournés vers les arbustes verts, les pasteurs indigènes reprennent autour du puits le halage monotone de l'eau. Ils ont attelé aux cordes de petits bœufs clairs, impatients, qui tirent par à-coups et qu'il faut maintenir dans la direction en les frappant de l'aiguillon. Les moutons et les chèvres font cercle et bêlent. Au soir, par les premières ombres, les troupeaux lentement s'en retournent aux campements, et la haute silhouette des Ioulliminden pasteurs se perd dans la brume claire ou par les branches basses, tandis que viennent jusqu'à nous les bêlements lointains des chèvres désaltérées.

Avant la tornade qui menace aux horizons orientaux, j'ai pu, dans la chaleur lourde et orageuse, achever sans accident les observations à l'astrolabe ; à peine ai-je fini que le ciel se couvre et que la tornade, avec ses nuées rouges que des éclairs illuminent, se rue par la vallée, stridente et infernale.

Nous nous sommes barricadés dans les tentes reliées par des cordes aux troncs des gommiers et toute la nuit la musique grandiose de la tourmente s'accompagne du sifflement des branches et du crépitement des gouttes sur les étoffes gonflées par le vent.

Les « méhara » se sont accroupis sous les arbrisseaux et ten-

dent les reins à la tempête ; sous les toitures de peau de leurs tentes, les Sénégalais se sont accroupis et dorment sans air, indifférents aux sursauts de l'ouragan.

Rarous, 3 juin.

De Rarous à Gao, il n'est plus d'étape dure et les puits sont nombreux dans les « oued » et les mares.

Aujourd'hui les « méhara » et les hommes ont repos ; les Sénégalais, maintenant qu'ils ont l'eau à discrétion, ont repris courage et vigueur ; les animaux, moins énergiques, conservent des allures flapies et soufflent. Les pâturages près de Rarous sont très verts et la halte d'aujourd'hui fera quelque peu oublier les fatigues des marches de nuit précédentes.

Il n'est guère d'occasion d'excursion ou de reconnaissance ; la vallée est très large et les rebords rocheux sont si loin que, par la chaleur étouffante dès le matin, je n'ai pas le courage de marcher jusqu'aux pierres. Les troupeaux de chèvres aussi font trop grand tumulte parmi les arbres de l'« oued » pour que le gibier y soit demeuré. Sous l'abri des tentes, l'atmosphère est irrespirable et le travail suivi demeure impossible.

Au soir, le vent s'est calmé ; le ciel est limpide. Les caisses et les tentes ont été ficelées et préparées, et la nuit lente à venir est la bienvenue.

Le sable où je m'étends est encore brûlant ; la chaleur emmagasinée tout le jour s'en diffuse lentement et le sommeil ne vient que très tard, lorsqu'un peu de fraîcheur descend enfin du ciel et pénètre la terre endormie.

4 juin.

La bordure rocheuse méridionale de l'oued Ibendeaten forme une sorte de plateau complètement unique des pentes argileuses, couvertes d'herbes courtes, raccordent au fond de la dépression. Là, les blocs sont coupants, aigus et d'une teinte claire de pierre ponce ; les dalles y sont fissurées et creusées de cavités polies, chaudières de fées en miniature, que seuls l'eau et les courants violents ont pu de la sorte forer et accumuler.

Les roches cependant s'étendent peu ; bientôt l'argile cre-

vassée et les latérites spongieuses recouvrent les calcaires plus durs comme un manteau superficiel ; les ondulations du sol sont presque imperceptibles. Caillouteuses, arides, elles s'étalent largement entre les contre-bas des « oued » où verdissent des rangées de gommiers ou de « tichaq », au-dessus des « takanaït » bistrés.

Le soleil, très chaud dès son lever, égaie mal la monotonie du pays ; les brumes rouges en suspension dans l'air donnent à la lumière des teintes pourpres et les rayons du soleil ne s'irisent plus dans les cailloux, sous les ombrages légers ou sur les tapis des « aloummouz ».

L'oued Intessan, entraînant la couche superficielle des terres, s'est creusé dans les calcaires apparus une gorge étroite encombrée de verdure. A notre arrivée, brusquement, une girafe s'en enfuit à trois cents mètres devant nous.

Je me suis précipité à bas de mon « méhari » et, carabine au poing, je m'élance à pied sur ses traces. Que m'importe le soleil et la chaleur accablante ? Au-dessus des branchages lointains, l'animal dresse son cou et veille ; par instant, j'approche presque à portée, mais, comme si quelque instinct l'avertissait à temps, il s'enfuit au petit trot et je distingue par-dessus les frondaisons la tête qui s'incline à chaque foulée.

Après une poursuite opiniâtre et vaine, j'ai dû renoncer.

Au camp, je suis rentré rompu de ma course dans la terre meuble et par les cailloux ; un « tichaq » énorme nous abrite du soleil et nous déjeûnons tous deux, Vallier et moi, qui conte ma mésaventure et mes efforts stériles.

Au soir, nous campons encore en pleine brousse, à proximité de In-Aïs. Un petit oued de sable encombré de grosses touffes de « merkba » est un lit délicieux et le vent frais du soir siffle au loin dans les branchages, derrière lesquels le puits est masqué.

5 juin.

Au delà de In-Aïs, nous entrons franchement dans la région des mares. Les « oued » qui sillonnent les « reg » unis et dont les lignes d'arbustes coupent le pays comme feraient les barrières d'une zone de culture, ne vont plus par des lits prolongés

rejoindre l'aboutissement final du Tilemsi ou du Niger. Ils se perdent dans des dépressions peu creuses qui n'ont aucun débouché et qui sont des cuvettes argileuses baptisées mares. L'eau n'y dépasse jamais quelques pieds de profondeur ; quand elle s'assèche, le sol se craquelle, se fendille et conserve une teinte noire de vase et de boue. Il ne faudrait pas croire cependant que ces mares soient partout de vastes étendues libres d'eau ou de limon. Sans doute, presque toujours, le fond même de la dépression conserve l'aspect d'un petit lac empli ou desséché, mais tout autour les arbres s'étendent très pressés et très hauts. Et ce qui fait la caractéristique de cette végétation, c'est l'abondance extraordinaire de gros troncs presque morts qui dressent encore vers le ciel leurs branches dépouillées et leurs rameaux que surmontent seulement deux ou trois feuilles rabougries. Il semble que d'immenses incendies aient ravagé la forêt, carbonisant le pied des arbres puissants, réduisant en çendres impalpables les pousses trop frêles. Est-ce là l'œuvre des pasteurs nomades, reproduisant ici les feux de brousse des cultivateurs du Niger et brûlant les graminées sèches pour féconder la terre ? Presque partout, cependant, le fléau dévastateur semble avoir passé depuis des années déjà, car des pousses plus jeunes verdoient autour des souches noueuses. Est-ce l'œuvre même des eaux qui, lors de débordements plus violents, ont fait périr les arbres en corrodant leur base ? Jusqu'au Niger, ce facies de halliers brûlés caractérise les mares. Les pluies n'ont pas encore cette année empli les lagons et amoli les argiles : l'herbe ne verdit point encore dans les bas-fonds.

Les puits de Fes-en-Fes sont forés à même l'argile ; l'eau y est en petite abondance ; des troupeaux de chèvres avant nos « méhara » s'y sont désaltérés et l'abreuvoir se prolonge tout le jour jusqu'au soir.

Nos tentes sont dressées sous les ombrages des « tichaq ». La journée est chaude et monotone. Sitôt que le soleil s'est abaissé sur l'horizon, j'emmène Barca vers les ondulations lointaines de la plaine à la recherche des gazelles ou des girafes.

Nous cheminons tous deux par les touffes épineuses et les hautes herbes qui se brisent sous l'effort des pas, quand soudain,

sous un gommier perdu sur le flanc d'une dune de sable, Barca me signale un troupeau d'antilopes encore accroupies et somnolentes.

L'approche est difficile, car les « cobas » ont des voyeurs dont j'aperçois les têtes inquiètes sitôt que je m'avance vers leur refuge. J'ai prescrit à Barca de demeurer en place, immobile pour donner le change et rampant sur les mains, j'exécute par derrière un long détour qui doit m'amener sur la crête de sable, au-dessus même du gibier.

Un instant j'ai cru que mon approche passerait inaperçue ; de touffe en touffe, d'abri en abri, carabine à la main, je gravis presque déjà le sommet d'où ma vue va plonger sur la pente opposée, quand j'entends dans le sable qui crisse et par les herbes froissées, le galop crépitant des cobas effarés. A toute vitesse je me suis élancé ; les bêtes à cent cinquante mètres dévalent sur la pente et bondissent par les gommiers et les touffes, inclinant vers l'arrière leurs cornes et humant l'air avec bruit.

A genou j'ouvre le feu ; mais la course m'a essouflé et l'arme tremble entre mes mains. Les « cobas » s'enfuient et bientôt tous, sauf un, disparaissent derrière l'ondulation prochaine, dans un nuage de poudre levé par leur galop.

Un vieux mâle est resté ; une de ses pattes est brisée et s'il a pu se laisser dévaler sur la pente sableuse, l'effort de la montée lui est interdit. Il s'est retourné, et de face me regarde ; je m'approche lentement, en décrivant un cercle pour lui barrer la retraite et je m'arrête derrière chaque arbuste.

Je ne suis plus qu'à cent mètres peut-être ; déjà je mets genou en terre, quand mon adversaire soudain s'élance, cornes basses, vers moi. Sa vitesse est énorme et quelques instants plus tôt ma position eût été critique ; mais j'ai déjà l'arme à l'épaule. Du premier coup, le coba culbute et roule sur la tête et vient s'affaler à quelques pas ; un second coup à bout portant achève ses derniers sursauts.

A mes cris Barca est accouru ; avec prudence, il maintient les cornes et de son couteau tranche la gorge du pauvre animal étendu.

Il est énorme, mon coba ; couché sur le côté on croirait un bœuf au large museau ; ses cornes sont superbes !

Barca a repéré la place. Je suis rentré au camp tout fier d'annoncer mon exploit à Vallier et les tirailleurs de suite sont partis pour dépécer la bête et préparer la peau.

Par le ciel clair, j'ai fait ce soir les dernières observations astronomiques avant l'arrivée à Gao.

6 juin.

Dernière étape de deux jours avant l'arrivée à Gao et au Niger! Plus nous approchons du fleuve, plus la végétation des mimosas devient dense et serrée ; de grandes dunes de sable fixées par les herbes ondulent et se déploient sous le soleil et des bas-fonds boisés s'étendent entre elles, refuges des girafes, des cobas et des oryx.

Dès le départ de Fes-en-Fès, nous nous lançons en chasse, Vallier et moi, au long des flancs de la colonne. Les gazelles abondent ; je poursuis par les latérites deux sangliers qui s'enfuient à toute allure, quand à la sortie d'un rideau d'arbre j'aperçois devant moi, paisibles, deux oryx.

Les grandes bêtes semblent des chèvres énormes à longs poils blancs ; elles broutent dans les herbages et vont de touffe en touffe. La surprise et l'émotion m'ont fait trembler et mon coup de carabine est passé trop haut ; à la détonation, les deux antilopes se sont dressées et d'un seul bond, courbant jusqu'aux reins leurs longues cornes presque droites, elles partent d'un galop infernal et gracieux vers des abris lointains.

J'ai rejoint la colonne, navré et Barca cherche en vain à me consoler ; un instant il aperçoit à nouveau une girafe, mais les traces suivies nous mènent à si grande distance, qu'il faut les abandonner par prudence.

Une dernière dune de sable borde la plaine infinie, immense damier vert et rouge où la forêt de gommiers bas alterne avec les clairières d'argile. Désormais plus une ondulation ; les premiers mouvements du sol vers le sud émergent à peine de la brume du soir et c'est tout près d'eux, là-bas, que coule le Niger !

Nous avons cheminé jusqu'à la nuit pour profiter de la température plus fraîche. A la limite des gommiers nous formons le carré sur les latérites, en une clairière unie, dont la bordure semble si lointaine qu'on se croirait, dans la nuit, sur la plage d'une mer qui ronronnerait au lointain sous les efforts des brises attiédies.

7 juin.

A peine avons-nous quitté le camp et allons-nous devisant Vallier et moi en tête de la colonne bruyante, que soudain, j'aperçois à cent mètres deux girafes, broutant paisiblement parmi les gommiers. Les deux bêtes mouchetées et claires nous regardent sans inquiétude. Nous nous sommes précipités à terre, et tandis que les noirs les plus proches se sont accroupis, nous tirons tous deux à la fois. Par hasard Larbi ce matin a conservé ma carabine 92 et je me suis servi de l'express 577. La détonation en est formidable et résonne aux échos : mais hélas quand la fumée s'est éclaircie, j'aperçois mes bêtes qui dévalent au loin ; quelques coups tirés encore activent leur fuite.

Ni l'une ni l'autre n'ont été blessées ; à quelques centaines de mètres, elles se sont arrêtées dans les arbres, mais l'éveil leur est donné, et, à nos moindres tentatives d'approche, elles s'enfuient à nouveau. En vain je m'acharne à la poursuite et par deux fois les relève dans les dépressions touffues. Force m'est encore de revenir bredouille vers le camp visible de loin.

Quelques mamelons isolés sont apparus ce soir, mais notre route s'en écarte et file par la plaine qu'encombrent les rideaux d'arbrisseaux ; il devient impossible de distinguer la direction générale et le guide décrit de nombreux crochets que décèle la boussole.

Nous marchons jusqu'à la nuit pour gagner le puits de Afella-Oulaouan. Sans cesse, au dire du guide, nous devons l'atteindre derrière les premières ondulations, derrière les premiers arbres, et toujours il faut pousser plus loin encore. En fin de compte Vallier s'est lassé et dans la nuit couverte où le vent souffle violemment, en pleine latérite, nous campons, pour la dernière fois, dans le Sahara !

8 juin.

D'Afella-Oulaouan nous sommes partis de grand matin pour gagner Gangaber, résidence habituelle des « méhara » de Gao.

Le jour est à peine levé quand nous arrivons aux mares desséchées et crevassées, au milieu de la forêt des troncs calcinés et des « tebouraq » verts.

Ici la reconnaissance du détachement de Gao est achevée : les caisses et les bagages déchargés demeurent en un camp temporaire et les bêtes sont de suite expédiées au pâturage permanent.

L'organisation des escouades de garde et du service a demandé plusieurs heures. Heureusement le ciel est couvert et le vent souffle entraînant des tourbillons de sable ; nous pourrons, malgré les heures chaudes, partir de bonne heure pour Gao avec une escorte légère.

Que j'ai hâte de revoir enfin le Niger et sa vallée ! Vallier depuis longtemps m'a montré la haute dune de Koyama, au pied de laquelle passe le fleuve et de toutes les crêtes, je m'efforce de voir le filet d'eau, et le poste, et la vieille cité de Gao.

Le minaret épais et garni de pieux, construit par les « Askia » déjà saille de la verdure basse et de la plaine de sable ; déjà le poste même des Européens, avec ses longs murs de terre, son échauguette de garde et ses dépendances nombreuses apparaît sur la dune.

Le Niger le dernier se dévoile. A le contempler mes yeux ne peuvent se lasser. Le voilà donc le grand fleuve depuis tant de jours notre rêve ! Au milieu des roseaux et des îles éparses, le mince filet d'eau claire serpente, lumineux, dans l'air gris. Quelques pirogues à demi-tirées sur la rive lèvent leurs proues noires vers le ciel et les ânes s'ébattent dans les boues de la berge. Au loin des vols d'oiseaux blancs frôlent l'eau de leurs ailes et leur chaîne par instant s'étire et se projette au-dessus des dunes de la côte opposée.

A la porte du poste, dans l'allée des pylones surmontés de crânes d'éléphants, nous mettons pied à terre. Le capitaine Pasquier, arrivé depuis dix jours, nous serre les mains et nous souhaite la bienvenue en ses domaines.

Gao ! Me voici enfin à ce but si lointain de mon voyage transsaharien! C'en est fini du désert, du grand Sahara si prenant, des longues randonnées harrassantes, mais si délicieuses. Combien cependant je le regrette, mon Sahara !

Le bon « méhari » « Koudia » couché dans le sable me regarde avec des yeux pensifs. Il a compris qu'aujourd'hui quelque chose se passait d'inaccoutumé et je le caresse longuement! Brave bête fidèle, je suis tout triste de la quitter, et je la suis du regard longtemps tandis que les hommes de garde l'entraînent aux pâturages, par delà les dunes.

Une grande case m'a été réservée dans le poste ; j'y entasse mes bagages. Larbi et Barca s'installeront au village indigène.

Avec sa bonne grâce coutumière, le capitaine Pasquier accompagné du lieutenant Marty, son second, me fait visiter les constructions et les dépendances. Tout en allant, il me conte son retour par Dourit, Kidal, Anou-Mellen et Kerchouel, et le départ du capitaine Arnaud, vers l'aval du Niger, en pirogue...

La nuit est bientôt venue. Un festin dans la popote spacieuse fêtera notre réunion à tous, au poste de Gao, et le soir, en nous promenant aux étoiles sur la rive du Niger, je repasse tout mon voyage désormais achevé et j'entrevois maintenant le retour prochain vers la France encore lointaine.

CHAPITRE VIII

Gao. — Le Niger. — Retour en France

8 juin 1907-22 septembre 1907

GAO

L'antique cité de Gao (Kagho-Gogo-Gaogao) doit sa réputation au grand empire sonraï des Askia dont elle fut la capitale.

A cette époque, lointaine de 350 ans, Gao était une ville florissante, construite à la manière des villes arabes du Sahara et dont les constructions demeurées de Tombouctou permettent de s'imaginer encore la physionnomie et l'aspect. Les maisons étaient faites en boules de terre séchée au soleil et agglomérées à l'argile ; elles étaient basses, couvertes de terrasses et donnaient sur des cours intérieures. Les rues étaient étroites, tortueuses et probablement sales et nauséabondes. Un mur d'enceinte entourait la ville sur la façade du désert, formant un vaste demi-cercle appuyé au fleuve en chacune de ses extrémités. A l'extérieur primitivement, lors de sa fondation en 1324, puis englobée dans les agrandissements de la ville, se dressait la grande mosquée dont les ruines seules sont encore demeurées. Enfin la promenade au bord du Niger était bordée d'arbres et de dattiers, ces derniers plantés par les Marocains lors de l'occupation de Gao par le pacha Djouder.

La grande mosquée des Sonraï fut, à une époque, une célébrité soudanaise. L'enceinte en formait un immense rectangle clos de murs bas et toute la partie orientale en était recouverte au moyen de terrasses supportées par des lignes de pilones de

terre. Cette large salle, sombre et encombrée de colonnades, était l'abri des fidèles et leur lieu de réunion. En avant, au milieu de la cour qui s'étendait jusqu'au mur extérieur occidental, se dressaient deux énormes minarets. Les Sonraï les avaient construits comme le furent les pyramides mêmes d'Egypte, superposant les assises pleines en retrait sur les assises inférieures. Pour donner de la cohésion à ces blocs informes et sans grâce, ils les armèrent de pieux de bois enfoncés par lignes horizontales ; les extrémités saillantes donnèrent à l'œuvre un aspect rébarbatif et hostile. Un étroit raidillon, d'abord extérieur, puis enfoncé dans la masse, permettait au « muezzin » d'atteindre le sommet dénudé.

Pour réelle qu'elle eut été, la prospérité ancienne de Gao paraît s'être singulièrement amplifiée par la légende : Les conquérants marocains ayant occupé Gao après la défaite des empereurs Askia demeurèrent étonnés de l'aspect minable des palais et de la cité ; il semble de nos jours encore, surprenant qu'il ne soit rien resté dans le pays ni parmi les Sonraï actuels, ni parmi les Armas, ni parmi les Touareg, de tant de mitsquals d'or que le Tarik-es-Soudan nous énumère si complaisamment.

De nos jours il ne demeure de la capitale Gao que des restes lamentables. Les pluies annuelles, les tornades et les ouragans ont fondu les murailles abandonnées ; les sables entraînés ont recouvert les tumuli, la végétation des talha est devenue maîtresse du sol et les corbeaux à collier blanc sont demeurés les seuls hôtes des ruines.

A l'étude, il est encore facile de découvrir les traces des murailles extérieures, arasées au niveau du sol ; l'absence de pierres dans les constructions les a réduites à ne plus montrer au regard que des lignes sombres tracées dans le sable. Par place, toutefois, se dresse encore la margelle d'un vieux puits ; ici s'ouvre l'excavation à demi ensablée d'un ancien silo briqué intérieurement. Partout sont nombreuses les tombes faites d'un cercle de pierres grossières ou d'une enceinte de briques cuites et plates enfoncées verticalement ; certaines ont encore des pots de terre à demi enfoncés ou des cheminées de communication ;





Clichés *Dépêche Coloniale*.

1. Gao : le poste militaire des Européens.
2. Gao : une case indigène et le Niger.

près de la mosquée, les tombes islamiques dressent quelques pierres tombales écrites, presque effacées par les années. Mais sur toute l'étendue de la ville, les débris de poteries couvrent le sol, pots, écuelles, récipients d'eau ; certains éclats sont vernissés, couverts d'arabesques ou d'ornementation en creux et témoignent d'un art que les Sonraï actuels ne savent plus atteindre.

La bordure du Niger a seule conservé ses grands arbres et ses quelques touffes de dattiers. Alors que tout le pays à la ronde ne s'orne que de gommiers bas ou de « tebouraq » étiques, les frondaisons de Gao même sont superbes. Les vieux troncs percés et crevassés se dressent encore et jettent horizontalement des branches énormes qui couvrent d'un ombrage épais un cercle immense sur le sable brûlé.

Auprès de ces frondaisons inaccoutumées, les populations sédentaires de Gao ont dressé leurs demeures actuelles ; elles n'ont plus construit de cases de terre à la mode ancienne, et se contentent de taudis de branchages ou de cahuttes elliptiques dont l'armature est faite de rondins et la couverture de nattes superposées. Ces installations ont alors des allures de tortues bombées, et la porte d'entrée en est toute basse et toute étroite. Des enclos de branchages épineux limitent les courettes fangeuses où les femmes pilent le mil et cuisent les cous-cous, où les enfants se vautrent dans la boue, où le bétail s'accroupit aux heures chaudes, où les odeurs sont fortes et aigres.

Toute la population grouille et s'agite, sale et puante, au milieu des tumuli, de détritus récents, parmi les ordures et les parcs à bestiaux, à l'ombre séculaire des frondaisons épaisses, entre les feuilles desquelles le soleil fait miroiter la ligne lumineuse du Niger et estompe sur la berge opposée. la haute masse rougie de la dune de Koyama.

Le poste français et le camp des tirailleurs sont situés sur un éperon au bord du Niger, à près d'un kilomètre au sud du village. Le fortin est rectangulaire avec des murs de terre crénelés et sa façade ouverte vers le fleuve s'encadre d'une double rangée de pylônes surmontés de crânes d'éléphants, trophées de chasse des officiers du poste.

Les cases coniques des tirailleurs forment un immense damier qu'ombrent des allées d'arbres plantés depuis peu. Le jardin potager, le port où s'échouent les pirogues, en sont comme les dépendances et à longueur de jour s'animent des ébats des négrillons nus, des querelles des femmes aux seins découverts, des chants et des danses des tirailleurs.

Les populations de la région de Gao sont extrêmement mélangées et curieuses. Quatre tribus différentes de races et d'usages y sont au contact et, suivant les époques, y ont dominé ou y ont été subjuguées ; ce sont les Sonraï, les Arma, les Touareg Ioulliminden, les Kounta.

Les Sonraï forment la population la plus nombreuse : ce sont les descendants des Askia, les fondateurs de l'empire sonraï. Sédentaires, ils sont aussi appelés « Koiroboro », c'est-à-dire hommes des villages par opposition aux nomades.

Cette race sonraï, après son ère de splendeur, fut soumise, par les Marocains lors de leur occupation de Tombouctou. Ces derniers installés dans le pays s'y croisèrent avec les Sonraï et formèrent les « Arma » qui se prétendirent d'une caste supérieure et revendiquèrent la possession de tout le pays : terre, eau, végétation, poissons du fleuve, etc., etc. Ce mélange initial des Marocains et des Sonraï qui avait formé les « Arma », par la suite, ne se reproduisit plus, car ayant constitué une race dominatrice et autonome, les Arma affectèrent de ne plus se marier qu'entre eux.

Les tribus du fleuve cependant, sous les assauts répétés des Touareg venus du Nord, durent peu à peu accepter leur défaite. « Arma » comme « Sonraï » devinrent les tributaires des nomades voilés. Cependant entre les « Arma » et les Touareg, il s'établit une sorte d'entente pour tomber les uns et les autres sur les Sonraï incapables de se défendre. Quelques pillages mêmes des « Arma » par les Touareg n'envenimèrent pas leurs relations, car les « Arma » se faisaient par les Koiroboro rembouser au centuple.

Bref les Sonraï, pillés constamment par les Touareg et les « Arma » ne pouvant rien posséder qui ne leur fut enlevé, et

n'osant même pas sortir avec un « Boubou » (1), s'abâtardirent et s'abrutirent. Chose curieuse, ils sont d'autant plus affaissés moralement que leurs zones sont plus septentrionales et qu'ils sont plus longtemps, par conséquent, demeurés sous la domination de leurs envahisseurs.

L'arrivée des Français sur le Niger et dans le pays de Gao les a sauvés de la déchéance complète. Mis à l'abri désormais des pillages de tous, arrachés à leur situation dégradante, ils forment maintenant une population en pleine régénérescence mentale. Suffisamment laborieux, possesseurs de nombreux troupeaux, adonnés aussi aux cultures vivrières, ils s'enrichissent peu à peu et prennent le goût d'un certain luxe.

Sous notre protection et poussés par les Français, ils reconnaissent leur personnalité et leurs droits et se sachant défendus, n'hésitent plus à accroître des richesses qu'ils savent leurs et à repousser quiconque tend encore à les leur ravir. Le chef d'Ansongo n'a pas craint même de résister aux demandes de « Fihroun » aménoukal des Ioulliminden qui réclamait des bœufs et des moutons comme jadis.

La population sonraï régénérée et mise au travail est pour l'avenir un très important élément de richesse dans la basse vallée du Niger.

Les Touareg Ioulliminden forment une des principales tribus berbères : issus du Tafilalet et de l'Iguidi, ils ont occupé l'Adr'ar' des Ifor'as et se sont fixés dans les territoires situés entre le Niger et l'Aïr. Très courageux et fiers, ils sont soumis plus nominalement que de fait, par suite de la création trop récente encore des compagnies méharistes soudanaises et de l'absence d'une politique d'ensemble à leur égard

Dans le Sahara même, les Touareg ne sont pas très dangereux ; à proximité d'une vallée riche comme le Niger, ils deviennent des dévastateurs et des fléaux. La domination française ayant repoussé ces Ioulliminden vers l'intérieur, ils s'y livrent à l'élevage. Cependant leurs terrains de parcours ont été jadis des colonies sonraï où les villages étaient fréquents et les jardins

(1) Boubou . vetement ample de guinée.

nombreux ; il est donc probable que d'ici quelques années, ces zones où la culture est possible leur seront peu à peu ravies, si eux-mêmes ne se mettent à travailler la terre. L'avenir des Touareg Ioulliminden est donc vers la culture et s'ils se trouvent maintenant trop grands seigneurs pour se faire agriculteurs, ils seront tôt ou tard réduits à devenir les pasteurs et les bergers des « Koiroboro » ou des Kounta.

Les Kounta sont une tribu arabe, maraboutique, qui nomadise au nord du Niger, dans les régions de Bamba, Bourem et Tondibi et qui, vers le sud, se trouve en contact avec les Ioulliminden et les Sonraï.

Physiquement les Kounta sont assez noirs, maigres, petits; ils portent leur cheveux longs ; leurs traits sont émaciés et souffreteux. Parce qu'ils ont été des premiers à faire leur soumission à la France, nous les avons toujours protégés : c'est une population fausse et fourbe, qui ne s'est rapprochée de nous que par intérêt. Au fond, cette tribu déteste profondément les blancs ; elle a le caractère réclameur, menaçant sans cesse d'adresser ses plaintes aux grands chefs, voire même à Paris, et d'allure générale, elle est infiniment moins sympathique que ne le sont les Touareg.

Cependant le fond du caractère Kounta est le mercantilisme : tous sont ou veulent être « dioula » (1). Ils tendent à se fixer quelque peu, et s'il est possible de les attirer au Niger, il y trouveront dans les îles du fleuve des terrains de culture favorables. Hammoédi leur chef vient déjà de se faire construire une case à Tondibi et son intention est d'y servir d'intermédiaire aux Touareg, venus du nord vers le Soudan pour y acheter des graines.

Cette mise en valeur future des terrains disponibles du Niger est malheureusement contraire aux intérêts des pasteurs nomades. Faute d'eau plus au nord, ceux-ci sont obligés, pendant cinq mois de l'année, d'amener leur bétail au fleuve et de le parquer dans les îles où les roseaux et le « bourgou » (2) subsistent toute l'année.

(1) Dioula : négociant ambulant des bords du Niger.
(2) Bourgou : sorte de roseau du Niger.

Lorsque toutes ces îles seront transformées en champs et en jardins, quelle ressource restera-t-il aux Touareg nomades et à leurs troupeaux ?

Ce conflit économique est encore trop lointain pour avoir causé l'hostilité actuellement existante entre les Touareg et les Kounta. Ces derniers, simples marabouts, étaient jadis, très inférieurs aux Touareg. Armés par les Français, ils devinrent les plus forts et pillèrent les Ifor'as, voir même les Ioulliminden. De là vient la haine réciproque.

En 1905 Hammoédi fut autorisé à tenter un rezzou contre des Cheman-Ammas dissidents agrégés aux Ioulliminden. Au lieu des cent guerriers permis, il en groupa cinq cents et partit dans la direction du Tilemsi vers Kerchouel. Ce ne furent pas des Cheman-Ammas qui eurent à subir l'attaque, mais un petit campement d'Ioulliminden Kel-Ara dont le chef Bou-Khelil-oult-Sahib fut tué. Fihroun aménoukal des Ioulliminden jura de le venger en coupant la tête d'Hammoëdi. Depuis les deux tribus sont aux prises et nos efforts politiques réussissent mal à les tenir séparées.

D'ailleurs les Kounta, gens religieux, guerriers d'occasion, ne peuvent rien contre le gros de la tribu des Ioulliminden, braves et guerriers ; ils en ont d'ailleurs une peur atroce.

Ces quatre groupes différents : Sonraï, Arma, Touareg et Kounta occupent donc toute la région nigritienne de Bamba à Gao.

Les plus intéressants sont les Touareg : intelligents, pas fanatiques, braves, ils sont malheureusement par atavisme pillards et paresseux, et par éducation pasteurs. Leur présence dans des régions riches à toujours été une cause de ruine, et de la vallée du Niger nous sommes obligés de les repousser vers le Sahara alors qu'il est facile de se rendre compte qu'ils pourraient être les meilleurs auxiliaires de notre domination dans les zones désertiques de l'Afrique occidentale française.

Les Kounta sont Arabes, fanatiques et pétris de la haine des Français. Toutefois ils aiment l'argent et le commerce et il est possible de les tenir par l'intérêt. Aucun autre sentiment n'aura de prise sur eux et il est inutile de chercher à les rallier de

cœur. Fixés et cultivateurs, ils pourront apporter leur appoint à la prospérité du Soudan.

Les « Arma » sont peu nombreux. Leurs privilèges étant détruits, ils se fonderont nécessairement avec les Sonraï.

Les Sonraï sont de tous les moins intelligents et les plus grossiers. Mais ils sont laborieux et notre domination a considérablement amélioré leur situation. Il nous en sont reconnaissants. C'est sur eux que doit porter tout l'effort de perfectionnement moral, car c'est leur travail et les résultats qu'ils obtiendront, qui seront les principales causes de la prospérité certaine, mais encore future, de la vallée du Moyen-Niger.

RETOUR EN FRANCE

A Gao mon voyage saharien est achevé. Le Niger, route vers Dakar, est une voie connue et journellement parcourue.

Du 8 juin au 24 juillet, je suis demeuré à Gao. Soit que j'aie navigué, partant en chasse, vers Tabango, soit qu'aux environs de Gao j'aie relevé les textes anciens que les vieux marabouts conservent dans des caisses recouvertes de cuir, soit même que j'aie patiemment attendu l'occultation nécessaire à la fermeture des calculs astronomiques, mon long séjour à Gao a été un enchantement au milieu des aimables camarades du poste auxquels j'adresse ici mes remerciements et mes vœux.

La vie y est délicieuse au milieu des amis que n'énerve aucune « soudanite », dans ce poste où les saines distractions, les galopades à cheval, le tennis, les bains dans le fleuve, créent une affectueuse ambiance sur laquelle le soleil turbulent n'a nulle action.

Ce n'est pas sans regrets que j'ai quitté le poste de Gao, et le capitaine Pasquier et ses officiers.

Le 24 juillet je remonte le fleuve, en une pirogue d'acier, vers Tombouctou.

Le 25 juillet je suis au poste de Bourem ; j'y laisse mon vieux Barca et le jeune Larbi qui tous deux rejoindront, qui l'Adr'ar', qui le Tidikelt, en se joignant aux caravanes transsahariennes.

26 juillet. — Passage aux rapides de Tosaye.

27 juillet. — Arrivée à Bamba où j'ai le plaisir de trouver le













Gao

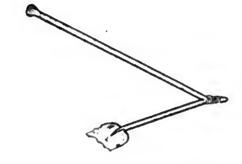
1. Cases indigènes.
2. Une autruche et cases des tirailleurs soudanais.
3. Un des arbres anciens de Gao et le Niger.
4. Le vieux Barca devant les cases de Gao.
5. Le poste de Gao vu du village.
6. Gao. Retour du marché dans les palmiers au bord du Niger.

lieutenant Lenglumé qui vint, il y a deux mois, nous joindre à Timiaouin.

31 juillet. — Arrivée à Tombouctou.

De Gao à Tombouctou, les populations du fleuve se livrent à la culture et à la pêche.

Leurs instruments ne manquent pas de pittoresque. Pour défoncer le sol, ils utilisent une sorte de houe qui est à la fois pioche et pelle. Le plus souvent la palette terminale est de fer ; mais en certains villages, les Koiroboro ont encore leur outil emmanché d'une pierre plate polie.



Houe des Koiroboros du Niger

Pour la pêche, les hommes utilisent un filet dont voici le modèle (fig. n° 1).

Les femmes n'emploient le plus souvent que de simples paniers faits de petites lattes de bois. Elles se mettent à plusieurs, cernent les poissons dans un cercle fermé et bouchent de leurs nasses toutes les issues (fig. n° 2).

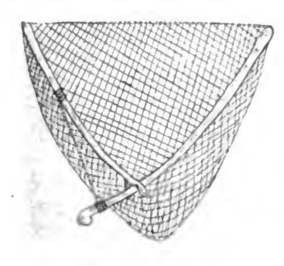


Figure n° 1



Figure n° 2

8 août. — Départ de Tombouctou avec le lieutenant Perreaux à bord d'une vedette à vapeur.

11 août. — Arrivée à Mopti. Attente du vapeur « Mage » pour remonter le fleuve vers Koulicoro.

La ville de Mopti est le centre sur le Niger de deux commerces très importants : le commerce des grains et surtout du riz et le commerce des plumes d'aigrette.

Le riz se cultive dans toute la région du lac Debo et, chose à remarquer, il est d'autant meilleur que les champs sont plus voisins du lac. Les meilleurs produits viennent d'Acca. En 1907, l'exportation du riz vers la haute vallée du Niger a atteint 1.500 tonnes. Le riz du Debo est même exporté vers Tombouctou où les « daouna », terrains laissés à sec par l'assèchement annuel des lacs, n'ont pas une production suffisante pour l'alimentation des populations.

La grosse difficulté pour l'exportation du riz est le décorticage des grains. Du temps des esclaves, c'étaient ceux-ci qui faisaient ce travail ; de nos jours les libérés ne décortiquent plus que juste pour leur consommation personnelle. Il a fallu faire établir une décortiqueuse à vapeur (usine Simon); mais les grains de riz diffèrent de taille suivant leurs lieux d'origine, ce qui nécessite des modifications perpétuelles de l'écartement des meules et est une cause de grosses difficultés.

L'aigrette était, il y a quelques années, extrêmement abondante dans la région de Mopti. La chasse impitoyable qu'on a faite a causé une disparition presque absolue.

En 1906, 250 kilogs de plumes furent exportés, ce qui fait au minimum 150.000 oiseaux tués.

Récemment la chasse a été interdite pour deux ans ; mais voici deux constatations curieuses qui ont été faites en ces dernières années :

Les plumes, même des adultes, ont un développement moins considérable que jadis. On en trouvait autrefois de 60 centimètres de longueur; en 1907 les plumes de 40 centimètres sont très rares.

D'année en année, les aigrettes progressent vers le nord et en suivant la vallée du Niger. Il y a quelques années, elles étaient

par troupes à Bobo-Dioulasso, San et Mopti. Depuis elles ont remonté jusqu'au lac Débo. Actuellement elles se sont transportées sur la branche descendante du Niger, vers Ansongo et Labezenga.

18 août. — Départ de Mopti sur le « Mage ».

19 août. — Accident de machine à bord du « Mage » ; deux noirs sont tués et nous sommes immobilisés pour plusieurs jours.

23 août. — Départ du « Mage » réparé.

28 août. — Arrivée à Koulicoro. Débarquement.

De Koulicoro à Dakar, voyage par chemin de fer, bateau à vapeur, chemin de fer.

Embarquement à Dakar le 15 septembre.

Bordeaux le 22 septembre 1907.





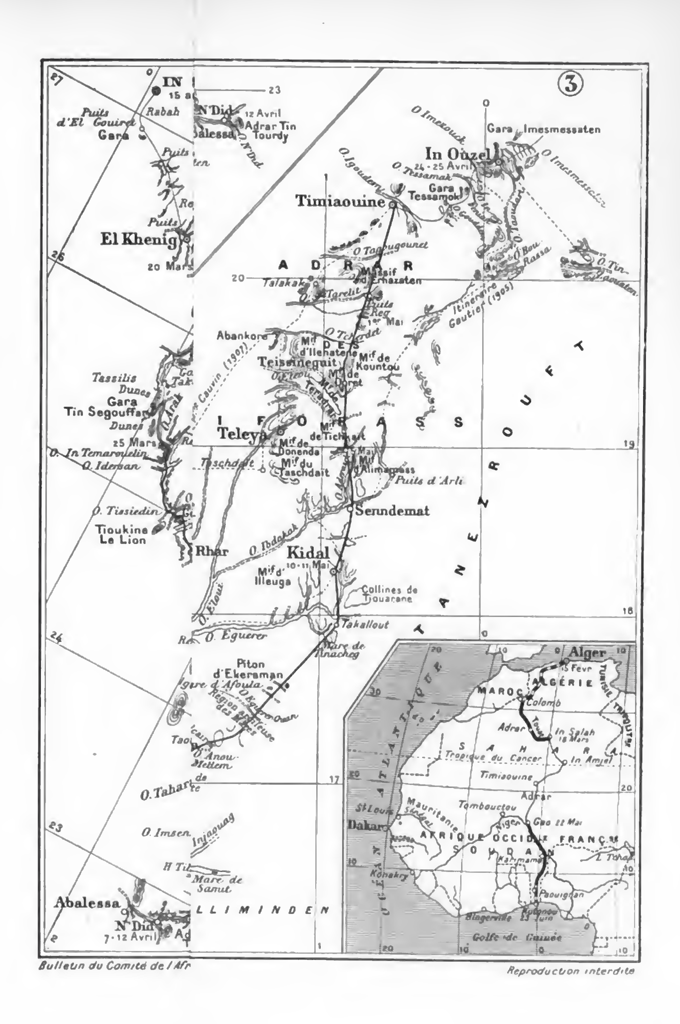


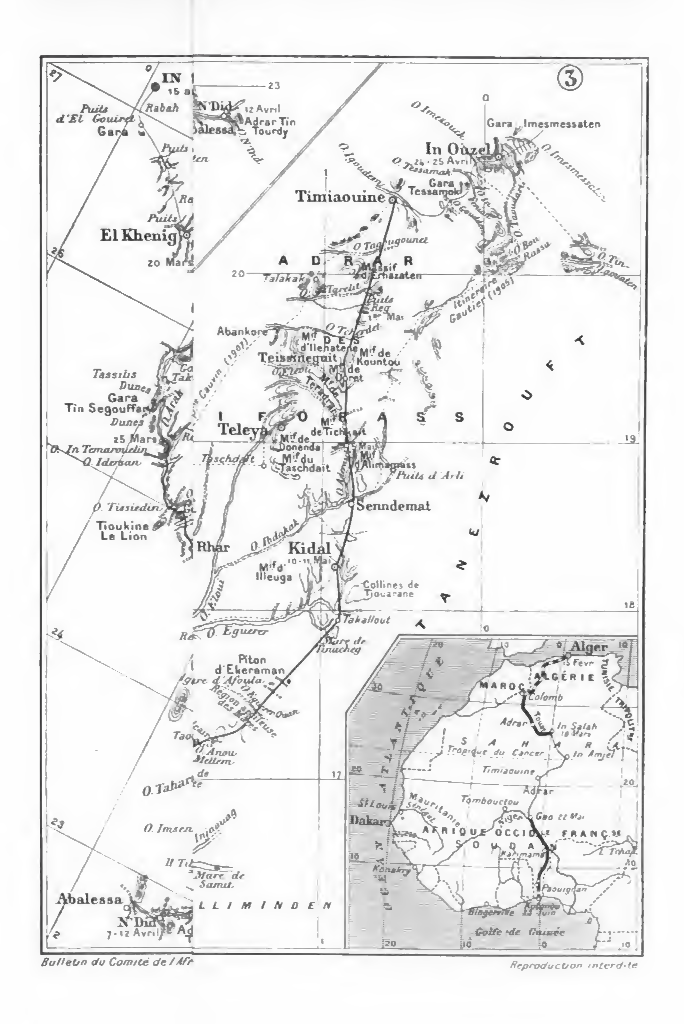
Cliché *Depeche Coloniale.*

Gao

1. Chasse à l'hippopotame.
2. Départ de Gao pour Tombouctou par le Niger.
3. Chasse au pélican : les victimes.




3
IN
N'Did
12 Avril
Adrar Tin Tourdy
Puits d'El Gouiret
Rabah
Gara
El Khenig
20 Mars
Timiaouine
In Ouzel
24-25 Avril
Gara Imesmessaten
O. Imesmessaten
Gara Tessamok
O. Tessamak
O. Igouden
A D R A R
Massif d'Erhazaten
Talakak
O. Tarelit
Puits Reg 1er Mai
Abankore
Mt d'Ilenatene
Mt de Kountou
Itinéraire Gautier (1905)
I F O R A S
Teleya
Mt de Donenda
Mt du Taschdait
Taschdait
Puits d'Arli
Senndemat
Kidal
10-11 Mai
Mt d'Illeuga
Collines de Tiouarane
Takallout
Piton d'Ekeraman
T A N E Z R O U F T
Tassilis
Dunes
Gara Tin Segouffar
25 Mars
O. In Temarouelin
O. Ideman
O. Tissiedin
Tioukine Le Lion
Rhar
O. Eguerer
Mare de Samut
O. Imsen
Abalessa
N'Did
7-12 Avril
LLIMINDEN
Alger
15 Févr
ALGÉRIE
MAROC
Colomb
Adrar
In Salah
18 Mars
S A H A R A
Tropique du Cancer
Timiaouine
Tombouctou
Mauritanie
St Louis
Sénégal
Dakar
AFRIQUE OCCIDLE FRANÇSE
S O U D A N
Niger
Gao 22 Mai
Konakry
Bingerville 23 Juin
Golfe de Guinée
L. Tchad
Bulletin du Comité de l'Afr
Reproduction interdite



Bulletin du Comité de l'Afr

Reproduction interdite

DEUXIÈME PARTIE

RENSEIGNEMENTS SCIENTIFIQUES
RECUEILLIS
AU COURS DE LA MISSION SAHARIENNE

1° L'ADRAR'. — MŒURS ET COUTUMES DES TOUAREG IFOR'AS
2° POSITIONS ASTRONOMIQUES
3° NOTE DE M. PAUL LEMOINE SUR LES FOSSILES RAPPORTÉS DE TILEMSI

CHAPITRE PREMIER

L'Adr'ar' ou pays des Ifor'as

Le pays habité par les Touareg Ifor'as et qui porte en langue tamachèque le nom général de Adr'ar' s'étend entre les 18e et 21e degrés de latitude boréale.

Les Kel-Ahaggar prononcent tous le nom de l'Adr'ar' : Ad'ar « ⁝ ⴹ » ce qui signifie caillou assez petit, et ce nom, a-t-on cru, marquait l'opposition entre ce pays de reliefs peu accentués et le Ahaggar qui avec ses sommets de 2.200 mètres est la « grande pierre ». Le mot Adr'ar' des Ifor'as jadis fréquemment employé n'aurait été dans ce cas qu'une déformation arabe du mot Ad'ar.

Toutefois il est certain que les Ifor'as eux-mêmes, les Ioulliminden et les autres Touareg du sud appellent leur pays Adr'ar' « ⁘ V » ce qui signifie « montagne ». Les Kel-Ahaggar appellent une montagne Adrar (ooV) qui est le même mot avec les sons adoucis ; c'est donc par corruption et non par application d'un autre nom qu'ils disent Ad'ar au lieu de Adr'ar'.

Nous appellerons le pays des Ifor'as Adr'ar' en suivant l'orthographe des habitants ; pour éviter une confusion avec l'Adrar de Mauritanie il sera souvent bon d'adjoindre un qualificatif et de dire : Adr'ar' Nigritien ou Adr'ar' des Ifor'as.

En ces dernières années, l'Adr'ar' fut à plusieurs reprises visité par des Européens. En 1904, il fut traversé à l'aller et au retour par la mission Théveniaut qui rencontra à Timiaouin le chef d'escadron Laperrine, commandant supérieur des oasis

sahariennes. Ce dernier ne fit que parcourir la lisière nord du pays.

L'année suivante, durant les mois de juin et de juillet, les reconnaissances du capitaine Dinaux, commandant l'annexe d'In-Salah, et du lieutenant Clor ne visitèrent encore que la zone comprise entre In-Ouzel, Timiaouin et Tin-Zaouaten. Mais M. Gautier, venu avec le détachement algérien jusqu'à l'oued Toukçemin, continua son voyage sous la protection de quelques Ifor'as, et après avoir parcouru, rapidement il est vrai, mais avec attention toute la bordure est de l'Adr'ar', descendit jusqu'à Gao par la vallée du Tilemsi. De ce voyage, M. Gautier rapporta une étude qui fixe définitivement la géologie de ces régions et la première carte des pays qu'il traversa ; mais il n'eut que peu, le loisir d'étudier la population même.

Enfin le 28 avril 1907, trois reconnaissances françaises se sont jointes à Timiaouin. Le capitaine Dinaux, venu de In-Salah avec la mission du capitaine Arnaud, trouvait en ce point les détachements méharistes de la compagnie de Bamba et de la compagnie de Gao. Les itinéraires dans l'Adr'ar' de ces trois reconnaissances avec la précision que leur apporte un canevas de douze positions astronomiques nouvelles permettent de donner sur le pays des indications définitives.

L'Adr'ar' est assurément tout entier de formation archéenne et volcanique. C'est un plateau de roches granitiques ou porphyriques en partie enfouies et qui s'incline légèrement vers l'ouest ; un rebord étendu du nord au sud, est constituée par un très important massif rocheux, l adrar Ter'arr'ar où se trouvent les plus hautes altitudes avec les monts Elfen et Ahaggan et qui est limité dans toutes les directions par une falaise presque verticale.

Ce massif de Ter'arr'ar est bordé au nord par l'oued Tar'lit, traversé de part en part par l'oued Tabankort, limité par l'oued Alioug' (ou Eleoui) au sud et pénétré jusqu'au cœur par l'oued Maret. Sa difficulté d'accès et la présence de points d'eau nombreux, redir et tilmas, en font le refuge des Ifor'as en cas d'invasion ennemie.

Autour de ce noyau central, se pressent des massifs isolés,

moins hauts et moins importants qui lui font comme une couronne continue. C'est au nord, l'adrar Tessalit, l'adrar Timiaouin, l'adrar Teg'oug'met, l'adrar Toukçemin, l'adrar In-Ouzel ; à l'est, l'adrar Dourît, l'adrar Ti-n-Ibr'oren et l'adrar Ouzzein ; au sud, l'adrar Ichoualen, l'adrar Tachdaït, l'adrar Ilebdan, l'adrar Gounhan ; à l'ouest enfin, l'adrar El-Mamas et l'adrar Echchell.

Tous ces massifs paraissent de constitution semblable ; la plupart sont formés de roches porphyriques dont les arêtes primitives furent arrondies par les tourmentes de sable chassé par le vent. Mais tandis que les granits et les laves du Ahaggar ont conservé leurs teintes claires dont la pureté de l'atmosphère idéalise les roses et les gris, les porphyres de l'Adr'ar' se sont couverts d'une patine noire, luisante, à tel point qu'on les croirait frottés à la mine de plomb. Sur cette surface les rayons du soleil se réflètent ; leur chaleur elle-même se réfracte dans l'atmosphère ambiante de telle sorte que se trouve annulée, toute action calorique interne ; les roches restent lisses et polies et ne se désagrègent plus comme dans les régions septentrionales par l'écaillement successif de minces plaques concentriques qui, sous l'action répétée des brusques refroidissements nocturnes, succédant aux échauffements solaires, rongent peu à peu, par la face exposée et jusqu'au rognon central, les granits ovoïdes du Ahaggar.

Parfois la poussée volcanique a soulevé d'un seul jet la masse des adrar Ter'arr'ar et Ilebdan et les a bordés d'escarpements verticaux où les éboulis récents découvrent sous la patine superficielle, des tonalités rouge sombre, trace des embrasements anciens. Parfois plus contenue elle a incurvé des dômes polis qui, ci et là, saillent du sol comme l'écaille démesurée d'une tortue préhistorique, et a donné aux adrar Tin-Daoudaouan et Dourît l'ample modelé de coupoles surbaissées. Plus souvent les massifs restent bas et diffus et les blocs y sont jetés pêle-mêle comme sur une plage de gigantesques galets ; les points culminants s'y dégagent à peine ; hors le lit des oued, les sentiers serpentent autour des roches qui les coupent à chaque pas et parmi ces chaos où les points de repère souvent font défaut, le

voyageur se sent perdu comme en la tristesse de ruines informes. Quelque fois sur les flancs des arêtes, des tribus dont le souvenir s'est éteint ont élevé des mausolées antiques, sorte de colonnes creuses où les pierres sont dressées sans ciment ; les assises ordonnées se profilent dans le ciel et tranchent sur le fouillis dont la nature a tapissé le sol. Sur le rebord du sentier où les pas ont poli les cailloux, de distance en distance, quelque arbrisseau étique, aux feuilles éternellement mangées par chaque méhari passant, s'est tordu sous les efforts des tourmentes d'hiver. Nulle part l'eau des pluies, avant d'atteindre la coupure de la vallée, ne serpente par mille ruisselets garnis de sable fin ; entre ces pierres qui laissent entre elles des cavités, des trous qu'aucune terre n'emplit, elle ne peut se frayer un lit au grand jour et elle disparaît vers les couches internes entraînant dans les anfractuosités profondes tous les débris végétaux apportés par les vents. Aussi la montagne de l'Adr'ar' est elle partout d'une aridité sauvage, d'une sévérité rude que n'annoblit pas l'harmonie ou l'ampleur de la structure générale. Sa tonalité et sa disproportion lui donnent partout un aspect triste, presque lugubre ; l'air même si transparent et si vivant dans le nord est ici constamment embrumé et l'horizon garde sans cesse une ceinture basse de vapeurs rouges faite d'un argile impalpable, poudre fluide qui apparaît pour la première fois et remplace dans les bas-fonds le sable toujours si propre des zones septentrionales.

De ces massifs archéens ou volcaniques, M. Gautier n'a eu l'occasion d'étudier la formation que de deux très importants : l'adrar d'In-Ouzel et l'adrar Ibeldan dont les contreforts vont jusqu'à Kidal. Je crois que l'explication géologique qu'il en donne pourrait s'appliquer à tous les autres massifs de l'Adr'ar' qui se présentent tous sous des aspects identiques.

Mais chose remarquable, le charme de l'Adr'ar', pays de montagnes, réside tout entier dans les dépressions où, vis-à-vis de la montagne morte et solitaire, s'épanouit dans les oued la vie intense à la fois d'une population plus favorisée, d'une flore devenue d'une richesse inconnue des zones septentrionales et d'une faune pressée d'antilopes et de bétail errants parmi les pâturages plus fréquents et plus drus.

Ces oued, entre les hautes falaises verticales de l'adrar Ter'ar-r'ar se rétrécissent parfois en des gorges sauvages, encombrées d'énormes blocs tombés des à-pics et où l'eau des pluies hivernales séjourne dans des anfractuosités profondes de la roche. Ces défilés n'ont nulle part l'ampleur et la majesté des gorges de Takoumbaret dans les contreforts du Mouydir ; mais à Tahort par exemple, elles se parent d'une réelle grandeur et devant les cascades asséchées, les agelmam où séjourne un peu de liquide boueux, les éboulis énormes qu'escaladent les chèvres venues boire aux places où l'eau affleure sous le sable, il est aisé de se figurer combien, après un ouragan dans la montagne, le passage doit être impressionnant alors que le torrent à pleins bords y bouillonne et s'irrite.

Plus loin au contraire, l'oued s'épand dans des plaines verdoyantes et là, sans cours nettement tracé forme de vastes cirques auxquels les montagnes lointaines sont une ceinture estompée. Dans ces fonds les pluies annuelles entretiennent une végétation qui contraste avec l'aridité des tanezrouft du nord et de l'est. A l'hivernage les talha ou gommiers aux grosses fleurs jaunes, les tabouraq au feuillage opulent, les tichaq vert cendré garnis d'épines ligneuses, les herbages de mille espèces, drus et vigoureux, donnent l'impression des pâturages fertiles du Soudan. A la saison sèche même, les arbustes conservent presque partout leur parure de feuillage vert ; l'eau des oued circule en effet à une faible profondeur sous le sable ; à la surface du rocher, et l'humidité monte jusqu'aux racines profondes ; les graminées se dessèchent, mais le sol se couvre alors de ces jolis tapis d'alloummouz d'un jaune si clair et si franc sous le soleil et c'est pour les méhara une nourriture abondante et d'autant plus un régal que tous les arbres des zones montagneuses, sont alors dépouillés et immangeables.

Dans les parties de leur cours où les oued n'ont pu s'étendre librement, les eaux des tornades ont, dans la vallée, tapissé de sable fin un chenal sinueux où nulle plante ne pousse, tandis qu'à droite et à gauche des berges nettement marquées par des ressauts à pic se couvrent, jusqu'à la falaise rocheuse voisine, d'arbrisseaux serrés, d'arbustes aux branches inclinées. Et ces

oued ont alors tout à fait l'allure de nos rivières de France, des petites rivières des régions montagneuses sur le miroir desquelles s'inclinent les saules ou les bouleaux. Car si dans l'Adr'ar' une ou deux fois par an seulement la rivière coule à pleins bords entre ses berges embroussaillées, dans le lit même, le sable ondulé en vagues légères reste toujours si propre, si débarrassé de tous débris de branchage ou d'herbe qu'il semble une eau que n'égaierait nul reflet des végétations riveraines.

Avec ce facies particulier à l'Adr'ar' et que je n'ai revu ni dans le Ahaggar, ni dans l'Azaouad ou le pays Oulliminden coulent presque toutes les rivières dans les parties montagneuses de leur cours. Ainsi l'oued Afara, l'oued Tar'lit, l'oued Alioug', l'oued Tella, l'oued Es-Souk et bien d'autres ont de ces lits de sable nettement tracés : dans cette zone déjà soudanaise, les pluies plus abondantes font sans doute couler assez fréquemment les eaux, et avec assez de force dans les adrar pour que les végétations naissantes ne puissent résister à leur violence et à l'enfouissement sous les sables entraînés.

Par suite de l'inclinaison générale de l'Adr'ar', presque toutes les rivières s'étendent d'abord largement depuis leur source jusqu'au rebord du plateau ; là, elles se creusent vers l'ouest un chenal dans les montagnes ; ensuite elles s'élargissent à nouveau dans les plaines qui bordent les falaises et vont enfin se perdre dans la vaste dépression occidentale collectrice qui aboutit au Tilemsi.

Les premières cartes ont jadis représenté le système hydrographique du pays sous forme d'une série d'oued tous mathématiquement parallèles les uns aux autres, orientés est-ouest, et allant tous se jeter dans un Tilemsi rectiligne et vertical.

Cette conception outrée correspond bien un peu, il est vrai, à l'impression première que ressent le voyageur quand, dans la partie montagneuse, il doit traverser une série de failles dont les eaux vont uniformément, au dire des guides, se jeter au Tilemsi. C'est que, lorsqu'on ne les interroge pas à fond, les indigènes se bornent à donner l'aboutissement final de toutes les eaux du pays ; mais si de fait, presque toutes les rivières ont un cours isolé et solitaire dans les adrar, dès qu'elles sont sorties

de la limite des rochers, dès qu'elles pénètrent dans les pâturages ifor'as et plus loin dans la dépression Kounta, elles se reprennent à imiter toutes les rivières; elles se jettent l'une dans l'autre par des confluents bien apparents, et ce n'est guère que par les trois oued Alioug', Inchedan et Ebdakan que toutes les eaux pluviales de l'Adr'ar' aboutissent au bas-fond de Tésakaut, tête du Tilemsi.

L'oued Alioug' (en arabe Alioug', en tamachèque Eléoui) est sans nul doute l'artère la plus importante de l'Adr'ar'. Il récolte en effet les eaux de tout le versant occidental du pays, amenées par les oued Ir'err'er, Tar'lit, Tabankort et Maret et même une partie des eaux du nord puisque la source de l'Ir'err'er est au voisinage de Timiaouin et celle de l'oued Tar'lit près de Bou-R'essa. L'oued Ir'err'er reçoit par les oued Afara et Abanko les eaux de l'adrar Tessalit et récolte lui-même celles de l'adrar Teg'oug'met et d'une partie de l'adrar Timiaouin; large et rempli de pâturages il n'a malheureusement que peu de points d'eau permanents. L'oued Tar'lit, le plus important après l'oued Alioug' tant par sa longueur que par ses pâturages, collecte les pluies de l'adrar Toukçemin et du versant nord de l'adrar Ter'arr'ar ; il n'a de nombreux puits que dans la partie inférieure de son cours. L'oued Tabankort va chercher à travers l'adrar Ter'arr'ar les eaux de l'adrar Dourit. L'oued Maret s'alimente au cœur de l'adrar Ter'arr'ar. Enfin l'oued Alioug' lui-même s'enfle des eaux de l'adrar Dourit, de l'adrar Ti-n-Ibr'oren, de l'adrar Ichoualen, de l'adrar El-Mamas, de l'adrar Echchell et ne le cède à aucun autre comme pâturages; mais les puits y sont toujours proches et abondants et cela explique que le cours de cet oued soit la principale zone de concentration des Ifor'as.

L'oued Inchedan qui, dans son cours supérieur s'appelle successivement oued Tagmart et oued Tella prend sa source dans l'adrar Ichoualen et longe le versant occidental de l'adrar Tachdaït. Etroit et resserré par les rochers, il tire sa principale importance de son passage à Tella, dans le voisinage duquel nomadise toujours Baï, le grand marabout Kounta des Ifor'as, propriétaire de très nombreux troupeaux.

Enfin l'oued Ebdakan contournant le sud de l'adrar Tachdaït amène au Tilemsi les eaux lointaines de la falaise orientale, bien moins abrupte, de l'Adr'ar'. Son cours inférieur se grossit des pluies de l'adrar Tachdaït, de l'adrar Ilebdan, de l'adrar Gounhan; très en amont il est considéré comme formant la limite extrême de l'Adr'ar' et les puits comme celui de Arli, séparés des autres puits par plusieurs jours sans eau, sont peu fréquentés et inconnus de beaucoup.

Ce système hydrographique, complexe et ramifié, est malheureusement un réseau artériel où le sang ne circule pas. Bien que dans l'Adr'ar' les pluies soient annuelles, régulières et bien plus abondantes que dans le Ahaggar et l'Ahnet, l'eau ne coule que très rarement dans le lit asséché des oued. Par contre, les nappes d'infiltration sont particulièrement abondantes, car toutes les eaux tombées dans le pays ne le quittent pour ainsi dire jamais ; elles s'infiltrent dans le sable et il n'en est qu'une quantite infime qui, lors des plus grands ouragans, aille superficiellement se perdre dans les régions plus basses du Tilemsi. Or, à peu de profondeur, ces eaux d'infiltration sont retenues par la surface rocheuse, et les nappes, que des puits nombreux atteignent, mais n'épuisent jamais, sont empêchées par des barrages naturels d'aller s'épandre souterrainement vers des zones inférieures.

Aussi les Ifor'as ne sont-ils jamais menacés du manque d'eau ; ils ont pu à loisir multiplier les puits dans les pâturages abondants et se sont évité ainsi des abreuvoirs fastidieux et les longues poussées des troupeaux vers l'eau lointaine.

Ces puits qu'ont eu à creuser les populations de l'Adr'ar' ne sont nulle part profonds, et ne dépassent jamais une douzaine de mètres. Les Touareg, d'ailleurs, n'en utiliseraient pas de plus creux et ils préfèrent doubler une étape que d'abreuver leurs troupeaux au delà de cette profondeur.

Les puits véritables, ceux que les Touareg appellent « anou » sont des trous de dix à douze mètres de profondeur dont l'orifice surélevé est généralement rétréci par des pièces de bois posées au-dessus du vide et sur lesquelles les terres viennent prendre appui. Creusés sur la berge même de l'oued, hors des

atteintes du courant né d'un orage dans l'adrar, ils sont le plus souvent au centre d'une petite clairière que les arbrisseaux ont déserté, à la suite des injures répétées du bétail impatient de l'eau. Là, le sol mêlé de détritus se couvre d'un terreau noirâtre, damé par les sabots pressés et dont l'imperméabilité entretient près des abreuvoirs un marécage inasséché. Tous les animaux de la faune désertique, viennent y boire, les pintades en compagnies, les petits fauves à l'abri de la nuit, les singes et les mille petits oiseaux dont le babil étonne les oreilles habituées au grand silence des étendues sahariennes, Et là, au voisinage du puits, tout ce petit monde, latent parmi les arbustes et les herbages étiques, palpite, inconscient du désert, et des sables et des tanezrouft sans eau et des solitudes immenses d'où la vie est absente, menant l'âpre existence qui naît de ces quelques gouttes épandues par la maladresse des chameliers ou des femmes.

Les Ifor'as ne font jamais de maçonneries en pierres sèches ; quand la fluidité du sol oblige à un coffrage, celui-ci, toujours sommaire, est constitué en rondins légers derrière lesquels est tassé un matelas de drinn ou de feuillage. Le drinn donne au liquide un goût désagréable, mais qui semble indifférent au palais des nomades. Le puisage se fait toujours au moyen de seaux de peau (delou) sans le secours de poulies ou la traction d'animaux ; un procédé plus perfectionné n'existe guère qu'en quelques centres de culture.

Un des puits les plus profonds de l'Adr'ar' est, au dire des indigènes, celui de Es-Souk qui atteint une douzaine de mètres.

Les « anou » ne se rencontrent généralement pas hors des dépressions et des plaines. Dans la zone montagneuse, la nappe liquide filtre le plus souvent à si faible profondeur qu'il suffit pour l'atteindre de creuser çà et là, des excavations de 1 m. 50 à 2 mètres à travers la couche superficielle du sol. A proximité des campements fréquentés, les Ifor'as ont ainsi dix, parfois vingt de ces « tilmas » l'un à côté de l'autre ; ceux-ci sont situés le plus souvent en un point où la vallée se rétrécit sous le surplomb des crêtes porphyriques. Si le sol est argileux, ce sont des cavités à parois verticales, élargies par les éboulis fréquents et ne conte-

nant qu'une eau boueuse et croupissante. Mais dans le lit de sable fin des oued, les tilmas côniques ont une eau claire, filtrée, qu'un abreuvoir trop abondant épuise, mais qui sourd à nouveau après quelques instants d'attente. Dans les gorges et les rochers, à Tahort, par exemple, l'eau vient parfois affleurer à la surface même du sol, et les chèvres, conduites à l'abreuvoir dans le lit de sable du torrent, creusent de leurs pattes des tilmas minuscules et aspirent l'eau qui suinte goutte à goutte entre les graviers humides.

Enfin, dans la montagne même les redir (en tamachèque agelmam) abondent. Ce sont des cavités sans issue dans le rocher, ou de petits creux à fond argileux, ou des dépressions fermées par un seuil dans le lit d'un oued. Là, l'eau soit directement de la pluie, soit de l'oued qui coula lors d'un orage, forme de petits lacs qui s'assèchent plus ou moins vite par évaporation ou par infiltration lente. Ces points d'eau quand ils existent sont extrêmement fréquentés, car l'abreuvage n'y nécessite aucun travail, mais ils sont presque toujours dans les rochers et leur accès est souvent difficultueux. L'adrar Ter'arr'ar a la réputation de contenir un grand nombre de ces redir. Le plus remarquable est celui de Ouortegach, au sud du massif : un petit oued très resserré par la montagne est brusquement barré par un seuil rocheux en deçà duquel se forme un lac qui peut avoir six à sept mètres de large, une vingtaine de mètres de longueur et dont la profondeur au dire des indigènes est considérable. D'autres agelmam existent près de Kidal et à Tahort. En règle générale, ils sont très nombreux après les pluies et s'assèchent lentement de novembre à mai ; je ne connais que ceux de Ouortegach et de Tahort qui soient permanents.

Par comparaison avec les autres régions du désert, ces points d'eau de l'Adr'ar', anou dans les vallées largement ouvertes, tilmas et redir dans la zone montagneuse, sont extrêmement nombreux à tel point que sur tout le versant occidental du plateau, il est possible aux caravanes de s'abreuver à chaque étape et parfois même de rencontrer dans la même journée un nombre important d'abreuvoirs.

Cette abondance simultanée de l'eau et des pâturages a donné

à l'Adr'ar' une réputation presque unique dans le Sahara. Lors des périodes sèches, les nomades de toutes les régions du nord, Kel-Ahaggar, Kel-Ahnet, etc., viennent se réfugier dans ce pays, parce qu'ils sont sûrs sans trop s'éloigner de leur zone de nomadisation d'y trouver en tout temps de l'eau et des herbages pour leur bétail. Leur présence même n'est pas une gêne pour les Ifor'as dont les animaux ne peuvent utiliser tous les pâturages existants.

Aussi sont-ils extraordinairement vivants tous ces oued, élargis ou encaissés entre les rochers, et où paissent en permanence chèvres et moutons. A chaque buisson, dressées contre les talha dont elles s'efforcent d'atteindre les plus hautes branches, les jolies bêtes, agiles et mutines mêlent leur robe blanche ou fauve aux tonalités claires des feuillages et du sol. Elles vont de-ci, de-là, s'effraient ou s'interpellent avec des bêlements aigus ; les tout jeunes chevreaux dans les petits enclos de branchages, à l'ombre des rochers, dorment pesamment ou déjà luttent entre eux, tandis que sur une éminence de sable quelque imr'ad ou quelque femme surveille le troupeau vagabond. Parfois, hautain et indifférent, sur son méhari blanc, un Ifor'as noble, lance au poing, bouclier à la rahla, passe par la vallée ; sa haute silhouette s'éloigne lentement et dépasse longtemps les branches les plus élevées des gommiers et des tabouraq. Cachées par la végétation, les tentes s'isolent de-ci, de-là ; mais toujours d'autres tentes sont voisines de telle sorte qu'il est loisible aux femmes, après l'heure de la sieste, d'aller aux campements amis, de s'y distraire en chantant ou en commentant les nouvelles ou encore d'y mendier au caravanier du nord quelques dattes ou quelques perles. Et ce n'est qu'en cas de danger imminent, que les Ifor'as pénètrent à l'intérieur des montagnes, en leur refuge général de In-Tammakkoust dans l'adrar Ter'err'ar ; encore ces montagnes si noires, qui jetteraient un voile de tristesse intense sur le pays, n'était l'exubérante vie des oued, ne sont-elles pas à même de protéger bien efficacement les Ifor'as par suite de leur peu d'étendue et de leur facilité relative d'accès.

Ainsi, dans les oued se concentre toute l'existence des Ifor'as.

Groupés sous le commandement des amrar, ils mènent de pâturage en pâturage, l'âpre vie des pasteurs nomades. Cependant certaines régions semblent les attirer de préférence et c'est ainsi que les oued Alioug' et Tar'lit ne sont qu'une succession de campements.

Mais ce serait une erreur de croire qu'en dehors des oued et des adrar, les centres de culture appelés « arrem » aient une importance quelconque dans la vie politique des fractions touareg de l'Adr'ar'.

Ces arrem sont au nombre de six : Tessalit, In-Tebdoq, Ir'acher, Ararebba, Telia et Kidal. Tous sont, en général, extrêmement peu importants et ce n'est nullement d'eux que les Ifor'as tirent les produits du sol nécessaires à leur alimentation. Les Touareg se nourrissent en majeure partie de laitage et de graines de graminées indigènes qui poussent en abondance dans les plaines. Lorsqu'ils veulent du mil ou du riz, ils l'échangent à des caravanes contre du bétail.

Les centres de culture sont soit d'anciennes palmeraies datant de l'occupation marocaine et qui demeurent dans le patrimoine des familles de chefs ; quelques esclaves ou herratin du Touat sont préposés à leur entretien ; soit même quelques jardins très petits où des Arabes du nord, moyennant redevance aux Touareg, cultivent un peu de tabac, des oignons, du piment, rarement de l'orge, du blé ou du mil.

A Tessalit, sur le bord du lit de l'oued Tessalit, et enserrée entre les deux parois rocheuses, est une assez belle palmeraie, la plus importante de beaucoup de l'Adr'ar'. Elle peut compter environ 200 palmiers et ceux-ci poussent d'eux-mêmes sans être arrosés artificiellement. L'eau, est, en effet, à deux ou trois mètres au-dessous du sol ; des puits sont disséminés parmi les arbres, mais ne servent pas à leur irrigation. De l'autre côté de l'oued, et en face de la palmeraie, sur un éperon de la montagne, est une case carrée en pierres qui sert de magasin à Baï, le marabout Kounta de Telia. Tous les dattiers de Tessalit appartiennent, en effet, à Baï ; ils produisent annuellement de quarante à cinquante charges de dattes dont certaines seulement valent comme qualité les dattes de Tidikelt.

In-Tebdoq est un joli petit arrem situé dans les gorges de l'oued Tessilaouen, affluent de l'oued Tar'lit Il y a là une vingtaine de palmiers répartis entre plusieurs jardins. La culture est dirigée par un vieil hartani de Akabli (Tidikelt). Les dattiers de In Tebdoq appartiennent à Illi, amenoukal des Ifor'as et produisent trois ou quatre charges de qualité assez mauvaise. Les jardins, peu étendus, produiraient, paraît-il, une récolte de blé au printemps et une récolte de mil en automne ; à mon passage il n'y avait guère que quelques pieds de tabac, quelques oignons et des piments. L'irrigation y est faite au moyen de puits à bascule montés sur supports de bois : c'est un système évidemment importé de la Saoura, mais tandis qu'en Algérie l'eau est amenée par les contre-poids jusqu'à hauteur de la conduite d'écoulement, dans l'Adr'ar', le bras de levier est insuffisamment long et le seau doit être, dans la dernière partie de son élévation, tiré à bras. L'eau versée dans la canalisation de terre s'en va jusqu'auprès des plates-bandes en contre-bas ; un enfant perce une ouverture dans la digue et l'eau vient inonder le pied des plantes ; l'ouverture est ensuite rebouchée et le liquide s'en va vers des plates-bandes plus éloignées. Il est à remarquer que In-Tebdoq signifie en tamachèque « lieu des cotonniers ». Y en eût-il jamais ? Mon guide Barca me l'a certifié, mais il ne les vit pas et je n'en ai retrouvé aucune trace.

Le petit centre de Ir'acher (Ir'acher, vallée) est situé dans les gorges de l'oued Alioug' et s'adosse à la haute falaise de l'adrar Ter'arr'ar ; il est dominé par l'important massif de In-Temcé. Il existe deux points de culture, situés à quelques centaines de mètres l'un de l'autre : en aval « Ir'acher-Smila », plus en amont « Ir'acher-Legaro ». Les cultures arrosées par des puits à bascule y sont identiques à celles de In-Tebdoq. Les huit ou dix dattiers qui y poussent appartiennent à El Bekaï ould Baï-el-Kounti, marabout des Kounta, cousin de Baï, de Telia.

Ararebba est également situé dans l'oued Alioug', à l'endroit où celui ci va pénétrer dans l'adrar Ter'arr'ar ; il est dominé par le mont Ahaggan. Il n'y a pas de palmiers ; les deux seuls jardins de l'arrem sont situés dans une petite île au milieu du

fleuve et sont arrosés par deux puits à bascule. On y cultive surtout le tabac.

En temps que centre de culture, Telia a encore moins d'importance que les arrem cités ci dessus. Il n'y a qu'un seul dattier parmi les palmiers doums fourchus et quelques jardins minuscules.

Quant à Kidal, les dattiers en petit nombre y sont répartis le long de l'oued Kidal, à proximité des ruines de l'ancienne cité Sonraï. Ils appartiennent à Alemlar' ouan Sidi, chef des Ifor'as Ifergoumessen. Ils rachètent leur petit nombre par leur qualité : là sont les meilleures dattes de l'Adr'ar'. Les cultures vivrières, mil, blé, tabac, sont insignifiantes.

Ce rapide examen des centres de culture de l'Adr'ar' met en relief leur peu d'importance : nous sommes loin des palmeraies et des champs d'orge du Touat, loin même des champs de blé de Abalessa au Ahaggar. Dans les arrem de l'Adr'ar' n'habitent que quelques esclaves et gens de peu : les véritables centres vitaux du pays sont dans les pâturages des oued.

Or, quand on regarde les anciens schémas cartographiques de l'Adr'ar', on a facilement tendance à se laisser hypnotiser par la série des positions dont les noms sont écrits en grosses lettres, centres de culture ou points d'eau. Parce qu'à tel puits, un détachement français a jadis abreuvé ses bêtes et que son nom figure dans les rapports, on tend à lui donner une importance inconsidérée sans songer que ce puits est entouré d'autres puits aussi peu importants et que suivant les époques il est abandonné, sinon comblé. D'autre part, nous ne nous faisons, Français, qu'une idée imprécise de la vie nomade ; nous concevons difficilement un pays sans agglomération fixe parce que c'est le seul mode de peuplement que nous ayions sous les yeux et devant des régions de nomadisation comme l'Adr'ar', nous nous accrochons à ces arrem, écrits en capitale, comme à des repères indispensables.

Or, au point de vue purement géographique, ces points fixes ont, en effet, leur importance, car c'est sur eux qu'il est le plus facile de recouper les itinéraires et de fermer les polygones de marche. Mais politiquement parlant, les centres véritables, émi-

nemment mobiles puisqu'ils se déplacent suivant l'état de la végétation ou les saisons, sont toujours dans les zones de pâturages puisque là se trouvent à l'époque donnée les chefs, les fractions influentes, les marabouts renommés, tous les éléments en un mot de la vie sociale des Ifor'as. Et alors que ces derniers ne donnent aux arrem qu'une attention très réduite, ces zones de pâturages revêtent à leurs yeux une importance telle que chacune a son nom propre et des limites toujours précises dans l'esprit des indigènes. Dans ces conditions et parce qu'ils ne s'intéressent qu'à ce qui touche l'élevage de leurs troupeaux, les Ifor'as n'attachent aucune importance à laisser à un oued le même nom de sa source à son embouchure. L'oued proprement dit, coupure de passage difficile ou lit de sable meuble qu'évitent les caravanes n'offre en lui-même aucun avantage aux populations, tandis que tout l'intérêt se concentre sur les plaines plus ou moins étendues qui, formant l'ir'acher, bordent les berges entre lesquelles rien ne pousse. Aussi quand nous parlons de l'oued Tar'lit, c'est que nous étendons à tout le cours d'une rivière l'appellation d'une des zones que traverse, venant de la zone Eguerir et aboutissant à la zone Ti-Beggatin, un oued non dénommé. Même le mot tamachèque ir'acher, que nous traduisons par vallée, n'a dans l'esprit des Ifor'as que le sens net de région d'herbages et de pâture.

Cette diversité d'appellations d'un même oued est une fréquente cause de confusion. En un mot, dans l'Adr'ar', il importe de bien se pénétrer que les accidents planimétriques du pays n'ont au point de vue social et politique qu'un minimum d'importance et qu'il n'existe en fait qu'une série de zones juxtaposées et indépendantes où les tribus peuvent à tour de rôle venir se grouper et qui, hier insignifiantes parce qu'abandonnées, deviendront demain capitales, sans autre cause qu'un pâturage meilleur ou une distribution plus abondante des pluies. Mais tandis que la rareté des pâturages oblige souvent les Touareg du nord à des déplacements à grande distance, les conditions climatériques de l'Adr'ar' font que les nomadisations des Ifor'as ne sont jamais que de peu d'étendue.

L'Adr'ar', situé sur la limite des zones soudanaises et des

zones sahariennes a, en effet, un climat, une végétation, un sol même, beaucoup plus soudanais que sahariens.

Le terrain, contrairement à toutes les régions septentrionales, est, entre les pierres, formé en majeure partie d'une argile fluide et le sable n'est plus confiné que dans le lit même des oued. Mais, différence plus importante, alors que jusqu'au Tanezrouft les affleurements salins sont fréquents et saturent la terre jusqu'à sa surface, l'Adr'ar' a un sol complètement dépourvu de sel ainsi que le sont les terrains nigritiens. Presque nulle part n'existent les sebka et les dépressions à fond tapissé de cristaux blancs de salpêtre et de natron.

Parallèlement à cette modification de la constitution du sol, la végétation devient entièrement soudanaise. Toutes les plantes salées disparaissent d'une façon absolue : le damrann, le hâd, le belbel, l'askaf qui formaient jusqu'au Tanezrouft le fond des pâturages pour les méhara ne se retrouvent plus dans l'Adr'ar'. Les étel ne dépassent pas le Ahaggar; seuls persistent le drinn et le merkba qu'on retrouve jusqu'au delà du Niger et les talha qui prennent dans tout le Soudan un développement incomparable. Paraissent enfin les plantes méridionales, les korounka ou euphorbes, les tichaq, les tabouraq, etc., etc. L'aspect même du pays est modifié par cette flore nouvelle, plus pressée, plus abondante et dont la caractéristique est de n'avoir plus besoin de l'élément salin.

Enfin le climat est modifié, les pluies nigritiennes se font sentir jusqu'aux frontières du Tanezrouft, sous le facies caractéristique de tornades et apportent des conditions de vie différentes de celles des contrées septentrionales.

La tornade est un cyclone à violence réduite ; je veux dire qu'elle n'atteint jamais la violence des cyclones du Pacifique et de l'océan Indien, mais elle est souvent à même d'enlever les arbres et les cases et surtout les tentes. Toutes les tornades revêtent les caractéristiques suivantes. Généralement le soir, vers 4 ou 5 heures de l'après-midi, après une journée que la tension électrique a rendue pesante, l'horizon se couvre vers le sud-est d'une ligne de nuages bas, très noirs, légèrement embrumés. Rapidement ceux-ci montent à l'assaut du ciel, non pas

en escadrons désordonnés, mais toujours horizontalement, à la façon d'une charge disciplinée. Bientôt le sable et la poussière soulevés flanquent de traînées claires la base du nuage. Le ciel est devenu livide, presque obscur. Maintenant la bourrasque sèche s'abat sur le campement, la foudre sillonne les nuées, les arbustes craquent et s'inclinent, les herbes sifflent, les tentes sont arrachées. Puis la trombe d'eau se déchaîne sur le voyageur privé de ses abris, par rafales chassées horizontalement par la tempête. Après quelques instants, rarement plus d'une heure ou deux, le vent se calme, la pluie cesse et le ciel reparaît plus pur dans les dernieres clartés du soir.

Cette apparence cyclonienne est extrêmement fréquente dans tout le Sahara; mais au nord de l'Adr'ar' la phase pluviale caractéristique manque toujours. Fréquents partout sont ces petits cyclones en miniature, trombes de sable entraîné en cercle par le vent, qui surgissent soudain çà et là dans l'étendue du désert. De loin on croirait la fumée verticale de quelque campement perdu. Puis la colonne monte et s'épaissit, elle court de droite de gauche, revient et vire-volte, évitant les arbustes, sautant et jouant parmi les touffes d'herbes, véritable « djinn » capricieux et folâtre. L'œil s'en amuse; mais malheur à la tente que le hasard a placé sur sa route : avec les débris de paille qui retombent en pluie légère, les toiles, les piquets, tout est emporté d'un seul coup par le djinn mutin devenu génie irrité... et la trombe déjà tournoie au loin par la plaine infinie.

Normalement chaque région de l'Adr'ar' reçoit trois ou quatre grandes tornades par année. Elles commencent régulièrement pendant la première quinzaine de mai. En 1907, la première tornade est tombée dans la région de Dourit le 5 mai et s'est répercutée jusqu'à Tessalit où tombèrent quelques gouttes. Jusque vers le 15 août les pluies sont fréquentes et le ciel est souvent masqué de nuages; la température est élevée, et légèrement humide.

Du 15 août au 1er mai la sécheresse est constante : c'est la période des grands vents. Dans l'Adr'ar' comme dans tout le Sahara la direction dominante de ces vents est facile à connaitre : partout en effet où poussent dans le sable des touffes de

merkba ou de drinn, les tiges inférieures, brisées ou incurvées vers le sol, tracent parmi les graviers meubles et sous l'influence de la brise, des sillons en arc de cercle, concentriques et d'autant plus creux que l'action du vent est plus prolongée. Il est possible dans tout le désert et presque à chaque touffe de remarquer de ces sillons dont les observateurs non prévenus ne savent souvent au premier abord à quoi attribuer l'origine. Il suffit de prendre la bissectrice de l'angle au centre mesuré par l'arc observé, pour avoir le sens dominant des vents de la région.

En même temps la température s'abaisse progressivement jusqu'à un minimum de quelques degrés au-dessus de 0 atteint durant les nuits de décembre, janvier et février. Avril et mai ramènent les fortes chaleurs.

Cette abondance des pluies est remarquable dans le Sahara où certaines régions restent couramment cinq, six et sept années sans eau. L'Adr'ar' est le pays le plus septentrional qui reçoive les pluies annuelles venues du Niger. Cela tient d'abord à la proximitié relative du fleuve et de ses lacs qui s'épandent à seulement 250 kilomètres au sud ; mais surtout à ce fait que l'Adr'ar' est la seule région montagneuse au nord immédiat du Niger et que tout l'air chargé d'humidité attiré vers le nord par les régions de basses pressions barométriques du Tanezrouft, vient se heurter à ces masses rocheuses élevées et se condense à leur contact.

Conséquence des pluies annuelles, la végétation herbeuse est annuelle ; les graminées saillent du sol dès les premières gouttes d'eau, tapissent les berges des oued, escaladent même les pentes des adrar. La saison alors chaude et humide favorise leur croissance et de juin à décembre, l'Adr'ar' est une véritable prairie.

A partir du 15 août, l'irrigation pluviale cesse ; mais la flore profite encore de l'eau du sous-sol. Les nuages et les brouillards fréquents retardent l'assèchement tandis que les nappes d'infiltration, encore peu profondes, dégagent une humidité latente. D'ailleurs durant les mois de novembre, décembre, janvier, la température fraîche s'oppose à une évaporation trop rapide. Bref, ce n'est qu'à partir de mars que les plantes fourragères

sèchent complètement : c'est le moment où les graines tiennent aux tiges et forment un pâturage excellent. Enfin durant les derniers mois avant les pluies, l'alloummouz que le bétail préfère desséchée, est encore une excellente nourriture particulière à l'Adr'ar'.

Somme toute, l'Adr'ar' toute l'année peut nourrir son bétail, alors même que les zones limitrophes manquent de pâturages et d'eau.

C'est cette caractéristique qui fait toute la valeur économique du pays.

L'Adr'ar' est dans le désert, un pays non désertique. C'est au milieu du Tanezrouft une sorte de presqu'île fertile, reliée aux contrées nigritiennes par la vallée du Tilemsi et qui forme, précisément sur la plus grande route de traversée du Sahara, comme un caravansérail avancé où le voyageur se repose et peut abreuver ses bêtes.

Autrefois déjà, l'Adr'ar' était la principale étape et le nœud des routes qui, venues de Gao, la capitale de l'empire Sonraï, par Tachdaït et Kidal, aboutissaient à Taodeni par Tessalit ou Guernen, au Touat par In-Ouzel ; à Agadez par Arli, avec des ramifications sur le Maroc, le Ahaggar et la Tripolitaine.

De nos jours où ces routes sont presque abandonnées, c'est le relai obligé du télégraphe transsaharien, la station du problématique chemin de fer.

Mais indépendamment de l'importance spéciale que ce bloc montagneux tire d'une situation privilégiée, ses caractères physiques que nous venons de passer en revue, ses montagnes, ses oued, ses pâturages abondants, ses points d'eau nombreux, son climat en font, en valeur absolue, une suffisante région de pâturages.

Alors que tous les autres Touareg se trouveront réduits avec le temps soit à une disparition complète, soit plutôt j'espère, à une modification radicale de leur genre d'existence et à un changement de leurs zones d'habitât, l'Adr'ar' fournira aux Ifor'as éleveurs le moyen de persister en temps que peuple. Avec la paix et une administration rationnelle, les Ifor'as ne s'enrichiront point sans doute, mais l'Adr'ar' pourra apporter dans la limite

bien faible de ses moyens sa toute petite part dans la prospérité économique future de l'Afrique occidentale.

Et ce sera déjà un résultat remarquable de faire produire tant soit peu à cette région du Sahara qu'on avait toujours cru voué à une improductivité absolue.

CHAPITRE II

Les Ifor'as de l'Adr'ar'

TOUAREG

La grande race berbère des Touareg (Imohar ou Imochar), répandue sur le continent africain depuis la Tripolitaine jusqu'au lac Tchad et jusqu'au Niger, est, dans ses grandes divisions, composé des tribus suivantes :

Touareg du Nord. — Les Kel-Ahaggar, habitant le Tahount-Ahaggar, imposant massif rocheux situé au cœur même des pays touareg.

Les Kel-Ajjeur, disséminés au nord-est du Ahaggar, dans le Tassili des Ajjeur, plateau accidenté, pierreux, coupé de vallées et de gorges profondes, d'un accès difficile.

Les Kel-Ahnet ou Taïtoq, nomadisant au nord-ouest du Ahaggar dans le massif de l'Ahnet.

Touareg du Sud. — Les Ifor'as fixés dans l'Adr'ar', au sud-est du Ahaggar.

Les Ioulliminden, cantonnés dans la zone nigritienne, qui s'étend entre le Niger, Agadès et Tahoua.

Les Kel-Gress, confinés dans la région de Bernikoni-Gidambado et s'occupant de convois et de commerce.

Les Tademaket, tribus chassées de la rive gauche du Niger et actuellement installées sur la rive droite du fleuve.

Les Kel-Aïr, peuplant le massif de l'Aïr ou Asbin au sud-est de Ahaggar ; sans lieu politique entre eux et sans homogénéité.

Tous ces Imochar ont une origine commune ; ils se prétendent, sans en apporter aucune preuve, originaires d'Arabie.

Quand les habitants du Touat, du Tidikelt et du Gourara parlent entre eux leur langage berbère, le zénatia, ils désignent tous les Touareg sous le nom générique de Ilemtien (au singulier Elemtei).

N'y aurait-il pas lieu de rapprocher ce nom de celui de la grande tribu berbère des « Lemta » qui existait au début de l'ère chrétienne ?

Ce nom de Ilemtien n'est plus donné par les Touareg eux-mêmes qu'à une seule tribu d'environ cent familles habitant toute le ksar de El-Barket, à quelques heures de R'at.

Cette tribu n'est plus nomade ; elle habite dans les cases et le petit village avec ses jardins est sa propriété propre ; mais considérée comme étrangère parmi les Ajjeur elle ne possède ni vallée ni terrain de pacage. Nettement touarègue, elle parle le tamachèque ; par contre, elle n'est considérée ni comme noble, ni comme imr'ad. Ces Ilemtien paient une redevance aux Kel-Ahaggar ; leur chef est El-Khadj-Akhmed-ou-Taouat.

§ 1er. — Organisation politique des Ifor'as

A. — *Groupements Ifor'as*

Les Ifor'as sont les Touareg de l'Adr'ar'.

Il existe sur les bords du Niger, au voisinage d'Ansongo, une petite fraction qui se donne aussi le nom d'Ifor'as ; il ne m'a pas été possible de retrouver de relation d'origine ou de parenté entre eux et la grande tribu de l'Adr'ar'.

Par contre, il est un petit groupe d'Ifor'as établis chez les Ajjeur. Leur présence a été cause de confusions légères chez quelques auteurs, et MM Hannoteaux et Masqueray eux-mêmes, ne connaissant pas assez les Ifor'as de l'Adr'ar' ont parfois attribué aux Ajjeur des coutumes et des expressions qui ne leur appartiennent pas.

Ces Ifor'as fixés dans le Tassili des Ajjeur, vivent d'une vie à

part. Ils sont là comme des étrangers, sans imr'ad, sans vallées et pâturages leur appartenant en propre, et sans avoir aucune part à l'élection de l'aménoukal des Ajjeur. Cependant parce qu'il y a fort longtemps qu'ils sont dans le pays, leur langage est devenu le même que celui des Ajjeur. On cite quelques mariages entre membres des deux tribus ; mais ils demeurent assez rares.

Les Ifor'as des Ajjeur forment quatre fractions :

Les *Kel-Tassili* comptant une vingtaine de tentes. Les chefs en sont : Ouan Abatir' et El Khadj-Hamma.

Les *Iged'ad* (20 tentes) : chef R'eliiana.

Les *Dag-Elemtei* (30 tentes) : chef Amma-ag-Idda. Cette tribu est considérée comme une tribu maraboutique ; à cause de sa condition religieuse on l'appelle aussi tribu des Ineslemen (les religieux). Tous les membres portent le chapelet de la confrérie des Tidjania. Cependant les jeunes gens partent en guerre comme ceux de toutes les tribus ; seuls demeurent les chefs et les hommes âgés.

Les *Ouqqiren* (25 tentes) : chef Oukha.

Il y a enfin quatre ou cinq familles originaires des Ifor'as des Ajjeur qui se sont établies au Ahaggar ou dans le cercle de Touggourt : elles appartiennent toutes à la fraction des Dag-Elemtei.

Les principales familles des Dag-Elemtei fixées au Ahaggar sont celles de Sidi-Mokhammed-ben-Othman, de Afellan-ag-Doua, de Bekta. Celles du cercle de Touggourt, ralliées au service de la France sont celles de Abd-en-Nebi et de Ouan-Titi.

Des Ifor'as des Ajjeur, seule la tribu des Dag-Elemtei est considérée comme religieuse et maraboutique. Les autres fractions portent cependant aussi le chapelet de la confrérie des Tidjania.

B. — *Castes et tribus Ifor'as*

D'une façon générale, la société touareg est basée sur une division en deux classes séparées :

Les tribus nobles : ihaggaren, au sing. : ahaggar (1) ;

(1) Ne pas confondre le mot ahaggar plur. ihaggaren, signifiant noble avec l'expression Kel-Ahaggar désignant les peuplades du Ahaggar.



Les tribus non nobles : imr'ad, au sing. : amr'id.

Chez les Touareg du nord, cette différence est nettement établie.

Chez les Ifor'as, plutôt qu'une division en nobles et non nobles, on pourrait observer une division en libres et non libres.

Les nobles se prétendent nobles en droit, étant issus d'ancêtres nobles.

Les libres se trouvent dans une situation de fait qui les met sur le pied des nobles parce qu'ils n'ont pas ou n'ont plus de nobles au-dessus d'eux.

Les Ifor'as ne sont pas, en effet, au sens strict du mot, des nobles. Immigrés dans l'Adr'ar', sans origine aristocratique reconnue, ils payèrent tribu aux Ioulliminden pendant tout le temps que ceux-ci occupèrent le pays. Par le départ des Ioulliminden ils devinrent libres, chefs du pays et eûrent des tribus imr'ad ; mais cette situation de fait ne les fit pas nobles en droit et ce qui met cette distinction en évidence c'est que les Ahaggar nobles ne se mélangent pas, en général, avec les Ifor'as.

Toutefois cette différence juridique étant indiquée, il faut reconnaître qu'en pratique elle est peu marquée et sans grand intérêt puisque les Ifor'as libres ont les mêmes droits et les mêmes obligations que les Ahaggar nobles ; aussi pour plus de facilité nous maintiendrons aux Ifor'as la division connue en nobles et imr'ad.

Tribus nobles. — Ce sont elles qui, à proprement parler, s'appellent Ifor'as : il n'y a pas d'autre nom pour désigner les tribus nobles.

Il y a sept tribus Ifor'as :

Les *Kel-Affella* (sens : peuplades du Nord) nomadisent dans le nord de l'Adr'ar' aux pâturages des oued Tessalit et Ir'err'er et jusqu'à In-Tebdoq. Leur chef est Illi, chef général ou aménoukal de tous les Ifor'as, vieillard de plus de 80 ans, actuellement impotent et incapable d'exercer son commandement : il est remplacé en fait par Mokhammed Ferzou, son neveu. Cette tribu compte une vingtaine de tentes importantes dont les principaux chefs, en dehors de Illi et Mokhammed Ferzou, sont : T'ioub, Harouna, Samaq, Mokheiet, Djebeli, Zoukrin, Sidi Akhmed.

Les Kel-Affella ont probablement une origine différente de celle des antres Ifor'as qui sont originaires de l'Asbin ou Aïr. Ils seraient descendants d'un arabe venu du nord, nommé Hamza, qui se disait chérif et qui se maria à une femme touareg de l'Adr'ar'. L'origine chérifienne de cet ancêtre est mise en doute par les peuplades voisines, mais les Kel-Afella sont considérés comme d'une caste supérieure.

Les *Kel-Tar'lit* (sens : peuplades de l'oued Tar'lit) dont les principaux oued sont Tar'lit, Tahort, Aliong', Maret. Ils comptent une dizaine de tentes influentes : leur chef est Seddou.

Les *Ifergoumessen*, stationnés au sud-est de l'Adr'ar' dans la région de Kidal. Leur chef est Alemlar'-ouan-Sidi ; il y a environ cinq tentes importantes.

Les *Kel Ouzzein* (sens : peuplades de l'oued Ouzzein) ont environ six tentes importantes : chef Madamada.

Les *Tarat-Mellet* (sens : chèvre blanche) appelés aussi Chakatelem. Ils occupent le sud-ouest de l'Adr'ar', les régions de Telia, Tag'mart, Ir'acher-Sadid. Environ cinq tentes de valeur. Leur chef est Ysouf et les principaux de la tribu sont : El Mouaq, Fenna, Mokhammed-ouan-Chekkou, Bou Bekri, Aggelkrer.

Les *Ibottenaten*, dont le chef est Sahib. Il existe des Ibottenaten dans d'autres régions, en particulier, dans le Timetr'in où ils sont connus sous le nom de Kel-Teniri ; ceux qui habitent l'Adr'ar' sont complètement agrégés aux Ifor'as. Ils ont eu particulièrement à souffrir des gens d'Hamoédi, chef des Kounta ; un grand nombre de notables de cette tribu ont été tués par eux. Personnages influents Kounachi, encore assez jeune, Kaoued, Toutou, Idriss, Arr'arona, Boujeli, Bareïba.

Les *Idenan*, dont le chef est Lakhd'ar. Les Idenan sont originaires d'une grande tribu répandue dans tout le sud du Sahara. Ceux qui habitent l'Adr'ar' sont complètement agrégés aux Ifor'as. Ils sont assez pauvres, dispersés et nombreux. Ils n'ont que trois tentes influentes.

Imr'ad. — Imr'ad est le masc. plur. de amr'id, au fémin. singulier on dit tamr'it et au fém. plur. tamr'id.

On cherche en vain une expression de la langue française pour traduire exactement le mot amr'id ; ce n'est ni bourgeois, encore

moins serf ou vassal. Il semble que ce qui donnerait le mieux idée de la situation respective des nobles et des imr'ad, c'est la condition, dans l'antique cité de Rome, des familles sénatoriales, d'une part, et des simples citoyens, d'autre part. Au fond, les imr'ad sont des citoyens libres, mais la condition des imr'ad comme celle des citoyens romains varie suivant les époques et les régions.

Au Ahaggar par exemple, les imr'ad entièrement libres de leur personne et de leurs biens, plus nombreux et beaucoup plus riches que les nobles de leur pays, n'ont d'autre signe d'infériorité qu'une très légère redevance payée à l'aménoukal ou à quelque puissant chef.

La condition des imr'ad des Ifor'as est beaucoup moins bonne. Le nombre de ces imr'ad est actuellement très réduit, mais jadis ils étaient plus nombreux que les nobles et plus nombreux aussi que les imr'ad du Ahaggar. Dans les tribus imr'ad de l'Adr'ar', chaque amr'id a un noble pour seigneur auquel il doit une obéissance à peu près complète et tous les services que celui-ci réclame de lui. Chaque noble choisit parmi ses imr'ad quelques familles qu'il établit auprès de sa tente et qui aident ses esclaves dans tous les travaux, dans la garde des troupeaux, la reconnaissance des pâturages. Quand le noble part en rezzou ou en guerre, ceux de ses imr'ad qu'il désigne l'accompagnent ; les imr'ad vont rarement en rezzou pour leur compte personnel, ils n'y vont en général que sur l'ordre et en compagnie de leur noble. Comme les tribus nobles, les tribus imr'ad ont certains oued qui leur sont attribués en propre et des chefs portant le nom d'amrar (en arabe chikh, vieux, chef) ; mais une partie des tentes de chaque tribu est toujours auprès des nobles qui les ont convoquées auprès d'eux.

A la suite des pillages des Kountas en 1901, 1902, 1903 et 1904, de nombreuses tribus imr'ad des Ifor'as se sont enfuies de l'Adr'ar' ; le nombre de celles qui sont restées est très restreint.

Tribus imr'ad. — Voici les principales tribus imr'ad des Ifor'as :

Les *Imakelkellen* ;

Les *Dandarouka*, deux tribus imr'ad des Kel-Tar'lit. Tous les imr'ad de ces deux tribus auxquels leur situation de fortune a permis l'émigration, se sont enfuis, à la suite des dévastations de Hamoédi, chef des Kounta, il y a quatre ans, chez les Ioulliminden et se sont fixés auprès de Fihiroun, aménoukal des Ioulliminden. Il n'en est resté dans l'Adr'ar' que quelques pauvres diables gardés de force et qui servent actuellement de bergers et de chameliers.

Les *Cheman-Ammas* de l'Adr'ar', imr'ad des Ifor'as en général, ont, en même temps que les tribus ci-dessus citées, émigré partie chez les Ioulliminden où ils ont rejoint les Cheman-Ammas imr'ad des Ioulliminden, partie chez les Kounta du fleuve.

Les *Iboralliten* imr'ad des Idenan, furent toujours peu nombreux ; il n'en reste actuellement que deux hommes (Ce nom de Iboralliten est moins un nom propre qu'un nom commun voulant dire mulâtre fils d'une femme libre et d'un homme esclave).

Les *Chebel* sont imr'ad de Alemlar'-ouan-Sidi, chef des Ifor'as Ifergoumessen. Ils sont presque libres, dans une très bonne situation et possèdent armes et méhara. Ils sont très près des Ifergoumessen et vivent avec eux.

Les *Kel-R'ella*, imr'ad de Illi, aménoukal des Ifor'as, sont restés auprès de lui. Leur nombre est très faible.

Les *Igedalen* de l'Adr'ar', étaient imr'ad des Tarat-Mellet. Beaucoup ont été tués par Hamoédi, les autres se sont enfuis au Denneg (Région au nord de Tahoua) où ils se sont réunis aux Igedalen de cette région.

Les chefs des tribus imr'ad (amrar) ne furent jamais puissants; c'étaient généralement les plus riches de chaque tribu qui en étaient considérés comme chefs ou principaux.

Tribus étrangères. — A côté des tribus Ifor'as et mêlés à elles vivent les *Irréganaten*. Ce mot est peut-être un nom commun signifiant : « Boire au même puits que quelqu'un » d'où être voisin, être mélangé à quelqu'un. Ces Irréganaten ne sont pas Ifor'as et ne participent pas à l'élection de l'aménoukal. Ils vivent avec les Ibottenatten; leur origine est arabe : ils descendent d'arabes nomades du Tidikelt mariés à des femmes touareg.

Vers le Timétr'in et à proximité des Ibottenatten vit aussi,

souvent sur le pays Ifor'as, une tribu d'origine arabe appelée les *Atouaj* (singul. : Touaji). Elle est agrégée aux Kounta et paie l'impôt par leur entremise.

C. — *Aménoukalat*

Chez les Ifor'as comme dans toutes les grandes tribus touareg, le chef général s'appelle « aménoukal » mot qui correspondrait à sultan ou roi.

Illi, aménoukal des Ifor'as et chef des Kel-Afella est actuellement un vieillard de 80 ans au moins, impotent et n'ayant plus toute sa tête. Il eut jadis une grande réputation de justice et de bravoure.

Illi a deux fils : Salem l'aîné et Echcherif ; et deux filles : Lalla, célèbre dans tout l'Adr'ar' pour sa beauté et son inspiration poétique, mariée à T'ioub, et Sanikak encore jeune et non mariée.

Etant donnée la faiblesse d'esprit de Illi, les fonctions effectives d'aménoukal sont exercées par Mokhammed Ferzou. C'est un homme de 50 à 60 ans, intelligent, le verbe haut. Le père de Mokhammed Ferzou et Illi étaient frères. Mokhammed Ferzou a deux frères cadets Harouna et Samaq ; deux fils : Et't'aïeb (25 à 30 ans), et Sidi Mokhammed (20 à 25 ans), et cinq filles toutes mariées. Sa femme Semmou vit encore.

L'aménoukal en théorie dirige sa tribu et la représente vis-à-vis des tribus étrangères.

Il ne reçoit aucune redevance des nobles : il ne peut demander quelque chose qu'aux imr'ad seuls; mais tandis qu'au Ahaggar les imr'ad paient annuellement à l'aménoukal une redevance fixée une fois pour toutes, les imr'ad des Ifor'as ne paient aucune redevance déterminée. Quand l'aménoukal a besoin de quelque chose, il se le fait donner par ses imr'ad : c'est ainsi que se rassemblait le tribut de tentes et de nattes que les Ifor'as payaient jadis aux Ioulliminden et aux Ahaggar.

Un des emblèmes du commandement de l'aménoukal est le tambour ou t'obol. Il n'y en a qu'un chez les Ifor'as et il est toujours en la possession de l'aménoukal. C'est une peau de bœuf tendue sur un grand vase de bois demi-sphérique d'envi-

ron 50 centimètres de diamètre. Des hommes frappent le t'obol avec une sorte de bâton en peau tressée. On n'utilise le tambour que lorsqu'on apprend l'invasion du pays par une troupe ennemie, ou encore lorsque l'aménoukal change de campement.

On entend souvent prononcer le mot T'obol chez les Touareg. Son sens propre est : gros tambour. Comme les principaux chefs seuls en possèdent, ce mot est devenu synonyme de commandement, souveraineté, aménoukalat, et par extension on l'emploie pour désigner l'ensemble des fractions obéissant ou payant tribut à un même chef ou payant tribut à une fraction plus puissante. Ainsi on dit : le t'obol de Illi, le t'obol des Ifor'as, le t'obol de Moussa. On dit aussi : un tel suit le t'obol de son père ou de sa mère, pour signifier qu'il appartient à la tribu de son père ou de sa mère et hérite de ses droits et de sa succession.

En pratique, l'autorité de l'aménoukal est singulièrement illusoire. On a comparé parfois la société touareg actuelle à la société féodale de la France médiévale. Cette comparaison sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir est, en somme, assez juste sur beaucoup de points. On peut, en effet, imaginer assez exactement la situation d'un aménoukal vis à-vis de ses nobles en se rappelant celle des ducs ou rois vis-à vis des grands vassaux. Mais le seigneur féodal jouissait d'un droit absolu tiré de sa suzeraineté et appuyé par sa force, tandis que l'aménoukal est plutôt un chef constitutionnel dont les ordres ne sont obéis que s'ils sont en accord avec les intentions des chefs inférieurs. Aussi l'aménoukal en est-il réduit toutes les fois qu'il s'agit de prendre une décision importante, à convoquer un conseil où les résolutions sont discutées à perte de vue. Mille influences diverses entrent en action dans ces conseils, égoïsme des uns, avidité des autres, pression latente des marabouts ou même des sorciers. L'aménoukal pour faire prévaloir son avis doit recourir à tous les procédés : il expose ses intentions, encourage les uns, combat les autres, s'assure certains concours, en achète certains autres. Son âge, sa richesse, sa réputation de sagesse lui sont des facteurs importants aux yeux des indécis ou des faibles ainsi, et surtout, que le groupement de guerriers dévoués dont il sait parfois s'entourer. Si son habileté ou sa force entraînent une unani-

mité, l'aménoukal pourra faire exécuter la décision prise sans trop de difficulté comme représentant de la tribu. Mais dans le cas contraire, il faudra recourir à l'arbitrage de marabouts réputés et à de nouveaux palabres sans fin. Si quelques chefs refusent tout accord, l'aménoukal se trouvera désarmé vis-à-vis d'eux et sans moyen de les contraindre ; et si même l'aménoukal a des dessins opposés à ceux de l'unanimité ou de la majorité de la tribu, il pourra être lui-même déposé par les chefs inférieurs et remplacé séance tenante.

Pour les décisions sans grosse importance, l'aménoukal peut souvent décider de lui-même, confiant dans son influence, et les instructions qu'il adresse ont chance d'être exécutées si elles ne vont pas à l'encontre d'intérêts particuliers. C'est ainsi que les autorisations de passage, les sauvegardes données par l'aménoukal sont toujours respectées, tant par crainte de représailles que par un certain point d'honneur vis-à-vis des hôtes officiels.

Succession. — Quand un aménoukal meurt, son successeur est désigné par une combinaison simultanée du droit héréditaire et de l'élection.

Les Ifor'as n'appartiennent pas comme les Kel-Ahaggar à la tribu de leur mère, mais à celle de leur père : en conséquence, les droits aux fonctions d'aménoukal ne se transmettent pas par les femmes comme chez les Kel-Ahaggar, mais par les hommes comme chez les Arabes. Ils sont transmissibles non de père à fils, mais de frère à frère et ce n'est que lorsque tous les frères sont épuisés que le droit successoral revient au fils aîné du premier frère.

Supposons un aménoukal A qui a trois frères M, N, P et trois fils X, Y, Z. A la mort de A l'aîné M de ses frères lui succède : puis le deuxième frère N succède à M, puis le troisième frère P succède à N. A la mort de P le fils aîné X de l'aménoukal A succède à son oncle P, puis le frère de X, Y, succède à X, puis enfin le troisième fils Z succède à son frère Y. Toute la descendance de l'aménoukal A étant éteinte, la succession revient au fils aîné de M, puis au deuxième fils de M et ainsi de suite.

Tel est le droit héréditaire des Ifor'as. Mais il ne suffit pas à un Ifor'as d'avoir le droit héréditaire pour être nommé amé-

noukal. C'est sans doute un atout considérable, mais il lui faut encore être élu par le conseil des chefs qui peut toujours choisir un autre aménoukal parmi les plus proches parents du mort si pour une raison de valeur ou d'influence, il considère utile cette modification du droit successoral.

Le conseil d'élection est composé des principaux chefs de fraction qui sont sous les ordres de l'aménoukal ou de quelques-uns d'entre eux : ce n'est pas une assemblée générale de tous les Ifor'as. Il n'y a jamais plus de 5, 7 ou 10 électeurs. Les imr'ad ne paraissent pas à l'assemblée et n'ont pas voix à l'élection ; c'est une différence avec les Ahaggar où les imr'ad participent à l'élection de l'aménoukal. L'élection des amrar a lieu suivant les mêmes principes, droit héréditaire et élection, par les principaux de la fraction que commande l'amrar.

§ 2. — Vie religieuse des Ifor'as

Comme tous les Touareg, les Ifor'as sont actuellement musulmans.

Il est certain qu'ils ont été jadis convertis à la religion catholique ; leur habitat, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, était alors plus septentrional et ils se sont sûrement trouvés en relation avec les peuplades latines et catholiques de l'Algérie romaine. La preuve en est dans la persistance dans la langue tamachèque de certains mots d'origine latine et manifestement chrétienne. Ainsi :

Ange se dit « ang'elous », du latin *angelus* ;
Mérite religieux se dit « amerkid », du latin *merces-mercedis* ;
Péché se dit « abekkad' », du latin *peccatum* ;
Fête religieuse se dit « tafaski », du latin *pasca*.

Ce sont à peu près les seules traces de religion catholique que j'ai relevées chez les Touareg ; mais je ne serais nullement étonné qu'on puisse encore trouver en certains rites une survivance chrétienne.

Tandis que la plupart des Touareg, officiellement musulmans, sont, en général, peu pratiquants et pas du tout fanatiques, que beaucoup même ignorent leurs prières et que chez les Kel-

Ahaggar, par exemple, on ne puisse guère citer que Moussa-ag-Amastan qui soit réellement pieux, les Ifor'as, hommes et femmes sont, en général, tous très fervents et convaincus. Tous font leurs prières journalières. La plupart affiliés à la secte des Kadria portent et disent le chapelet de Sidi Abd el-Qader-el-Djilani ; d'autres, moins nombreux, ont le chapelet de Cheikh-es-Snoussi. Quelques Ifor'as lisent et écrivent l'arabe ; mais le plus grand nombre, sans en connaître la langue, sait cependant par cœur une partie plus ou moins grande du Coran, que les femmes âgées, levées souvent vers le milieu de la nuit, récitent à haute voix jusqu'au matin dans leur tente.

Il n'y a pas chez les Ifor'as même, d'hommes ou de fractions consacrés aux pratiques religieuses ou à l'étude. L'éducation islamique des enfants est confiée à des étrangers, les Kel-Essouk, membres d'une tribu spéciale, touareg et maraboutique, qui remplissent les fonctions sacerdotales dans l'Adr'ar' ; mais au-dessus des Kel-Essouk, les Ifor'as considèrent comme une autorité religieuse exceptionnelle dans le pays, un marabout kounta Baï, installé à Telïa et qui est à la fois leur directeur spirituel et leur conseil.

A. — *Kel-Essouk*

Les Kel-Essouk forment une tribu maraboutique, c'est-à-dire religieuse. Ils se livrent à l'étude du Coran et s'occupent de la direction d'écoles islamiques ; ils savent tous lire et écrire l'arabe bien que la langue de la tribu soit le tamachèque. Par contre ils ne portent pas d'armes, ne se battent pas et ne vont pas en rezzou. Ils font aussi un peu d'élevage et parfois des transports à chameaux ou à bœufs porteurs. Comme eux, leurs imr'ad ne sont pas guerriers et ne portent que des lances en bois (tar'da) pour se défendre contre les bêtes qui attaquent leurs troupeaux. Presque toutes les tribus Kel-Essouk habitent actuellement l'Aribinda, région de la rive droite du Niger : leur chef général est Mokhammed Ougenet, fixé à Ansongo.

Les tribus principales des Kel-Essouk sont : les Kel-Takerennat, les Cherifen, les Kel Essakan, les Kel-Tondibi, les Kel-

Tegaïdit, les Kel-Gret, tribus fixées dans le voisinage du poste français de Bourem ; les Egdech, les Iahoun-Aklou, les Kel-Teglalit, les Iahoun-Tegedet, les Kel-Tegaït, toutes dans la dépendance de Gao. Enfin réparties dans des zones plus excentriques les Afarsilfen, les Kel-Genchichy, les Kel-Adr'ar'.

Avant les pillages des Kounta, c'est-à-dire il y a cinq ou six ans, il y avait répartis dans l'Adr'ar' un grand nombre de Kel-Essouk, formant ce que nous avons appelé les Kel-Adr'ar', subdivisés en : Kel-Takerennat, chef Haroun ; Kel-Tinekkesa, chef Mokhammed-el-Amin ; Kel-Agadeh ; Kel-Essouk-oui-Settafenin. Les imr'ad de ces Kel-Essouk de l'Adr'ar' étaient les Ibloukhanen et les Iloukinaten. Ces Kel-Essouk formant environ 170 tentes nobles et 110 tentes imr'ad s'occupaient de toutes les questions religieuses, enseignaient les enfants et faisaient pâturer les troupeaux. Il n'y avait pas de campement Ifor'as, si petit soit-il, qui n'en ait quelque représentant comme maître d'école ; ce n'était que rarement, et en l'absence de ce dernier, qu'un noble Afar'is suffisamment instruit remplissait les fonctions de professeur spirituel, qui n'ont rien d'avilissant et que ne dédaignent nullement les Ifor'as nobles. D'ailleurs, les Kel-Essouk étaient tous fort bien considérés et contractaient de nombreux mariages avec les familles influentes de l'Adr'ar'. Enfin, outre leurs fonctions scolaires, les Kel-Essouk servaient encore de prêtres directeurs des prières, de conseils juridiques et d'arbitres dans les cas de dissentiments de famille : à tous ces points de vue leur influence était considérable. En échange des services rendus, les Kel-Essouk recevaient des Ifor'as des cadeaux volontaires, appelés en arabe « ziara » et en tamachèque : « takouti ». Ces cadeaux consistaient en chameaux, esclaves ou tous autres objets de valeur. Les Ifor'as donnaient à leurs marabouts Kel-Essouk un grand nombre de ces cadeaux ; ils en donnaient aussi aux marabouts ambulants, Kel-Essouk ou autres, venus dans l'Adr'ar', dans le but de récolter des aumônes ; mais ils n'en envoyaient pas hors de leur pays, à des mendiants étrangers.

A la suite des excès des Kounta, en 1901, 1902, 1903, 1904, la plupart des Kel-Essouk de l'Adr'ar' s'enfuirent du pays et allèrent dans l'Aribinda rejoindre le gros de leurs tribus. Il n'y a

plus actuellement dans l'Adr'ar' que dix ou quinze tentes de Kel-Essouk : ils s'occupent toujours de questions religieuses, mais à cause de leur petit nombre, ils ont perdu, au profit de Baï, presque toute leur ancienne influence.

On trouve quelques Kel-Essouk maîtres d'école, isolés chez les Kel-Ahaggar et chez les Kel-Ajjeurs, mais en très petit nombre.

B. — *Baï, marabout kounta de Telïa*

Le marabout qui jouit de l'influence de beaucoup la plus considérable chez les Ifor'as est Baï dont la confrérie ou zaouia est à Telïa.

Baï est Kounta, fils de Sidi Amer, marabout Kounta. Sidi Amer vint le premier s'installer dans le pays des Ifor'as et y acheta à la tribu des Tarat-Mellet, au prix de quinze chèvres, l'oued Telïa tout entier (Ir'acher oua n Telïa) avec ses puits et quelques puits voisins. Les principaux de ces derniers sont : In Set't'efen, au nord de la vallée de Telïa, où sont les mausolées de Sidi Amer et de son fils Sidi Moh'ammed) (?) (1) ; Talabbit, Ag'arag', Khammeden, Brika (comblé), Allal (comblé), Barka, et les deux puits de Telïa, un aux portes de la kasbah, l'autre au milieu. Sidi Amer s'établit donc à Telïa, y fonda sa confrérie ou zaouia et laissa nomadiser ses tentes dans le voisinage plus ou moins immédiat de sa kasbah. Il mourut à Telïa et fut enterré à In Set't'efen. Il laissait quatre fils : l'aîné Sidi Moh'ammed qui lui succéda comme chef de la zaouia ; Baï, le marabout actuel qui succéda à son frère aîné ; Baba Ahmed et Bekaï. Il laissait aussi des filles, toutes actuellement décédées. Sidi Moh'ammed, fils de Sidi Amer mourut vers 1895, en laissant six fils : Sidi-el-Mokht'ar, Sidi Ahmed-el-Bekaï, Chikh, Baba-Ahmed, deux autres plus jeunes, et deux filles : Lalla et une seconde plus jeune. Les deux fils aînés sont seuls actuellement des hommes, les quatre autres sont des jeunes gens.

A la mort de Sidi Moh'ammed, Baï devint chef de la zaouia et

(1) Il ne m'a pas été donné de vérifier l'existence de ces mausolées à In-Set't'efen.

tuteur de ses neveux; il sera lui-même remplacé par Sidi-el-Mokht'ar, fils aîné de Sidi Moh'ammed. Tous les fils de Sidi Moh'ammed habitent auprès de Baï ainsi que les deux frères puinés de Baï lui-même; l'un de ceux-ci Baba-Ahmed est, dans les tentes de Baï, à la tête d'une petite zaouia succursale de celle de Telia.

Baï peut avoir actuellement une quarantaine d'années. Il est de petite taille, maigre, le teint assez clair; sa barbe n'est pas encore blanche; il n'a pas de moustache. Son extérieur inspire un grand respect : il est toujours très richement habillé d'étoffes indigo du Soudan, de doukkali du Touat et de burnous de soie, taillés, non à la mode touareg, mais à la façon kounta. Il ne montre sa figure en public que durant la prière; le reste du temps il se couvre la tête soit d'un pan de son vêtement, soit d'un haïck; il se couvre également les mains et les pieds et lorsqu'il tend ses doigts aux baisers des Ifor'as il les masque sous un voile; d'ailleurs les indigènes eux-mêmes se couvrent la main de leur vêtement pour toucher celle de Baï.

Avant la venue des Français en 1904, Baï habitait dans sa kasbah de Telia; il en sortait rarement, parfois pour aller à ses tentes établies dans l'oued Telia, mais jamais pendant plus d'une journée afin de pouvoir toujours dans le lieu servant de mosquée à Telia, présider au moins une prière chaque jour, sinon les cinq. Depuis 1904 il a délaissé sa case de pierre et de pisé et mène sous la tente la vie nomade sans jamais s'écarter de l'oued Telia.

Peu de personnes sont admises en présence du marabout; son installation respire la dévotion et en pénétrant auprès de lui les Ifor'as « ne peuvent retenir leurs larmes ». Il parle peu, se tient longtemps en silence et laisse de temps en temps échapper une parole au sens profond. Sans cesse il égrène son chapelet d'ambre et de corail. Baï a toujours refusé de recevoir aucun étranger : il ne s'est pas présenté aux Français et n'a pas voulu de même accepter la visite des Doui-Menia venus en rezzou en 1904, leur faisant répondre qu'il leur serait donné ce qu'ils exigeraient, mais qu'ils n'avaient nul besoin de le voir en personne.

Il mène une vie toute de savant, parlant l'arabe et le tamachèque, lisant et comprenant le Coran et tous les livres arabes.

Son campement se compose d'une tente d'habitation et d'une grande tente mosquée. Là est sa bibliothèque réputée : ses livres remplissent trois grandes caisses ainsi que deux sacs de laine et deux sacs de peau, formant la charge de trois ou quatre chameaux. Au milieu de ses livres il vit avec une grande simplicité, ne mangeant pas de viande, ne buvant pas de lait, et se contentant d'ag'erouf (1) et de dattes pilées.

L'influence de Baï sur les Ifor'as est considérable et sa réputation s'étend dans tout le Sahara. Sans cesse des Touareg viennent le consulter, lui demander ses prières, se faire écrire par lui des amulettes, le saluer, lui apporter des présents. A sa porte toujours bon nombre de personnes attendent sa sortie pour lui baiser les mains. Son action politique est toute pacifique ; d'ailleurs lui-même n'a jamais assisté à un rezzou et il se confine entièrement dans son état de religieux, d'homme de prières et de livres, et de bienfaisance : il pousse la douceur à tel point qu'il interdit même de faire la chasse aux lions qui parfois attaquent son bétail. Toutes les fois qu'on lui demande conseil, il donne toujours des avis de paix, cherchant à éviter les effusions de sang, les guerres, les querelles, les actions injustes, déconseillant les rezzou et les pillages. Ayant élevé Moussa-ag-Amastan, aménoukal des Ahaggar, dont il est en quelque sorte le père spirituel, il l'a poussé à se soumettre aux Français et à vivre en bonne intelligence avec eux et c'est d'après ses conseils constants que Moussa se montre d'un caractère miséricordieux, conciliant, pacifique, ennemi des combats sanglants. Inversement, il a toujours réprouvé les pillages de Abidin-el-Kounti, son cousin, et de Hammoédi, chef des Kounta.

Baï est très riche de cadeaux reçus : il a des moutons, des chèvres, des vaches, des chevaux, des chamelles, des esclaves ; mais il fait de nombreuses aumônes et accorde jour et nuit l'hospitalité à tout venant.

Enfin à sa zaouia il instruit tous ceux qui désirent recevoir ses leçons et a sans cesse auprès de lui des enfants ou des jeunes gens désireux d'acquérir la science et la sagesse.

(1) Ag'erouf : graminée indigène à graines comestibles.

Depuis l'occupation de Tombouctou, les Français ne sont jamais entrés en relation avec Baï dont l'influence alliée pourrait nous être d'une utilité incontestable. En 1904, il fut traité plutôt en ennemi. Il y aurait lieu d'éviter, au début tout au moins, pour les Européens, de chercher à le voir directement, mais il ne manque pas de personnages de valeur et d'influence à Tombouctou, par l'intermédiaire de qui il serait possible de se mettre d'accord avec Baï et de canaliser à notre profit l'influence prépondérante et indiscutée qu'il détient dans tout le désert.

C. — *Amulettes*

Les amulettes sont d'un usage constant chez toutes les populations mahométanes ; les Touareg en font une véritable débauche : sur la poitrine ils en ont de véritables paquets de vingt ou trente centimètres d'épaisseur.

Ce sont surtout les hommes, Ahaggar et Ifor'as, qui portent les amulettes ; les femmes en ont peu. Mais l'amour en est poussé à tel point chez les gens de l'Adr'ar' qu'ils en portent même qui ne contiennent aucun écrit.

D'une façon générale cependant, quand un homme désire une amulette il se fait écrire par un marabout Kel-Essouk un papier destiné à produire l'effet demandé et contenant quelques versets du Coran.

Ceci fait, le papier est remis à un artisan (en arabe mâllem, en tamachèque ined') pour qu'il soit enclos dans un étui de métal, argent, cuivre, fer-blanc, ou à la femme d'un artisan si l'étui doit être cousu en cuir, ou en peau.

Les amulettes sont portées sur la poitrine en gros paquet de 20 ou 30 sachets suspendus au cou, ou encore au bras, à la ceinture, au turban.

Les petits enfants, parfois même les chameaux, en sont eux aussi dotés.

Les amulettes s'appellent en tamachèque tiraout, pluriel tira (écrit).

D. — *Pèlerinage à la Mecque*

Il n'y a que très peu, peut-être même pas d'Ifor'as qui aient fait le pèlerinage à la Mecque. Au temps jadis on en cite quelques-uns qui passèrent par le Ahaggar-R'at-R'adamès et Tripoli.

E. — *Aumônes et repas pieux*

Il est d'usage que chaque jeudi soir, chaque Afar'is, homme, femme ou enfant fasse une aumône qui consiste le plus souvent en nourriture. Même les pauvres et les enfants qui ne possèdent presque rien donnent un peu de leur repas du soir. D'ordinaire cette aumône n'est pas faite à des marabouts, mais à n'importe quel pauvre du voisinage, à un amr'id, à un esclave dénué de tout.

F. — *Consultation aux Morts*

La prédiction de l'avenir qui a préoccupé toutes les races, revêt chez les Touareg la forme de consultation aux Morts.

Lorsqu'on est inquiet d'un absent, lorsqu'un rezzou parti depuis longtemps n'est pas de retour à l'époque présumée et qu'on est sans nouvelles de lui et dans l'inquiétude ; lorsqu'on projette une expédition, une entreprise quelconque et qu'on désire savoir si le résultat en sera heureux, ou dans tout autre circonstance de ce genre, on fait une incantation auprès d'un de ces tombeaux ante-islamiques appelés « adebni », très nombreux dans l'Ahaggar, l'Ahnet et l'Adr'ar', et où sont enterrés les hommes d'une race inconnue aux Touareg et qu'ils appellent « Izabbaren ».

Chez les Ifor'as, voici comment a lieu cette cérémonie :

Une des femmes les plus vieilles et les plus pieuses du campement, une de celles qui passent tout le jour en prière, se lave le corps d'eau claire, se revêt d'habits entièrement neufs et se pare de tous ses bijoux.

Accompagnée de la plupart des hommes et des femmes du voisinage, elle se rend vers midi à l'un de ces tombeaux ante-

islamiques. Là, elle place à côté d'elle en la dressant toute droite, une sorte de figurine, de poupée, haute d'environ trente centimètres et représentant une jeune fille, habillée de petits morceaux d'étoffes neuves de la forme des vêtements d'une jeune femme, et parée aussi des bijoux habituels aux femmes. Ceci fait, les assistants couvrent la vieille femme et la poupée de cinq ou six doukkali épais de manière que règne une obscurité complète. La vieille femme alors s'assoupit : au bout de quelques instants, elle entend la poupée parler aux absents et les absents lui répondre. A la fin du dialogue, si la nouvelle a été heureuse, la poupée fait entendre ce sifflement particulier qui pour les femmes est signe de grande joie ; si, au contraire, la nouvelle est mauvaise, la poupée ne siffle point. Au bout d'un certain temps, l'assistance qui s'était retirée à une centaine de mètres, revient à l'appel de la vieille femme, qui sort tout en sueur et raconte ce qu'elle a entendu.

Abd-el-Kader, un de mes guides, m'a raconté ceci : « J'ai en personne, assisté une fois à une consultation chez les Ifor'as ; il s'agissait d'un rezzou parti depuis longtemps pour l'Aïr, dont on était sans nouvelles et fort inquiet. La vieille annonça la mort d'un membre du rezzou et le retour des autres, dépouillés mais vivants, pour le jour même ou le lendemain. Cela arriva comme la femme l'avait prédit ».

G. — *Superstitions*

Dans l'Adr'ar', les superstitions sont nombreuses ; en voici quelques-unes qui montreront l'état d'esprit des Ifor'as sur cette question :

Lorsqu'un homme meurt de mort violente, il fait durant les nuits, entendre de grands cris et des gémissements ; beaucoup de gens craignent de passer la nuit à proximité de son tombeau, non qu'il arrive du mal à ceux qui se couchent dans ce voisinage, mais à cause des clameurs effrayantes qu'on y entend.

Il y a dans le pays des Ifor'as beaucoup de génies (en arabe djinn, en tamachèque elchin). On ne dit pas qu'ils habitent plus particulièrement certaines régions que d'autres, toutefois cer-

tains arbres sont un de leurs refuges de prédilection. Tel est l'arbre appelé « ag'ar » à l'ombre duquel les Touareg ne se couchent guère sans avoir dit : « Au nom de Dieu, clément et miséricordieux » et sans avoir blessé l'écorce à coup de pierre, de bâton ou de couteau pour en chasser le djinn. « Cependant, m'a dit un informateur, je m'y suis couché sans prier et sans frapper l'écorce, hier encore ; j'y ai coupé du bois pour cuire mes aliments et il ne m'est jamais arrivé aucun mal ». La présence des génies se fait surtout remarquer en ce qu'ils pénètrent dans le corps des hommes ou des femmes, qu'ils rendent alors comme fous. On s'assure que la cause de la folie est bien la présence d'un génie en apportant un livre particulier, écrit en arabe, et contenant la liste de toutes les maladies ; lorsque le malade ou son représentant pose son doigt sur la liste, le doigt tombe toujours sur la maladie dont souffre le malade ; et si l'indication certifie la présence du génie, le possédé est traité par l'application d'amulettes et par des fumigations d'encens.

Les rêves ont aussi des significations ; ainsi quand un Afar'is rêve qu'il est mort, c'est une assurance qu'il jouira, au contraire, d'une longue existence.

J'ai entendu dire qu'il n'y avait pas de sorciers parmi les Ifor'as mêmes ; mais chez les Kel-Essouk et parmi les Arabes de passage, il y a souvent des faiseurs de sortilèges et des prestidigitateurs. Les sortilèges sont, en général, des écrits ; les uns, tracés sur un papier doivent être portés sur les personnes ; d'autres, également sur papier, doivent seulement toucher telle et telle personne pour produire leur effet. Certains sortilèges sont écrits sur un vase où l'on verse de l'eau ou du lait ; l'encre se dissout dans le liquide que l'on fait boire aux gens qu'on désire envoûter. Ces sortilèges ont pour but de se faire aimer, de faire haïr un concurrent, de produire un mal quelconque ou de protéger d'un danger.

« Si je suis dans un pays où il y a des lions et que le soir venu, un de mes animaux soit égaré ou resté seul au pâturage, je vais trouver un taleb et je lui dis : « Lis-moi quelque chose pour « que le lion ne mange pas mon méhari ». Le taleb lit quelques paroles et le lion ne touchera pas à mon animal. »

Il existe un homme, nommé Mahaha, de la tribu des Kel-Takerennat (Kel-Essouk) qui jouit du pouvoir de prendre une poignée de terre et de la transformer en sucre, en argent... « Un jour un de mes parents, Sidi-Akhmed n'avait plus de sucre ; il alla trouver Mahaba et lui donna une gandourah en le priant de lui changer un peu de terre en sucre. Sidi Akhmed mit un peu de terre dans sa propre gandourah, et en fit comme une sorte de petit sac qu'il tint à la main ; Mahaha imposa ses mains, récita quelques paroles et cracha délicatement sur l'étoffe enveloppant la terre. On ouvrit alors la gandourah : la terre était transformée en sucre ! J'étais présent ainsi que beaucoup d'autres personnes. Sidi Akhmed but le thé avec ce sucre ; moi je ne voulus point en prendre parce que Mahaha est non pas un saint, mais un sorcier ».

Les Ifor'as prétendent que les génies hantent les anciens emplacements de campements, les cendres des foyers, les lieux où du sang a été répandu. Aussi les tentes ne sont-elles jamais placées en ces endroits ; le sang des animaux, les cendres des foyers sont emportés et jetés au loin.

Les gens instruits enterrent les cheveux et les ongles coupés.

En général, les Touareg ne font pas de sortilèges avec toutes les horreurs, cervelles, morceaux de doigt, qui sont d'usage constant chez les sorciers du Touat et du Tidikelt.

§ 3. — Armes et guerres

A. — *Armes*

Les Ifor'as, bien qu'étant de caractère doux et pacifique, sont une tribu guerrière parce que les nécessités de leur existence les ont obligés à se défendre souvent et à attaquer parfois. Ils ont le même armement que tous les Touareg en général. Tous portent l'épée, la lance en fer ou parfois en bois, le bouclier ; beaucoup ont le poignard de bras, certains le fusil, très peu le pistolet.

Epée (en tamachèque takouba). — Tous les Ifor'as nobles ou

imr'ad ont l'épée ; c'est en quelque sorte l'emblème de la virilité et dès que vers 13 ou 14 ans, les jeunes gens ont obtenu de leurs parents le droit de la porter, ils s'en parent avec fierté et ne la quittent pour ainsi dire jamais. Ces épées ont une lame large, longue, tranchante de chaque côté et sans pointe ; la poignée est en croix et rappelle les anciens glaives romains. Les Ifor'as les tiennent sans cesse affilées en les frottant contre des morceaux de fer ou des briquets ; enfermées en un fourreau de cuir, elles sont suspendues en bandoulière par un cordonnet de coton blanc, ou par des cordelettes rouges tressées. Toutes ces épées sont dans le pays depuis une époque reculée ; elles passent de main en main et leur origine est inconnue. Il y a plusieurs qualités de lames : il n'est pas d'usage de les mettre à l'épreuve ; on les estime à simple vue. Les gravures diffèrent suivant les fabriques ; leur identification permettra peut-être de préciser les relations commerciales des Touareg au XVIIIe siècle et au début du XIXe.

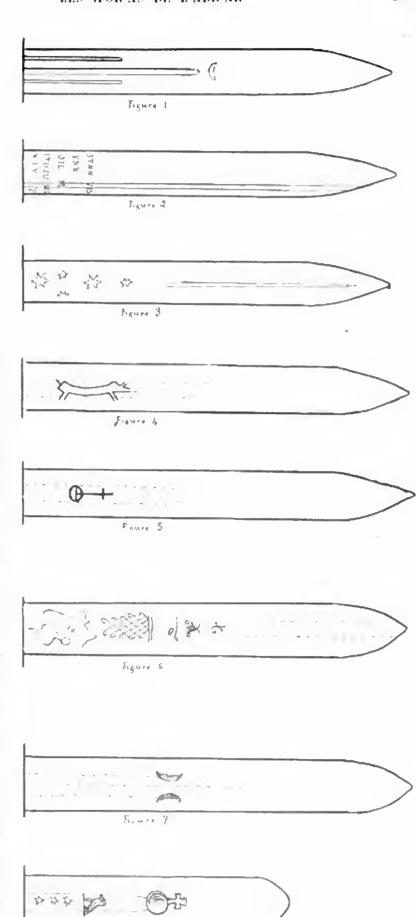
La lame la plus estimée des Touareg est la « tezr'ait (fig. 1, 2, 3). La trempe en est bonne ; le fer assez noir. On certifie qu'avec une tezr'ait, un homme vigoureux tranche son adversaire de l'épaule au bassin. La valeur marchande de cette épée est d'un jeune chamelon de 4 ans (aqenaffoud) c'est-à-dire de 120 à 150 francs.

Moins estimée que la tezr'ait, mais fort bonne encore est la taheli (fig. 4 et 5) (taheli, nom tamachèque d'un roseau appelé en arabe berdi). Il y a deux espèces de taheli, la taheli tamellouat (taheli blanche) et la taheli taset't'afet (taheli noire).

Très voisine et aussi estimée que la taheli est la tabalaq (fig. 6).

Enfin réservée aux imr'ad et gens de peu, la dernière qualité est la mesri (égyptien) (fig. 7 et 8).

Lance. — Tous les Ifor'as portent la lance, à cheval et à méhari. Les lances des nobles, tout en fer, cerclées et ornées de cuivre, recouvertes de peau à l'emplacement où la main les tient, ont une pointe très mince et barbelée ; elles s'appellent allar'. Les imr'ad et les gens peu fortunés ont des lances à manche de bois appelées tard'a ; le fer en est beaucoup plus large et n'est pas barbelé ; les tard'a ont un talon garni de fer. Les lances des Ifo-



Modèles d'épées touareg.

Tesraut : 1. Epée de M. Bent-Messis, revers pareil, trois canelures inégales ; 2. Très longue canelure inférieure, inscription ; 3. Etoiles et canelure.

Taheli : 4. Epée avec très large canelure ; 5. Même épée vue de revers.

6. Epée tabalaq ; Mesri ; 7. Epée, revers pareil ; 8. Poignard avec figure de lion assis.

r'as sont, en général, fabriquées au Soudan ; les forgerons du pays sont capables de les réparer, mais non d'en faire de neuves.

Bouclier. — Les boucliers que portent les Ifor'as sont faits quelque fois en peau de girafe et viennent alors de l'Aïr, plus souvent en peau d'oryx ; ils sont garnis de dessins linéaires en croix et ont à l'intérieur une poignée métallique rivée ; les forgerons Ifor'as les font entièrement quand on leur en fournit le cuir.

Lorsqu'ils se déplacent à pied, les Touareg prennent leur lance mais rarement leur bouclier ; quand ils montent à méhari ils accrochent toujours le bouclier au dossier de leur selle.

Poignard de bras. — Les poignards de bras sont fabriqués par les Ifor'as même au moyen d'épées cassées ; la poignée en bois a la forme d'une croix mais est faite d'une seule pièce ; l'étui en cuir est garni d'un gros bracelet où les Touareg passent le poignet.

Fusil. — Il y avait, il y a quelques années, plusieurs catégories de fusils dans l'Adr'ar' : des fusils à deux coups, à capsule ou à pierre, vieux fusils de chasse européens ; des fusils à un coup, à canon court et à capsule, sorte de mousquetons ; des longs fusils arabes à pierre ; quelques fusils à tir rapide à un coup. Depuis quelque temps un nombre assez important de fusils Gras, modèle 1874, ont été introduits, venant (par l'intermédiaire de la Grèce, puis de la Turquie) de Tripolitaine où des Ahaggar les achètent aux Ajjeurs au prix d'un chameau (150 fr.) et les revendent aux Ifor'as au prix de deux chameaux. Dans ce prix est compris une quarantaine de cartouches d'assez mauvaise qualité. Remarque curieuse : les fusils à tir rapide et particulièrement ceux qui ne sont pas à répétition sont connus chez les Touareg sous le nom de « Chassebo », pluriel « Chasseboten » ; il est bizarre de retrouver jusque dans l'Adr'ar' cette déformation de notre mot « Chassepot ».

Pistolets. — Il y a chez les Ifor'as quelques pistolets, soit pistolets arabes, soit pistolets à capsule.

Les Touareg appellent la lance en fer : allar' ; la lance en bois : tard'a ; le bouclier : ar'er ; le poignard : tileq (chez les Ioulliminden : gozma) ; le fusil : elbaroud' ; le pistolet : tamar'dart.

B. — *Escrime*

Les Ifor'as sont, en général, fort habiles à manier leurs armes ; ils s'exercent dès leur jeune âge.

Les jeunes garçons, qui n'ont pas encore l'âge de prendre le bouclier, et lorsque leurs parents ne les obligent pas à garder leurs troupeaux, luttent entre eux avec de petites lattes faites en tiges de merkba, sans boucliers.

Chaque matin, très peu de temps après le lever du soleil, les jeunes hommes sortent de la tente, armés de l'épée et du bouclier et s'amusent à l'escrime du sabre. Les novices et mal habiles ont au lieu d'épée un bâton ; jusque vers neuf heures du matin, ils font assaut ou regardent leurs camarades, et reçoivent conseils et leçons des plus expérimentés.

Lorsque les débutants ont acquis au bâton une certaine habileté, ils prennent l'épée même ; on ne doit frapper qu'avec le plat de la lame pour ne pas abîmer les boucliers et pour rendre moins dangereux un coup maladroit : on ne se sert du tranchant qu'à la guerre. Certains Ifor'as arrivent à une grande adresse ; on en voit couper d'un coup d'une épée affilée le voile du front ou de la bouche de leur adversaire sans entamer la peau. Bref, pendant toute la matinée on n'entend dans les campements Ifor'as que le cliquetis des épées ou le bruit des bâtons frappant les boucliers.

Lorsque les jeunes Ifor'as sont devenus savants à cette escrime, ils apprennent le maniement de la lance. Cela consiste, non à lancer l'arme, mais à bien l'équilibrer en main et à la faire vibrer dans les doigts. Le jet de la lance est assez rare.

Ce n'est qu'après avoir parcouru toutes ces phases de leur instruction guerrière, que les Ifor'as s'instruisent dans le tir des armes à feu.

Cette longue éducation militaire fait des Ifor'as des gens confiants en eux-mêmes dans le combat et redoutés de leurs adversairse.

C. — *Rezzou*

Les Ifor'as ont parmi les Touareg une réputation de bravoure méritée. Sont-ils plus courageux que les Ahaggar? La réponse

serait malaisée, car chez les uns comme chez les autres il est des hommes de valeur et qui firent leurs preuves; toutefois la fuite est plus honteuse aux yeux des Ifor'as qu'à ceux des Ahaggar. Pour ces derniers fuir n'est qu'une manœuvre ou une ruse. Pour les gens de l'Adr'ar' c'est au contraire toujours une lâcheté, serait-ce même en présence d'un ennemi plus nombreux et beaucoup mieux armé. Mais vis-à-vis des Arabes de la région du Niger, la supériorité des Ifor'as est incontestable et s'ils furent vaincus en ces dernières années: c'est grâce à nos fusils prêtés aux Kounta contre lesquels ils n'avaient guère que leurs épées ou leurs lances.

Les jeunes Ifor'as aiment les rezzou et les expéditions militaires qui leur permettent de montrer leur bravoure; là ils prouvent leurs qualités viriles, de là ils ramènent parfois la gloire, et toujours les récits héroïques qui plus tard, dans les ahal, leur procureront l'attention et l'amour des femmes. Ces rezzou comptent un nombre variable de guerriers; en général de vingt à cent. Parfois les Ifor'as partent seuls, parfois ils se mêlent à des Ahaggar ou à des Taïtoq. Ils vont le plus souvent vers le Denneg ou l'Aïr pour razzier les troupeaux, les chameaux ou les esclaves; mais on ne touche jamais aux femmes libres qui sont toujours respectées et protégées.

Lorsqu'il s'agit de venger une offense faite à la tribu, ce sont en général les chefs eux-mêmes qui forment le rezzou, mais il arrive aussi que des jeunes gens audacieux et entreprenants, excités par l'amour du pillage ou de la guerre groupent leurs amis et partent... Nobles et imr'ad vont de pair, chaque noble emmenant ceux de ses gens qu'il juge assez courageux; mais rarement les imr'ad partent sans leurs seigneurs. Tous les guerriers sont à méhari; on n'emmène ni bâts, ni piétons; chaque homme a sa monture.

Les plus réputés conducteurs de rezzou chez les Ifor'as sont Safikhou, neveu d'Illi, aménokal, et Alemlar qui est un peu vieilli actuellement.

Au retour les prises sont partagées également entre tous les combattants, nobles et imr'ad, sans distinction. Seul le chef reçoit outre sa part, un objet de prix, soit un, parfois deux très

beaux méhara, soit quelque bel esclave. Aucun autre prélèvement n'est fait sur l'ensemble des prises, ni pour l'aménoukal, ni même pour le guide. Ce dernier est en principe le chef du rezzou lui-même, car les routes sont en général connues de tout le monde.

Mais si parfois les Ifor'as vont piller les peuplades voisines, il arrive fréquemment aussi que par représailles ou poussés par l'amour du butin, des rezzou étrangers s'abattent sur le pays de l'Adr'ar'. Les principales tribus qui viennent ainsi y razzier sont soit des fractions du Denneg ou de l'Aïr, soit des Kounta ou Bérabich, soit même depuis quelques années des Ouled-Djérir. Beraber, Doui-Menia, originaires du Tafilalet. Et comme le pays est ouvert en toutes directions, que le massif de In-Tamaqqoust dans l'Adrar Ter'arr'ar est un refuge plutôt illusoire, les Ifor'as sont souvent impuissants à se défendre, et ont besoin de s'assurer par le payement d'un tribut le secours des Ahaggar et des Taïtoq. Sitôt qu'est annoncé le voisinage d'un groupe ennemi, des éclaireurs et des vedettes s'embusquent à quelques jours de distance des pâturages et des tentes. Et dès que le rezzou a été aperçu ou qu'on a la certitude de sa présence prochaine, les chefs immédiatement avertis replient en toute hâte les campements avancés (alarme : en t. akouri ; vedette éclaireur, tid'af).

L'aménoukal fait frapper le tobol ; par des feux ou des courriers rapides il avertit les fractions éloignées et autour de lui groupe les combattants. Si l'importance de l'ennemi permet l'espoir d'une résistance heureuse, les Ifor'as s'avancent à la rencontre de leurs adversaires, pendant que les troupeaux et les tentes, laissés en arrière, vont se mettre en lieu sûr. Mais s'il apparaît évident que la lutte sera trop inégale et trop faibles les chances de succès, les tribus se dispersent et cherchent leur sauvegarde en s'éparpillant dans les adrar ignorés. Mais quelle que soit la rapidité de l'invasion, jamais on n'abandonne aux ennemis les femmes et les enfants. Les Ifor'as se dispersent en emmenant leurs familles ou bien attendent avec elles l'ennemi et parfois la mort.

Récits de rezzou. — Voici deux récits de rezzou exécutés par

les Ifor'as. Il en est de plus pathétiques et de plus émouvants; mais des expéditions comme le rezzou des Taïtoq en 1907 sont rares, et les récits ci-dessous n'ont que le but de montrer ce que sont les entreprises pour ainsi dire normales des Ifor'as. Je laisse la parole à l'informateur.

A. — « J'étais à commencer parmi les tribus Ifor'as. Ceux dans la tente de qui je me trouvais me dirent : « Viens donc toi aussi ramener des bœufs et des moutons et des méhara, ou bien mourir! » Je leur dis : « Soit, j'irai ». Nous nous réunîmes aux puits de Dourit; chacun de nous était à méhari et nous avions nos fusils. Et nos provisions ne consistaient qu'en lanières de viande de veau séchée, mêlées à des morceaux de tikamarin (1). Au moment du départ nous nous trouvâmes trente; notre chef fut R'ali-ou-Louini, un Afar'is de la fraction des Kel-Afella. Nous partîmes droit vers le Sud dans la direction du Fleuve; et nous cheminions au début du jour, mais bientôt pour masquer notre marche nous n'allâmes plus que de nuit et nous nous terrions pendant tout le temps que le soleil était levé. Nous marchâmes ainsi dix étapes et le matin du onzième jour au lever de l'Etoile (Nejma) nous aperçumes une dizaine de tentes d'Arabes, d'imr'ad d'Ioulliminden et de nègres libérés, toutes groupées en un point qui pouvait être encore à quatre jours du Fleuve. Profitant des dernières ombres de la nuit, nous nous approchâmes des tentes, et soudain tous ensemble nous déchargeâmes nos fusils. Nous tirions en l'air pour effrayer seulement et il ne nous fut point nécessaire de tirer une seconde fois! Les gens des tentes réveillés en sursaut crurent que tout le Ahaggar était tombé sur eux et dans un affollement qui nous fit rire, hommes, femmes, enfants se sauvèrent à pied sans rien emporter ni vêtements ni montures. Seules quelques femmes restèrent au milieu des tentes abattues et déchirées : nous ne leur fîmes aucun mal. Nous enlevâmes deux cents bœufs et dix chameaux laissant tout le reste : moutons, tentes, et contenu des tentes. Rien d'autre ne fut pris et nous partîmes à grande allure marchant nuit et jour pour échapper aux poursuites possibles. Le septième jour nous cam-

(1) Tikamarin : fromage blanc séché et durci.

pions à nouveau près de Dourit : le chef du rezzou R'ali-ou-Louini, reçut un chameau et cinq bœufs en plus de sa part ; le reste fut scindé en trente lots égaux. J'eus le mien que j'échangeai par la suite contre trois esclaves ; je ramenai ces derniers au Tidikelt où je les vendis. »

B. — « Il y a une dizaine d'années je fis partie d'un rezzou d'Ifor'as contre les Kel-Ahnet. J'étais à commercer dans l'Adr'ar'. Je me trouvais à la tente de Ouhenna, homme très riche de la tribu des Kel-Afella. Ouhenna me dit, et avec lui tous les autres jeunes gens de la tribu : « Viens avec nous en rezzou contre les Kel-Ahnet avec qui nous sommes en guerre ». J'étais jeune, audacieux et sans sagesse et je répondis : « Ne le dites à personne, dissimulez ma présence et j'irai avec vous ». Car j'étais en relation avec les Kel-Ahnet et en bons termes avec eux. Au lieu de réunion choisi dans l'oued Tesamaq nous nous retrouvâmes 40 méharistes armés de fusils. Notre troupe passa à In-Ouzel, à Timissao, à In-Hiaou (In Zize), à Aït-Leka puits non permanent de l'Ahnet où nous trouvâmes un peu d'eau. Nous avions dépassé ce puits d'une journée quand nous aperçûmes au loin les campements des Taïtoq et des Kel-Ahnet. Mais ceux-ci avaient eu connaissance de notre rezzou et nous vîmes groupées toutes ensemble les tentes dressées, et dans les parcs les méhara sellés, les chameaux, les moutons et les chèvres sous la garde des esclaves en armes. Il y avait là beaucoup plus de guerriers que n'en comportait notre troupe elle-même ; dans ces conditions il nous était impossible d'attaquer. Rapidement nous tournâmes bride et en toute hâte nous fîmes retour au pays Ifor'as sans avoir pu même prendre un pot de beurre. »

D. — *Guerres intestines*

Comme dans les pays plus civilisés, quelquefois les Ifor'as se font la guerre entre eux ; le motif habituel est une contestation de pâturage, chaque fraction revendiquant pour soi-même tel oued ou telle région. Mais, exemple à méditer, les fractions Ifor'as n'oublient jamais qu'elles sont frères ; les guerriers ne tirent pas de coups de fusil et ne se blessent pas avec le sabre ou la

lance. Ils se contentent de se mesurer en une série de combats singuliers où chacun cherche à fendre et à découper le bouclier de cuir de son adversaire. Et c'est le parti qui à la bataille a eu ses boucliers les plus abîmés qui est déclaré le vaincu et doit céder à l'autre.

Il y a six ans les Kel-Afella et les Kel-Tar'lit se disputèrent la possession d'un pâturage de l'oued Tabankort. Pour vider le différend soixante-dix guerriers des Kel-Afella donnèrent aux Kel-Tar'lit rendez-vous au puits de Ouzzein et montèrent à méhari. Mais l'aménoukal Illi et son frère Leminna s'opposèrent formellement à leur départ et les retinrent. Cependant le neveu d'Illi, Safikhou, entreprenant et fier, échappa avec 25 jeunes Ifor'as à la surveillance de son oncle et, avec eux, se hâta vers le champ clos. Les Kel-Tar'lit s'étaient levés aussi au nombre de 65, mais sur l'annonce que leurs adversaires avaient été retenus, ils étaient repartis chacun chez soi, sauf vingt qui, près du puits, avaient dressé les tentes et étaient restés là.

De loin ces vingt virent arriver Safikhou et ses compagnons. Ils sautèrent sur leurs boucliers qui pendaient à des ag'ar (1) et s'élancèrent à la rencontre de leurs adversaires en criant à pleins poumons : « Iou ! iou ! iou ! aba mat ti ouen ! Safikhou de h ! » (Iou, iou, iou, meurent vos mères ! Safikhou, viens ici). Safikhou et ses guerriers s'élancèrent à bas de leurs méhari, mirent bouclier au poing et coururent sus à leurs adversaires en criant eux aussi : « Aba mat ti ouen ! Nek d arer' ! » (Meurent vos mères ! me voici !)

Sabre en main Safikhou s'avança le premier et marcha contre Elminna le chef des Kel-Tar'lit. Le choc fit vibrer les lames et l'assaut fut furieux des deux chefs cherchant à entailler les boucliers luisants. Mais celui de Safikhou était à peine entamé quand le jeune Kel-Afella d'un coup terrible fendit en deux le bouclier d'Elminna du haut en bas, en criant : « Isinen Lalla ! » (Par les Dents de Lalla) !

Les deux guerriers se retirèrent ; deux autres les remplacèrent et firent assaut à leur tour. Tous entrèrent en lice. Et les bou-

(1) Ag'ar sorte d'arbre.

cliers des deux partis furent également entamés; toutefois d'un commun accord la victoire fut donnée au parti de Safikhou en l'honneur du beau coup d'épée qu'il avait frappé.

Les deux partis alors se groupèrent, se réjouirent ensemble de la paix et tous buvaient fraternellement le lait dans des jarres de bois quand arrivèrent épuisés cinq envoyés d'Illi pour retenir Safikhou dont on craignait des violences!

Quand la belle Lalla, la fille d'Illi, apprit le grand coup d'épée que son cousin Safikhou avait frappé en son honneur, elle lui dit : « Dorénavant ne m'invoque plus dans des combats livrés entre frères; ne me nomme qu'en présence de l'ennemi et quand tu couperas des têtes! » Mais Safikhou lui répondit : « Ce coup-là vaut bien une tête! »

§ 4. — Maladies

Voici quelques-unes des maladies les plus fréquentes de l'Adr'ar' et pour certaines les remèdes indigènes employés :

Petite vérole (en tam. bedi). — Vient par épidémies espacées, elle est bénigne et peu meurent de cette maladie.

Rougeole (en tam. loumet). — Endémique dans le pays mais presque toujours très bénigne, se guérit sans médicaments après quatre ou cinq jours.

Fièvre (en tam. taz'z'aq). — Le remède employé consiste à faire brûler de l'encens venu de Tombouctou et de faire des inhalations (encens : akararou).

Syphilis (en tam. amahar). — Cette maladie est assez peu répandue dans l'Adr'ar' alors qu'elle est au contraire très fréquente au Ahaggar. Le traitement consiste a arracher la tète des boutons ou a gratter les plaies avec un couteau et à saupoudrer ensuite d'un médicament obtenu en pilant le fruit de l'étel (en tam. tekourmest; en arabe mekerkeba).

Maux d'yeux (en tam. ahennag'). — Contrairement encore à ce qui est au Ahaggar, les ophtalmies sont ici peu nombreuses. Pour les combattre on se sert d'un remède appelé « bou sousou » sorte de matière blanchâtre assez semblable à du plâtre et qui

viendrait de Tombouctou où je n'ai pas pu le trouver sous ce nom. On se sert encore comme médicament de clous de girofe. On enveloppe le bou sousou dans un petit morceau d'étoffe propre, et on le trempe dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit amoli et imprégné de liquide: puis on le presse au-dessus de l'œil de manière à y faire tomber quelques gouttes. Quant au clou de girofe, on en fait tomber simplement quelque parcelle dans l'œil.

Rhumatismes (en tam. tesemd'i ta n ir'esan [froid des os]). — Très fréquents dans le pays des Ifor'as où en ont toutes les personnes âgées : il n'y a pas de remède connu.

Gonhorrée. (en tam. tesemd'i [le froid]). — Aussi commune chez les Ifor'as que chez les Ahaggar.

Rhume de cerveau (en tam. g'abourou). — Le remède consiste a verser du piment rouge ou du poivre noir dans du lait froid ou chaud, ou encore dans de la taraouaït et à boire cette infusion.

Blessures. — Les blessures d'armes à feu, de sabre ou de lance sont soignées en versant dans la plaie du beurre ou de la graisse fondus et encore chauds. L'orifice est enduit d'une poudre faite de soufre et de kohol pilé, et sitôt que ce médicament a été placé, on approche de la blessure un fer rouge de manière que le soufre brûle dans les chairs. La plaie garnie de graisse est ensuite bandée avec un morceau de cotonnade indigo. L'appareil est laissé sept jours au bout desquels la plaie est découverte à nouveau ; si elle n'est pas alors guérie, le même traitement est repris.

Les Ifor'as se servent fréquemment du feu comme remède; ils l'appliquent sous forme de pointes de feu, par petites touches très légères et nombreuses. Ce remède est essayé dans les cas de rhumatisme, mais particulièrement contre la fièvre persistante en applications sur la poitrine et le dos.

Le feu n'est appliqué ni pour cautériser les morsures de vipères, ni même pour cicatriser les blessures, sauf en utilisant du soufre comme il a été dit ci dessus; la brûlure seule, au dire des indigènes, ferait enfler la partie malade.

§ 5. — Vie sociale des Ifor'as

A. — *Naissance*

Lorsqu'une femme des Ifor'as est sur le point, d'accoucher les femmes des tentes voisines et ses parentes, ses sœurs, sa mère si elles sont à proximité, passent la nuit auprès d'elle et de temps en temps lui massent légèrement les mains, les bras, les épaules, la poitrine, les flancs ou bien la soulèvent un peu sur sa couche et la laissent retomber doucement. Au moment de l'accouchement on se hâte de faire boire à la mère du lait très chaud mélangé d'aouzzaq (1) ; les convenances exigent qu'aucun homme, même père ou mari, ne soit dans la tente. Sitôt l'enfant né, une des femmes présentes va de suite informer le père de la jeune mère, son mari et toute la famille ; ceux-ci et les hommes des tentes voisines pénètrent alors auprès de l'accouchée et la félicitent. Tous se réjouissent de la naissance, que ce soit un fils ou une fille, car les Ifor'as aiment les filles autant que les fils bien que, suivant leur expression même, « une fille ne soit pourtant pas un garçon ». A nouveau on fait boire à la mère du lait très chaud mélangé d'aouzzaq, on lui donne à manger de la bouillie (taraouaït) ou de l'alioua sorte de taraouaït très liquide, et on lui remet son enfant afin qu'elle le fasse têter. Si la mère n'a pas de lait, le bébé est confié à une autre femme des Ifor'as ou même à une femme des imr'ad, mais l'usage interdit qu'on lui donne le sein d'une négresse. De temps en temps alors on lui fait boire dans un biberon de bois un peu de lait de brebis afin qu'il s'habitue à être allaité par ce moyen s'il advenait que vienne à manquer le lait de la nourrice. Le jour même de la naissance de l'enfant, un grand repas rassemble toute la parenté et les hôtes du voisinage ; on y sert en abondance de la taraouaït, du riz bouilli mêlé de petits morceaux de viande et de beurre, et, si l'enfant est un

1) Aouzzaq, graine indigène. Voir article nourriture.

garçon, on offre un veau tout entier ; si c'est une fille une brebis ou une chèvre rôtie.

Son nom est donné à l'enfant huit jours après celui de la naissance s'il est issu d'Ifor'as proprement dits, et seulement trois jours après si ses parents sont imr'ad. Dans le premier cas, au jour fixé, le père fait venir un t'aleb et le prie de donner le nom de l'enfant. Le t'aleb prend une clef et un morceau de bois, attache dans sa pensée un nom à chacun de ces deux objets et les envoie tous deux à la mère. Celle-ci, entourée des femmes de sa famille, choisit un des objets qui est rapporté au t'aleb lequel annonce alors à haute voix le nom de l'enfant. Le t'aleb n'a tenu aucun compte des noms antérieurement portés par les ancêtres, et celui qu'il indique est toujours adopté. Ensuite lui-même récite la « fateh'a » et chacun des assistants dit : « Ad imous, in cha Allah, embarek, c'est-à-dire : qu'il soit, s'il plaît à Dieu, béni », et encore : « que sa tente soit remplie, qu'il ne soit pas diminué ». — Si l'enfant est né chez les Imr'ad, les parents n'ont pas recours à un t'aleb ; mais choisissent un des chefs Ifor'as de la région et le chargent de remplir l'office du t'aleb dans le cas précédent. — Après la récitation de la fateh'a et les compliments d'usage un repas de lait et de viande est offert aux assistants : pour un garçon on égorge un ou deux moutons bien gras ; pour une fille un chèvre ou une brebis.

Le t'aleb ou le chef des Ifor'as, qui a donné à l'enfant son nom, continue plus tard à s'intéresser à lui ; il va le voir d'époque en époque et exerce sur lui une sorte de protection affectueuse. Si l'enfant est un garçon, c'est de lui qu'il recevra sa première épée, ou son premier bouclier ou sa première selle. Il veillerait aussi à une fille mais ne lui donnerait aucun cadeau.

L'enfant appelle ordinairement celui dont il a reçu son nom : « abba » (mon père) ou « amr'ar in » (mon seigneur), mot qui s'emploie aussi en parlant au père. Il est appelé par celui qui lui donna un nom : « abarad' in » : mon enfant.

La femme noble des Ifor'as est sensée guérie et commence à sortir douze jours après la naissance de son enfant ; huit jours après si elle est d'origine amr'id.

Voici quelques noms fréquents dans l'Adr'ar' :

Hommes	*Femmes*
Mokhammed.	Lalla.
Akhmed.	Ezzohera.
R'ali.	Fad'imata.
Sid Khamed.	Zeïnabou.
T'ioub.	Erkhïmata.
Illi.	Sammou.
Fenna.	
Hemmettal.	
Leminna.	

B. — *Education des garçons*

Tant que l'enfant est petit et allaité par sa mère ou par une autre femme libre, il reste dans la tente sous la surveillance d'une esclave de confiance. Dès qu'il peut marcher, il joue sur l'aire qui entoure le campement avec les autres enfants du même âge des tentes voisines, libres ou esclaves. Vers six ou sept ans le jeune garçon apprend à monter à méhari et accompagne les troupeaux qui vont boire aux puits. Si ses parents sont pauvres il va dès lors au pâturage avec le bétail et garde les moutons, les chèvres ou les chamelles. Mais s'il est d'une famille assez riche pour avoir des esclaves ou des imr'ad comme pasteurs, il ne mène paître qu'exceptionnellement et quand les bergers sont occupés ailleurs, les jeunes chamelons qui restent à demeure au voisinage des campements. A cet âge déjà les garçons ont quelques notions de l'écriture touarègue appelée « tifinar » qui leur est enseignée par leur mère. Ils commencent aussi à fréquenter l'école, à apprendre à lire le Coran, à le chanter et à écrire les caractères arabes ; mais ils ne savent pas la langue arabe. Nous avons vu qu'il y avait dans les campements des marabout Kel-Essouk chargés de cette instruction ; si, comme cela arrive parfois actuellement, le t'aleb faisait défaut c'est de son père ou de sa mère que l'enfant apprendrait ses prières et le Coran. D'une façon générale cette instruction est plus répandue chez les Ifo-

r'as que chez les autres tribus touarègues ; toutefois c'est parmi les Ifor'as du Nord, les Kel-Afella en particulier qu'on trouve le plus d'hommes instruits.

Dès que le jeune garçon a atteint l'âge de puberté il commence à jeûner et à porter la « tameng'out' » (1) ou voile de visage; dès lors il apprend à manier le bouclier, l'épée, puis la lance ; dès lors il commence à fréquenter l'ahal. Deux ou trois ans plus tard alors qu'il est déjà habile au maniement des armes blanches il apprend à tirer au fusil. Il est apte maintenant à partir en rezzou où il fera preuve qu'il est un homme.

Quelque âge qu'aient les garçons ils obéissent à leur père et à leur mère, sont déférents et respectueux envers eux : ces qualités les différencient des jeunes gens des Kel-Ahaggar qui sont plus indépendants et n'en font guère qu'à leur tête.

C. — *Education des filles*

Les petites filles sitôt qu'elles peuvent seules se tenir debout vont jouer devant les tentes avec leurs petites camarades du campement, libres ou esclaves. Vers six ou sept ans elles savent déjà lire et écrire le « tifinar » que leur mère leur a enseigné ; elles commencent alors à apprendre et à lire le Coran Pour cela elles vont chez le t'aleb se faire écrire un passage du Coran sur une tablette de bois, puis reviennent aux tentes où les mamans et les sœurs aînées leur font lire et leur enseignent par cœur ce qui est inscrit sur la planchette. Lorsque la fillette sait ces versets par cœur, elle retourne chez le t'aleb s'en faire écrire d'autres. Certaines cessent cette étude lorsqu'elles savent un nombre de versets suffisants pour les prières journalières; d'autres apprennent par cœur le Coran tout entier. Chez les Ifor'as comme chez tous les Touareg en général, les femmes sont au moins aussi instruites, sinon plus, que les hommes ; cependant tout en apprenant à lire et à écrire l'arabe elles n'en apprennent pas le sens et ne le comprennent pas.

Peu à peu la fillette auprès de sa mère s'instruit à faire tout ce

(1) Se voiler le visage (en tamach) : eng'ed'.

que fait cette dernière : couture, travaux du ménage, etc... Vers douze ou treize ans elle apprend à chanter, à faire des vers (plus rarement à jouer de l'imzad (1), par les leçons maternelles ou encore par l'exemple des sœurs aînées ou des camarades plus âgées.

Lorsque la fillette atteint l'âge de puberté qui est celui où elle commence à jeûner elle change de costume : jusque-là, elle n'était revêtue que d'une ou de plusieurs gandourah, sans jupon et sans rien sur la tête. Dès lors elle va couvrir ses cheveux d'un morceau de cotonnade indigo léger, de un mètre 25 de long sur 75 centimètres de large, appelé chez les Ifor'as « ikerchei » ou quelquefois « aferiouel » ou encore par extension « er'esoui » (chez les Ahaggar on dit « ikerhei »). Cet ikerchei posé sur la tête retombe sur les épaules et le dos, laissant la poitrine, le cou et les bras entièrement dégagés. Pour marcher la jeune fille referme l'ikerchei sur sa poitrine en le croisant ; dans la tente où sont seuls les parents et les enfants, elle laisse pendre l'étoffe et s'assied la gorge découverte. En plus de l'ikerchei, elle porte dès lors un jupon allant de la taille aux pieds et fait, soit de la moitié d'un doukkali du Touat, soit de peaux de chevreaux ou de gazelles cousues ensemble. Ce jupon s'appelle « aseg'bes ».

A partir du moment où la jeune fille prend l'ikerchei qui est pour elle le signe d'un nouveau genre de vie, comme est la « tameng'out' » pour les hommes, elle commence à aller à l'ahal et à y faire tout ce que font les autres jeunes filles et les jeunes femmes.

Les jeunes Ifor'as se marient à des âges variables, soit l'année même où elles ont commencé à porter l' « ikerchei » soit deux, trois, cinq ans après. En général les femmes des Ifor'as se marient plus jeunes que les femmes des Kel-Ahaggar.

D. — *Jouets*

Les petits garçons et les jeunes filles jouent tantôt ensemble et tantôt séparément, mais les parents leur permettent de mêler leurs jeux à leur guise.

(1) Imzad : sorte de violon touareg.

Les principaux jeux et jouets des garçons sont :

a) La lutte où les adversaires cherchent à se renverser l'un l'autre.

b) Une sorte d'escrime où les épées sont de petites lattes faites en tiges de merkba ; les combattants imitent l'assaut au sabre, mais n'ont pas de boucliers.

c) Jeu de balles où les projectiles sont des coloquintes.

d) Confection de poupées représentant des hommes, en os, en bois ou en terre cuite. Ces figurines habillées et armées sont mariées avec le cérémonial d'usage, aux poupées représentant des femmes que fabriquent de leur côté les jeunes filles.

Les petites filles confectionnent aussi des figurines qu'elles habillent en femmes ou en petits enfants. On fait des mariages entre les poupées filles et les poupées garçons des jeunes gens. Les fillettes n'ont pas d'autres jouets ; pas non plus de petits imzad.

Plus âgés, les jeunes gens garçons et filles jouent à un jeu en usage au Touat et au Tidikelt et qui consiste à alterner dans des trous du sol des pions faits de crottes de chameau.

Les poupées Ifor'as sont faites de la façon suivante : on prend un os, propre et blanc, gros comme un crayon et long d'une dizaine de centimètres. Un morceau de bois croisé à mi longueur représente les bras. Une sorte de sac bourré de chiffons figure le corps dénué de jambes. La partie de l'os servant de tête est entourée d'anneaux de fils de diverses couleurs entre lesquels apparaît la surface blanche. Les vêtements consistent généralement en un ikerchei ou un tameng'out' placé sur la tête et une gandourah couvrant le corps.

E. — *Occupations journalières d'un jeune homme*

Un jeune Afar'is est toujours debout avant le lever du soleil ; il fait sa prière matinale, tourné vers l'Orient, et dit le chapelet de Sidi Abd-el-Qader el Djilani, le plus répandu. Au lever du soleil il accompagne ses esclaves jusqu'au lieu où sont les chamelles, les fait lever et traire. Puis de retour au campement fixe sur son méhari la rahla et va, s'il y a lieu, surveiller l'abreuvoir. Si le soin

des troupeaux ou la recherche des bêtes enfuies ne le retiennent pas, il pousse jusqu'aux campements voisins pour s'y distraire avec les jeunes femmes ou assister aux ahal qui peuvent s'y tenir.

Au moment où le jour se partage en deux (midi) il est de retour au campement pour le repas qui sera suivi de la sieste. Au « douhour » (entre une heure et deux heures) le jeune homme se relève et fait encore la prière, puis il retourne vers les tentes voisines à l'assemblée des hommes où se commentent les nouvelles, se prennent les décisions, se préparent les départs, les changements de pâturage, voir même les expéditions guerrières. Les jeunes Ifor'as sont, en général, très partisans des rezzou et des pillages; outre l'accroissement de richesse qu'ils comptent en retirer, ils savent que les femmes touarègues aiment les hommes braves et ils y voient l'occasion de faire leurs preuves.

Entre l' « hasser » et le « mohgreb » a lieu le retour vers les tentes où l'on reste sans rien faire jusqu'au coucher du soleil et jusqu'au retour des chamelles que les esclaves vont traire.

Alors les jeunes gens prennent le repas du soir puis sellent leur plus beau méhari, revêtent leurs plus beaux vêtements et et vont à l'ahal. Ils y demeurent jusqu'à ce que paraisse l'étoile du matin ; les convenances exigent qu'on ne le quitte qu'à cette heure et il serait indigne d'un homme de paraître y avoir sommeil.

Contrairement à ce qui se passe chez les Ahaggar, les Ifor'as non mariés n'ont pas de concubines noires ; ce serait un déshonneur pour eux et s'il leur arrive d'avoir des relations avec des négresses c'est toujours dans le plus grand secret (Voir § S).

F. — *Occupations journalières d'une jeune fille ou d'une femme non mariée, c'est-à-dire divorcée ou veuve.*

Le matin de bonne heure la jeune fille chez les Ifor'as se lève, fait seule sa prière et se lave le corps et la figure avec de l'eau (cette habitude de propreté est à signaler, car les femmes touarègues du nord, du Ahaggar en particulier, ne se lavent jamais).

Puis elle se met du kohol aux yeux, s'habille, sort et va rejoindre les autres jeunes filles de son âge, qui, parfois sont encore dans leur tente, ou qui, parfois, pour causer entre elles, se sont groupées à l'ombre de quelque gommier ou de quelque tabouraq du voisinage. Tout en se distrayant, elles ne manquent pas de s'assurer s'il passe à proximité quelque guerrier de belle allure, et si elles voient quelque Afar'is aux habits somptueux et au voile masquant le visage, elles se mettent, pour signaler leur présence, à jouer de l'imzad, plus souvent à chanter en battant des mains et en faisant résonner avec les doigts une sorte de tambour improvisé. Le passant vient alors vers leur groupe, plante sa lance en terre, ôte ses sandales et s'assied en rabattant son voile sur le visage au point de ne plus voir qu'au travers de l'étoffe. Les salutations d'usage s'échangent, les nouvelles se transmettent, la conversation prend un tour léger et la plus grande licence de parole et de geste est autorisée. Les embrassements se font sans que l'homme retire son voile, en mettant simplement les narines l'une contre l'autre ; ce n'est que la nuit seulement que les hommes peuvent se dévoiler la figure.

Ces amusements légers, conversations, chants, durent jusqu'à l'heure du repas (midi). En se retirant les hommes disent aux jeunes femmes veuves ou divorcées : « Je reviendrai auprès de vous cette nuit ; ne laissez venir personne d'autre » ; elles leur répondent : « Quand vous viendrez, allez auprès de telle esclave et dites lui de me prévenir que vous êtes là ». Cette façon de faire est d'usage général parmi toutes les femmes qui ne sont plus en puissance de mari. Toutefois elles y mettent une certaine retenue et n'accordent leurs faveurs qu'à des gens d'une discrétion éprouvée. Les jeunes filles, elles, permettent toutes les privautés, si intimes soient elles, sauf cependant la dernière qui est plus rarement accordée et seulement en cas d'affection réciproque. Quant aux femmes mariées elles permettent aussi les plus grandes privautés ; mais il est rare qu'elles commettent l'adultère même dans le cas d'amour réciproque : ce serait pour elles une honte et un déshonneur (J'avoue toutefois que ce reste de vertu que mes informateurs m'ont assuré

exister chez les femmes mariées et les jeunes filles me semble, étant donné l'état des mœurs, assez digne de suspicion).

Après ces distractions du matin, la jeune fille retourne à sa tente pour prendre son repas et faire la sieste. Au « douhour » elle sort de nouveau, va retrouver ses compagnes et passe l'après-midi comme elle a passé la matinée. Elle rentre vers le coucher du soleil, à l'heure du retour des chamelles, boit à ce moment un peu de lait sans manger ; à la tombée de la nuit elle retourne auprès de ses compagnes, s'installe avec elles à quelque distance des tentes et organise un « ahal ».

G. — *Ahal.*

L'ahal pourrait se définir : une assemblée musicale littéraire et licencieuse de jeunes gens et de jeunes femmes. C'est la grande distraction de tous les Touareg ; les femmes y viennent pour faire de la musique, y chanter des pièces de vers de leur composition, y flirter surtout ; les hommes y content leurs prouesses, cherchent à y briller par leur intelligence, leur esprit ou la beauté de leurs habits et à séduire le cœur des jeunes filles. Chez les Kel-Ahaggar, les ahal sont journaliers ; souvent ils se tiennent le matin, l'après-midi et la nuit et les jeunes gens ne craignent pas de faire de longues étapes à méhari pour y assister. Les Ifor'as aussi aiment l'ahal, mais en paraissent cependant moins fanatiques ; ils y vont un peu comme une famille mondaine dans nos pays va aux bals, mais ne concentrent pas toute leur existence autour de ces distractions.

En principe ne vont à l'ahal que les femmes non en puissance de mari, jeunes filles, veuves, divorcées, et les jeunes gens non mariés. Toutefois les jeunes hommes mariés récemment y assistent encore, ainsi que les jeunes femmes nouvellement épousées qui s'y rendent parfois sans se cacher de leur mari et parfois avec lui ; il arrive qu'une jeune femme dans sa tente entend le tambour et les chants de l'ahal et dit à son mari : « Lève-toi ». Tous deux ensemble vont se mêler aux assistants et se conduisent comme s'ils n'étaient pas mariés ; même lors-

qu'ils ont déjà de jeunes enfants les époux vont encore parfois à l'ahal.

A l'ahal du matin les chants sont rares ; les jeunes gens causent, flirtent, s'embrassent.... Quelquefois une femme frappe le tambour en sourdine, les autres accompagnent en battant des mains et les hommes scandent la mesure en faisant en chœur : « Oheu ! oheu ! ».

Il se tient souvent un deuxième ahal l'après-midi, de 4 heures à la tombée de la nuit. Il se passe tout à fait comme l'ahal du matin et l'on n'y chante pas.

Mais c'est la nuit, après le repas du soir et jusque vers 3 heures du matin, que se tient le véritable ahal, le plus nombreux comme assistance, celui auquel sont présents non seulement les jeunes gens et les jeunes femmes, mais encore les hommes et les femmes âgés, mais non mariés.

Toutes proportions gardées, ces ahal du soir sont de véritables salons de précieuses. La plus grande licence de gestes y est admise, mais la plus grande correction et la plus belle élégance de parole et de pensée y est seule de bon ton. Non seulement les Ifor'as récitent des vers de leur composition, dont les mots sont empruntés à la langue poétique qui a ses termes et ses expressions propres : mais même les simples propos de la conversation doivent être tournés de certaine manière et exprimés en termes spéciaux d'usage à l'ahal, mais différents des expressions courantes. Et parce qu'à l'assemblée de nuit viennent des gens âgés, sont proscrites toutes paroles tant soi peu grossières : le raffinement de la conversation et des idées est de règle.

Donc, le soir, après le repas, les jeunes gens des campements voisins sellent leur méhari et viennent à la réunion ; ils font traire du lait, en offrent aux jeunes femmes présentes et en boivent avec elles (ce qui n'a rien d'inconvenant). Un des hommes présents sort alors du tabac, le mêle de « touka » et charge une jeune femme de le distribuer aux assistants ; chaque homme et chaque femme en reçoit une pincée et la met dans sa bouche.

L'ahal proprement dit commence ensuite : les Ifor'as ne s'accompagnent que peu de l' « imzad », ils se contentent de frap-

per sur un petit tambour. Un homme qui sait des poésies ou a composé un poème se lève et chante. Il chante d'abord un vers et tous les assistants le reprennent ensemble, chaque vers chanté étant ainsi repris par tout le monde ; comme accompagnement une femme fait doucement avec la main résonner le tambour tandis que les autres femmes frappent la mesure dans leur main en balançant le haut du corps. Ce sont tantôt les hommes et tantôt les femmes qui chantent, soit un à un, soit plusieurs ensemble.

Le principal air sur lequel les Ifor'as chantent des poésies est connu sous le nom de « Nek our ammouder' » (je n'ai pas fait ma prière), premiers mots d'une poésie très connue, mais très licencieuse.

Les « ahal » du matin ou de l'après-midi prennent fin de la façon suivante : la plus âgée des femmes dit au plus âgé des hommes : « Il serait temps d'aller manger ! ». L'homme interpellé se lève et tous les autres sortent avec lui

La nuit c'est le plus âgé des hommes qui sans rien dire se lève quand il juge le moment opportun et il est suivi de tous les assistants qui se retirent aussitôt.

L'ahal se tient le plus souvent en plein air auprès des campements ; cependant il a lieu quelquefois aussi auprès des puits quand la surveillance des abreuvoirs oblige les jeunes femmes à y séjourner.

II. — *Beauté des femmes*

Voici quelles seraient aux yeux des Ifor'as les qualités physiques d'une jolie femme : pour être réputée telle, elle devrait avoir la peau blanche et rosée, les cheveux lisses et tombant jusqu'à la ceinture, les dents blanches et légèrement écartées les unes des autres, les yeux très noirs et très grands, le nez droit et fin, la figure ovale et non point ronde, les mains un peu longues et très effilées.

La taille doit être plutôt grande ; mais ce qui dépare cet ensemble qui serait, somme toute, assez agréable, c'est que les Ifor'as aiment les femmes dotées d'un fort embonpoint et la

graisse qu'une nourriture appropriée développe parfois grotesquement, vient détruire l'ensemble harmonieux des qualités ci-dessus énumérées.

En réalité toutes les femmes des Ifor'as ont les yeux foncés et les cheveux noirs, souvent légèrement ondulés. Beaucoup sont très blanches de peau, particulièrement celles que leur situation de fortune permet de se maintenir à l'abri du soleil ; d'autres cependant sont assez brunes. En général aussi elles sont plutôt grandes, ont le cou un peu long : l'ensemble est agréable, gracieux, et il n'est pas rare de voir de fort jolis traits.

Malheureusement l'embonpoint étant très prisé, toute les jeunes filles riches suivent vers douze ou quinze ans un régime spécial qui, par nourriture et repos, les transforme en épouvantails. Toutefois les jeunes filles jusque vers douze ou quinze ans et les femmes pauvres, obligées au travail, conservent leur sveltesse et leur élégance.

I. — *Beauté des hommes*

Les hommes de la tribu des Ifor'as sont d'une taille élevée ; les yeux et les cheveux sont noirs ; le teint est le plus souvent bronzé comme celui des Arabes. Ils sont robustes et forts et conservent leur vigueur jusque dans la vieillesse ce qu'ils doivent disent-ils à leur nourriture presque toute de lait.

Mais ce qui distingue surtout les Touareg et les Ifor'as c'est leur allure noble, leurs gestes aisés, leur majesté en un mot. On les sent jusque dans les petites choses grands seigneurs élégants et gentilshommes accomplis. Leur façon de se présenter toujours digne, leur parole orgueilleuse et fine, leur élégance même qui sait mettre en relief les plis harmonieux des vêtements, leur attitude presque un peu théâtrale en font des gens qui ont grand air et qui tranchent parmi les Arabes plus mielleux.

Tous les Ifor'as sont d'excellents méharistes, et leurs animaux ont la réputation d'être incomparablement dressés. Pour l'escrime au sabre, à la lance et au bouclier, ils valent les

Ahaggar et les Taitoq et plus qu'eux sont, au dire des indigènes, résistants à la soif, à la faim et aux fatigues.

« Je les ai vus, me dit l'informateur Abd el Kader, revenant « d'expédition et manquant de vivres et d'eau, marcher pendant « six jours d'été de la manière suivante : au coucher du soleil « ils boivent un quart de litre d'eau et mettent un peu de tabac « dans leur bouche ; puis ils marchent toute la nuit jusqu'au « lever du soleil sans manger ni boire. Au lever du soleil, « ils se couchent et dorment jusqu'au soir. Ils n'ont donc eu « par jour qu'un quart de litre d'eau et un peu de tabac. »

Une semblable résistance est remarquable, mais nullement invraisemblable pour qui connaît la sobriété des Sahariens en général.

J. — *Vêtements des hommes*

Voici les différents vêtements que porte un homme habitant l'Adr'ar' : un pantalon blanc ou bleu foncé en cotonnade, tenu à la ceinture par une coulisse et rétréci à la cheville, — une gandourah blanche ou bleue formée de deux lais d'étoffe cousus ensemble par un côté ; au milieu de la couture un trou laisse le passage de la tête et les deux pans retombant sur le dos et la poitrine sont liés par un petit nœud à hauteur des genoux ; le vêtement est donc complètement ouvert de l'épaule au genou — une deuxième gandourah pareille à la première est placée par dessus, et l'élégance veut que la gandourah inférieure soit blanche et celle de dessus bleue — un voile de visage (en tam. tameug'out'; en arabe, litam.) bleu foncé en étoffe du Soudan formé d'une longue pièce de cotonnade entourant la tête ; un premier tour enveloppe le front en laissant en avant assez d'étoffe pour qu'en la tirant on puisse masquer les yeux ; un deuxième tour cache le bas du visage et est fait en laissant deux boucles par derrière pour qu'on puisse resserrer le voile ; par dessus le voile et le maintenant sur le front un turban blanc ou de couleur vive. Les pieds sont chaussés de sandales originaires de l'Aïr, brodées, appelées « tamba-tamba ». L'hiver, les Ifor'as mettent par dessus les autres vêtements un doukkali du Gourara mais pas de burnous ni de haick.

Les hommes pauvres portent des vêtements analogues en moins grand nombre et plus usés ; ils ont des sandales faites d'une simple peau de bœuf retenue aux pieds par des lanières. Ils portent aussi avec le pantalon de cotonnade une courte gandourah en peau de chèvre ou en morceaux de peau de chèvre, ou bien encore une couverture carrée faite de toutes espèces de vieux morceaux d'étoffe (en tam. aseddekan, en arabe denfasa).

Les Ifor'as ne portent jamais de chéchia : le sommet du crâne est toujours à nu. Les hommes âgés se rasent complètement la tête et alors le cuir chevelu serré par le voile se plisse en bourrelets ; les jeunes laissent deux grosses nattes, une au-dessus de chaque oreille, et se rasent le reste. Le petit diadème d'étoffe placé sous le voile du front, et qui est si fréquent parmi les jeunes Ahaggar est moins répandu chez les Ifor'as. Mais un grand nombre portent en place trois amulettes de cuivre dites aussi : « tadebbanat » dont l'une est au centre du front, les deux autres au-dessus des oreilles.

Comme tous les Touareg, les Ifor'as sont très coquets, amateurs de belles étoffes qu'ils savent draper avec élégance et, après les armes, le cadeau qu'ils prisent le plus est celui d'étoffes légères de couleur claire, haïck, etc., qu'ils conservent pour eux et dont ils font des voiles de figure ou des turbans.

K. — *Vêtements des femmes*

Les femmes portent sur la tête et le haut du corps l'ikerchei dont nous avons déjà parlé au chapitre de l'éducation des filles.

De la ceinture aux pieds, elles portent un jupon appelé « aseg'bes » fait de la moitié d'un doukkali du Touat ; ou encore fait de peaux de chèvres ou de gazelles cousues par des fils de peau dont les extrémités pendent comme des franges

Les pieds sont chaussés soit de sandales « tamba-tamba » soit de sandales de peau de bœuf retenues aux pieds par des lanières.

Au campement ou en voyage elles s'abritent la tête du soleil par un très large chapeau de paille appelé « teli » (ombre).

La nuit, elles ouvrent le doukkali qui leur sert de jupon et s'y enroulent, pour dormir, de la tête aux pieds.

L. — *Bijoux*

Les hommes ne portent pas d'autres bijoux ou ornements que leurs bracelets et leurs amulettes. Pour ainsi dire aucun ne porte de boucles d'oreilles, Ils ne mettent pas de bagues, même en argent, car s'il arrivait que l'un d'eux put s'en procurer une, il serait certain que quelque femme se la ferait aussitôt donner.

Tous les Ifor'as ont un ou deux bracelets qu'ils fixent au-dessus du coude : ce ne sont que des objets de luxe qui n'ont aucune utilité. Ces bracelets sont faits soit d'une pierre noire légère qui se taille comme du calcaire, soit d'une pierre noire veinée de blanc ; la première est trouvée dans l'Adr'ar', la deuxième est importée de l'Aïr. Fabriqués par les artisans (en tam. ined', en arabe mâllem, voir § 5, artisans), ils sont parfois ornés par les femmes d'inscriptions en tifinar, inscriptions dont les formules sont toujours les mêmes et le sens que la femme compte sur l'amour du propriétaire du bracelet. Ils sont placés indifféremment à l'un ou l'autre bras. Les artisans fabriquent aussi des bracelets de même forme, mais très communs, en bois de gommier, d'éthel ou autre ; il n'y a guère que les imr'ad, les esclaves et les très jeunes enfants qui les portent. Les bracelets sont appelés en tamachèque « achbeg' ». Pour les amulettes, voir § 1, n° C.

Les femmes ont comme bijoux des colliers de perles, de verroteries, de corail vrai ou faux, tout cela de fabrication européenne très commune. Les femmes très riches portent au cou quelques ornements d'or et des boucles d'oreilles d'argent. Les bracelets sont d'usage courant à raison d'un à chaque bras ; ils sont de matière différente suivant la fortune, parfois en cuivre, en verroteries cousues sur du cuir (provenant de R'adamès) ou même en argent ; en ce dernier métal ils étaient autrefois

fort rares; ils sont actuellement importés du Touat en assez grand nombre. Aucune femme pour ainsi dire ne porte de bracelets de pied ; mais on voit fréquemment une ou deux bagues en argent. Il n'y a pas de broches. Au collier sont parfois attachés en pandeloques, ou encore aux tresses des cheveux, des coquillages longs de provenance soudanaise.

M. — *Soins de propreté.*

Les soins de propreté et d'hygiène ne sont pas compris par les gens de l'Adr'ar' comme nous les comprenons, mais les Ifor'as sont beaucoup plus propres que ne le sont les Touareg en général et les Kel-Ahaggar en particulier.

Ces derniers ne se lavent jamais, même avant les prières, et le très petit nombre d'entre eux qui prie fait les ablutions avec du sable ou une pierre. Non seulement ils prétendent que l'eau a été donnée pour boire et non pour se laver, mais ils assurent même que les ablutions à l'eau rendent malade. Personne ne se lave la bouche et les dents. En se peignant, hommes et femmes se mettent du beurre en abondance dans les cheveux qui sont portés longs.

Au contraire, quand ils sont en station dans leurs tentes, les Ifor'as hommes et femmes, surtout les jeunes, se lavent fréquemment. Toutes les ablutions avant les prières sont alors faites avec de l'eau et ils s'aspergent à toute heure du jour « comme des païens ». Fréquemment dans la journée, hommes et femmes se lavent la figure, les mains, les bras, la poitrine, et tous les deux ou trois jours ils se lavent le corps tout entier avec de l'eau chaude l'hiver, de l'eau froide l'été, cela sous les tentes à l'abri de nattes placées verticalement.

Le nettoyage des dents se fait avec un batonnet de bois de « tichaq » fibreux ; hommes et femmes se frottent les dents avant et après les repas, parfois toute la journée ; aussi deviennent-elles blanches « comme du papier ».

Les femmes ont les cheveux lissés sur le front, puis tressés en petites nattes ; elles ne les imbibent jamais de beurre ou de graisse, mais seulement d'eau. Les hommes ont la tête rasée ; les

jeunes hommes conservent seulement deux grosses tresses qui, partant d'au-dessus des oreilles, tombent jusqu'aux épaules. Les petits garçons jusqu'à l'âge de douze ou treize ans ne portent pas de tresses, mais quatre touffes, une au-dessus de chaque oreille, une au-dessus du front, la quatrième derrière la tête : ces deux dernières touffes sont rasées quand l'enfant atteint l'âge de puberté et commence à porter le voile ou tameng'out'. Certains jeunes garçons ont cependant, au lieu des quatre touffes, une seule touffe au-dessus d'une oreille, ou une grande touffe au sommet de la tête.

Les Ifor'as se rasent au couteau tous les poils du corps : pour cela ils pincent les poils ou les cheveux entre deux lames et les coupent comme avec un ciseau. Ce sont d'ordinaire les femmes qui rasent la tête des hommes ; cependant ceux-ci savent aussi raser et le font quand les femmes sont absentes.

Tous les Ifor'as se rasent la moustache et la partie de la barbe qui est proche du cou ; ils taillent la partie qui est en avant du menton de manière à la laisser plus ou moins longue : les jeunes la portent courte, les vieux un peu plus longue. Cette façon de se raser la moustache et de conserver la barbe donnerait aux hommes un air singulier ; mais on n'a jamais pour ainsi dire l'occasion de voir cette particularité toujours masquée par le voile. Il faut être très familier avec un Touareg pour qu'il consente à montrer son visage.

Les femmes des Ifor'as ne se teignent jamais la figure ; elles ne se mettent pas de noir sur les sourcils, pas de points noirs ou rouges sur le visage, ni à plus forte raison une couche d'ocre rouge pour se garantir du soleil, comme le font les femmes du Ahaggar. En fait de fard, elles n'utilisent que du kohol dont elles s'ombrent les paupières et du henné dont elles se teignent seulement l'intérieur des mains et le dessus des ongles.

N. — *Mariage.*

Voici ce que m'a dit l'informateur.

« Si tu veux te marier et que tu ne connaisses personne dans le campement, tu vas trouver un homme et tu lui dis : « Mon

cher, moi je ne te connais pas et toi tu ne me connais pas ; je voudrais que nous fassions connaissance et que nous devenions amis ». L'homme te répond : « Volontiers, au nom de Dieu ; tout ce que tu désireras est chose faite ; ce que tu ne sais pas, je te l'apprendrai ». Tu lui dis : « Je voudrais me marier : tâche de m'avoir une telle que tu vois là-bas ; si tu peux me l'avoir, dis-le moi ; si tu ne peux pas me l'avoir, dis-le moi ! ».

« Si la femme désignée a déjà été mariée, l'intermédiaire va la trouver la première et lui demande si elle veut de toi pour mari. Si elle répond « non », la question est réglée. Si elle dit « oui », elle ajoute en même temps : « Allez faire la demande à mes parents (dans le cas où ceux-ci sont morts la demande serait faite au frère aîné, à l'oncle, à la grand-mère) D'ailleurs je suis libre ; s'ils ne veulent pas m'accorder, je me donnerai malgré eux ». Car la femme qui a déjà été mariée est maîtresse d'elle-même. »

« Si la femme indiquée n'a pas encore été mariée, l'intermédiaire va d'abord trouver son père et sa mère et leur demande leur fille pour toi. Si tu es suffisamment connu, la réponse est rendue tout de suite ; autrement les parents demandent un jour de délai et répondent le lendemain. Cette réponse est donnée sans que la jeune fille soit consultée ; celle-ci, bon gré, mal gré, épouse celui qu'acceptent les parents ».

« On ne demande jamais soi-même une jeune fille en mariage, pas plus qu'on n'envoie le premier venu faire la demande ; on choisit pour cet office un personnage considéré, marabout ou important chef de campement ».

Les Ifor'as contractent ainsi des mariages entre eux, ou bien avec des Kel-Essouk ; plus rarement avec des arabes du Touat ou du Tidikelt ou des bords du Niger ; très rarement avec des Ahaggar ou des Taïtoq ; mais il n'y a jamais de mariages entre nobles et imr'ad d'aucune tribu.

En se mariant les Ifor'as recherchent surtout une jolie femme. Parmi celles-ci, ils demandent en seconde ligne, qu'elle soit d'aussi grande famille que possible ; peu importe qu'elle soit riche ou non. Les jeunes filles qui n'ont pas encore été mariées sont préférées ; cependant la beauté fait facilement passer sur

cinq ou six mariages antérieurs. Le fait pour une jeune fille d'avoir beaucoup fréquenté l'ahal ne la fera pas moins rechercher, car toutes jeunes filles fréquentent l'ahal et y permettent bien des privautés ; on sait toutefois qu'elles restent généralement jeunes filles. Ce n'est qu'après avoir été répudiées que les femmes des Ifor'as se permettent des libertés plus grandes et encore seulement avec des hommes dont la discrétion est assurée.

En se mariant tout homme doit donner une dot à son épouse. Pour les Ifor'as proprement dits (nobles) cette dot est presque toujours la même, à savoir : deux ou trois chamelons de deux ans, un doukkali du Touat, une paire de sandales de l'Aïr (tamba-tamba ou tiselebbatin). La jeune de fille de son côté apporte habituellement en mariage deux ou trois chamelles, une négresse, une couverture de laine rouge provenant du Gourara et appelée en tamachèque « taged'anfoust, » en arabe « tenfessa », une tente neuve, des nattes.

Après que les parents ont accordé la jeune fille, le jeune homme fixe lui-même à son choix la date du mariage qui peut avoir lieu le jour même, ou deux ou trois jours après ou même plus tard.

Le jour du mariage, vers sept heures du matin, toutes les femmes du voisinage s'assemblent et font résonner trois tambours qu'elles ont apportés ; elles sont toutes revêtues de leurs plus beaux habits. A ce moment les hommes qui eux aussi ont endossé les vêtements de parade montent sur les méhara ornés de riches harnachements et commencent la fantasia (en tam. iloug'an). Les méharistes par groupe de trois passent et repassent au petit trot devant les groupes de femmes de façon à faire admirer leur monture et leurs vêtements. Il n'est pas tiré de coups de fusils et il n'y a pas de courses rapides. Le fiancé pendant ce temps, revêtu d'habits magnifiques, est assis par terre au milieu des vieillards, à quelque distance des femmes et regarde la fantasia. La fiancée en habits de fête, reste sous sa tente avec sa mère et deux ou trois femmes âgées de ses proches parentes, grand'mère ou tantes. La fantasia se termine vers midi.

A ce moment, les imr'ad et les esclaves égorgent soit une chamelle, soit deux bœufs, soit un bœuf et quatre ou cinq moutons et préparent pour l'assistance un repas composé de viande, de lait et de taraouaït. C'est le père de la fiancée qui fait les frais du repas. Pendant qu'on prépare les mets, les jeunes gens qui ont pris part à la fantasia descendent de méhari, se mêlent au groupe des jeunes femmes et causent avec elles ; mais le fiancé reste au milieu des vieillards et la fiancée dans sa tente.

Le festin étant prêt, tous les jeunes gens, jeunes femmes, les hommes âgés, un marabout, convoqués pour la circonstance en prennent leur part et les agapes durent jusque vers quatre heures. Le fiancé seul n'en a pas sa part tandis que la fiancée est servie sous sa tente.

Vers quatre heures, en présence des hommes seuls, le fiancé dit au marabout présent, lequel est habituellement de la tribu des Kel-Essouk : « Tu es mon représentant ; demande de ma part cette fille à son père. » Le père de la fiancée dit à un des chefs de tente du voisinage : « Moi, de mon côté, je te prends pour mon représentant ». Le marabout représentant du fiancé dit au représentant du futur beau-père : « Je te demande une telle pour un tel, fils d'un tel ». — « Je te la donne en mariage licite pour cette vie et pour l'autre, selon Dieu et la loi du Prophète ; tu entreras avec le bien, tu sortiras avec le bien ». (C'est-à-dire tu ne lui feras que du bien, tu te conduiras bien avec elle). — Le marabout alors prie un peu en silence, puis récite à haute voix la fateh'a que récitent avec lui tous les hommes assistants, et tout le monde rentre dans les tentes jusqu'à la tombée de la nuit.

Le soleil étant couché, les femmes se rassemblent à nouveau, et cinq ou six d'entre elles dressent la tente du nouveau ménage à dix ou vingt mètres de celle des parents de la fiancée. Les jeunes gens viennent en regarder la construction, mais les vieillards et les futurs époux restent chez eux. Les femmes façonnent d'abord sur l'emplacement choisi une sorte de tertre en sable de 25 à 30 centimètres de hauteur, qui doit servir de lit nuptial (en tam. adebni). Lorsque plus tard le campement sera changé

on ne détruira pas l'adebni qui restera là toujours. Ensuite a lieu le montage de la tente proprement dite qui doit être neuve et en peau bien rouge.

La tente étant installée, le fiancé y rentre en compagnie du marabout qui préside au mariage et de deux camarades de son âge. Pendant ce temps trois femmes âgées et deux ou trois jeunes vont chercher la fiancée et toutes les autres femmes du campement faisant cortège par derrière, l'amènent dans la nouvelle tente. Le marabout récite encore quelques prières, puis tout le monde se retire, laissant à eux-mêmes les jeunes époux. Le mariage est terminé.

Le lendemain les jeunes époux vont, viennent et mènent la vie commune comme si de rien n'était.

Les Ifor'as ne cherchent pas à se marier dans leur propre famille ; ils choisissent qui leur plaît. L'âge général de mariage pour les hommes est de 25 à 30 ans.

Chez tous les Touareg et les Ifor'as en particulier la monogamie est absolue.

O. — *Occupations d'un homme marié*

Un homme marié de la tribu des Ifor'as s'occupe durant tout le jour, comme les jeunes gens, des soins de ses troupeaux, participe aux conseils, fait ses prières. En principe il ne va plus à l'ahal ; le soir après la traite des chamelles, il reste dans sa tente avec sa femme et ses enfants, puis la nuit étant venue, il prend le repas et s'endort.

P. — *Occupations d'une femme mariée*

La femme mariée se lève vers le point du jour et sitôt dit sa prière : cette piété des femmes contraste avec l'indifférence des femmes des Kel-Ahaggar qui ne prient jamais et n'ont pas de chapelets sauf les Isakamaren. Après la prière même, la femme récite son chapelet ; puis les esclaves apportent du laît qui est versé devant elle en un très grand pot de terre lequel est alors recouvert d'une natte. Après avoir bu un peu de ce lait, la

femme met dans sa bouche du tabac vert du Touat mêlé de merkba grillé appelé « touka ». Cette habitude de mâcher du tabac est invétérée chez les hommes et les femmes Ifor'as ; tous mordillent une pincée de tabac depuis le matin jusque vers onze heures ; à ce moment ils reprennent une deuxième pincée qu'ils mâchent jusqu'au soir, et qui est la dernière de la journée ; quand ils boivent du lait ou mangent, ils mettent le tabac sur leur oreille et le reprennent ensuite.

Après quelques soins du ménage, la femme sort, va faire une visite à la tente de son père, où avec ses sœurs ou ses parentes elle raconte les nouvelles, s'amuse à une sorte de jeu de dames où les pions sont des crottes de chameau, et s'informe des événements survenus Si elle a envie de connaître des nouvelles d'absents ou craint quelque avenir fâcheux, elle se dit la bonne aventure au moyen de signes tracés sur le sable en disant à haute voix des versets du Coran. Toutes les femmes et même les enfants savent dire ainsi la bonne aventure qu'on appelle en arabe « gezzana » et en tamachèque « ig'chan ».

Vers onze heures l'épouse rentre à sa tente, prépare le repas de son mari, sert le manger, distribue la nourriture aux esclaves, envoie les négresses abreuver les jeunes veaux et les jeunes chamelons, puis fait la sieste avec son mari. Au « douhour » (2 h.) elle se lève et fait la prière avec son mari, lui placé devant, elle derrière lui. Elle donne à sa négresse des grains, soit du bechna (mil) soit de l'aouzzaq pour être pilés par les esclaves dans un grand mortier et être ensuite transformés en bouillie ou taraouaït (en arabe âsida) laquelle avec du lait composera le repas de la famille, des hôtes et des domestiques. Après ces soins, l'épouse retourne à la tente de son père, y joue encore aux dames (en tam. « tamkara'n ir'errag'en », en arabe « boukrourou mt'a elba'r »). S'il y a un hôte au campement de son mari, elle y revient bientôt avec ses sœurs, ses cousines et toutes ensemble tiennent compagnie à l'hôte et s'efforcent de le distraire. Bientôt le soleil tombe et les esclaves vont traire les chamelles ; à ce moment toutes les jeunes filles et jeunes femmes retournent à leur habitation ; la maîtresse de la tente reste seule avec l'hôte. Elle fait alors par une esclave apporter à

l'emplacement où l'hôte a déposé ses affaires (toujours hors de la tente), une natte servant de lit (taousit), un coussin de cuir formant oreiller (adafor) et une natte qui placée verticalement doit tenir lieu de paravent (iseber) Au milieu de ces objets l'hôte s'installe ; il reçoit de la taraouaït et du lait pour le repas du soir et mange seul. Ce repas terminé, les jeunes filles jolies viennent et avec la maîtresse de la tente organisent un ahal pour faire passer à l'hôte une soirée agréable. Ce dernier ne doit montrer aucune marque de fatigue ou aucun désir de sommeil ; mais les jeunes femmes savent qu'il doit être fatigué du voyage et elles se retirent de bonne heure. En s'en allant elles sont reconduites par l'hôte qui leur offre un peu de tabac.

L'épouse qui a reçu également une part de tabac, mais plus grosse que celle des autres, rentre alors dans sa tente et s'y endort auprès de son mari.

Q. — *Tentes et ustensiles*

Les Ifor'as comme tous les Touareg n'ont d'autre habitation que les tentes.

Celles-ci sont généralement faites de peaux de chèvres ou de moutons cousues et teintes en rouge. Elles sont soutenues par une perche centrale appelée « tamankait » et des perches placées sur le pourtour et nommées « ag'et ». Ces ag'et tiennent le cuir écarté du sol, à une certaine hauteur ; des petits piquets attachés à la tente par des cordelettes et fichés en terre maintiennent l'ensemble de l'édifice. Les Ifor'as laissent toujours un espace entre le cuir et la terre pour l'aération intérieure et pour empêcher le vent ou le soleil de s'introduire par là, on installe des nattes de merkba tressés avec de fils de cuir (iseber), verticalement de façon à former écran. Ces iseber ont environ un mètre de haut ; elles sont de largeur variable et servent à abriter à la fois du vent, de l'eau et du soleil et à garantir le feu et les outres.

On voit aussi dans l'Adr'ar' d'autres tentes très petites formées de quatre ou six piquets verticaux d'environ un mètre de longueur sur lesquels des traverses horizontales maintiennent un

toit en iseber. La partie avant forme une sorte de vérandah ouverte ; la partie arrière est organisée en chambre au moyen de cloisons en iseber verticaux. Ces tentes sont toujours extrêmement petites, et pour peu que les herbages soient un peu haut elles disparaissent complètement.

Les principaux ustensiles et meubles de la tente sont : des « iseber » ; des nattes servant à s'étendre (taousit) ; un certain nombre de sacs de peau de diverses formes servant à contenir les effets, les grains ; les selles ; les armes ; les bâts de chameaux et d'ânes ; des mortiers en bois de diverses tailles avec leur pilón en même matière ; des marmites en terre faites dans le pays ; des écuelles demi-sphériques ou aplaties de toutes tailles, en bois, les unes servant à traire ou à boire le lait, les autres à manger les taraouaït... ; des cuillers en bois servant à manger la taraouaït, les Ifor'as ne mangeant jamais avec les doigts ; des seaux en cuir pour puiser de l'eau (ag'a) ; des haches pour couper le bois (toutela) ; des entonnoirs en bois (aseggebi) ; des vans (tisit) ; des outres à eau, d'autres pour le lait frais, le lait caillé ; parfois l'imzad de la femme ou de petits tambours ; des couvertures en laine du Touât ou en coton, importées de Tombouctou, des couvertures en étoffe rouge très légères (taged'anfoust) ; des peaux de chèvres ou de moutons servant de tapis ; une grande auge en cuir portée par un assemblage de bâtons et servant à abreuver les animaux.

Il n'existe pas de pierres à moudre ; tandis que les Kel-Ahaggar possèdent une pierre à moudre dans chaque campement, les Ifor'as ne se servent que de mortiers et de pilons ; ils pilent le grain, mais ne le moulent jamais.

Les Ifor'as installent toujours leurs tentes loin des puits, dans les endroits cachés des oued, à l'abri des herbages ou des arbustes. Les européens peuvent passer très près de campements sans se douter de leur présence ; les Ifor'as au contraire ont un sens particulier pour deviner à des indices le voisinage d'installations, pour en découvrir l'emplacement, même la nuit et par l'obscurité complète. On trouve rarement plusieurs tentes l'une à côté de l'autre ; elles sont souvent voisines mais presque

jamais côte à côte, sauf dans les cas d'assemblées ou de réunions religieuses, sociales ou politiques.

R. — *Lit de famille*

A l'intérieur de la tente, le lit des Ifor'as est généralement une natte de merkba (taousit) analogue aux nattes de merkba qui servent de paravent (iseber) mais plus courte. Ceux qui le peuvent recouvrent la « taousit » d'une couverture taged'anfoust.

Un petit nombre de personnes mariées très riches ont un lit véritable appelé « tadabout », où reposent l'époux et l'épouse. Le tadabout se compose de quatre piquets verticaux, parfois ornés d'entrelacs, formant rectangle. Deux traverses horizontales réunissent les piquets formant les petits côtés et quatre perches longitudinales reposent sur ces traverses. Par-dessus sont placées une natte et des étoffes épaisses. On se sert de ces tadabout pour avoir plus frais en été; mais surtout parce que c'est regardé comme un objet de grand luxe : seuls les grands personnages Ifor'as ont des tadabout, Illi l'aménoukal, Alemlar', Sidi Akhmed.

Comme oreillers les Ifor'as utilisent un long coussin en peau (adafor) servant à la fois aux deux époux ; ce sont les femmes des artisans (ined', en arabe mâllem) qui se chargent de leur fabrication.

S. — *Nègres et négresses*

Les Ifor'as nobles possèdaient un assez grand nombre d'esclaves qui étaient tous des noirs ; ils en avaient autant que les Kel-Ahaggar. Ces esclaves provenaient soit de razzia, soit d'achats au Niger, soit des enfants nés dans le pays de nègres et de négresses esclaves. Chez les Kel-Ahaggar au contraire presque tous les esclaves provenaient de razzia, aucun d'achat et très peu étaient nés dans le désert. C'est que les Ifor'as mariaient entre eux les esclaves des deux sexes tandis que les Touareg du Nord les laissaient sans mariage et sans famille, dans une

promiscuité complète entre hommes et femmes, dans la même liberté que les animaux qu'ils étaient chargés de garder. De là vient que les esclaves des Touareg du Nord ont eu très peu d'enfants parce que la plupart de ceux-ci furent tués au moment de leur naissance par les jeunes négresses ; ceux qui vécurent ne savaient généralement pas quel était leur père.

Les Ifor'as en général étaient bons pour leurs esclaves ; ils les traitaient comme leurs enfants, les nourrissaient largement et les vêtissaient chacun selon ses moyens : on en voyait cependant de peu ou mal vêtus, mais c'est qu'alors les maîtres eux-mêmes ne l'étaient guère mieux. Les enfants nés d'esclaves appartenant aux Ifor'as n'étaient jamais vendus par des Touareg qui se respectent ; il eût fallu pour le faire être sans conscience et sans respect humain.

Les jeunes hommes des Kel-Ahaggar et des Taïtoq ont presque toujours, s'ils sont riches, une ou plusieurs négresses concubines et cela à la connaissance de tout le monde. Ainsi Moussa-ag-Amastan amenoukal des Kel-Ahaggar et Sidi-ag-Keradji amenoukal des Taïtoq en ont chacun six ou sept. Il en est tout autrement chez les Ifor'as où le fait d'avoir une négresse comme concubine, même si l'homme n'est pas marié, serait regardé comme une chose dégradante. Par suite il n'y a jamais d'enfant de négresse qui soit considéré comme ayant un Afar'is pour père : s'il en existait réellement dans ce cas il n'aurait aucun des droits des Ifor'as et serait malgré tout réputé fils de nègre et de négresse.

Lorsque dans l'Adr'ar' une négresse non mariée devenait enceinte, ses maîtres la chassaient pour mauvaise conduite, avant ses couches, en lui disant : « Tu es libre, va où tu voudras ; nous ne voulons plus te voir. » Chez les Ahaggar au contraire, quand une esclave non mariée, comme elles l'étaient pour ainsi dire toutes, présentait des signes de grossesse, elle était gardée dans la tente de ses maîtres pour qu'elle ne puisse pas tuer son enfant, mieux traitée et mieux nourrie ; pendant l'allaitement elle recevait double part de nourriture, car les Kel-Ahaggar se réjouissaient de la naissance d'un futur esclave comme de celle d'un agneau.

Les Ifor'as affranchissaient fréquemment leurs esclaves ; c'était là une action regardée comme pieuse et la conséquence fréquente de vœux faits en cas de maladie ou en péril de mort durant un rezzou ou un voyage lointain. Beaucoup de ces affranchis restent dans le pays, soit qu'ils servent leurs anciens maîtres moyennant une rétribution, soit qu'ils se louent à d'autres pour la garde des troupeaux ou l'escorte des caravanes. Certains retournent dans leur pays d'origine ; d'autres enfin s'établissent dans un des centres de culture de l'Adr'ar'.

Les Touareg de l'Adr'ar' nourrissent et soignent leurs vieux esclaves des deux sexes devenus incapables de travail, avec autant de sollicitude que s'ils étaient jeunes, ils les entretiennent jusqu'à leur mort. C'est une nouvelle différence avec les Kel-Ahaggar qui libèrent leurs esclaves devenus vieux, les laissant sans moyen d'existence à une époque où ils ne peuvent plus gagner leur vie, aussi le Ahaggar est-il rempli de vieux noirs mourant de faim.

Dans l'Adr'ar', la valeur d'un esclave mâle de vingt ans était d'environ 160 mètres de guinée (en tam tchouokkit, en arabe chegga). Une négresse du même âge valait le même prix. Un petit négrillon ou une petite négresse de cinq à sept ans valait 80 mètres de chegga, mais la vente en était très rare.

T. — *Nourriture*

Tous les Touareg sont très sobres : ils se contentent presque toujours de lait et de farine de graminées indigènes ; non qu'ils méprisent la viande, mais parce que le bétail est pour eux une richesse qu'ils ne sacrifient qu'en certaines fêtes.

Dans l'Adr'ar', le matin, au lever du soleil et aussitôt après la prière, une servante met dans le lait une pierre chauffée, et été comme hiver les Ifor'as débutent par cette boisson tiède. Vers onze heures ou midi, est pris un repas composé de lait caillé mêlé d'aouzzaq. Vers dix heures du soir a lieu un nouveau repas composé d'une bouillie ou taraouaït faite de bechna ou d'aouzzaq et de lait frais. Les enfants encore jeunes, surtout les

petites filles, boivent en outre du lait deux ou trois fois par jour surtout au coucher du soleil, à l'heure de la traite.

Tous les jeudi soir, chaque Afar'is, homme, femme ou enfant donne un peu de sa portion de lait aux pauvres à titre d'aumône pieuse.

Le fond de la nourriture des Ifor'as est le lait, frais ou aigre ou même caillé, et provenant de chamelle, de vache ou de brebis.

Les grains dont l'usage est le plus courant dans l'Adr'ar' sont :

le bechna ou mil provenant du Niger ou de l'Aïr ;

l'aouzzaq, graine d'une graminée appelée vulgairement cram-cram (peut-être Pennisetum distichum) qui pousse à l'état sauvage.

Les graines suivantes sont encore utilisées mais en moins grande quantité :

le riz importé du Niger ;

Le tachit, petite graine analogue à la graine du drinn ;

L'abetrir', graine rouge grosse comme les grains de maïs ;

la tamessalt, très petite graine semblable à des pépins de figue ;

l'isiben, graine très blanche grosse comme la graine de merkba ;

l'ag'erouf, graine très dure à piler, garnie de piquants, de la taille d'un grain de riz.

Ces cinq dernières plantes poussent à l'état sauvage dans l'Adr'ar' : elle se mangent toutes en bouillie (taraouaït) ; l'aouzzaq et l'ag'erouf seuls se prennent soit en bouillie, soit crus, pilés et mélangés au lait caillé.

Les Ifor'as ne font pas de beurre ; ils font cailler le lait et font des fromages avec le lait frais, mais non avec le lait aigri ; les Kel-Ahaggar au contraire font beaucoup de beurre (oudi), des fromages de lait frais (takammart) et des fromages de lait aigri (aoullous).

L'usage chez les Ifor'as veut que le mari et l'épouse mangent ensemble ; les enfants en bas âge mangent à part. Lorsque l'homme est devenu vieux et qu'il n'a pas d'enfants, il continue à prendre ses repas en compagnie de sa femme ; mais s'il a des

enfants, il mange seul, tandis que les garçons et filles, quelque soit leur âge, mangent avec leur mère. S'il y a un hôte, et que cet hôte soit un proche parent ou un ami intime et qu'on l'ait à ce titre autorisé à déposer ses affaires à l'intérieur de la tente, le maître ne mange pas avec lui, mais la femme ou à son défaut un fils déjà grand prend le repas en sa compagnie. Si l'hôte est un étranger qui a déposé ses vêtements hors de la tente, il mange toujours seul.

U. — *Cachettes*

Lorsque les Ifor'as ont des provisions de graines ou d'autres objets, vêtements, ustensiles, etc., trop encombrants pour les emporter habituellement dans les nomadisations successives, ils les emmagasinent soit dans une case construite exprès dans un des centres de culture, soit dans une cachette fabriquée dans les parties les plus montagneuses du pays.

Il n'est pas fait de trous en terre, comme dans le Ahaggar, par crainte de la moisissure ; mais les Ifor'as cherchent un creux de rocher, et pavent le sol de pierres sur lequel ils étendent un lit de drinn (toulloult) ; sur cette couche ils déposent les objets à serrer, les graines et les provisions de toute sorte qu'il ne veulent pas emporter ; puis ils étendent par dessus une nouvelle couche de drinn et recouvrent le tout de pierres de manière à ce que rien ne trahisse extérieurement la cachette.

C'est aux ennemis et non aux autres membres de leur tribu que les Ifor'as cherchent à dissimuler l'emplacement de leurs réserves. Ils connaissent les cachettes les uns des autres ; jamais l'un d'eux n'oserait toucher ou piller le réduit d'un de ses camarades : ce serait un déshonneur. Il n'y aurait que dans le cas de péril de mort par la faim qu'un Ifor'as, passant à proximité d'une cachette, l'ouvrirait et y prendrait ce dont il aurait besoin ; dans ce cas il devrait au plutôt prévenir de son acte le propriétaire des réserves utilisées.

V. — *Règles de politesse.*

Le principal signe extérieur du respect que les hommes ont vis-à-vis de leurs semblables ou vis-à-vis des femmes est le port du voile (tameng'out'), soit de celui de la bouche, soit de celui des yeux : plus on respecte la personne devant laquelle on se trouve et plus on se masque complètement la figure, baissant le voile des yeux et relevant le voile de bouche. A des gens de peu, esclaves des deux sexes, ou à des personnes avec qui ils sont en grande familiarité, père, mère, sœurs, frères, hommes du même âge, les Ifor'as montrent le visage presque à découvert. Aux personnes dignes d'une considération moyenne ou à des parents avec lesquels tout en étant familier, on l'est moins cependant qu'au cas précédent, oncle, cousin, cousine, on masque la bouche et le front, mais on montre assez largement le nez et les yeux. Par contre le front et la bouche sont entièrement couverts, le nez et les yeux sont presque entièrement voilés devant les gens dignes d'un grand respect, devant des femmes étrangères et à l'ahal. En cas de deuil, le voile du front est rabattu sur le nez de façon à ce que la figure soit entièrement couverte et que le regard ne puisse passer qu'au travers de l'étoffe. Lorsqu'un Afar'is s'approche d une assemblée de jeunes filles, le voile se rabat comme en cas de deuil ; cette position du tameng'out' est également de règle quand un homme est à côté d'un trépassé. A l'ahal la position du voile rabattu est conservée tant que l'ahal dure ; cependant si la nuit est obscure et sans lune, l'usage autorise de découvrir les yeux du voile qui rend impossible de regarder les femmes.

Le fait de se présenter le visage couvert doit donc toujours être considéré comme une marque de respect et jamais comme un manque de confiance ou de franchise.

Les Ifor'as, comme aussi les Touareg Ioulliminden, ne doivent jamais prononcer le nom d'un mort devant une personne qui lui touche de près Parler de son père décédé devant un fils serait une injure grave ; aussi l'usage est-il de ne jamais demander à un homme de qui il est le descendant, dans la crainte

que son père ne soit décédé : il est d'ailleurs facile de tourner la difficulté en s'adressant à un tiers. Cet usage est particulier aux Touareg du sud, car chez les Ahaggar et les Taïtoq il n'existe pas. Le premier résultat de cette coutume est que les Ifor'as ne font jamais suivre le nom d'un homme de celui de son père : on dit Illi, Fenna, mais jamais Moussa ag-Amastan, Sidi-ag-Kéradji : il n'y aurait d'exception que si le père était Arabe marabout, car cette coutume n'existe pas chez les Arabes du voisinage de l'Adr'ar'. Le second résultat est que l'histoire du pays des Ifor'as s'oublie plus vite que partout ailleurs puisque les noms des ancêtres ne sont jamais prononcés par ceux qui semblent chargés de les transmettre et que les généalogies jamais remémorées s'y perdent rapidement.

Les enfants des deux sexes conservent toute leur vie un grand respect pour leur père. Devant lui, comme aussi devant leurs oncles, ils s'abstiennent de toute parole tant soit peu légère ; ainsi jamais un jeune homme ne dira même à son père : « J'ai été à l'ahal » ou : « J'ai vu telle ou telle jeune fille ». S'il entend devant son père ou son oncle ou un autre homme âgé, un tiers employer une expression libre ou grossière ou simplement parler d'une femme, il se lève de suite et se retire.

Au contraire, en présence des femmes, un jeune homme ou une jeune fille jouissent d'une plus grande liberté. Ainsi un jeune homme dira très bien à sa mère : « Irai-je à l'ahal aujourd'hui ? » et la mère répondra : « Oui, vas y ». Le même jeune homme dira encore à sa mère : « Jai été aujourd'hui à l'ahal ; j'y étais assis à côté d'une jolie fille » et la mère dira : « Bien ». Enfin la mère pourra encore dire à son fils : « Tu n'es pas allé à l'ahal aujourd'hui ? Est-ce que tu hais les jeunes filles ? Je ne te reconnais pas pour mon fils ». Vis-à-vis de ses sœurs le jeune Afar'is a le même langage.

Lorsque les Européens vont chez les Ifor'as ou chez les Kel Ahaggar les femmes généralement se cachent ou se couvrent tout le visage de façon à ne pas les voir. Il semble que ce soit surtout parce que les blancs montrent leur bouche et leur figure comme les femmes et elles ne veulent pas assister à pareille indécence.

Quand un hôte se présente, à moins qu'il soit très familier et pénètre dans la tente, il mange seul ; c'est par politesse, car un Ifor'as ne mange pas devant un supérieur. sauf le cas d'extrême familiarité. Ainsi, pour ce dernier motif, un homme prendra ses repas avec son père ou son oncle ; il ne le fera ni avec son beau-père ni avec sa belle-mère. La jeune femme, elle, pourra manger avec sa belle mère, mais non avec son beau-père. Les enfants prennent les repas avec les parents, oncles, tantes, etc. Dans les repas offerts à l'occasion de cérémonie, on ne banquette pas tous ensemble ; chacun reçoit sa part et la mange avec ses égaux.

A l'ahal du matin ou de l'après-midi, s'il n'y a pas de femme âgée, on peut dire n'importe quelle parole si légère, parfois si grossière soit elle. Le soir, à l'ahal, comme il vient toujours plus de monde et qu'on y est en cérémonie, les Ifor'as font grande attention aux expressions employées. La grossièreté est bannie et les choses légères doivent être exprimées en termes choisis et raffinés.

Lorsqu'un Afar'is reçoit un cadeau il doit dire merci (en tamachêque « tannemirt »).

Lorsque s'abordent hommes ou femmes ou bien homme et femme, les salutations doivent être très longues, plus longues que celles des Kel-Ahaggar ; ne les pas faire très longues serait signe de mécontentement ou d'impolitesse. Les expressions employées sont à peu près les mêmes que celles des Kel-Ahaggar et commencent aussi par « *Salamou relikoum* ». Chaque interlocuteur demande à son tour des nouvelles de toute la famille, des animaux, des objets inanimés même.

Ne pas recevoir un don offert par un Afar'is serait signe de mépris ou impolitesse. A l'arrivée dans un campement, il faut accepter l'offre du lait et en boire, à peine de paraître méprisant et impoli. Lorsqu'on campe à proximité d'une tente, il faut accepter de même le mouton ou le chameau amené en don d'hospitalité ; il n'est pas indispensable de l'égorger de suite et de le manger, mais il faut l'emmener avec soi. Quelles que soient les bonnes paroles qui l'accompagneraient, un refus serait mal vu et blessant. Lorsqu'on reçoit un cadeau, il est du meil-

leur usage de faire un don en échange ; cependant il est de bon goût de laisser un certain temps entre la réception du cadeau et l'envoi d'un cadeau en échange, afin que ce dernier n'ait point l'air d'un paiement : s'il est amené un chameau le soir, le cadeau est fait le lendemain matin. Pour les petits dons, tels que le lait offert souvent aux étrangers, il n'est rien que les Ifor'as reçoivent plus volontiers en remerciement qu'un peu de tabac du Touat, ou encore quelques aiguilles à coudre. Entre eux-mêmes, c'est le tabac que les Ifor'as s'offrent le plus volontiers.

S'il arrive qu'une personne de passage, Afar'is ou étranger, entre un moment dans une tente, pendant le jour, pour s'y reposer ou s'y mettre à l'ombre, il y sera toujours bien reçu, même s'il ne demande pas l'hospitalité et si le séjour y est trop court pour qu'il puisse y prendre un repas ; il peut causer avec les hommes et les femmes de la tente et regarder ces dernières comme si elles étaient des hommes. Il est tenu, s'il y a des femmes, d'aller les saluer et de causer avec elles ; si, entrant dans une tente où sont réunis hommes et femmes, l'étranger ne s'adressait qu'aux hommes sans regarder les femmes, il serait considéré comme grossier et fort mal vu.

En se saluant, la poignée de mains s'échange toujours soit entre hommes ou femmes, soit entre homme et femme. Chez les Ifor'as la poignée de mains ne consiste pas comme chez les Ahaggar à se toucher une seule fois la main ; on se frole la main intérieurement par trois fois et la dernière fois on fait un claquement de doigts. Si un voyageur rencontre chemin faisant un autre homme, il lui serre la main en faisant les salutations d'usage commençant par : « Salamou relikoum ». S'il rencontre une femme, il la salue et lui donne la main, mais sans prononcer le « salamou relikoum » qui ne se dit que lorsque la femme est dans sa tente.

Entre hommes ou femmes, on se tend la main des deux côtés en s'approchant, sans que ce soit l'inférieur ou le supérieur, l'homme ou la femme, qui la tende le premier.

X. — *Hospitalité*

Par la vallée, un homme arrive qui vient demander l'hospitalité au campement. S'il est familier, il arrête son méhari près de la porte de la tente ; s'il est inconnu ou timide, il se tient à l'écart. Il dit : « Salamou relikoum, ma ttoulam, ma n eouen naouen. » (Le salut sur vous, que valez-vous ? c'est-à-dire comment allez-vous ? quoi de l'état de vous ?) Le maître et la maîtresse de la tente tendent la main à l'arrivant sans lui dire une seule parole : car ce serait un manque d'éducation que de répondre au salut de l'arrivant et de lui parler avant qu'il ait fait suivre ses salutations du mot : « Isalan ? » (nouvelles ?) Sitôt que l'arrivant a dit : « Isalan ? » le maître lui demande en quelques mots des nouvelles des siens ; l'épouse se tait. Si le chef de la tente est l'oncle paternel ou maternel du nouveau venu ou si l'épouse est sa sœur, l'hôte descend alors de sa rahla, place ses bagages dans la tente même et s'y installe. Dans tous les autres cas, il dépose sa selle, ses bagages hors de la tente et à peu de distance. Il pénètre ensuite dans le campement, retire ses amulettes les plus encombrantes, ainsi que les gros cordons de soie qu'il porte sur la poitrine et se met à causer avec ses hôtes, assis et tout en buvant du lait. On a soin de pendre aux piquets qui soutiennent le cuir de la tente, les ceintures, cordonnets, gris-gris et les jolis vêtements dont l'arrivant s'est débarrassé afin que ces richesses soient vues par les jolies jeunes filles qui bientôt vont venir rendre visite. Lui-même n'a gardé que l'épée et trois grandes amulettes de tête placées au milieu et sur les côtés du turban, amulettes qui pour les hommes riches sont dans des étuis d'argent. Cependant, tandis que l'hôte cause sous la tente, sont venus les jolies jeunes filles du campement ; elles arrivent dès qu'elles ont appris la venue d'un étranger, surtout si ce dernier n'est pas marié. La maîtresse de la tente a prévenu l'arrivant : « Les jeunes filles viennent, prépare-toi. » Aussitôt celui-ci ramène entièrement son voile sur la figure et au moment où les femmes entrent, il se lève et leur donne à chacune la main sans que s'échange aucune parole. L'hôte

s'étant assis, parle le premier : « Quelles nouvelles, jeunes filles ? » — « C'est toi qui a des nouvelles à dire, non pas nous. » — Celles que j'ai, je vais vous les donner tout de suite. » — « Et nous aussi, celles que nous avons nous te les donnerons. » — « Les paroles de tête à tête, laissez-les entre moi et vous jusqu'à la nuit. » La conversation s'engage ; on ne fait ni musique ni chant ; la causerie dure une bonne heure, puis les jeunes filles se retirent. L'arrivant les accompagne jusqu'à leur tente ou bien s'asseoit avec elles sous quelque arbre et badine avec elles. Au moment où l'hôte a quitté la tente pour accompagner les visiteuses, celles-ci disent à la maîtresse de la tente : « Donne-nous un peu de tabac. » — « Je n'en ai pas vu chez lui et moi je n'en ai pas. » Si l'hôte n'a pas à se gêner avec les propriétaires de la tente, il distribue de suite quelques pincées ; mais si le maître est son oncle ou quelque personne qu'il doive respecter, il ne donne rien en sa présence. Toutefois après avoir reconduit les jeunes filles, au moment de se séparer. il leur fait alors la distribution de tabac. Puis le nouveau venu revient à la tente qui lui a offert l'hospitalité et y reçoit ses repas qu'il prend toujours seul s'il n'est un familier, et dans le cas contraire, avec la maîtresse de la tente ou un des fils déjà grand, mais en aucun cas avec le maître de la tente.

L'hôte partage désormais son temps entre le campement où il a été reçu, les assemblées des hommes du voisinage et la société des jeunes filles. Ces dernières ne vont plus lui rendre visite ; elles y sont allées une fois pour voir comment il était et pour lui faire voir leur beauté afin qu'il les connaisse la nuit à l'ahal ; mais toute nouvelle visite de leur part serait contraire aux convenances : c'est l'hôte qui désormais se rend chez elles, autant qu'il le veut et quand il le veut. — L'accès des ahal lui est ouvert.

Aussi longtemps qu'il le veut, l'hôte reste à la tente où le maître lui doit aide et protection ; ce serait une inconvenance de lui dire de s'en aller.

Lorsque de lui-même, l'hôte veut reprendre son voyage, il remercie vivement le maître et la maîtresse de la tente. Au premier il ne fait aucun cadeau ; à la seconde il offre soit une

certaine quantité de tabac, soit un ikerchei en cotonnade du Soudan, soit dix ou vingt coudées de cotonnade blanche ou bleu foncé. Ceux qui ont reçu l'hôte ne lui font à son départ aucun cadeau.

Chez tous les Touareg l'hospitalité est de tradition et quiconque manquerait à ses devoirs serait déshonoré.

Y. — *Divorce*

Si les jeunes hommes Ifor'as viennent trop fréquemment rendre visite à une femme mariée, l'époux parfois ne fait aucune observation ; mais parfois aussi il invite sa femme à mieux se conduire. Le plus souvent celle-ci lui répond : « Si tu veux me répudier, répudies-moi ; je préfère la société de ces hommes à la tienne ! » Malgré cette réponse et surtout si la femme est jolie, le mari lui pardonne et la laisse libre ; quelque fois aussi il la répudie.

Inversement si l'époux est volage, s'il ne donne pas à sa femme des vêtements convenables, s'il montre enfin un mauvais caractère, l'épouse se dispute avec lui et lui dit : « Répudies-moi. »

Pour ces motifs ou encore si le mari désire épouser une autre femme ou si l'épouse a commis quelque faute, la répudiation peut avoir lieu. Elle n'a pas de formes spéciales ; il suffit que le mari dise : « Je te répudie », même une seule fois, pour que l'effet soit accompli.

Dans le cas où le mari refuserait de répudier sa femme et si celle-ci a de justes motifs de plainte, elle divorce d'elle-même et retourne dans la tente de sa famille. Et si la mauvaise conduite du mari est notoire, elle peut au bout de 3 mois et 10 jours se remarier comme après une répudiation régulière.

Dans tous cas, ce délai de 3 mois et 10 jours est exigé pour un nouveau mariage après répudiation et durant ce stage la femme mène la vie ordinaire des femmes non mariées, va à l'ahal, etc.

Que la répudiation soit régulière de la part du mari ou que

l'épouse soit partie d'elle-même, elle emporte tous ses biens, tant ce qu'elle a apporté en entrant en ménage, chamelles, négresses, etc., que les cadeaux du mari au moment du mariage : chameaux, doukkali, etc. Ce serait une honte pour l'homme que son épouse quitte, de conserver par devers lui quoi que ce soit lui appartenant.

— Illi, aménoukal des Ifor'as, a une fille très belle, Lalla, mariée à T'ioub. Or beaucoup de jeunes gens venaient fréquemment rendre visite à Lalla, et parmi ceux-ci, Moussa-ag-Amastan, depuis aménoukal du Ahaggar, alors fort jeune, était assidu entre tous. T'ioub fit à sa femme des observations au sujet des assiduités de Moussa. Lalla y répondit par les cinq vers suivants :

1. ⁚ⵔⵖ ·⁚ ⵜ ·ⴲ ⴲ⁚ⴹ
2. ·ⵍ⁚ ⵠ · ⵍⵜ ⵜ⁚ ⵏⵜⴱⴷ ⵢ ⴱ⁚ⴷ
3. ·ⵍⴷⵜ ·ⵖ⁝ⵏ ⵏⵔⴹⵏ ⴹⵔⴲ
4. ⁚ⵔⵖ ⵜ ⵜ ⵣ ⁝ⵠ ·ⵔⵣ ⁚ ⵢⵠ
5. /ⵏ ⵏⵜ · ⵜⵜⵏ ·ⵍⵣ ⵜⵍ⁚ ·ⵍⵍ

1. T'ioub aba ti k ig'rou
2. Mous-ag-Amastân out till a dioula,
3. Abarad' and'erren inheg'g'a temoulla
4. Ideg aoua ira da'r ı, it t igraou'
5. Lalla out Illi entat a ten innen

Sens :

« T'ioub, meurs ton père !
« Moussa-ag-Amastân n'a pas son pareil ;
« C'est un homme tout jeune fait pour les baisers.
« Tout ce qu'il voudra en moi, il l'aura.
« C'est Lalla, fille d'Illi, qui a dit cela. »

T'ioub ne répudia pas sa femme qui vit encore avec lui ; et Moussa ayant eu connaissance de ces vers, envoya à Lalla le plus beau de ses méhara blancs.

— Une femme mariée ayant vu un homme fort beau composa les vers suivants :

1. ⵋ Ǝⵙ ⁝ⵗⵏ · ⵔⵔ∴ ∴ⵏ
2. ⵋƎⵏ · ∴+ⵔ ⵖ ⵔ ⁝ⵏⵏ⁝
3. ⵋⵊⵏ ⵏ⁝ⵏ +Ǝⵔ∴ ⁝ⵙⵏ
4. ⵋⵢ∴+ + ⵔ∴ⵏ ⵏ ⵔ∶ ⵔ∴+
5. ⵊⵏⵏ ⵙ ⵏⵔⵖⵙⵏ ⵏⵔⵖ

1. Nek akarar a neier set't'af ;
2. Ehelaler' ar d iertek a net't'af ;
3. Elsir' kerad'et, nar'il nezzaf ;
4. Tikra our in naker, it tekchaf ;
5. Diran desidaren as nellaf.

Sens :

« J'ai vu un homme à la barbe noire.
« J'en ai été distraite au point de laisser tomber ce que j'avais en main,
« Au point de me croire nue, étant vêtue de trois vêtements. (1)
« Le voler, je ne le volerai pas, car c'est un déshonneur; (2)
« Mon souhait : je souhaite d'être répudiée. »

Le mari de cette femme, ayant connu ces vers, la répudia et elle épousa l'homme pour qui elle les avait composés.

L'adultère est regardé comme honteux chez les Ifor'as. Il ne se commet qu'en cachette et, dit-on, rarement (?) ; il paraîtrait que les femmes considèrent comme une question d'honneur de ne point tromper leur époux (?).

Z. — *Veuvage.*

Lorsque meurt un homme marié de la tribu des Ifor'as, sa femme reste trois mois et dix jours sans pouvoir se remarier. Pendant ce deuil, la femme se couvre entièrement les cheveux

1. Il lui semblait que ses vêtements étaient trop peu pour plaire à cet homme ; elle eût voulu des parures superbes.
2. On appelle l'adultère : vol (en tam. ; tikra) et commettre l'adultère se dit voler.

et se met autour de la tête un bandeau qui masque le front, les oreilles, le bas du menton, le cou et la gorge. Elle se couvre également les pieds de babouches. La veuve ne sort de sa tente que pour les courses indispensables, telles que les changements de campement; elle y reste tout le jour, ne revêt que des habits sans beauté, ne reçoit que de courtes visites et ne fréquente pas l'ahal.

La croyance populaire veut qu'apercevoir les cheveux d'une veuve soit cause de maladies.

Les trois mois et dix jours écoulés, la veuve revêt à nouveau de beaux vêtements, retourne à l'ahal, mène la vie assez licencieuse des femmes non mariées et s'il y a lieu se remarie.

σ. — *Mort.*

Lorsqu'une femme ou un homme des Ifor'as est sur le point de mourir, son conjoint et ses enfants ne le quittent pas ; les parents et les voisins viennent à sa tente et chaque jour ceux qui sont campés à quelque distance visitent le moribond.

La mort étant proche, les assistants disent : « Teqqimed tesar'efared » (Mets-toi à demander pardon à Dieu), ou « Tourna our teneqq » (la maladie ne tue pas, c'est-à-dire c'est Dieu et non la maladie qui fait mourir) ou « Echehed » (Fais ta profession de foi).

Au moment de l'agonie, le marabout du campement pose le doigt sur le front du moribond en récitant des versets du Coran.

Si le mort a les yeux ouverts après avoir rendu l'âme, un des assistants dit ; « Err tit't'aouin nek, aneslem ! » (Ferme tes yeux, musulman). On répète cette phrase par trois fois. Si le mort fut un bon musulman il doit de lui-même fermer alors les yeux ; s'il les garde cependant ouverts, on lui dit : « Tfou ! s ig'iten nek ichchad'enin i meller' » (Fi ! avec tes mauvaises actions, homme vicieux). Alors bon gré, mal gré, on lui ferme les yeux.

Au moment de la mort, la femme, les filles et toutes les assistantes poussent, pendant une heure, de grands cris et gémisse-

F. — *Cordages.*

Les Ifor'as utilisent quatre espèces de cordes :

1° Des cordes en poils de chameau, très nombreuses, et servant à tous les usages ;

2° Des cordes en peau mince de gazelle, de chèvre ou de mouton pour faire des brides, des sangles de selle, etc. ;

3° Des cordes en peau forte de bœuf ou d'antilope dont sont faits les câbles servant à puiser de l'eau dans les puits profonds et les entraves de chameau (tiffart. en arabe gid) ;

4° Des cordes faites avec les fibres du cœur des gommiers ; celles-ci sont très grossières et de peu de valeur ; elles servent à puiser l'eau dans les centres de culture, à attacher les menus objets ou les bestiaux et à tous les usages où une forte corde n'est pas indispensable.

G. — *Commerce.*

Les transactions commerciales de l'Adr'ar' avec les pays voisins sont très faibles : les Ifor'as trouvent chez eux leur nourriture, lait et graines et n'achètent guère que du riz ou du mil, des étoffes et quelques objets de luxe.

Des oasis du Touat et du Tidikelt ils reçoivent de la guinée bleue ou blanche, du tabac, des dattes en très petite quantité, des verroteries. Ils échangent ces objets contre des moutons ou des chameaux.

Au Niger les Ifor'as vont chercher du riz, du mil, quelquefois du fer, du cuivre.

Dans l'Aïr ils vont chercher des peaux, des cuirs ouvragés, des selles.

Enfin de R'at et R'adamès par l'intermédiaire des Kel-Ahaggar, ils reçoivent quelques objets de luxe, tapis, selles, broderies.

Les caravanes des Ifor'as qui vont au Niger (le Niger est connu sous le nom de eg'eriou, la mer) ne sont jamais que de petits groupes de trois ou quatre hommes emmenant avec eux huit ou dix chameaux ; elles vont parfois à Bourem, plus souvent à Gogo (ou Gao).

Voici le récit d'un voyage commercial exécuté par un importeur touatien chez les Ifor'as.

« Je partis de Tit (Tidikelt) avec deux chameaux portant sur des bats pour cinq cents francs de marchandises. J'avais de la cotonade bleue, de la percale blanche, quatre doukkali, du chech blanc, quinze kilos de tabac, pas du gros tabac en feuilles du Touat, mais du petit tabac vert coupé en petits morceaux (1), vingt ou trente petites glaces, dix ou vingt peignes et une demi-charge de dattes pour ma nourriture et pour faire de petits cadeaux.

« J'étais avec cinq autres commerçants de Tit ayant chacun quelques chameaux. Nous ne prîmes avec nous ni guide ni protecteur touareg. Nous passâmes aux points suivants : Aïn-oulad-el-Haj, Tirechchoumin, In-R'elal, Tag'erg'era, Tikedebbatin, In-Sakan, In-Hiaou (In-Zize), Tichammalt (ag'elman permanent situé dans la montagne et d'abord si difficile qu'on est obligé d'en apporter aux chameaux qui ne peuvent l'atteindre, l'eau dans des outres) Timissao, Tirek (petite source dans la montagne), In-Ouzel et Timiaouin.

« Dès lors je me trouvais dans l'Adr'ar' et je commençai à vendre dans les campements mes marchandises, les échangeant contre des moutons ou des esclaves. C'était en hiver ; d'ailleurs les voyages de commerce se font toujours à cette époque, la seule où il soit possible de faire traverser aux moutons le tanezrouft. En deux mois, j'eus écoulé toutes mes marchandises.

« Quelquefois il faut plus de temps pour vendre sa pacotille ; et si l'on se laisse surprendre par l'été avant d'avoir tout échangé, on se trouve obligé de passer toute la saison dans l'Adr'ar' faute de pouvoir faire passer les moutons au nord. Si donc on tient à revenir rapidement, on vend tout au comptant ; ce n'est qu'en cas de long séjour qu'on peut vendre à crédit. Le

1. Ce tabac vert est coupé frais, laissé à sécher à terre et haché. Le tabac du Touat au contraire se coupe mûr, est entassé jusqu'à fermentation et à ce moment retiré et mis à sécher en grandes feuilles entières. Ces feuilles sont alors très friables ; pendant les voyages elles se réduisent en poussière et se perdent ; le tabac vert au contraire se conserve et voyage fort bien.

prix des ventes au comptant ou à crédit est d'ailleurs le même chez les Ifor'as, tandis que chez les Kel-Ahaggar ce dernier prix est accru du tiers ou du quart.

« Pour revenir au Tidikelt avec mes moutons ou mes esclaves, je m'entendis avec d'autres commerçants et quelques Touareg ; nous formâmes une petite caravane de cinq ou six méharistes, car il ne serait pas prudent de voyager entièrement seul. Nous connaissions le chemin, donc nous ne prîmes pas de guide, et nous ne prîmes pas de caravaniers, car partout les abreuvoirs sont faciles et les puits peu profonds. »

II. Unités de poids et de mesures.

La monnaie commerciale pour les achats et les ventes est la pièce de cotonnade, d'origine européenne, écrue ou bleue foncée, et appelée en arabe chegga, en tamachèque tchouoqqit. La petite pièce (en arabe bisa, en tamachèque tabourit) a tantôt quarante coudées de 50 centimètres, tantôt seulement trente coudées ; elle se détaille par coudées de 50 centimètres (en arabe dra, en tam. ar'il). Il n'y a pas dans l'Adr'ar' de monnaie métallique ou de cauris ; outre la pièce ou la coudée de chegga, les Ifor'as entre eux comptent souvent par tête de bétail, chameau ou mouton.

Il n'y a pas d'unité de mesure de volume fixe ; les grains, le beurre se vendent par approximation de leur quantité.

Il n'y a pas non plus d'unité de poids : les objets tels que sucre, thé, tabac se vendent aussi en appréciant à l'œil leur poids.

L'unité de longueur est la coudée (ar'il, dra) de 50 centimètres. Les longueurs assez importantes, telles que la profondeur des puits, le périmètre des jardins, se mesurent à la taille d'homme (tibeddi, en arabe ouaqefa = 4 coudées ou 2 mètres).

Pour les longues distances, les Ifor'as comptent par nuit de marche (la nuit de marche étant en valeur pareille à une journée). Ils distinguent entre nuit de caravane, nuit courte de méhari et nuit longue de méhari. Ainsi de Tella à In-Salah par In-Ouzel, Timissao, In-Hihaou (en langage des Kel-Ahaggar

In-Zizaou, en arabe In-Ziza), Tikelebbatin, El-Mouilah, on compte trente jours de marche de caravane, quinze jours de marche de méhari à allure moyenne, et dix jours de marche de méhari à allure pressée. La distance de Telia à In-Salah est d'environ 800 kilomètres.

I. — *Mercuriale de l'Adr'ar'.*

La pièce de guinée de 40 coudées, dans l'Adr'ar' vaut vingt à vingt-cinq francs ; à Tombouctou elle vaut en moyenne huit à dix francs.

Un chameau de charge de quatre ans ou un méhari ordinaire du même âge vaut huit pièces.

Un très beau méhari, en bel état, de seize à vingt pièces.

Un vieux chameau engraissé pour la boucherie, trois à quatre pièces.

Un très beau mouton, dix coudées.

Une brebis, six à huit coudées.

Une chèvre, six à sept coudées.

Un âne, une à deux pièces.

Une vache, deux pièces à trois et demie.

Un bœuf gras, trois à quatre pièces.

Une outre ou guerba (en tam. abaior), trois à cinq coudées.

Une outre tasoufra pour le lait, une poignée de tabac.

Une selle à méhari, rahla (en tam. tarik n talak), vingt à vingt-cinq coudées.

Une selle barbouchia (en tam. tahiast), dix coudées.

Un bât haouia (en tam. takhaouit) fabriqué au Tidikelt, dix à vingt coudées.

Une charge à chameau de riz, trois à cinq pièces selon saison et stock.

Une charge d'aouzzaq, deux à trois pièces.

Une charge de bechna, trois à quatre pièces.

Une doukkali de Gourara, dix beaux moutons.

Une couverture blanche et indigo de Tombouctou (en tam. kella, en arabe serambô), trois moutons.

La vente du sucre et du thé est très limitée : les Ifor'as ne

connaissent pas le café et appellent le thé « aman en elhennet, l'eau du ciel ».

Une mezoued de sel, vingt coudées.

On trouve dans l'Adr'ar' deux sortes de sel : le sel blanc en barre venant de Taodenni et appelé « tisemt » (Il n'y a guère que Baï qui en reçoive par des caravanes Kounta, les Ifor'as n'en achètent pas) et le sel gris « achara » provenant des salines situées à cinq jours à l'est de l'Adr'ar' au nord du pays des Ioulliminden (?). Ce sel gris ne fait pas l'objet de commerce ; tous ceux qui en désirent vont le chercher eux-mêmes et le trouvent à fleur de terre. C'est ce sel gris qu'on distribue aux chameaux de l'Adr'ar' plusieurs fois par an, surtout aux époques où il y a de l'herbe fraîche en abondance.

L'existence de salines de sel gris n'a rien d'étonnant dans des régions situées très à l'est de l'Adr'ar' ; il est probable qu'elles sont analogues à celles de Téguidda-les-Salines, point situé à 150 kilomètres au nord-ouest de Agadès.

J. — *Migrations*

Toute fraction d'Ifor'as, noble ou imr'ad, possède en propre une ou plusieurs vallées, avec les puits, eaux, pâturages qui s'y trouvent, et généralement chaque tribu campe dans les oued qui lui appartiennent. Cependant bien que tous les oued aient ainsi leurs tribus propriétaires, les autres tribus ont toujours le droit d'y amener paître leurs troupeaux et de les y abreuver. Si donc les pâturages de certaines zones sont insuffisants, les tribus propriétaires se déplacent vers un pâturage étranger meilleur ; mais il est rare qu'elles aillent dans ce cas à plus d'un ou deux jours de leurs vallées habituelles. Jamais les Ifor'as d'ailleurs n'envoient une partie de leurs troupeaux au loin de leurs tentes sous la seule garde de bergers comme le font fréquemment les Kel-Ahaggar et les Taïtoq qui expédient leur bétail à 400 ou 500 kil. jusque dans l'Adr'ar' ou le Timétr'in (1).

1. Timétr'in (sens : région d'arbustes persistants, de taille élevée et dense) pays situé à l'ouest de l'Adr'ar'.

Cette stabilité des Ifor'as a pour principale cause l'abondance des eaux et des pâturages de leurs pays : les pluies y sont toujours si régulières que de mémoire d'homme on n'a entendu dire qu'il y eût eu sécheresse persistante, de sorte que les habitants, ayant toujours des pâturages à proximité, ne sont pas obligés d'aller les chercher au loin. Aussi quand les tribus de l'Adr'ar' jugent utile de se déplacer, elles vont à quelques heures de distance, généralement à une demi-journée, rarement plus loin.

Pour ces déplacements les hommes nobles ou imr'ad montent à méhari, les femmes sur des ânes. L'âne est la monture habituelle des femmes ; seules montent à méhari la femme d'Illi et sa fille et quelques autres, à l'imitation des usages du Ahaggar. Les bagages sont généralement aussi transportés à dos d'ânes, quelquefois, s'ils sont considérables, à dos de chameaux ou de bœufs porteurs. Ces derniers animaux sont très rares dans l'Adr'ar'.

L'habitude qu'ont les femmes nobles de l'Adr'ar' de monter sur des ânes est une différence très nette avec les usages du Ahaggar. L'origine en est que les déplacements des Ifor'as sont toujours de courts voyages ; mais cela vient aussi de ce que les femmes du Ahaggar, maigres, élancées, très adroites à tous les exercices et menant une vie active, ont l'habitude des longs déplacements tandis que les femmes Ifor'as cantonnées dans les tentes deviennent très grasses et incapables de voyages pénibles. « Si l'une d'elles, disait l'informateur, se couchait sur toi, elle te casserait ! »

K. — *Oued interdits*

Bien que l'usage universellement admis soit que tout homme à le droit de faire pâturer ses bêtes même dans les oued dont sa tribu n'est pas propriétaire, le chef de fraction propriétaire d'une vallée a le droit aussi d'interdire à qui que ce soit de s'y arrêter même pour quelques heures.

Chez les Ifor'as ces interdictions sont rares et ont pour but de laisser le drinn et le merkba produire les graines qui, récoltées,

serviront de nourriture aux habitants, et cela sans que le bétail puisse y toucher.

Chez les Ahaggar où les pâturages et les grains sont moins abondants, ces interdictions plus fréquentes permettent de laisser les graines se produire, et aussi de laisser les herbages grandir après les pluies.

L. — *Forage des puits*

Le système de construction des puits a été étudié dans le chapitre sur l'Adr'ar'. Il n'y a pas chez les Ifor'as de gens dont ce soit le métier de forer ou d'entretenir les puits ; tout esclave ou imr'ad pauvre est susceptible d'exécuter ce travail que le peu de profondeur des puits rend peu difficultueux.

M. — *Qualités des méhara*

Voici les qualités et les indices d'un bon méhari : haut sur jambes ; mince et élancé ; la bosse en hauteur mais non en largeur, avec une ligne de poils au sommet ; le poil plus long aux épaules ; la tête petite, allongée et fine ; les oreilles dressées et fines ; l'encolure longue ; le poitrail long, profond et peu large. L'animal doit être tout en longueur, pas en largeur.

Aux bons méhara, quand ils ont un an ou deux, les Ifor'as font généralement sur le chanfrein trois incisions qu'on lie de manière à faire de petites boules. Ils leur mettent au cou un cordon épais comme le pouce auquel est suspendu une amulette de cuivre.

Les animaux, qui ont les qualités ci-dessus indiquées, sont très aimés des Ifor'as qui ne les vendent jamais.

Les Ifor'as ont la réputation de très bien dresser leurs animaux ; toutefois il est à signaler que les chameaux de l'Adr'ar', peu habitués aux rochers, ont les pieds sensibles, ce qui les rend impropres à voyager longtemps en pays de montagnes.

N. — *Marques des méhara*

Tous les chameaux des Ifor'as sont marqués ; ces marques s'appellent en arabe : taba, en tam. : échouel.

Les animaux des Kel-Afella portent :

o sur le cou et + sur la joue droite.

Ceux des Kel-Tar'lit :

IoI sur la joue droite.

Ceux des Kel-Ouzzein et des Ifergoumessen ont les mêmes marques que ceux des Kel-Afella.

Les méhara des Tarat-Mellet ont :

∩ sur la joue droite.

Ceux des Idenan ont sur le cou, côté droit :

IP ou IY

Les Ibottenaten ont les marques des Kel-Afella.

Les Irreganaten incrivent un I sur l'avant-bras droit.

Les Atouaj mettent sur le cou, côté droit : ≻- T.

O. — *Sel donné aux méhara*

Les herbages du pays des Ifor'as et surtout l'herbe fraîche qui pousse en abondance après les pluies étant dépourvus de sel, on est obligé d'en faire des distributions aux chameaux. On leur donne du sel gris « achara » tous les trois mois à raison de deux kilogs par animal ; le sel est cassé menu et présenté sec, sur une peau de tente.

Ces distributions trimestrielles se font surtout à la poussée de l'herbe fraîche (en arabe â'cheb, en tamachèque ichkan). Toutefois on évite de donner du sel aux animaux qui doivent sous peu partir pour un long voyage : il faut qu'après chaque distribution les méhara aient au moins un mois de repos avant de repartir pour une nouvelle tournée.

Les étrangers qui vont chez les Ifor'as avec l'intention d'y

résider quelque temps, apportent avec eux la provision de sel des chameaux et la donnent le jour où ils atteignent un lieu où ils feront un séjour d'un mois. Ils distribuent alors 2 kilos de sel gris « achara » ou seulement 1 kilo et 1/2 s'ils ont en leur possession du sel blanc « tisemt » de Taodenni. Les Touareg disent que si l'on faisait voyager un chameau moins d'un mois après lui avoir donné du sel, il pourrait en devenir malade.

Les Ifor'as ne donnent de sel qu'aux chameaux ; ils n'en donnent pas aux bœufs, moutons, chèvres, etc.

P. — *Vols et voleurs*

Le seul genre de vols assez commun dans l'Adr'ar' est le vol de bestiaux. On voit rarement les nobles s'en rendre coupable ; mais il arrive assez souvent que des imr'ad ou des exclaves, en temps de famine, volent des chameaux, des bœufs ou des moutons et les égorgent en cachette pour les manger. L'habileté des nomades à suivre les traces et à reconnaître des animaux même maquillés rend très difficile tout autre écoulement des produits de ces vols.

Lorsqu'un coupable est découvert, un des nobles du voisinage le fait saisir et lui fait administrer une forte bastonnade.

Q. — *Feu*

Pour allumer du feu, les Ifor'as se servent de briquets appelés « ineffed » d'une pierre-à-feu : « abelal oua n timessi » ou par abréviation : « timessi » et d'une matière servant d'amadou et connue quelle qu'en soit la composition sous le nom de « tachg'ert ».

L'amadou se fait de plusieurs manières : le plus souvent il est tiré d'une certaine herbe qui pousse dans les pierres, est garnie de piquants, a des feuilles basses qui s'écartent comme les rayons d'une roue, et au milieu des feuilles une tige analogue à la tige d'oignon ; cette herbe s'appelle : « ti n sennanen » (celle des épines). On frappe la tige avec un bâton pour éviter les piquants, on comprime les feuilles et on les recouvre, dans

le foyer, de cendres chaudes : l'herbe desséchée est retirée, frappée entre des pierres et amenée ainsi à s'effiler comme de la laine. L'herbe « ti n sennanen » ne se trouve qu'au Ahaggar, Mouydir, Adr'ar', Ahnet (?)

On fait aussi de l'amadou avec un morceau d'étoffe trempé en un liquide où l'on a pilé du natron (1) ; on en fait encore avec des chiffons enduits de kohol écrasé.

R. — *Viande de boucherie*

Les Touareg mangent peu de viande, non qu'ils la dédaignent, mais parce qu'en dehors des cérémonies ils se contentent de laitage et de grains et préfèrent la vendre plutôt que la consommer.

Aussi quand un méhari ou une chamelle est devenu vieux, les Ifor'as l'engraissent pour la vendre aux gens du Tidikelt ; et s'il arrive quelque accident nécessitant l'abattage d'un méhari, la viande est dépecée, séchée au soleil, mise dans la peau même de l'animal et suspendue à un arbre jusqu'à l'arrivée d'un marchand étranger.

Pour les cérémonies ou pour l'arrivée d'un hôte, on égorge généralement un ou plusieurs animaux ; et on mange aussi bien la chair d'un méhari que celle d'un chameau. Le bœuf est rarement servi ; les moutons et les chèvres beaucoup plus fréquemment, mais sont surtout égorgés les chevreaux et les agneaux, lorsqu'ils atteignent trois mois. Le veau est aussi parfois mangé à l'occasion d'une fête. Mais les vaches, brebis, chèvres sont toujours conservées, leur lait étant pour tous les Touareg un aliment indispensable et une richesse.

§ 7. — **Faune et chasse**

A. — *Faune de l'Adr'ar'*

La faune de l'Adr'ar' est très variée et déjà presque entièrement soudanaise : sans doute on trouve encore les animaux spé-

(1) Natron : carbonate de soude.

cialisés au Sahara, mais le pays des Ifor'as, bordé par le tanezrouft, forme l'extrême limite des terrains de parcours de la faune nigritienne. Ainsi les gazelles, les antilopes mehor appelées au Soudan « biches Robert » les autruches vivent par troupes plus ou moins nombreuses dans les montagnes et les dépressions de l'Adr'ar' ; mais le lion, la girafe, la pintade, le singe, animaux entièrement soudanais, y font leur première apparition. Cette nouvelle constatation confirme l'idée déjà énoncée que le tanezrouft formait la limite méridionale du Sahara et que l'Adr'ar' n'était qu'une extrême avancée des terrains soudanais.

Voici une liste de quelques animaux dont la présence dans l'Adr'ar a été constatée ou certifiée :

Le lion,	en tamachèque	aouaqqas.
La girafe,	»	amder'.
Le guépard,	»	amaias.
L'autruche,	»	anhil.
La gazelle,	»	achenkod'.
L'antilope mehor,	»	inhir.
L'oryx,	»	amellal (ou techemt).
Le lièvre,	»	tamerouelt.
Le chacal,	»	ibeg.
Le fenek ou renard des sables,	»	akhorhi.
Le hérisson,	»	takenichi.
Le porc-épic,		
Le sanglier,	»	izibara.
La gerboise,	»	id'aoui.
La souris,	»	akouti.
Le rat des champs,	»	akounder.
Le mouflon,	»	oudad.
L'âne sauvage (très rare),	»	ahoulil.
?	»	tiressi, pluriel tires (voir page 362).
La hyène (?)	»	tachouri (arabe chertat) (voir page 362).

?	en tamachèque	aridel (voir page 363).
Le vautour blanc	»	teralg'i.
L'aigle,	»	ig'eder.
Le corbeau (à collier blanc),	»	ar'aleg'.
La caille de barbarie,	»	takedout (arabe Kanga).
Le pigeon sauvage,	»	idabir.
Le pigeon domestique,	»	titebirt.
Le merle des rochers,	»	Senna Seni moula (arabe bou béchir).
L'hirondelle,	»	amestar'.
La pintade,	»	taïlalt.
L'épervier (noir),	»	eg'eft.
La vipère,	»	achchel.
La couleuvre,	»	imag'el (étant inoffensiee, elle est aussi appelée aneslem = religieux, inoffensif.
Le scorpion,	»	tâzirdemt.
Le lézard,	»	tamekelkelt.
Le lézard de rocher,	»	agezzeram (en arabe dob).
Le gros lézard,	»	arata (arabe ourân) voir ci-contre : *Légendes*.
Le caméléon,	»	amter'ter' (voir ci-contre : *Légendes*).
Le petit lézard,	»	tametakkecht, noir ou gris, yeux rouges, morsure extrêmement venimeuse (?)
La tarentule,	»	ir'irdem inoffensive mais mauvaise odeur.
La mouche,	»	echi.
La guêpe constructrice,	»	ahankouker.
La mouche des chameaux,	»	taggemt.
Le moustique,	»	tadast.
La mouche de l'âne,	»	echi n eichod (arabe alada).
La sauterelle,	»	tachoualt.
La fourmi,	»	inelga.

Les Ifor'as n'ont ni coqs ni poules; ce sont pour eux des animaux répugnants; on ne pourrait en trouver que chez les herratin des lieux de culture et encore je n'en ai pas vus.

Il n'y a dans l'Adr'ar' ni poissons, ni puces; mais les poux sont très répandus.

Le singe existe; j'en ai personnellement tiré, mais manqué un, au puits de Gounhan.

Parmi les animaux domestiques, les Ifor'as élèvent des bœufs zébus et vaches, des méhara et des chameaux, des moutons, des chèvres, des ânes, quelques chevaux, des chiens.

B. — *Légendes ou superstitions au sujet des animaux*

Légende de l'arata. — L'arata est le gros lézard appelé en arabe ourân. Il existe à son sujet une légende touarègue probablement originaire du Nord, mais très répandue chez les Ifor'as.

« Il y avait une fois un touareg noble (était-il Ahaggar, Ifor'as ou Taïtoq ?) appelé Mokhammed-ag-Lanta. Un jour il s'écarta de sa tente pour un besoin naturel et utilisa une poignée de « taraouaït », c'est-à-dire de farine d'aouzzaq, pour un office auquel le papier semble mieux destiné. Brusquement une force surnaturelle l'empêcha de se relever et c'est en rampant qu'il revint à sa tente. Les personnes qui le virent s'écrièrent : « un arata ! un arata ! » Mokhammed-ag-Lanta répondit : « Nek Mokhammed-ag-Lanta ! araben erhan isan, egen isem in arata ! » (je ne suis pas un arata, je suis Mokhammed-ag-Lanta; ce sont les Arabes mes ennemis qui pour pouvoir me tuer et me manger m'ont transformé en arata et m'appellent ainsi !). Mais personne ne voulut croire le malheureux; Allah par punition l'avait changé en arata, et depuis, il erre sous les arbres.

Les Touareg ne font pas de mal à l'arata et empêcheraient de force qui que ce soit de le blesser : l'arata est un touareg !

L'arata fume du tabac et en est très amateur; un arata tué a l'intérieur de la gorge tout noirci de fumée de tabac; quand sa provision est épuisée, il se met en travers du chemin et empêche de passer quiconque ne lui donne pas un peu de tabac.

Le caméléon. — Les Ifor'as prétendent que le caméléon mord

quelquefois les vieillards et qu'il ne lâche prise que lorsqu'un âne noir se met à braire.

C. — *Animaux indéterminés de l'Adr'ar'.*

Trois espèces d'animaux, vivant dans l'Adr'ar', n'ont pu être déterminées par les explications des indigènes, et malgré des primes offertes, aucune peau ne m'en a été apportée.

Ces animaux sont :

Les *tires*, singulier *tiressi*,
Les *tachouri*,
Les *aridel*.

Voici les indications recueillies à leur sujet :

Tires. — « Un jour j'allais à un puits et j'ai vu des tires. Elles étaient sept. Leur peau est zébrée de noir et de gris, leur taille est celle d'un chien ordinaire, leurs poils sont longs. La queue est grosse et courte, très fournie de poils. On ne peut les confondre avec des hyènes que je connais bien et qui sont plus grandes. Leur pelage n'est pas celui de la hyène. Les tires attaquent l'homme, l'âne, les brebis, les chèvres ; leurs oreilles sont dressées, courtes et rondes comme les oreilles du chameau. Lorsque les tires m'ont aperçu, je me suis mis à crier ; elles se sont enfuies dans la montagne où elles demeurent en assez grand nombre. »

— « Les traces des tires ressemblent à celles du chien, mais la terre est projetée en avant. »

— « Cri des tires : haou, haou (comme le chien). »

Tachouri. — Les Arabes appellent cet animal chertat et il y a beaucoup de chances pour que ce soit la hyène.

« Un jour je marchais, cherchant à rassembler mes ânes dans la vallée ; j'ai vu une tachouri ; elle était noire, ses poils étaient très longs, sa démarche lourde. Elle va en secouant ses poils, la tête en bas touchant presque le sol, le dos voûté comme un vieillard. Lorsque je vis la tachouri, j'étais déjà très près des ânes vers lesquels elle marchait. Je sautai sur une ânesse et je partis au grand galop vers les tentes. La tachouri ne me suivit

pas. En arrivant je m'écriais : « J'ai vu une bête noire qui a de très longs poils ». Les gens du campement me répondirent : C'est une tachouri ; as-tu eu envie de crier pour la faire sauver ? ». Je répondis : « Oui, mais je ne l'ai pas fait ». « — Garde-toi bien de le faire ; quiconque crie à côté d'une tachouri est aussitôt attaqué ». J'ai vu la trace de la tachouri dans la boue d'un oued, voici sa forme :

o
o o
o ═══ o

Il y a, dit-on, des tachouri dans l'Adr'ar', le pays de Atouaj et surtout à proximité du Niger ».

— « La tachouri est de la taille du lion, mais plus longue. »

— « Cri de la tachouri : hi hi hi ! »

Aridel. — Genre grosse hyène, plus grande que les tires, fortes cuisses et épaules, n'a pas de cri.

D. — *Chasses.*

Les Ifor'as ne sont pas de grands chasseurs ; ils se défendent contre les fauves, prennent à la course ou au piège les antilopes. Leurs chiens de race médiocre ne chassent pas et il n'y a pas de lévriers sloughis. Les oiseaux ne sont pas non plus dressés pour la chasse, comme on fait du faucon en Algérie.

Lion. — Les lions du Soudan sont loin d'être les animaux redoutables qu'on s'imagine ; les Ifor'as l'attaquent parfois à l'épée et au bouclier. Voici un récit de cette chasse :

« J'étais avec des marchandises à commercer à la tente de Mokhammed Ferzou, futur aménoukal des Ifor'as. Il campait à une journée de Afarag' n Illi, en un affluent de l'oued Tar'lit, avec quelques tentes d'imr'ad.

« Un de ses esclaves vint lui dire : « Voici un lion qui vient de tuer un de tes chameaux ». Mokhammed Ferzou me dit : « Viens, allons à lui ». Je lui dis : « Je ne puis pas, j'ai peur ». Il me répondit : « Viens, n'aies pas peur, tu n'approcheras pas du lion ; c'est moi qui irai le tuer, tu ne feras que regarder ».

Nous montâmes sur deux méhara, Mokhammed Ferzou n'emportant que son épée et son bouclier. Arrivés à 3 ou 4 kilomètres dans l'oued, nous nous trouvâmes près d'une cuvette assez boisée où les gommiers étaient denses : c'était là le repaire indiqué par l'esclave. A ce moment M. Ferzou et moi mîmes pied à terre et je gardai les deux montures pendant que le chef Ifor'as marchait vers le bois tenant d'une main son bouclier, de l'autre son épée nue. Tout en s'approchant des arbres M. Ferzou à chaque pas frappait du genou son bouclier et criait : « erré, erré ! » En entendant ce cri et ce bruit, le lion sortit du fourré et s'élança vers son adversaire. Mais celui-ci s'arquebouta sur le sol et tendit son bouclier au lion qui y enfonça profondément les griffes d'une de ses pattes. Profitant de cet instant, M. Ferzou, d'un coup d'épée rapide jeté de côté coupa les deux jarrets des pattes d'arrière du lion. L'animal tomba ; M. Ferzou, sans l'achever, retira son bouclier et m'appela pour contempler sa victime. Je vins, je regardai de près le lion qui se traînait sans pouvoir nuire ; tant qu'il n'avait pas été blessé il avait rugi ; dès qu'il fut tombé il se tut et resta muet. Comme seul j'avais un fusil, ce fut moi qui l'achevai d'un coup de feu. J'avais vu tout le combat qui s'était passé non loin de moi, hors des arbres ».

« J'ai entendu dire que d'autres Ifor'as avaient aussi attaqué et tué le lion de cette façon : pour le faire, il faut être un homme ! mais depuis quelque temps les gens de l'Adr'ar' chassent souvent avec les fusils ».

Il y a, paraît-il, beaucoup de lions dans le massif de Tachdaït à une demi-journée de marche de Tella. Un esclave de Baï, Khammedin, en aurait tué un grand nombre au fusil Les chasseurs de lions sont nombreux chez les Kounta : on cite Rattari, un des compagnons de Hammoédi, et Najem, chef des Ouled-Mellouk.

Autre récit : « Je voyageais une fois de nuit tout près de Dourît ; il faisait clair de lune ; j'ai entendu la voix du lion qui rugissait dans la montagne. A ce moment j'avais l'intention de m'arrêter et de dormir ; mais aussitôt, changeant d'idée, je mis mon chameau au galop dans la direction d'un campement : j'apercevais le lion, mais indistinctement parmi les rochers.

J'arrivai aux tentes et j'y passai la nuit ; au matin les Ifor'as effrayés d'avoir ce voisin décampèrent pour rejoindre des campements plus nombreux. »

« Là, les Ifor'as nobles et imr'ad se groupèrent une trentaine et partirent à la chasse du lion ; étant pressé je dus continuer mon voyage, mais j'appris deux jours après que le lion avait été tué ».

Au dire des indigènes, on commencerait à certaines époques à voir des lions à partir de In-Feññan. A partir d'Akoumas ils seraient nombreux et surtout dans la grande vallée de Tekenkent. Personnellement pendant mon voyage dans l'Adr'ar' je n'en ai ni vu, ni même entendu.

Autruche. — Les Ifor'as chassent l'autruche à courre en la poursuivant à méhari. Cette poursuite n'a de chance de réussir que l'été alors que la chaleur retire au volatile une partie de sa résistance. Les autruches sont peu fréquentes dans l'Adr'ar.

Antilope mehor. — L'antilope mehor ou biche Robert se prend au moyen de piège ou « tind'erbat ». Ces pièges ordinairement installés près des gommiers sont formés d'un cercle de bois où sont fixées vers l'intérieur de longues pointes en bois ; au-dessus du trou central on place un nœud coulant et le tout est dissimulé avec du sable ou des feuilles. L'animal place le pied sur la chausse-trappe et s'enfonce dans le trou ; le cercle de bois se fixe à la patte par ses pointes et empêche le nœud coulant de glisser le long de la jambe ; la biche en se retirant serre donc le nœud. L'autre extrémité de la corde est parfois fixée à une pierre ou à un arbre qui arrête la bête ; parfois elle est attachée à un bâton qui est entraîné, vient battre dans les jambes et arrête la course.

Gazelle. — Se chasse comme l'antilope mehor.

Oryx, coba. — Les oryx et les coba se chassent parfois au fusil, parfois à courre. Dans ce dernier cas, les Ifor'as montés sur de très bons méhara prennent la piste d'un animal et le poursuivent au petit trot. Le galop du gibier lui donne une certaine avance, mais le méhari rattrape toujours avant que l'oryx ou le coba soit reposé de sa course et l'oblige à repartir.

Après plusieurs galops entre lesquels elle n'a pas repris haleine, l'antilope est exténuée et tombe. Il n'y a plus qu'à l'égorger.

E. — *Sauterelles.*

Il y a toujours quelques sauterelles dans l'Adr'ar' ; mais il en vient parfois de gros passages. Ceux-ci, même considérables, ne causent jamais grands dommages aux pâturages trop vastes, ni aux centres de culture trop petits et défendus par des cris, des feux et des battements de tambour.

Les Ifor'as nobles et riches ne mangent pas de sauterelles, car tous sont abondamment nourris de lait et de graines; seuls les esclaves s'en régalent. On ne cherche pas à détruire les criquets.

§ 8. — **Flore**

Les caractères de la flore du pays Ifor'as, ont été indiqués dans le chapitre de l'Adr'ar'. Je me bornerai à citer ici quelques-unes des plantes que j'ai pu reconnaître :

Arbres

Le teboraq (Balanites aegyptiaca),	en arabe	tchaïchot, très fréquent dans l'Adr'ar' et sur le Niger. Le bois sert à faire des rahla, des poulies, des barbouchia, etc.
Le tichaq (Salvadora persica),	»	iraq, rare et peu élevé dans le Nord, devient dans l'Adr'ar' un arbre très fréquent.
Le gommier,	»	talha, en tamachèque : abesar, gommier mâle, tamât, gommier femelle.
L'Ag'ar,	»	iatil.

Le jujubier (Zizyphus lotus),	en tamach.	tadehant.
Le korounka (Calotropis procera),	»	toucha : dit au Soudan euphorbe.
Le tadan,	»	(Boscia senegalensis).
L'azaoua,	en arabe	fersig.
L'ana,	»	asabaï (Leptadenia pyrotechnica).
Le tahonak,	»	jedari (Rhus divica).

Arbrisseaux ou graminées

L'achelouat,	en arabe	jirjir.
Le toulloult,	»	drinn (Arthratherum pungens).
Le merkba,	»	(Scabiosa camelorum).
L'aselar,	»	herbage de la catégorie de l'acheb.
L'adrylal,	»	tiralal.
L'alloummouz,	»	de la famille du Nci et du Sfar.
L'iftezzen,	»	chebreg.
Le tanekfeit,	»	harra.
Le tagerouft.	»	»
La coloquinte,	»	(Cucumis prophetarum).
Le takenhaït,	»	el filsch (?)

Les graines citées au paragraphe : nourriture :

Le tanesmint,	en arabe	hemmid.
Le taheli,	»	berdi.
L'ïlegga,	»	semar.
L'abedibed,	»	tahanna.
Le tebarimt,	»	ledekher (?)
Le farfar,	»	el foula (?)
Le tadhent,	»	zenaïa (?)
L'amatilkhir,	»	relafa (?)
L'ekankan,	»	khalkhab (?)
L'atesess, etc., etc.	»	»

§ 9. — Vie littéraire des Ifor'as

A. — *Langue*

La langue touarègue est un des dialectes les plus purs de la grande langue berbère qui se parle encore aujourd'hui de la Méditerranée [Syouah-Djebel-Nefoussa (Tripolitaine) Rif marocain] au Niger (Ioulliminden) et de l'Atlantique (Maroc) à l'Egypte (Syouah).

La langue que parlent les différentes tribus touarègues est sensiblement la même : Kel-Ahaggar, Ajjeur, Taïtoq emploient le même dialecte ; les Ifor'as ont un langage très peu différent des précédents ; les Ioulliminden se comprennent plus difficilement avec les Ahaggar ; ils ont des mots particuliers qui nécessitent pour être connus un séjour dans le pays.

D'une façon générale, les Touareg du Nord ont une prononciation rude et aspirent les mots ; les Ifor'as intermédiaires les chuintent, selon l'expression de M. Gauthier, les Ioulliminden du Sud les adoucissent et les zézaient.

Voici un exemple : Les bracelets de bras des Touareg sont appelés :

Ahbeg' par les Ahaggar, Ajjeur et Taïtoq.
Achbeg' par les Ifor'as.
Azbeg' par les Ioulliminden.

D'autres mots diffèrent complètement : ainsi le poignard se dit chez les Ahaggar et les Ifor'as : « tileq », et chez les Ioulliminden, « gozma » — maintenant se dit « amarada », et chez les Ioulliminden : « agodda ».

Il existe actuellement un excellent lexique des mots des Touareg du Nord (1) ; il serait très intéressant que le même travail put être fait pour les Ifor'as et les Ioulliminden. De cette comparaison résulterait peut-être la connaissance du plus pur dialecte berbère, dont les autres langues touarègues sont les dérivés. Par là l'étude des origines serait singulièrement facilitée.

(1) Composé (mais encore inédit) par le P. de Foucauld.

Nous avons déjà remarqué la présence dans la langue berbère de mots d'origine chrétienne ; il en existe qui ont une origine latine, mais peut-être pas chrétienne, ainsi :

L'aurore se dit : « *orora* ».

L'or se dit : « *ora* ».

Ce ne sont là que des indications peu précises; l'étude comparée de tous ces dialectes Ahaggar, Ifor'as, Ioulliminden peut seule permettre de formuler des règles et de préciser des hypothèses qui, faute de documents, ont peu de valeur scientifique.

Un des points les plus curieux à remarquer dans la langue des Touareg c'est l'extrême précision des termes et partant leur nombre parfois considérable pour désigner un objet que nous enveloppons dans un vocable vague.

Cette abondance de mots existe particulièrement lorsqu'il s'agit de nommer les accidents du sol, et toutes les choses géographiques. Ainsi l'expression française : « montagne » se traduit généralement en tamachèque par « adr'ar' ». Or adr'ar' signifie plutôt massif, et à côté de lui il y a plus de vingt mots pour désigner toutes les formes de montagnes. Ainsi « tadrak » signifie une montagne spéciale, l'équivalent de « gara » en arabe; un piton, un pic, une aiguille, une hauteur tabulaire, une hauteur abrupte, une hauteur rocheuse, etc., etc., ont chacune un nom spécial, toujours employé par les Touareg.

Ces derniers ne diront jamais : ceci est une montagne (idée générale), mais toujours : « ceci est une tadrak (idée particulière). De telle sorte que l'étranger pourra toujours, au seul nom d'un accident de terrain, se faire une idée très exacte de sa forme.

Cette décentralisation et cette précision des termes se retrouve dans tous les objets de la vie courante des Ifor'as.

Comme tous les Touareg, les Ifor'as en utilisant des mots arabes changent les aïne en raïne et font par exemple de a'li r'ali. Ils transforment également tous les h' en kh et font de Moh'ammed Mokhammed, et ainsi de suite.

B. — *Littérature*

Il n'existe chez les Ifor'as aucun livre écrit en tamachèque. Les seuls textes fixes sont les poésies.

Chose remarquable, bien que les mœurs et la culture des Touareg soient assez peu raffinées, la poésie est chez eux en grand honneur ; tout le monde compose des vers, certains ont un réel talent et j'ai connu en particulier chez les Ahaggar des morceaux d'une très réelle beauté.

Ces poésies ont pour auteurs souvent des hommes, mais surtout les femmes. Ces dernières sont plus cultivées et plus distinguées que les hommes et la composition poétique est un des passe-temps préférés des jeunes femmes nobles.

Quelques-unes de ces pièces sont anciennes et l'auteur en est inconnu ; plus souvent elles sont modernes : les auteurs vivent encore. Les sujets principaux sont l'amour et les combats et il y est beaucoup parlé des méhara, comme il est parlé des chevaux dans la poésie des peuples cavaliers primitifs.

Chez les Ifor'as la plus célèbre compositrice est Lalla, fille d'Illi aménoukal. Elle a composé un très grand nombre de morceaux, odes et épigrammes, et presque tous sont connus dans tout le pays. Car les Touareg ont pour les vers une mémoire surprenante ; tous, nobles, imr'ad, même les esclaves savent et se transmettent des pièces entières qu'il leur a suffi d'entendre une fois pour retenir. Tant cette poésie touarègue est issue de l'essence même de la race, tant elle est populaire !

Ces textes bien que fixes présentent un grand nombre de variantes par suite de la façon dont ils se transmettent. Chacun ajoute, retranche, transpose, confond une pièce avec l'autre. Tels qu'ils sont cependant, ils ont une grande importance d'abord parce qu'ils nous font pénétrer au fond du caractère des Touareg, et ensuite parce qu'ils contiennent un grand nombre de mots anciens, sortant du vocabulaire usuel, utilisés seulement dans les vers, mais parmi lesquels il sera peut-être possible de trouver la clef de nombreux problèmes de linguistique berbère.

Les poésies touarègues sont toutes rimées et rythmées. Cha-

que vers doit avoir un certain nombre de mots, généralement trois par vers, le mot désignant tantôt un mot un peu long, tantôt plusieurs mots courts qui sont alors regardés comme n'en formant qu'un. Ainsi dans le vers suivant :

Enn as i Khammedîn : endaou aner',

la cadence se répartit ainsi :

(Enn as i) (Khammedîn) : (endaou aner')

chaque expression entre parenthèses comptant pour un mot.

En général la même rime continue pendant toute une pièce ; souvent cependant elle dure pendant un certain nombre de vers, puis est remplacée par une autre. Tous ces vers sont faits de façon à être chantés.

Ils le sont généralement aux séances de l'ahal de nuit, à condition toutefois que ces pièces soient d'une certaine importance, d'un style délicat, excluant toute grossièreté et toute indécence.

Le chant est accompagné parfois par l'imzad, plus souvent par les battements de mains des femmes. Le chanteur commence un vers et aussitôt un autre chanteur ou le chœur répète ; et ainsi de suite, chaque vers étant répété deux fois.

Aux ahal du jour on récite les vers, mais sans les chanter, et ceux-ci sont alors licencieux et grossiers, car les assistants y sont généralement entre gens de même âge.

Il est à remarquer que les Ifor'as, en vrais méridionaux, sont souvent excessifs en paroles. Voici des exemples :

J'ai froid, se dit dans l'Adr'ar' : je meurs de froid.

J'ai faim, se dit dans l'Adr'ar' : je meurs de faim.

J'aime, se dit dans l'Adr'ar' : je meurs d'amour.

Je m'ennuie d'être seul, se dit dans l'Adr'ar : la solitude me tue.

Quelques exemples de poésies

1° Enn as i Khammedîn : auteur, Lalla oult Illi (Lalla fille d'Illi).

Sujet : A Khammedîn qui aimait Ezzahera, tante de Lalla,

qu'il a épousée depuis. Ezzahera montait un méhari blanc et demeurait dans l'oued Tahourin.

1. ⁞I :VI IVƆ:: ⊙ I
2. ⁞I ‖··· + OI + O⁞X + ·:I
3. IO⁞+ I : ‖⁞ I + O⁞X V
4. ⁞I ⁞I+ TV⁞B I + IƐƐ+
5. ⁞I V···+ Θ ⁞I ΘƆ I⊙

1. Enn as i Khammedin : endaou aner',
2. Nekki t Ezzahera ta nera, teqqal aner' ;
3. D Ezzahera ta n ar'il oua n Tahourin ;
4. Tid'id'in ti n abei'deg' tenr'a ner' ;
5. Issan Mess t'nar' as teqqad aner'.

Traduction

Dis à Khammedin : « Allons ensemble,
Allons chez Zahera que nous aimons, qui nous attend,
Zaher, celle du côté de Tahourin ;
La femme au méhari blanc nous fait mourir d'amour ;
Dieu seul sait combien son amour nous brûle !

2° Informateur : Mohammed Bent. Messis ; auteur inconnu de la tribu des Ifor'as.

1. ƐI+ I ⁞OƏƆI V ·:I ⁞O⁞+ Γ B
2. +Ɔ‖⁞+ I O⁞+ I⊙·: ·:⁞ +I
3. +‖VY+ I /‖Ɔ ⊙ƆV +‖
4. +⁞⁞X+ + I⊙Ɔ /‖Ɔ O⁞ O:

1. Iba n tar'aha nnek d inemechri en tanat',
2. Enta hak ikkesen tir'era en tar'lamt
3. Lat adamis mellen en Tagedalt,
4. Iouar ar'er mellen iemisen et tez'rait.

Traduction

Ton manque de conduite et le fait d'aller en sens contraire des avis
C'est là ce qui t'ôtera de pouvoir monter une chamelle de selle
Ayant les naseaux blancs, de la tribu des Igedalen,
Ayant sur elle un bouclier blanc bien essuyé et une épée tezraït.

Nota. — La tribu des Igedalen près de Denneg est réputée pour ses bons méhara.

Pour Tezraït voir : Armes.

Sens général : Reproche d'un homme âgé à un plus jeune qui manquait de conduite et ne suivait pas les avis.

3° Informateur : Bent Messis. Auteur inconnu des Ifor'as.

1. +]ξ|+ O| |Xǁ⁝ ·ǁ⊟
2. ··· O:V+ ǁ𝔛 T| : V :V
3. + ··· ···𝔛ǁΘΘ ⁝ǁ⊟ ++ O:
4. + ⁖+⁖+ +ξ V + ··· ···]⁖/ǁ

1. Billa hallezin, enner tenaimet
2. Idoua d ou neg'a foll tedaoureq ;
3. Iouar tet abler' esislefeq qet,
4. Ellinkemaq qet d iet teketket.

Traduction

Au nom de Dieu, il n'y a de Dieu que lui ! Si vous aviez vu
Le départ que j'ai fait après la sieste sur ma chamelle aux yeux vérons !
Ma chamelle qui a une bosse, je l'ai fait gémir (à force de la pousser).
Je l'ai montée vêtu d'une seule tunique (pour être plus léger) !

Sens général : Un homme dit qu'il fait sur son méhari une course très rapide, sans doute pour aller voir une femme.

C. — *Proverbes.*

Les proverbes sont assez nombreux dans l'Adr'ar ; en voici quelques exemples obtenus non sans peine de mon guide Fenna :

Tafouk ou tet ihir' idikel

Le soleil ne l'enlève pas la paume de la main

Sens : On ne peut pas refuser de voir une grande vérité.

Acharaou oua iziden a dar' iteg'

Le langage doux c'est lui qui fait.

Sens : Ce sont les paroles douces qui produisent le plus d'effet.

Ikelouan, a iziden a dar' tag'g'en

Le philtre magique, c'est avec quelque chose de doux qu'on le fait.

Sens : C'est par la douceur qu'on obtient le plus.

Kou has g'annid a our iri
Igillelouet tig'emt a oul ila

Si tu dis ce qui ne lui plaît pas, celui qui a du cœur brise l'anneau de nez

Sens : Se révolte comme un méhari qui s'emporte et brise son anneau.

§ 9. — Divers.

A. — *Constellations*,

Les Ifor'as connaissent un certain nombre de constellations : les Pléîades, la Polaire et quelques autres.

Lorsque paraît une étoile filante, les Ifor'as disent que le chef du pays vers lequel elle est tombée, est mort.

Lorsqu'il y a une éclipse de lune ou de soleil, une grande frayeur saisit tous les habitants de l'Adr'ar'. On croit à la fin du monde : les morts, dit-on, vont ressusciter et les vivants mourir. Les hommes, les femmes, les enfants, le marabout même poussent de grands cris en priant Allah de pardonner les péchés et surtout de faire réapparaître l'astre voilé. Le tambour résonne sans arrêt.

Quand réapparaît le soleil ou la lune, chacun remercie Dieu et se réjouit.

Les Ifor'as appellent l'éclipse : étranglement. Pour dire que le soleil (ou la lune) s'éclipsent, ils disent qu'il a été étranglé : temmir'i tafouk (a été étranglé le soleil).

B. — *Poisons*.

Il ne semble pas que les Ifor'as fassent usage de poisons bien que leur pays produise l'euphorbe ou korounka et la jusquiame (afelehleh) ; de ces plantes ils ne font aucun usage.

D'ailleurs il n'y a pas de sorciers ni de sortilèges parmi les Ifor'as, ce qui est une différence avec les Kel-Ahaggar chez lesquels ces gens abondent. Il y en a chez les Kel-Essouk, mais le nombre de ceux-ci est extrêmement réduit dans l'Adr'ar'.

Quand un Afar'is en veut à quelqu'un, cherche à se faire aimer ou à obtenir un résultat quelconque par un moyen surnaturel, il se contente de se faire écrire une amulette à cet effet par un marabout des Kel-Essouk.

C. — *Art*

Parler d'art touareg pourrait sembler singulièrement prétentieux s'il n'était de suite entendu que cette expression est ici

employée dans la même acception que celle d'art préhistorique ou d'art de l'homme des cavernes par laquelle se désigne des manifestations artistiques du même genre et du même ordre.

Mon étude s'étant particulièrement attachée aux Ifor'as de l'Adr'ar', c'est chez eux que je prendrai les quelques exemples cités.

L'art des Touareg se manifeste seulement par des gravures et des dessins sur pierre, et des ornementations en cuirs teintés. Les gravures et dessins sur pierre sont extrêmement fréquents dans tous les pays berbères et particulièrement dans l'Adr'ar'. Ils sont toujours exposés très visiblement à la surface de la roche, le plus souvent à proximité des points d'eau et accompagnés d'inscriptions trop fréquemment insignifiantes.

Ces figurations n'ont jamais eu une destination religieuse comme probablement les œuvres préhistoriques des cavernes ; se sont de simples amusements tracés par des bergers ou des femmes pour tromper l'ennui d'abreuvoirs fastidieux. Les œuvres de l'Adr'ar' sont tantôt des gravures à la pointe ; tantôt des dessins au trait. Les premières sont assurément les plus anciennes et le travail en paraît d'autant plus soigné que leur origine semble plus reculée : les instruments jadis employées devaient être des poinçons de silex et depuis la diffusion du fer l'art de les tailler semble s'être perdu. La netteté et la profondeur des traits sont remarquables. Les œuvres modernes semblent faites plus grossièrement ; les incrustations sont larges, peu précises et paraissent exécutées avec des instruments de fortune en fer mal trempé ; souvent même elles ne sont que de simples dessins sans relief formé d'un large contour fait avec un colorant gris ou ocre très empâté.

Suivant un ordre naturel, les Touareg ont acquis une réelle habileté dans la représentation des animaux ; pour l'homme ils en sont restés à des formes presque toujours shématiques et ils n'ont été nulle part jusqu'à la représentation des végétaux.

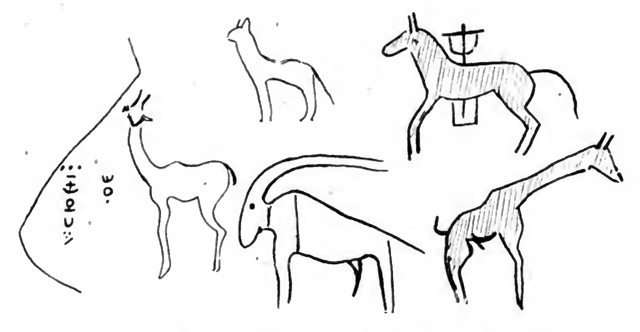
L'intérêt de ces gravures sur pierre réside surtout dans leur réalisme : les animaux représentés sont généralement pris sur la nature même et très précis d'allure générale. Cependant ce qui diffère cet art primitif contemporain de l'art préhistorique,

c'est que le mouvement est généralement absent des dessins touareg : alors que souvent l'expression de la tête est très vivante, l'animal est presque toujours au repos sur ses pattes représentées par quatre traits parallèles deux à deux. Cela donne une attitude d'affût ou d'observation parfois charmante. Nulle part je n'ai vu trace de coloration.

Les plus répandus des dessins touareg sont totalement dénués d'intérêt : ce sont des représentations des plus enfantines du genre ci-dessous :



A côté de ces œuvres de novices, il en est par contre qui prouvent un talent déjà formé. Parmi celles-ci une des plus remarquables est une antilope relevée dans le voisinage de In-Tebdoq. L'animal est en observation ; le corps est de profil, mais le mouvement de la tête regardant de face et légèrement inclinée, l'oreille pendante sous la corne, sont étudiées et d'un réalisme charmant.



Un guépard de l'oued Ir'err'er est fort habilement campé.

Voici relevés ci-dessus près de Talakak une antilope oryx, un cheval, une girafe.

Si les touareg sont arrivés à une certaine habileté dans la représentation des animaux, leurs figures humaines sont restées très simplifiées. Ainsi :



Ci-dessus un autre dessin plus complet relevé à Telakak.

La valeur de ces œuvres est bien faible ; inférieure même à celle des œuvres de l'homme des cavernes : les unes et les autres sont aussi sobres de détail, mais chez les Touareg le mouvement extraordinaire des animaux préhistoriques fait totalement défaut.

Les travaux du cuir consistent surtout en quelques découpages simples et en incisions avec enlèvement de la couche superficielle : les dessins sont tous géométriques. Un cuir noir par exemple, découpé, sera placé sur un fond vert ou rouge et la vivacité des couleurs donnera un aspect agréable à cette décoration. Les boucliers de peau d'oryx sont ornés de croix sans intérêt artistique.

Les Touareg, on le voit, en sont restés à une période préhistorique. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : leur pays, leur existence toujours difficultueuse, leur civilisation islamique même n'étaient guère faits pour favoriser l'éclosion d'un mouvement

artistique. Toutefois les quelques exemples cités nous permettront de constater les dispositions des Touareg et l'existence chez eux d'un sentiment du beau encore embryonnaire, mais certainement développable.

Histoire ancienne de l'Adr'ar'

Malgré toutes les recherchas faites, je n'ai pu avoir connaissance de l'existence d'aucun « tarik » ancien, concernant les événements passés de l'Adr'ar'. Les Touareg Ifor'as ne possèdent aucun document écrit; ils ignorent leur origine, leurs ancêtres et le seul renseignement que j'ai pu tirer des uns ou des autres est le suivant : « Nous descendons d'un chérif de Tabelbala (?) »

Les Arabes par contre, et les Kel-Essouk, possèdent quelques papiers où se trouvent ça et là relatés les faits importants parmi un fatras de banalités. Je me suis adressé à tous les marabouts illustres et j'ai pu obtenir d'eux des notes manuscrites, compilation de leurs archives. Ainsi :

Hammoëdi, chef des Kounta, m'a remis deux notes.

Mohammed Ougenett, chef des Kel-Essouk, plusieurs notes.

Rattari marabout Kounta, une note (1).

Malheureusement ces notes contiennent des récits de tous genres et très peu de choses sur l'Adr'ar' et la ville d'Es-Souk.

J'ai été plus heureux auprès de Sidi-Mehammed-ould-Sidi-Haïb-Allah, le plus célèbre marabout des Kounta et le maître de Hammoëdi lui-même. Sidi Mehammed à mon passage à Tombouctou était en prison pour quelque pécadille ; il me fut possible de causer longuement avec lui et de diriger l'interrogatoire. Toutefois le vieux marabout m'avertit que les livres où les renseignements historiques étaient écrits, se trouvaient à ses campements et que ne pouvant y rafraîchir sa mémoire, il risquait de commettre quelque oubli ou quelque erreur.

Voici d'après les renseignements de Sidi-Mehammed-ould-Sidi-Haïb-Allah, l'histoire de l'Adr'ar' et d'Es-Souk.

(1) Voir ces notes aux appendices.

Ce furent les Sonraï qui les premiers colonisèrent l'Adr'ar'. Ils y fondèrent des villes nombreuses : Es-Souk, Kidal, Telohest, Zeladar, Chouchou, In-Tebdoq, Ir'acher, Tessalit, Guensis, Gounhan. A cette époque l'influence des Sonraï s'étendait par tout le désert jusqu'au Touat, à l'Aïr, dans le Trarza, dans l'Iguidi au Nord-Ouest de Taodenni, à Oualata.

Les Sonraï furent chassés de l'Adr'ar' par l'invasion de trois tribus berbères, les Iketaouen, les Imeddedren, les Zouaden, ces derniers originaires du Fezzan. Elles occupèrent Es-Souk, mais la prospérité de la ville s'était arrêtée avec le départ des Sonraï.

Ce fut alors qu'arrivèrent les Souhaba, une tribu arabe et musulmane, originaire de Ardeschan (?) dans le Maroc. Les Souhaba avaient pour chef Rokbatoul Moustejab (1). Le chef des Touareg Imededren était Koseilata. — Es-Souk ayant été prise par les Souhaba, Koseilata fut mis en prison ; il y resta deux ans, jusqu'au jour où il poignarda Rokbatoul-Moustejab ; Koseilata fut massacré de suite.

Par la suite, les Souhaba ayant converti l'Adr'ar' à l'islamisme, laissèrent les Touareg musulmans sous les ordres de quelques-uns des leurs et continuèrent leur marche vers l'Ouest, dans la direction de Oualata.

Ce fut pour l'Adr'ar' une période de prospérité nouvelle ; elle dura peu, car l'Adr'ar' fut envahi à nouveau par Chennali, chef des Sonraï. Ce dernier prit Es-Souk qui demeurait habitée ; il fit massacrer tous les habitants et toutes les femmes enceintes. Quelques femmes touareg dont la grossesse était encore invisible subsistèrent cependant et c'est d'elles que sont originaires les Kel-Essouk actuels.

Pour la seconde fois les Sonraï étaient maîtres de l'Adr'ar'. L'invasion marocaine du pacha Djouder brisa leur puissance. Les Sonraï revinrent au fleuve, et sous les ordres de marocains envoyés par Djouder, Es-Souk se repeupla des Kel-Essouk.

Bientôt l'autorité des « pacha » marocains s'affaiblit et c'est

1. D'après un renseignement d'Amida chef de Tabango, Rokbatoul Moustejab serait le nom méridional de Sidi-Ogba.

à cette époque qu'Es-Souk fut abandonnée et commença à tomber en ruines.

L'Adr'ar' était alors occupé par des Imededren, des Tademeket, des Ikataouen ; l'entente entre ces tribus était précaire et les combats fréquents.

Les Iketaouen furent chassés du pays par les Tademeket, l'Adr'ar' n'eut plus que des Imededren et des Tademeket.

Ce fut à cette époque qu'arriva dans l'Adr'ar' un Maure, originaire de Lahaoued (El Hodh ?) pays de Oualata et de la tribu des Ouled-Embarek. Il s'appelait Mehemmed et les Touareg le surnommèrent : « our ilemmed », ce qui signifie : je ne connais pas votre nom.

Cet « our ilemmed » dans un combat prit parti pour les Tademeket; sa bravoure fut remarquée. En récompense le chef des Tademeket lui donna en mariage sa sœur Elad. Il en eut trois fils, et mourut.

Quand mourut le chef des Tademeket, Elad selon la coutume des Touareg revendiqua ses droits au « tobol » et le fils aîné de « our ilemmed » fut désigné comme chef.

Ce dernier étant mort à son tour, un conflit s'éleva entre les Touareg et les deux fils restant de Our ilemmed. Les Touareg voulaient que le trône passât au fils de la sœur d'Elad ; les fils d' « Our ilemmed » dirent : « non ; nous voulons, selon la coutume des Arabes, que ce soient les fils qui succèdent au père ». Ce dernier avis ne prévalut pas, et les deux fils de « Our ilemmed » furent chassés ; ils s'installèrent à Tessalit.

A Tessalit, Karidenna le fils puiné d' « Our ilemmed » groupa des Kel-Teniri, des Ahaggar et des Ifor'as qui venaient d'arriver de l'Aïr sous les ordres de leur chef Reiak. Cette agglomération de guerriers inquiéta les Tademeket ; sous prétexte de réclamer un « méhari » ils dépêchèrent un messager à Tessalit. Le messager y fut mis à mort. Par vengeance, les Tademeket partirent en rezzou vers Tessalit et obligèrent Karidenna et tous ses gens à s'enfuir vers le Nord jusqu'aux dunes de Zemoul-Izzor au Nord de Taodeni.

Là, les gens de Karidenna se préparèrent à la guerre ; aux premières tornades ils descendirent dans l'Adr'ar' et à Kidal,

ayant surpris leurs ennemis, en tuèrent quatre cents. L'année suivante ils revinrent encore et tuèrent 240 Tademeket. Comme il retournait après cet exploit vers les dunes de Zemoul-Izzor, Karidenna fut rejoint par tous les « imr'ad » des Tademeket, qui venaient le reconnaître pour chef.

Quand, pour la troisième fois, Karidenna revint camper dans l'Adr'ar' à Tessalit, sa troupe s'était à tel point accrue que les Tademeket prirent peur. Ils s'enfuirent de l'Adr'ar' vers l'Ouest et payèrent tribut à Karidenna pour être laissés en paix dans la région de Tombouctou.

Les descendants de Karidenna, appelés dès lors les Ioulliminden (ce mot viendrait de I oul lemmeden, les fils de ilemmed) demeurèrent dans l'Adr'ar' ainsi que les Ifor'as descendants de Reiak.

Vers l'époque de l'arrivée des Français au Niger, les Ioulliminden ayant découvert au Sud de l'Adr'ar' de vastes pays plus fertiles allèrent les occuper, et les Ifor'as étant demeurés, furent les maîtres du pays. Toutefois il y a bien à remarquer que l'Adr'ar' est pays des Ioulliminden et non des Ifor'as, moins nobles.

Les Ifor'as de l'Adr'ar' sont formés des Ifor'as descendants des compagnons de Reiak, auxquels se seraient agglomérés les descendants d'un arabe, Hamza, se disant chérif et originaire du Tafilalet. Hamza est père des Kel-Afella et Mokhammed Ferzou, futur aménoukal des Ifor'as et futur chef des Kel-Afella est fils de Hammahi ould Omara ould Delle ould Hamza.

Voici enfin la liste des « aménoukal » des Ioulliminden depuis « Our Ilemmed ».

1° Mehammed dit Our ilemmed ; 2° Echaoued ; 3° Karidenna ; 4° Ageschirh ; 5° Amma ; 6° Mehemmed ; 7° Kadedou ; 8° Kaouà ; 9° Nabeq ; 10° Hotba ; 11° Salmi ; 12° Elinsar ; 13° Madidou ; 14° Laoueï ; 15° Fihroun, chef actuel.

Quelle autorité faut-il attribuer à ces récits du marabout Sidi Mehammed ould Sidi Haïb-Allah ? Les notes de Hammoédi, de Rattari, de Mehammed Ougenet mises en appendice permettront peut-être des recoupements intéressants. En tous cas un fait se dégage nettement, c'est que l'Adr'ar' fut depuis longtemps l'objet des compétitions violentes des tribus arabes ou noires du fleuve et des groupements touareg de l'Aïr ou de l'Iguidi.

CONCLUSIONS

Nous avons pu constater que les Ifor'as purs touareg, formaient dans la confédération générale des Imochar un des groupements principaux, différenciés des autres groupements par leur habitat, par leurs mœurs et par leur langage. La relative proximité du Niger et le contact des peuples noirs ont chez eux quelque peu modifié les coutumes raciales, mais en laissant à leur caractère une tournure nettement berbère. Toutefois cantonnés à une assez grande distance du fleuve, ils ont été influencés moins que les Ioulliminden et les Tademeket et c'est surtout aux conditions de leur climat nigritien que sont dues chez eux, les principales floraisons parasites dont s'est enjolivé le vieux tronc ancestral.

La présence des Français aux Oasis et au Niger, dont la conséquence a été la pacification du Sahara, a produit dans les conditions d'existence des Touareg des modifications profondes. Si profondes même, que l'avenir des Touareg du Nord, fixés dans des zones infertiles, s'est singulièrement obscurci. Plus favorisés, parce que possesseurs d'un sol plus généreux, les Touareg du Sud trouveront dans la culture et l'élevage les ressources indispensables à leur existence nouvelle. Les Ioulliminden, dans leur pays d'ancienne colonisation Sonr'aï pourront sans doute demeurer en temps qu'agriculteurs. Les Ifor'as devront s'adonner plus particulièrement à l'élevage des troupeaux, des chameaux et des méhara : si ces derniers animaux sont, en effet, peu nombreux dans l'Adr'ar', la cause n'en est imputable qu'aux razzias trop fréquentes des Kounta.

Reste à étudier s'il existe des débouchés et quels ils peuvent être, pour les produits de l'Adr'ar'.

Vers le Sud, ces débouchés n'existent pas. Les rives du Niger

sont largement peuplées déjà de tribus arabes, sonr'aï ou touareg qui se livrent à l'élevage du bétail. Cet élevage jusqu'en ces dernières années, resta précaire et insuffisant; mais la sécurité et la pacification imposées par l'occupation française, l'ont développé dans des proportions extraordinaires. Il est vrai que l'accroissement des troupeaux nigritiens n'est pas illimité : si lors des pluies les terrains de pacage sont infinis, lors de la sécheresse, les troupeaux doivent être ramenés dans les îles du fleuve, dernier refuge des herbages encore verts et du « bourgou » aquatique. Malheureusement ces îles possèdent les seuls terrains favorables aux cultures, et comme le développement du pays tend de plus en plus à défricher, à ensemencer et à mettre en valeur toutes les îles relativement peu nombreuses du fleuve, le moment se prévoit déjà où l'élevage se verra paralysé, ses intérêts se trouvant en opposition avec ceux, plus capitaux de l'agriculture.

Malgré une telle perspective, d'ailleurs assez lointaine, le bétail restreint de l'Adr'ar', obligé de parcourir un trajet pénible de 300 kilomètres pour venir au fleuve, s'y trouvera toujours en concurrence désavantageuse avec le bétail indigène.

C'est donc uniquement vers le Nord, vers le Ahaggar et vers les Oasis algériennes, qu'il faut chercher pour l'élevage des Ifor'as un débouché qui, s'il n'est pas obstrué par les règlements administratifs que peut faire craindre l'interposition de la frontière soudano-algérienne, paraît susceptible d'un certain avenir.

En effet les Oasis du Touat, du Gourara et du Tidikelt n'ont point de bestiaux faute de pâturages et manquent totalement de viande de boucherie. Or ces oasis ont une population actuellement assez importante et constamment en voie d'accroissement; leur valeur économique et partant leur puissance d'achat tendent également à augmenter dans de notables proportions en même temps que se créent de nouveaux groupements et de nouvelles richesses par le forage de puits artésiens.

Jusqu'ici, par suite de l'insécurité des routes, ce ne sont guère que les Kel-Ahaggar qui y ont échangé contre des dattes les produits de leur élevage. Ce dernier est cependant très précaire et notoirement insuffisant pour satisfaire les besoins des Ksouriens car, à tous les points de vue, climat, pâturage et irrigation,

le massif du Ahaggar est assez mal partagé. Presque annuellement les Ahaggar sont obligés d'expatrier leurs troupeaux et de les conduire à très grande distance, parfois comme en 1907 jusque dans l'Adr'ar' pour les faire subsister et pâturer. Et quand bien même des terrains de pacage existeraient dans le Ahaggar, ils seraient encore moins étendus, moins permanents et moins profitables que ceux du pays des Ifor'as.

Pointe très avancée sur la route des Oasis, l'Adr'ar' se trouve donc devant un débouché très considérable, en excellente posture pour concurrencer le Ahaggar ; peut-être, bien plus, pourrait-il s'y créer un débouché même.

La seule difficulté à redouter dans l'exportation du bétail des Ifor'as vers le Touat et le Tidikelt semble provenir de la longueur de la route et surtout de la traversée du Tanezrouft.

Sans doute à l'époque de la sécheresse et de la chaleur cette difficulté est insurmontable bien que les moutons soient habitués à rester deux, parfois trois jours, sans boire. Mais du mois de septembre au mois de février l'obstacle n'existe plus. Déjà les commerçants du Touat ou d'In-Salah qui viennent échanger leurs guinées et leurs dattes contre des moutons ou des chèvres, font exécuter à leurs troupeaux le trajet In-Ouzel-In-Salah sans pertes sensibles, en profitant de l'époque où les pluies récentes ont rempli les lagons, accru les points d'eau et vivifié les pâturages. Suivant en cela l'exemple des caravaniers arabes, les Ifor'as devront donc toujours choisir leur époque pour faire franchir le Tanezrouft à leurs troupeaux ; pour cela ils auront quatre à cinq mois à leur disposition et en prolongeant leur route vers le Nord, voir même en stationnant dans les pâturages éventuels du Ahaggar, il leur sera possible d'échelonner sur presque toute l'année l'arrivée de la viande de boucherie sur les marchés du Sud-Algérien.

Il n'y aurait cependant pas lieu de s'exagérer l'importance possible de ce trafic : la production de l'Adr'ar' restera toujours limitée comme d'ailleurs la capacité d'achat des Oasis. Mais comme la culture d'exportation est nettement impossible dans le pays, l'industrie des habitants nulle, le développement commercial précaire, il était intéressant de constater l'existence dans

une région si déshéritée d'une richesse susceptible de fixer les habitants et de les nourir.

Sans doute, aux siècles passés, l'Adr'ar' a eu aussi son importance commerciale. Situé au nœud des routes qui, venues de Gaogao, capitale de l'empire sonr'aï, divergeaient vers le Maroc, le Touat, la Tripolitaine et même l'Aïr, ce pays fut l'étape la plus fréquentée de ces routes avec des villages caravansérails à Es-Souk, Kidal, Sendematt, Gounhan, etc. De nos jours toutes ces routes sont désertées : Gao n'a plus rien de la capitale de jadis et les rares caravanes qui vont de Tombouctou à Akabli évitent l'Adr'ar' par la route de Ouallen. D'ailleurs le commerce transsaharien est mort et bien mort et c'est en vain qu'on tentera d'infuser au cadavre un sang nouveau. La suppression des caravanes d'esclaves l'a tué ; la concurrence des denrées venues par le Niger l'empêchera de ressusciter jamais. On ne peut espérer qu'un trafic saharien, très réduit et qui consistera précisément en l'échange des dattes et des guinées du Nord contre le bétail des Ifor'as.

La vaste étendue désertique qui s'étend au Sud de la frontière algéro-soudanaise jusqu'au Niger et au Sénégal ne sera véritablement terre soumise à l'influence française que lorsque la cartographie de ces régions, encore embryonnaire, aura fourni les moyens de s'y diriger sans guide, d'y répérer les puits, les massifs montagneux, les ressources en pâturages.

Sous les auspices du colonel Laperrine, un travail merveilleux s'est exécuté sans bruit dans le Sahara algérien. Se basant sur deux lignes de triangulation astronomiques dressées par M. Vilatte en 1900 et 1904, le commandant des Oasis a pu récolter tous les itinéraires de ses officiers, les étendre à tel point que le lieutenant Niéger a réussi à dresser une carte à peu près complète, au 1/1.000.000 de tout le Sahara algérien. A ce point de vue géographique, en A. O. F., notre retard sur les Algériens est sensible. La carte que j'ai pu dresser de nos possessions soudanaises en fait foi. Des itinéraires nombreux ont cependant été levés et témoignent de l'effort des officiers de l'armée coloniale. Mais ces travaux appuyés sur quelques trop rares positions du Niger ou de l'Aïr manquent de précision et ne se recollent jamais.

Personnellement, j'ai pu au cours de cette mission opérer la première jonction astronomique entre l'Algérie et le Niger en poussant jusqu'à Gao la triangulation que M. Vilatte en 1904 arrêta sur Timiaouin. Cette petite œuvre dont les résultats près du Niger restent encore à vérifier, mais qui déjà cependant a permis de fixer un grand nombre d'itinéraires aurait besoin d'être méthodiquement poursuivie.

Etant donné que presque toutes les reconnaissances de méharistes soudanais partent du Sud et montent vers le Nord, il y aurait actuellement intérêt primordial, à ce que soit établie en quelque sorte parallèlement à la frontière soudano-algérienne une ligne de points astronomiques très précis qui par le pays des Ioulliminden, l'Adr'ar' et l'Azaouad servirait de repère à tous les itinéraires exécutés forcément avec des instruments primitifs. Ce serait le complément de ce qui a été fait depuis 1904 en Algérie. De la sorte avec des frais tout à fait minimes, il serait possible en peu de temps d'avoir la carte complète du Sahara méridional. Dans ces régions de vastes étendues de sable, il importe moins en effet d'avoir un lever d'une précision absolue en toutes ses parties que de faire concorder les itinéraires par un répérage le plus fréquent possible. Le remplissage se fait à la longue, comme en Algérie, sur le canevas définitif.

Les cartes du lieutenant Niéger ont une avance remarquable sur les œuvres exécutés au Soudan ; il devient indispensable pour regagner le temps perdu, de procéder en A. O. F., dans le plus bref, délai à l'établissement de ces bases astronomiques.

APPENDICE

NOTES DE HAMMOÉDI, CHEF DES « KOUNTA » (1)

Note n° 1. — Quelques renseignements sur ce pays.

1° Sur Es-Souk. — Nos renseignements sont restreints en raison de notre ignorance sur les populations qui y habitaient avant les Touareg. Ce que nous savons c'est que Es-Souk était une très grande bourgade parmi les centres de cette région. Un groupe de gens issus des derniers « Sohaba » y résidèrent ; ils y laissèrent des femmes qui s'unirent avec des gens de la ville. Les enfants firent partie aussi de la population du village. On les appela Kel-Es-souk. Ils sont les gardiens de Zaouia des Touareg.

Parmi les femmes auxquelles il a été fait allusion, l'une d'elles, enceinte des œuvres d'un des « Sohaba » fit souche dans le pays. Les descendants désignés d'après le nom de leur mère s'appellent Ahiouan Tariret. Ceci se passait sous le gouvernement des Imradga.

Les Touareg forment deux groupes : *a*) les Idemkioun ; *b*) les Zouadioun. En arrivant sur ce territoire ils se scindèrent. Les Idemkioun se transportèrent dans l'Aïr tandis que les Zouadioun s'installaient dans l'Adr'ar'. Leur premier gouvernement fut celui des Adala. C'était des sédentaires. La guerre ayant éclaté entre eux et les Imradga, ceux-ci triomphèrent et s'emparèrent du pouvoir, les Adala émigrèrent vers l'est ; ce sont maintenant des laboureurs.

Le gouvernement des Imradga dura jusqu'au moment où une

(1) Toutes ces notes ayant été traduites de l'arabe, il n'a plus été possible de distinguer l'ortographe touareg et les noms propres sont inscrits sans apostrophes ni différenciation de lettres.

grande guerre éclata entre les Idemkioun. Une fraction de ceux-ci vint dans l'Adr'ar', ce sont les Tademeket. Puis un conflit surgit entre eux et les Imradga. Les Tademeket vainqueurs purent asseoir leur pouvoir jusqu'au moment où ils furent dépouillés par les Merin (?). Voici dans quelle circonstance le fait se produisit : Un Arabe Brakna vint s'installer chez leur chef ; il épousa la fille de celui-ci et en eut sept fils dont l'aîné Ouan-el-Mir fut l'ancêtre des Merin ; le second fut l'ancêtre des Ihaouan ; le troisième des Kel-nan ; le quatrième des Akhourmitan ; le cinquième des Timezguer ; les deux autres ne laissèrent pas de postérité et payèrent redevance à leurs oncles maternels après la mort de leur aïeul. La guerre ayant éclaté, Ouan-el-Mir et ses frères tuèrent les chefs des Tademeket. Ensuite la guerre éclata entre les Tademeket. Ouan-el Mir à la tête d'une de leurs fractions vainquit l'autre, celle des Aït-Nan. Puis Ouan-el-Mir et ses frères en vinrent aux mains avec les Tademeket qu'ils vainquirent, et Ouan-el-Mir devint le roi de l'Adr'ar', tandis que ses adversaires vaincus habitèrent le territoire actuel des Merin. On y trouve un puits qui dans leur langue est désigné sous le nom de In-Tadmeket.

Puis survint une lutte entre eux au sujet des Dou-Ishaq qui furent repoussés vers la mer et payèrent redevance jusqu'à l'arrivée des Français.

Les Tademeket sont les Tin-Guerigif, les Irréganaten, les Kel-Temoulet.

Quant aux Irenan ce sont des Iouki, des Taïtoq et In-Aïr, Kel-Adeknan, Irenan, Kel-Tirkencht. Quant à ceux qui se rattachent aux Merin, ce sont les Akoudir (El-Djoudir ?). Leur père était un chérif du Tafilalet. Les Kel-Akaïs ont pour ancêtre un Oulad-Delim (du Sahel). Les Terguitamont sont des gens du Dagak (?). Les Aïras dont l'ancêtre est un Berbère. Quant aux Ifor'as demeurant dans l'Adr'ar', ce sont des Idemkioun venus de l'Aïr à l'époque des Merin. Le reste de leur tribu, demeuré dans l'Aïr porte le nom de leur tribu. Leurs rameaux de l'Aïr sont les Kel-Agarous ; ce sont les tribus Beni-Def (?) et Ifergoumessen, Kel-Tarlit, Kel-Ouzzeïn. Les Ahl-Def (?) et Ifergoumes-

sen ont pour ancêtre un des chorfa du Tafilalet. Les Kel-Tarlit ont pour ancêtre un Arabe.

Note n° 2. — Les Ifor'as sont des Idemkioun venus sur ce territoire à l'époque de Ouan-el-Mir. Ils provenaient de l'Aïr où leurs frères sont actuellement et portent leur nom. Les dérivés sont les Kel-Agarous, Tarat-Mellet, Kel-Ouzzeïn, Kel-Tarlit, Kel-Afella, Ifergoumessen. Les Kel-Tarlit sont d'origine arabe ; on les appelle Ahl-Baba-Mohammed. Le père de la fraction est venu de El-Maïzer ; on prétend qu'il était Berbère.

Quant aux Kel-Afella et aux Ifergoumessen, leur père était un chérif du Tafilalet qui épousa une femme des Ifor'as, de laquelle il eut deux enfants. Or, dans la coutume des Touareg, ce sont les enfants de la femme qui héritent de leurs oncles maternels. Par suite de cette règle, le sultanat Ifor'as passa aux Kel-Afella et à ceux qui se rattachent à leur groupe, les Kel-Teniour. Ceux-ci se disent Ifor'as par leurs mères. En effet les Kel-Temiour comprennent de nombreuses ramifications. El-Hocem-ben-el-Konnt-ben-Sekkaï qui est aujourd'hui leur chef est issu des Beni-Bessif qui sont aux environs de R'at. Ils sont originaires des gens du sud, fraction Knata et El-Konnt, Aouarichmir et ses frères sont gens du Touat. Les Beni-Ouan sont des Kel-Tebarkecht et les Kenach sont des Kel-Ahlouat, fraction des Merin.

Les Berabich sont formés : 1° des Beni-Sliman qui sont leurs chefs et proviennent des Ahl-Min-Min, lesquels sont du côté de l'Aïr ; 2° des Beni-Rilan issus des Beni-Yahia-ben-Othman et Beni-Renam des Renanma (Saoura). Les Beni-Aïssa sont issus d'une fraction qui était sur ce territoire et que l'on appelle Benou-Ahmed, fraction des Brakna.

De même les Beni-Driss qui détenaient une certaine puissance jusqu'au jour où la destinée les affaiblit et les obligea de quitter le territoire d'Araouan. Ce furent les Berabich qui occupèrent ce pays. Quant aux Kounta, ils étaient installés au sud, leur terre natale. De là sortit Sid-Amor-el-Cheikh et Sid-Boubeker.

De Sid-Amor sont issus les Regagda, les Beni-Sidi-el-Mokhtar et Beni-el-Ouafi.

Les Regagda comprennent la descendance de :

Sid-Ahmed-ben-Amor.
Sid-Ali-el-Ahouel (le louche).
Sid-Mohammed-Mostefa.
Sid-Yahia.
Sid-Ali-ben-Ahmed.

Les tribus des Beni-Sid-el-Mokhtar sont les Beni-Sidmen, Beni-Sidbad, Beni-Doum.

Les tribus des Beni-el-Ouafi sont les Beni-Amor, les Beni-Sid-Abder-Rahman, les Mesadfa, les Beni-Baba-Ahmed. Ils sont connus aujourd'hui sous le nom de Ahl-ech-Cheikh.

La descendance de Sid-Boubeker s'appelait El-Homal ; ils forment les tribus : Beni-Alouat, Beni-Sid-Mouça, Beni-Lazreg, Beni-Abi-Naama.

Ensuite ces groupes sortirent de ce pays et s'installèrent sur les bords de la mer du côté de l'Oued Noun, puis sur le Guir, puis sur le territoire des Beraber d'où ils se transportèrent au Touat où ils résidèrent un certain temps. Leurs Ksour sont aujourd'hui connus sous leur nom. De là, ils vinrent sur ce territoire au temps de Om-ben-Abi-el Cheikh.

Que je revienne à l'indication de ce qui se trouve de gens avec les Merin. Parmi eux, les Debaker, fraction des Kel-Antassar (peut-être les Kel-Antassar sont-ils une de leurs fractions) ; leur souche est les Beni-Djalout, frères des juifs Dou-Ishaq. Ils vont remonter leur origine à Ishaq (Isaac), fils d'Abraham. D'après ce que je trouve dans certains textes, ils seraient les frères des Debaker et Chemen-Ammas qui sont entre les esclaves et les « imr'ad ». Ils se disent Chorfa, mais sur ce point nous n'avons pas pu trouver de preuves. Nous pensons qu'ils sont des gens des « Zaouia » du Denik (Deneg ?). Ils seraient restés sur ce territoire après la dispersion des Denik et des Merin. Tels sont les faits qui m'ont frappé sauf omission de ma part.

NOTE DE RATTARI, MARABOUT KOUNTA DU TONDIBI

Il n'y a dans ce pays, en fait d'Arabes, que les Kounta et les Bérabich. De nombreuses tribus se sont agrégées à ces deux groupes.

Les Kounta sont des Koreïchites (Benou-Ommia). Ils sont issus de Sid-Mohammed-el-Kounti, fils de Sid-Ali-ben-Yahia, ben Athman, ben Yhas, ben Douman, ben Ouard, ben Agueb, ben Ogba l'exaucé, qui a conquis l'Afrique, le Maghreb-el-Aksa (le Maroc) et le pays de Takrour (le pays toucouleur).

Leur pays dans le Maghreb sur le Sahel (le littoral) était dénommé Aguidi (ou Iguidi). Les luttes intestines les obligèrent à émigrer. Ils vinrent au Touat d'où ils se transportèrent ensuite dans l'Azaouad où ils bâtirent les bourgades de El-Mabrouk et de El-Mamoun. Leur renommée s'étendit dans le Maghreb tant les vertus de leurs pères étaient célèbres.

Les Bérabich sont issus de nombreuses tribus. Les Ouled-Sliman sont des Beni-Hassan. Ils vivaient de brigandages dans le Lagsib (ou El-Guessib, ou El-Ksaïb), d'où ils furent chassés par une autre fraction des Beni-Hassan, les Oulad-Delim. Ils vinrent dans l'Azaouad où ils trouvèrent un groupe des Beni-Hassan, les Oulad-Amran et les Mehafid qui les réduisirent à un tel état d'infériorité qu'ils durent se réfugier dans les « Zaouia ». Il arriva aux Chioukt de ces « Zaouia » ce qui est arrivé à tous les autres. Les Oulad-Sliman les vainquirent et s'emparent de l'autorité de ces régions. Des groupements vinrent s'agréger à eux : du Touat les Oulad-Renam, du Sahel les Oulad-Bou-Khresib et les Oulad-Aich.

Les Guanin sont issus d'une tente des Ahl-Dokhnan, Oulad-Sid-Ali qui se disent Chorfa. Leur pays comprend deux villages : Araouan et Bou-Djebiha qui se développèrent grâce aux aptitudes des Bérabich. Les habitants de ces deux villages sont d'origine non arabe ; ils s'unirent aux Arabes et fusionnèrent avec eux. Les gens de Araouan sont des Kel-Antassar. C'est leur ancêtre qui battit ce village en 888 de l'hégire. Les habitants de Bou-Djebiha sont issus des Kel-Guenchich ; ils étaient renom-

més par leur science et leur piété, tandis que les Araouanais sont des gens qui possèdent. Les Ousras sont des miséreux des tribus diverses, les uns provenant de « Zaonia », d'autres ayant été bergers. C'est pourquoi on les appelle Ousras, car dans le le langage des Beni-Hassan, ce mot signifie le lien qui unit à une chose. Les Tormoz sont des bergers ; ils n'ont jamais eu d'éducation et se sont toujours adonnés au banditisme, détroussant les voyageurs. Ceux d'entre eux qui vinrent dans l'Azaouad furent, par les soins du Cheikh-Sidi-Mokhtar, fédérés avec les Oulad-Sliman et ils devinrent ainsi du nombre des Berabich. Tel est l'ensemble des indications concernant les Arabes de l'Azaouad.

En ce qui concerne les éléments non arabes qui y résident, ils forment trois groupes : les Tademaket, les Techbana, les Imededren. Ces gens sont des Berbères de l'Occident. Sur l'origine des Berbères les avis sont divers. Les uns les prétendent originaires de Saba. Ils seraient les sujets de Balkis, la reine à laquelle Salomon (sur lui le salut !) adressa des envoyés. L'histoire de cette souveraine est bien connue. On sait que lorsque le *Hadhad* (?) s'éloigna de Salomon ainsi qu'il est dit dans le Coran « et l'*oiseau* disparut », il s'écria : « Il sera châtié de son absence à moins qu'il ne me revienne avec un royaume ». Le Hadhad (?) revint et dit : « Je fus à Saba où je vis une reine qui exerce une très grande autorité sur ses sujets. Ceux-ci sont des adorateurs du soleil ».

Salomon écrivit à la reine ; elle vint à lui. . Après sa mort il ne fut pas désigné de roi ; c'est pourquoi la souveraineté chez les « Ajam », les non-arabes, se transmet aux femmes. On dit que les Berbères sont issus des enfants des épouses de Salomon.

NOTES DE MOHAMED OUGENETT, CHEF DES KEL-ESSOUK

Note 1. — Quant à l'histoire des Touareg :

Ce sont des gens de l'Asie-Mineure, Syrie. Ils sont issus des Phéniciens. Ils auraient quitté leur sol natal 313 ans avant l'apparition d'Alexandre-de-Macédonie, par suite d'un conflit surgi

entre eux et leur roi. Ils vinrent en Afrique où ils fondèrent des villes Tunis, Tripoli, Kairouan, etc. Ils séjournèrent dans ce pays un certain temps après la naissance du Christ (cent cinquante ans). Le maître de Rome les razzia et les refoula vers le Sahara où ils bâtirent des villes comme Agadès, Gaogao. Ils vinrent dans ce pays et y sont restés jusqu'à nos jours. Ils ne s'occupent que de faire paître leurs chameaux, bœufs et moutons ; ils ont renoncé à l'industrie et à l'agriculture pour se consacrer entièrement au pillage et au banditisme. Leur renommée se répandit au temps de leur ancêtre Karidenna. Celui-ci se vit disputer le pays par son frère Karouda. Ils portèrent leur différent devant l'émir d'Agada ? (Agadès ?) qui investit Karidenna. Karouda fut expulsé vers Sanaga (ou Desennaga). La guerre continua entre eux jusqu'au jour où vinrent les Français qui apportèrent avec eux l'ordre et la justice. Dans leur ensemble les Touareg sont des ignorants, illettrés.

Quant aux Soukkyîne, lorsque l'Islam se répandit en Asie-Mineure, dans la péninsule arabique et la Mésopotamie (583 ans après Jésus-Christ), l'Irak et l'Egypte, le Kalife Othman, au commencement du VIIe siècle de la naissance du Christ, ordonna à une troupe de se transporter dans l'Afrique du Nord, vers le couchant (Maroc). Cette force vint d'Egypte à Kairouan, puis de là au Tafilelt, puis au Touat d'où elle gagna Es-Souk. Le chef de cette troupe était Ogba-ben-Amor. Il imposa la nouvelle religion. Sa troupe demeura dans ce pays. Elle y fit souche et sa descendance a jusqu'à nos jours observé la plus grande piété, se bornant à imposer aux Touareg l'observance des préceptes de la loi morale, ne prenant point part à la guerre. Telle a été leur attitude jusqu'à nos jours.

Note 2. — Quant aux luttes des Touareg, nous tenons de nos pères qu'elles ont pris naissance dans les circonstances suivantes :

Karidenna, ancêtre des gens du Maghreb et Karouda ancêtre des gens de Danki, étant entrés en conflit au sujet du pouvoir, chacun d'eux suivi de ses partisans se rendit auprès du grand Imam qui les reçut également avec beaucoup d'honneur et les congédia avec des présents importants. En même temps, il con-

fiait à deux de ses envoyés le soin de discerner l'emploi que ferait les deux rivaux des subsides qu'il leur avait fournis. Il se trouva que Karidenna répartit entre ses fidèles ce qu'il avait reçu tandis que Karouda garda le tout par devers lui. C'est alors que l'Imam se fit conduire par ses deux envoyés sur le lieu du débat et désireux de distinguer entre celui des deux chefs qui s'était montré généreux, tandis que l'autre manifestait son avidité, il dit à Karidenna : « C'est à toi que revient la souveraineté ». Karouda en conçut un dépit terrible et entama la lutte contre son compétiteur heureux. Karidenna repoussa Karouda dans le pays de Danki et séjourna dans le Gharb. La lutte se poursuivit, coupée d'escarmouches fréquentes entre les partisans des deux rivaux.

Karidenna chassa Karouda vers l'Aïr. En ce qui concerne les combats qu'ils se livrèrent, il nous est impossible de dônner des détails à leur endroit. Mais d'après ce que nous avons entendu, il y aurait eu rencontres à Tikanassitine, Akami, Darkatin, Tallataït, In-Kachiouan, Isselrod, Sassoou, Bakourat, Tin-Ouajajil, Fassenfès, Bagou, Adounassa, Koulmoune, Dountou, Doumba, Fidha, Menaka. Nous ne pouvons préciser leur ordre chronologique.

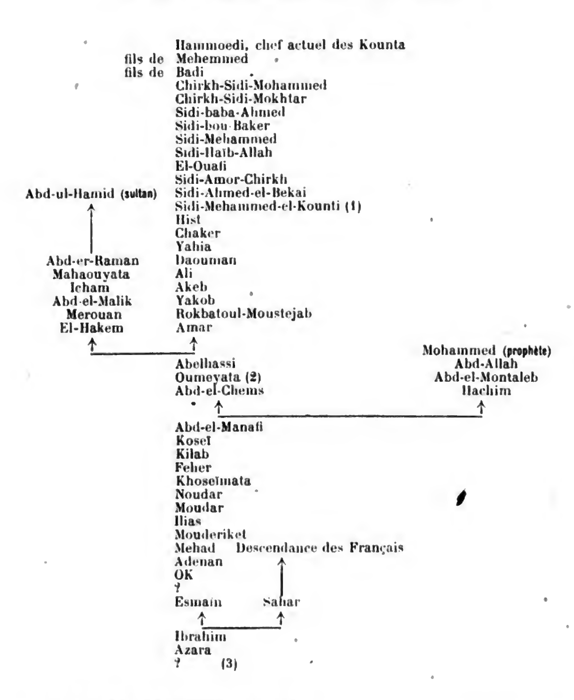
Note 3. — Ce texte donne une liste de noms de batailles sans autre explication.

Les manuscrits de ces notes sont déposés à la Société de géographie de Paris.

Qu'il me soit permis ici de remercier, M. l'interprète Marchand, qui a bien voulu traduire ces notes que j'ai laissées dans leur forme originale.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES KOUNTA

Dressé par Mohammed ould Haïb-Allah



1. De cet ancêtre les Kounta tirent leur nom actuel.
2. De cet Oumeyata, les Kounta s'appelèrent longtemps Ben-Oumeyata.
3. Cet arbre tout incomplet et légendaire qu'il est, donne cependant assez exactement la liste des derniers chefs Kounta et met en évidence la prétention des Kounta de se rattacher aux souches les plus nobles de l'Islam.

2° POSITIONS ASTRONOMIQUES

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

La première chaîne astronomique qui ait été exécutée dans l'intérieur du Sahara, le fut en 1900, par M. Vilatte, de la mission Foureau-Lamy. Partie de Temassinine elle passe par Azaoua, Iferouañe, Agadez, Zinder et le lac Tchad.

En 1904, M. Vilatte, au cours d'une nouvelle mission dans le Sahara, exécuta une deuxième chaîne qui partie de Ouargla, par In-Salah aboutit à Timiaouin. Malheureusement ce terminus de Timiaouin est en plein désert, à encore plus de 300 kil. du Niger.

Il y avait donc intérêt à pousser cette deuxième chaîne jusqu'au Niger pour opérer la jonction entre l'Algérie et le Soudan.

Notre mission s'était donnée ce but.

Les instruments emportés étaient les suivants :

a) Appartenant au service géographique du ministère des Colonies :

1 petit théodolite à boussole Lorilleux.

2 montres de torpilleur : Thomas, Rodanet.

1 chronomètre de poche.

b) Prêté par la Société de géographie de Paris :

1 montre de torpilleur Auricoste.

c) Appartenant au lieutenant Cortier :

1 astrolabe à prisme (petit modèle) de MM. Claude et Driencourt (Vion fabricant).

1 lunette d'occultation de 95 mm. d'objectif sur pied équatorial.

1 chronomètre de marine Dent 1528.

3 montres Ω vérifiées à l'observatoire de Paris.

Les premières observations furent commencées à Adrar (Touat). A partir d'In-Salah jusqu'à Timiaouin, les positions choisies furent en principe les mêmes que celles de M. Vilatte afin de pouvoir se rendre compte de la concordance et comme vérification. Entre deux positions de M. Vilatte quelques points situés excentriquement à la route furent pris, tels que Tamenrasset, Tamada, etc.

Cependant il a été fréquemment difficile de retrouver les points exacts de station de M. Vilatte. Il n'y a guère qu'à In-Salah, à Silet et peut-être à Timiaouin que la concordance à ce point de vue peut être admise.

Résultat des observations entre In-Salah et Timiaouin

		Résultats de M. Vilate		Mission Arnaud	
		Longitude	Latitude	Longitude	Latitude
15 mars	*In-Salah* Cour du poste devant la station météorologique.	—	—	—	27° 11' 58"
16 —		0° 5', 6 E	27° 11', 7	—	—
17 —		—	—	—	27° 12' 4"
28 —	Confl. des oued Tibelembila et Tiredjert	—	—	1° 55' 24" E	24° 43' 50"
		—	—		
6 avril	*Tit* au pied de la Gara.	2° 51', 5 E	22° 57', 9	—	22° 57' 40"
7 —	*Tamenrasset.* Case du P. de Foucauld.	—	—	3° 10' 47" E	22° 47' 2"
8 —		—	—	3° 11' 2" E	22° 47' 4"
10 —	*Endid.* Confluent des oued Tit et Outoul.	—	—	2° 38' 56" E	22° 52' 30"
11 —		—	—	2° 39' 47" E	22° 52' 28"
14 —	*Silet.*	2° 15', 4 E	—	—	22° 39' 34"
19 —	*Tamada* (au redir).	—	—	0° 55' 20" E	21° 34' 22"
28 —	*Timiaouin* au puits.	—	—	—	—
29 —		0° 30', W 6	20° 26', 4	—	20° 26' 20"
30 —		—	—	—	20° 26' 22"

A partir de Timiaouin les points déjà déterminés manquaient d'une façon absolue. Une détermination de l'état absolu des chronomètres a été obtenue le **14** mai à Ararebba par une occultation d'étoile par la lune.

Résultat des observations entre Timiaouin et Ararebba

	Longitude	Latitude
1er mai Tégougemet (au puits) . .	0° 48' 19" W	20° 13' 25"
2 — Errichau-Ibinkar (au puits)	1° 10' 51" W	20° 10' 21"
3 — *Tessalit* (dans l'oued à hau-	1° 19' 52" W	20° 11' 44"
4 — teur de la case de Baï).	1° 20' 31" W	20° 11' 40"
8 — Hassi-Hassaoua (au puits).	1° 13' 41" W	20° 6' 50"
9 — Telakak (au puits).	1° 6' 1" W	19° 57' 43"
11 — *In-Tebdoq* (au puits).	1° 12' 6" W	19° 47' 45"
13 — *Iracher* (aux jardins aval).	1° 12' 37" W	19° 24' 50"
14 — *Ararebba* (aux jardins).	1° 7' 43" W	19° 25' 1"

Après Ararebba, un nouvel état absolu des chronomètres n'a été obtenu qu'à Gao par une occultation. Le calcul de cette occultation a donné pour Gao la valeur 2°27'33"W. L'état du ciel et la fréquence des tornades n'a pas permis d'obtenir de vérification de cette valeur. Or précédemment M. Hourst avait donné pour longitude de Gao une valeur voisine de 2°5'W.

Le déplacement de l'est vers l'ouest que le lieutenant Schwartz a déjà dû faire subir à la longitude de Tombouctou ; l'opinion de tous les voyageurs qui ont constaté que les cartes allongeaient trop le cours du Niger entre Tombouctou et Gao ; une « erreur extraordinaire » de direction que M. Gauthier a dû corriger pour faire recoller son itinéraire Bou-Ressa-Gao, tout cela laisse à croire que cette valeur 2°27'33"W est la bonne. Cependant, dans l'incertitude qui existe jusqu'à l'obtention d'une vérification, je donne ci-dessous les valeurs des longitudes intermédiaires dans les deux cas de Gao = 2°27'33"W et Gao = 2°5"W.

Résultat des observations entre Ararebba et Gao

	Longitude A	Longitude A'	Latitude
16 mai Tesengit (puits aval).	0° 57' 2" W	0° 55' 17" W	19° 34' 53"
19 — } *Telia* devant les rôniers	1° 21' 6" W	1° 16' 43" W	19° 4' 0"
20 — } au N. de la Kasbah.	1° 21' 44" W	1° 16' 25" W	19° 4' 3"
24 — *Es-Souk* (au puits).	1° 12' 23" W	1° 4' 7" W	18° 45' 58"
26 — *Kidal* (au puits aval).	0° 58' 9" W	0° 47' 52" W	18° 25' 51"
1er juin Anou-Mellen.	1° 50' 3" W	1° 34' 23" W	17° 26' 23"
2 — Barous.	1° 56' 25" W	1° 40' 23" W	17° 26' 33"
5 — Fès-en-Fes.	2° 0' 45" W	1° 42' 0" W	17° 5' 59"
9 — *Gao* (Cour du poste).	—	—	16° 16' 33"
19 juillet id.	2° 27' 33" W	2° 5' 0" W	16° 16' 31"

Les calculs de toutes les observations ont été exécutés, à l'Observatoire du bureau des longitudes de Montsouris, sous la direction de M. Claude, par M. Carbonnel. Tous deux leur ont accordé un temps précieux et se sont dévoués pour leur bonne exécution avec une patience et une amabilité dont je suis heureux de les remercier ici.

Les carnets d'observations, les graphiques des marches des montres, les graphiques des droites de hauteur ainsi que tous les documents relatifs à cette série d'observations astronomiques demeurent déposés à l'Observatoire du bureau des longitudes de Montsouris.

SUR LES FOSSILES RAPPORTÉS DU TILEMSI PAR LA MISSION ARNAUD-CORTIER

Ce n'est que depuis fort peu de temps que l'on possède quelques renseignements sur la géologie du Tilemsi. Les premières données paraissent dues à Desplagnes ; A. Lacroix (1) (1905, p. 5-6) signale, en effet, que cet officier a recueilli un oursin (*Linthia*) et une huître (*Lopha*) du crétacé supérieur dans la vallée sèche du Tilemsi ; le capitaine Theveniault aurait également trouvé une huître dans le calcaire de Tabankort, à 100 kilomètres plus au nord dans la même vallée.

Puis, en 1907, Chudeau (2) (p. 333) signale à nouveau l'existence du crétacé supérieur à Tabankort où il est caractérisé par *Ostrea Pomeli* Coq., *O. Nicaisei* Coq., *O. Bourguignati* Coq. Des fossiles éocènes auraient été recueillis en même temps ; mais il ne précise pas lesquels.

Gautier (1907, p. 204) a également vu ce point et il dit qu'on y « voit affleurer en larges bancs horizontaux le calcaire crétacé fossilifère ; c'est par places une véritable lumachelle ».

MM. Arnaud et Cortier, malgré la rapidité de leur marche, ont pensé à ramasser les quelques fossiles qui les ont frappés sur leur route ; ils ont bien voulu, chacun de leur côté, me les communiquer (3).

Je ne saurais trop les en remercier; en effet, comme l'a dit récemment M. A. Lacroix, tout document géologique provenant

(1) A. Lacroix, Résultats minéralogiques et géologiques des récentes explorations dans l'Afrique occidentale française et dans la région du Tchad. *Revue coloniale*, 1905.

(2) R. Chudeau, Excursion géologique au Sahara et au Soudan. *Bull. Soc. Géol. Fr.*, [4] VII, 1907, pp. 319-347, pl. XI.

(3) Les échantillons du capitaine Arnaud étaient destinés à M. Jean Chautard, ancien chef du Service géologique de l'A. O. F., qui a bien voulu m'en céder l'étude ; ils étaient restés à Dakar, d'où M. R. Chudeau a bien voulu me

d'une région inexplorée peut être intéressant à de multiples points de vue.

Les fossiles qu'ils m'ont remis peuvent être rapportés à deux niveaux distincts : l'un crétacé, l'autre tertiaire.

I. — *Fossiles crétacés*

Il y a d'abord une vertèbre de *Dinosaurien* indéterminable.

Il y a ensuite plusieurs huîtres :

Ostrea Pomeli Coquand. — L'un des échantillons est à peu près identique à l'espèce décrite du crétacé d'Algérie par Coquand (p. 46, pl. XI, fig. 5-10) (Campanien de Djebel-Seita, près Sétif) ; c'est la même allure des côtes de la valve inférieure. Ces côtes sont au nombre de 5 à 6, épaisses, simples, très espacées, traversées par des plis concentriques d'accroissement formant des lamelles imbriquées. La valve supérieure a la même ornementation ; elle est légèrement concave.

Rapports et différences. — *Ostrea Tissoti* Thomas et Peron pl. XVIV, fig. 1-7 et, *Paleontographica*, XXX, 2, p 365, pl. XXXIV, fig. 1), du Campanien d'Algérie, de Tunisie et d'Egypte est aussi très voisine, mais sa valve supérieure est légèrement convexe ; d'ailleurs l'ornementation est un peu différente, les côtes sont plus nombreuses et moins épaisses.

Une espèce tertiaire, assez semblable, a été signalée à Tamaské par Newton (1) ; c'est *Alectryonia Martinsi* d'Archiac, trouvée aussi à Cutch dans l'Inde et à Biarritz en France ; c'est une coquille qui, comme Newton l'a fait remarquer, se rapproche beaucoup des huîtres crétacées ; mais elle diffère d'*Ostrea Pomeli* par sa forme beaucoup plus circulaire et ses côtes plus nombreuses.

Localité. — Anou-Mellem (lieutenant Cortier).

les réexpédier. J'adresse à MM. Jean Chautard et R. Chudeau l'expression de ma reconnaissance pour l'amitié qu'ils m'ont témoignée en cette circonstance et en d'autres.

(1) R. Newton, Eocene shells from Nigeria. *Ann. a. Mag. Nat. History*, pp. 83-91, pl. V.

Ostrea Pomeli Coq., var. *soudanensis* nova.

Une autre huître, très allongée, a été recueillie par le capitaine Arnaud dans le même point et avec la même gangue. Elle est très différente d'aspect d'*Ostrea Pomeli ;* mais l'analogie de certains caractères et, en particulier, celle des plis d'accroissement, permet de l'en rapprocher provisoirement, tant que l'on n'aura pas de matériaux plus nombreux.

II. — *Fossiles tertiaires*

Les autres fossiles peuvent être considérés comme éocènes, par analogie avec les formes analogues signalées par divers auteurs plus à l'est.

Une coupe schématique, que m'a dessinée le lieutenant Cortier, montre, de la façon la plus frappante, la superposition des deux niveaux crétacé (à huîtres) et éocène (à *Nautilus*). Mais il serait très utile d'avoir dans cette région une coupe géologique plus détaillée et plus précise pour se rendre un compte exact de l'allure des couches qui reste un peu énigmatique.

Les principaux fossiles recueillis sont des céphalopodes, des gastropodes, des lamellibranches et des oursins ; ils viennent d'Anou-Mellem.

Nautilus, sp.

Nautilus cf. *Deluci* d'Archiac (Foss. numm. de l'Inde, p. 337, pl. XXXV, fig. 2).

Ces échantillons me paraissent identiques à l'exemplaire de Tamaské signalé par M. A. de Lapparent (1) et rapporté à *Nautilus Lamarcki* Desh. Mais, en réalité, tous ces nautiles ne se rapportent pas exactement à l'espèce de Deshayes (1824, t. II, p. 767, pl. C, fig. 1 et 5, t. III, p. 62).

Il est beaucoup plutôt voisin de *N. Deluci* d'Archiac, ainsi que M. A. Thévenin l'avait déjà remarqué.

(1) Cet échantillon se trouve dans les collections du laboratoire de géologie, à la Sorbonne.

Rostellaria cf. *goniophora* Bellard.

Les échantillons sont beaucoup mieux conservés que ceux qu'a figurés Newton (p. 90, pl. V, fig. 1) ; on voit bien, sur l'un d'eux, la dernière portion de la spire.

Cette espèce, déjà signalée à Tamaské (Soudan), se trouve aussi en Egypte dans les couches lutétiennes du Fayoum (Blanckenhorn, 1900, p. 440).

Ovula cf. *depressa* J. de C. Sow.

Un moule indéterminable de grande *Ovula* peut être rapproché de *O. depressa* Sow. (*in* d'Archiac, pl. XXXIII, fig. 1-2) du nummulitique de l'Inde. La même espèce a été signalée en Asie-Mineure par Tchihatcheff.

Natica sp.

Moule indéterminable spécifiquement, présentant une assez grande analogie avec les *Natica* décrites par Tchihatcheff.

Cardium sp.

Cette espèce est voisine d'aspect de *Cardium galaticum* Tchihatcheff (Asie-Mineure, pl. III, fig. 5) ; mais elle a les côtes plus grosses et plus espacées.

Fimbria sp.

Hemiaster sudanensis Bather (1).

Plesiolampas (?) sp.

M. Cottreau, qui s'occupe au laboratoire de paléontologie du Museum de l'étude des échinides, a bien voulu me remettre sur cet oursin la note suivante :

« Cet échinide ne peut être déterminé avec certitude, vu son état défectueux.

Par sa forme générale et ses dimensions, il se rapproche du *Plesiolampas Paquieri* Lamb. (2). Il en diffère toutefois par ses

(1) BATHER, Eocene Echinoids from Sokoto. *Geol. Magazine*, [5], I, 1904, p. 292, pl XI.

(2) J. LAMBERT, Sur un *Plesiolampas* de l'Afrique centrale communiqué par M. Paquier. *Bull. Soc. Géol. Fr.*, [4], VI, 1906, pp. 693-695, pl. XXIII (pars).

ambulacres qui sont plus pétaloïdes, tandis que *P. Paquieri* a des ambulacres droits. Les zones porifères de cet échinide ont des pores internes plus allongés que les pores externes qui sont arrondis. Cette disposition est l'inverse de ce que montre *Pl. Paquieri*.

La forme du périprocte est malheureusement indistincte (le périprocte est transversal chez *Echinolampas*, longitudinal chez *Plesiolampas*). Les ambulacres ne paraissent pas avoir été saillants.

A la face inférieure, les pores sont petits, ronds, disposés par paires espacées. Les tubercules très petits paraissent être imperforés.

Si l'on réfléchit que *Plesiolampas* diffère d'*Echinolampas* par ses ambulacres presque droits, ses zones porifères subégales, ses pores ronds presque égaux, son périprocte longitudinal, son péristome sans floscelles bien marqués, enfin par ses tubercules imperforés, cet échinide des environs de Tombouctou paraîtra sans doute être plus *Echinolampas* que *Plesiolampas* ; aussi je ne le regarde comme étant un *Plesiolampas* qu'avec beaucoup de doute, m'appuyant sur certaines ressemblances avec *P. Paquieri*.

Les analogies de cette faune apparaissent de plus en plus avec l'Egypte, l'Asie-Mineure, l'Inde, c'est-à-dire avec la région équatoriale mésogienne. De telles analogies ont déjà été mises en évidence pour les faunes du Sénégal par Jean Chautard, pour celles du Cameroun par Oppenheim.

Il est curieux, par contre, de constater que jusqu'à présent il n'y a guère de relations entre les faunes éocènes de ces trois pays africains, soit que les récoltes aient été encore insuffisantes, soit que les niveaux soient un peu différents, soit que réellement ces relations aient été faibles.

C'est un problème dont la solution ne tardera guère à être connue, grâce au zèle de nos officiers d'Afrique ; mais dès à présent le caractère équatorial et tropical de cette faune paraît très net et s'oppose à celui des faunes lutétiennes du bassin de Paris, avec lesquelles il n y a jusqu'à présent qu'un très petit

nombre d'espèces communes, espèces ubiquistes d'ailleurs et signalées dans toutes les parties du monde.

III. — *Falaise de Tabankort*

Le lieutenant Cortier a de plus attiré mon attention sur ce fait que la falaise de Tabankort constituait un accident géographique important; elle paraît, en effet, se suivre d'une façon continue depuis Mabrouck (1) jusque vers Izigui (2).

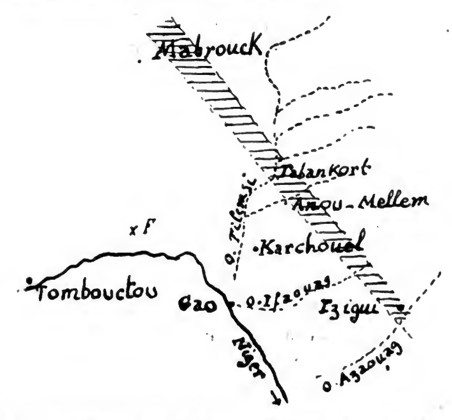


Fig. 1. — Carte schématique de l'allure de la bande calcaire entre Mabrouck, Tabankort et Izigui.

IIIIII Bande calcaire.

F Gisement fossilifère dont il n'a pas été rapporté d'échantillon.

Il faudra donc réunir ces gisements restés jusqu'alors isolés sur la carte géologique.

(1) On sait que le capitaine Theveniault (*in* Chudeau) a rapporté de cette localité des fossiles crétacés (*Cardita Beaumonti*) très élevés dans la série géologique.

(2) Il est probable que les huîtres que signale Chudeau et que R. Arnaud et le capitaine Pasquier lui ont remis de la région entre Gao et l'Adr'ar' de Tahoua proviennent du prolongement de cette falaise.

La façon brusque dont paraît se faire le contact entre le dévonien et le crétacé supérieur, aussi bien à Mabrouck qu'à Tabankort, reste énigmatique ; les grès du Tegama, représentant le crétacé inférieur, paraissent manquer en affleurement ou tout au moins seraient fort réduits ; il semble, au contraire, qu'ils existent en profondeur ; du moins Chudeau explique de cette façon l'existence de puits profonds de la région de Tabankort.

Cette falaise serait, dans ces conditions, parallèle à une faille dont la direction serait sensiblement N.-O.-S.-E., c'est-à-dire perpendiculaire à celle des plissements de la région et qui aurait certainement joué un rôle considérable dans le mode de formation des pays du cercle du Niger.

Toutes les questions géologiques se rapportant à cette région ont d'ailleurs une grande importance théorique à cause de l'intérêt qui s'attache à l'origine de cette très curieuse région et une grande importance pratique pour arriver à déterminer l'allure des niveaux aquifères dont la mise en œuvre permettra de reconquérir ces pays aujourd'hui à peu près déserts.

PAUL LEMOINE.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

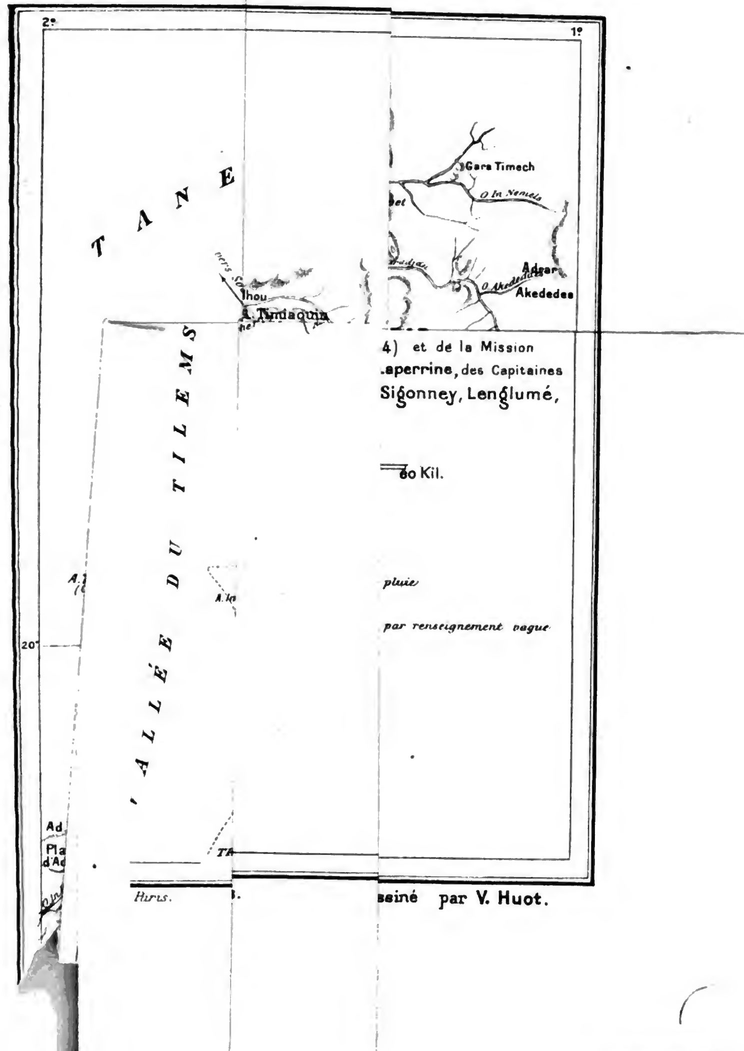
PHOTOGRAVURES (1)

(1) Plusieur s clichés nous ont été très gracieusement communiqués par M. le capitaine Arnaud, M. Albert Gs raud, ainsi que par *La Dépêche Coloniale Illustrée*, *Le Monde Illustré*, le Comite de l'Afrique française ; nous les remercions a nouveau de leur amabilité.

CARTES

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie

LA GÉOGRAPHI RIL 1908. PL. 3.



A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES COLONIAUX

Notre Colonie du Dahomey, *sa formation, son développement, son avenir;* par G. François, rédacteur principal au Ministère des Colonies, préface de M. Lucien Hubert, député (ouvrage honoré d'une souscription officielle du Ministère des Colonies). Illustré de 52 reproductions photographiques. — 1906. 1 volume in-8° de 284 pages. . . . . . . **6 fr.**

Le Budget Local des colonies, par G. François, rédacteur principal au Ministère des Colonies, préface de M. Lucien Hubert, député. 3e édition, revue et augmentée, (ouvrage honoré d'une souscription du Ministère des Colonies.) — 1908. Un volume in-8° de 330 pages . . . . . **6 fr.**

Le Guide des Carrières coloniales, par G. François, rédacteur principal au Ministère des Colonies. Memento complet des carrières administratives coloniales, conditions d'admission, d'avancement, soldes, séjours, congés, passages, retraites, etc. — 1908. Un vol. in-18. . . **3 fr. 50**

L'Expansion Coloniale au Congo Français, par F. ROUGET, rédacteur au Ministère des Colonies, avec une introduction par Emile Gentil, commissaire général du Gouvernement au Congo Français, et une lettre-préface de M. Albert Duchêne, sous directeur au Ministère des Colonies. Ouvrage illustré de 88 reproductions photographiques, 12 cartes et croquis et une grande carte en couleurs. — 1906 Un vol. in 8 de 972 pages. **10 fr.**

Le Plateau Central Nigérien. *Une Mission archéologique et ethnographique au Soudan Français,* par le lieutenant L. DESPLAGNES: accompagné d'une étude anthropologique de M. le Dr Hamy, membre de l'Institut, prof au Museum, et une note minéralogique de M. A. Lacroix, membre de l'Institut, professeur au Museum. — 1907. (Ouvrage honoré d'une souscription officielle du Gouvernement général de l'Afrique Occidentale Française). Illustré de 236 reproductions photographiques et accompagné d'une carte en couleurs. — Un vol in-8 de 504 pages. . **12 fr.**

La Haute Région du Tonkin et l'Officier Colonial (Cercle de Cao-Bang), par le capitaine MARABAIL, illustré de 17 reproductions photographiques, et accompagné de 6 cartes (ouvrage honoré d'une souscription du Gouvernement Général de l'Indo-Chine et du Ministère de la Guerre). — 1908. Un volume in-8 de 501 pages . . . . **12 fr.**

Mission Arnaud Cortier. Alger-Cotonou (15 fév.-24 juin 1907). **Nos Confins Sahariens.** Etude d'Organisation militaire Saharienne, par le capitaine ARNAUD et le lieutenant Cortier. — Ouvrage honoré de souscriptions officielles du Ministère des Colonies et du Gouvernement général de l'Afrique Occidentale. Illustré de 96 reproductions photographiques et de cartes. — 1908. Un vol. in-8 . . . . **12 fr.**

Mission scientifique au Dahomey, par Henry HUBERT, docteur ès sciences, administ adjoint des Colonies. Ouvrage honoré d'une subvention de l'Association française pour l'avancement des Sciences et de Souscriptions officielles du Ministère des Colonies et du Gouvernement général de l'Afrique Occidentale Française. Illustré de 49 reproductions photographiques prises par l'auteur et accompagné d'une carte géologique, prix. **15 fr.**

Les Touareg du Sud-Est de l'Aïr, leur rôle dans la politique saharienne par le lieutenant JEAN, de l'Infanterie coloniale Ouvrage illustré de reproductions photographiques et de cartes. — 1908. Un vol. in-8. **12 fr.**

NOTICES

Publiées par le Gouvernement de l'Afrique Occidentale Française

A L'OCCASION DE L'EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE

La Guinée, par M. F. Rouget 7 fr. 50
Le Haut Sénégal et Niger 7 fr. 50
Les Chemins de fer en Afrique Occidentale Française.
I. — *Dakar à Saint-Louis* 3 fr. 50
II. — *Haut Sénégal : De Kayes au Niger* . . . . . 3 fr. 50
III. — *Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey* . . . . . . 3 fr. 50
La Côte d'Ivoire. . . . . . 7 fr. 50
Le Dahomey . . . . . . 7 fr. 50
Les Postes et Télégraphes 3 fr. 50
L'Enseignement, par M. Lemée 2 fr. »
Service médical au Haut Sénégal et Niger . . . . 1 fr. »
Service météorologique. . 1 fr. »
Le Sénégal, par M. M. Olivier 7 fr. 50
L'Afrique Occidentale Française, par M. G. François. . . . 7 fr. 50
La Mauritanie . . . . . 3 fr. 50
L'Assistance médicale Indigène 1 fr. 50

Toutes ces notices (format in-8 raisin) sont accompagnées de nombreuses reproductions photographiques.

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD & Cie.

